DE
LA LITTÉRATURE
DU MIDI
DE L'EUROPE,

PAR J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI,

De l'Académie et de la Société des Arts de Genève, Correspondant de l'Académie royale des Sciences de Prusse, Membre honoraire de l'Université de Wilna, des Académies Italienne, des Georgofili, de Cagliari, de Pistoïa, etc.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPR.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Lille, Ancien hôtel de Lauraguais, n° 17;

Et à STRASBOURG, même Maison de Commerce.

1813.

DE

LA LITTÉRATURE DU MIDI DE L'EUROPE,

PAR J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI,

De l'Académie et de la Société des Arts de Genève, Correspondant de l'Académie royale des Sciences de Prusse, Membre honoraire de l'Université de Wilna, des Académies Italienne, des Georgofili, de Cagliari, de Pistoïa, etc.

BIBLIOTHÈQUE R.F. IMPR. ROYALE

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Lille, Ancien hôtel de Lauraguais, n° 17;

Et à STRASBOURG, même Maison de Commerce.

1813.

AVERTISSEMENT.

DÈS l’origine du travail que je publie aujourd’hui, et long-temps avant de pouvoir connaître l’existence du bel ouvrage de M. Ginguené sur la Littérature italienne, j’avais pris une direction différente de celle qu’il a suivie, en sorte que, malgré un rapport de titres entre nos deux livres, je n’aurai point à soutenir une aussi redoutable concurrence. Je ne me suis point proposé de porter la lumière dans les antiquités d’un peuple célèbre, fort au-delà de ce qu’ont pu faire les écrivains nationaux, comme il l’a fait avec tant de succès, mais seulement de rassembler et de présenter aux gens de goût ce qu’il leur convient de savoir sur les littératures étrangères. Je n’ai point cherché à faire de nouvelles découvertes dans un champ si vaste : j’ai suivi la renommée, sans prétendre la devancer ; et c’était déjà une assez grande tâche que celle de connaître par moi-même les écrivains de diverses langues qui ont exercé quelque influence sur le goût de leur nation, sur leur siècle, ou sur l’esprit humain. J’ai tenté d’apprécier le mérite réel de ces écrivains, de le faire goûter, en écartant les préjugés nationaux qui pouvaient rendre insensible aux charmes d’une poésie différente de la nôtre ; j’ai cherché à remonter des règles conventionnelles de chaque littérature, aux règles fondamentales, que le sentiment et le goût ont rendues communes à tous les hommes ; j’ai surtout voulu montrer partout l’influence réciproque de l’histoire

politique et religieuse des peuples sur leur littérature, et de leur littérature sur leur caractère ; faire sentir le rapport des lois du juste et de l'honnête avec celles du beau ; la liaison enfin de la vertu et de la morale avec la sensibilité et l'imagination. C'était, en quelque sorte, écrire l'histoire de J'esprit humain dans plusieurs peuples indépendans, et le montrer partout soumis à des phases régulières et correspondantes.

Je n'ai pu cependant exécuter qu'une partie du plan que je m'étais d'abord proposé. Il s'étendait à toute l'Europe, et je n'ai parlé que des peuples du Midi de cette contrée. Mais ces derniers forment un ensemble que j'ai cru pouvoir détacher des peuples du Nord. Du moins j'ai cherché à montrer les rapports qu'eurent entre elles la Littérature romane, et la Littérature teutonique, et à faire prévoir leur influence réciproque. Ces rapports seront plus évidens encore dans la seconde division de mon travail, si je puis l'achever et traiter aussi de la Littérature du Nord ; alors je m'efforcerai de faire sentir ce que l'une des deux grandes races d'hommes, qui se partagent l'Europe civilisée, a appris de l'autre, et j'aurai ébauché l'histoire des plus brillantes facultés de l'esprit humain, depuis la renaisssance des lettres.

On remarquera peut-être dans cet ouvrage un genre de réserve que je dois expliquer. Rendant compte de la poésie de peuples voluptueux, et souvent corrompus, j'ai évité toute image, tout souvenir qui ne s'allierait pas à la modestie la plus scrupuleuse. Entre les bornes étroites que je me suis prescrites, et celles que l'honnêteté peut permettre, il y a encore beaucoup d'espace. Mais cet ouvrage a été composé pour être récité publiquement à Genève, où les fonctions de l'enseignement se considèrent encore comme une magistrature primitive. Dans une ville renommée pour les vertus domestiques, pour la pureté de ses mœurs, pour l'austère décence du langage, des demoiselles de la première jeunesse suivaient mes leçons,

mêlées parmi des écoliers d’un autre sexe. Je me serais reproché devant elles un mot, une pensée qui leur aurait causé un moment d’embarras. Leur souvenir ne s’est point effacé de ma mémoire, en rédigeant de nouveau cet ouvrage ; j’aime à penser qu’il peut rendre témoignage de l’étendue d’esprit, de la variété de connaissances qu’on leur suppose dans ma patrie. La réserve sur un seul objet fait foi du respect qu’on doit à leur sexe et à leur âge, et le libre examen de toutes les questions qui importent à la félicité humaine, l’analyse du cœur et de l’esprit, de l’imagination et de la pensée, la connaissance des langues étrangères et de la poésie de tous les peuples nos rivaux dans les lettres, montrent en même temps que rien n’est jugé chez nous trop relevé pour elles.

DE LA LITTÉRATURE DU MIDI DE L'EUROPE.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction ; corruption de la Langue Latine ; formation des Langues Romanes.

L'ÉTUDE des littératures étrangères n'a point dans tous les temps une même importance, ou un même degré d'intérêt. A l'époque où les nations encore jeunes sont animées d'un génie créateur, qui leur donne une poésie et une littérature originales, en même temps qu'il les rend propres aux grandes entreprises, susceptibles des grandes passions, et disposées aux grands sacrifices, il n'existe pour elles aucune littérature étrangère ; chacune tire de son propre sein ce qui est le plus en harmonie avec sa nature. L'éloquence est pour une telle nation l'expression de ses propres sentimens, la poésie est le jeu de son imagination encore libre. Chez elle on n'écrit point pour écrire, on ne parle point pour parler, on n'a point besoin, pour faire une impression profonde, ou de règles ou d'exemples ; mais l'orateur arrive jusqu'au fond de l'âme de celui qui l'écoute, parce que tout ce qu'il dit part du fond de la sienne propre ; le prêtre ébranle les consciences, il éveille tour à tour l'amour ou la terreur, parce qu'il est pénétré de la vérité des dogmes qu'il annonce, qu'il voit le Dieu qu'il prêche, et qu'il ne fait que répéter ses inspirations. L'historien place sous les yeux de ses lecteurs les événemens des temps passés, parce qu'il est encore agité par les passions qui les firent naître, parce que la gloire de sa patrie est le premier désir de son cœur, parce qu'il veut la conserver par ses écrits, comme il a contribué par son

bras à l’acquérir ; le poète épique donne plus de durée à ces souvenirs historiques, en les revêtant d’un langage plus conforme à son inspiration intérieure, plus analogue avec les émotions qu’il veut réveiller ; le poète lyrique s’abandonne à des transports qu’il ressent en effet ; le tragique même remet sous les yeux le tableau qu’il a en entier dans l’imagination. La forme, le langage, ne sont pour ces génies créateurs, que des moyens de rendre l’émotion plus populaire ; chacun cherche en soi, chacun trouve en soi la touche harmonique qui doit répondre à tous les cœurs ; chacun ébranle les autres en cherchant seulement ce qui l’ébranle lui-même ; l’art n’est alors point nécessaire, parce que tout se trouve dans la nature et dans le sentiment.

Telle fut la Grèce dans son origine, telles furent peut-être aussi les nations européennes dans leurs premiers développemens au moyen âge ; telles sont toutes celles qui par leurs propres forces sortent de la barbarie, et en qui l’esprit d’imitation n’a point étouffé la vigueur naturelle. A cette époque de la civilisation, la connaissance des langues étrangères, des littératures étrangères, des règles étrangères ne saurait être que nuisible. Il faut se garder d’offrir à ces génies ardens des modèles qu’ils s’efforceraient peut-être d’imiter en tout, avant d’être en état de les apprécier ; il faut les laisser à eux-mêmes. Le sentiment devance en eux le jugement, et peut les conduire aux plus grandes choses ; mais ils sont toujours prêts à l’abandonner pour l’art qu’ils ne connaissent point encore, et qui leur apparaît cependant comme s’il était d’une nature supérieure. Ils demandent avec avidité des règles, tandis que c’est eux-mêmes dont l’exemple servira de règle aux siècles postérieurs. Plus l’esprit humain a de vigueur, et plus il est disposé à se donner des entraves ; il tourne presque toujours sa force contre lui - même, et le premier usage qu’il fait de sa puissance est bien souvent de s’anéantir. Le fanatisme semble être la maladie propre à

cette période de la société humaine ; la violence des institutions politiques ou religieuses qui y sont nées, est proportionnée à la violence des caractères qui s'y sont développés ; et souvent des nations douées des facultés les plus puissantes, n'ont occupé aucune place dans l'histoire du monde ou dans celle des lettres, parce qu'elles ont dépensé toute leur énergie pour se dompter elles-mêmes. On voit des exemples frappans de cet anéantissement de l'esprit humain dans l'histoire politique, et surtout dans l'histoire religieuse des hommes ; l'histoire littéraire en présente aussi quelques-uns. Ainsi, c'est parce que les Spartiates se sentaient doués d'une grande vigueur de caractère, d'une grande violence de passion. parce qu'ils jouissaient de la plénitude des forces de la liberté et de la jeunesse, qu'ils employèrent toute cette énergie de volonté à se soumettre eux-mêmes, et qu'ayant appris à connaître d'autres législations hautement sévères, comme celle des Crétois ou des Egyptiens, ils ne crurent l'œuvre de la politique accomplie, que lorsqu'il s eurent profité de leur liberté pour s'ôter tout libre arbitre. Ainsi, dans la ferveur d'une conversion nouvelle, les passions religieuses se tournent également contre elles-mêmes, et les ordres monastiques s'imposent d'autant plus de rigueur, d'autant plus de pénitences, que la foi et le zèle ont développé dans l'âme des moines plus d'impétuosité. Ainsi, enfin, dans cette effervescence de l'âme qui fait les poètes, on voit souvent les jeunes gens abandonner l'étude du vrai et de la nature, pour se soumettre à toutes les gênes arbitraires d'une versification plus recherchée ; on les voit inventer à plaisir des retours de mots, des retours de rimes qui entravent leur pensée, et donner pour ornement à leur poésie, la difficulté qu'ils vont braver, de préférence à la chaleur qu'ils possèdent. Dans ces trois carrières de l'esprit qu'on croirait si dissemblables, en politique, en religion, en poésie, on voit également l'impétuosité du caractère se manifester par l'amour de la gêne et de la

contrainte, et l’énergie de l’homme se retourner contre elle-même.

Une littérature étrangère a souvent été adoptée par une nation nouvelle avec un tel fanatisme d’admiration ; le génie d’autrui a si bien été donné comme le modèle parfait de toute grandeur, de toute beauté , que tout mouvement spontané a été réprimé pour faire place à une imitation servile, et que tout développement national d’une essence nouvelle a été sacrifié au désir de reproduire un tout conforme au modèle qu’on avait déjà sous les yeux. Ainsi les Romains s’arrêtèrent dans la vigueur de leurs créations, pour n’être plus que les émules des Grecs ; ainsi les Arabes posèrent des bornes à leur pensée, pour rendre un culte à Aristote ; ainsi les Italiens au seizième siècle, et les Français au dix-septième, ne consultèrent point assez dans leur art poétique leur religion, leurs mœurs, leur caractère, et songèrent seulement à copier les anciens ; ainsi les Allemands, pendant une période qui n’a pas été longue, les Polonais et les Russes encore aujourd’hui, ont étouffé l’esprit qui leur était propre, pour recevoir des lois littéraires de la France, et se faire une littérature de copies et de traductions.

Mais la période dans laquelle l’esprit humain est doué de tant d’énergie n’est jamais pour chaque nation d’une longue durée ; la réflexion succède bientôt à cette bouillante effervescence ; on s’examine soi-même, on se demande compte des effets qu’on a produits, on se complaît à voir naître en soi l’enthousiasme, qui n’est pas fait pour soutenir des regards curieux ; on découvre toutes les règles de tous les genres de création, à mesure qu’on perd la force de les suivre ; l’esprit d’analyse refroidit l’imagination et le cœur, et ne laisse plus d’essor au génie. Nous ne pouvons pas nous dissimuler que nous sommes dès long-temps parvenus à cette seconde période ; l’esprit ne s’ignore plus lui-même ; son essor est prévu, ses effets sont calculés ; le génie a perdu ses ailes et sa puissance, et nous

ne devons attendre de notre siècle aucune de ces productions qu'on peut nommer inspirées, où le génie, au lieu d'entrer en compte avec lui-même, avance vers son but, sans calculer d'effets, sans s'imposer de règles, sans avoir d'autre guide que sa propre supériorité. Nous sommes arrivés au temps de l'analyse et de la philosophie ; tout est matière d'observation, jusqu'à la manière d'observer ; tout est soumis à des règles, jusqu'à l'art lui-même d'en donner. L'esprit a gagné les devants sur le talent ; celui-ci ne peut marcher séparé des connaissances ; il faut savoir pour sentir, savoir pour penser, savoir pour parler. Il faut toujours comparer soi-même, puisqu'on sera sans cesse comparé ; il faut étudier ce qui existe, non pas seulement pour l'imiter, mais aussi pour rester ce qu'on est ; car l'habitude, l'éducation, les demi-connaissances ayant déjà donné une certaine direction à notre esprit, nous suivrons d'autant plus servilement cette direction commune, que nous nous serons élevés moins haut ; et au contraire, nous aurons d'autant plus d'originalité, que nous connaîtrons mieux tout ce qui existe. Le génie de l'homme ne peut se rapprocher de sa noble origine, et se retrouver tel qu'il était avant la naissance des préjugés, qu'en s'élevant assez » au-dessus d'eux pour les comparer tous et les analyser.

C'est demeurer dans un état de demi-connaissances, que de s'arrêter à l'étude de notre seule littérature. Ceux qui l'ont formée avaient en eux une inspiration qui s'est éteinte ; ils ont trouvé dans leur cœur des règles dont ils ne se sont pas même rendu compte ; ils ont produit des chefs-d'œuvre, mais il ne faut point confondre les chefs-d'œuvre avec les modèles, car il n'y a de modèles que pour ceux qui veulent se réduire au triste métier d'imitateur. Les critiques qui sont venus après eux ont découvert dans leurs ouvrages la direction propre à leur esprit, peut - être à l'esprit français ; ils ont montré par quelle route ces grands hommes sont arrivés aux effets qu'ils ont produits,

comment une autre route les aurait détournés de leur but ; quelles convenances ils ont voulu garder, quelles convenances ils ont rendu respectables aux yeux du public pour lequel ils travaillaient ; ils nous ont fait connaître nos préjugés en les fortifiant. Ces préjugés sont légitimes : ils sont pris dans la pratique des plus grands hommes de notre langue : seulement ils nous importe de ne point en faire des règles essentielles à l'esprit humain. D'autres grands hommes ont existé dans d'autres langues ; ils ont donné de l'éclat à d'autres littératures ; ils ont aussi remué l'âme avec puissance, et produit tous les effets que nous sommes accoutumés d'attendre de l'éloquence et de la poésie. Etudions leur manière ; jugeons-les, non point d'après nos règles, mais d'après celles qu'ils ont suivies ; apprenons à distinguer l'esprit humain de l'esprit national, et élevons-nous assez haut pour discerner les règles qui découlent de l'essence de la beauté, et qui sont communes à toutes les langues, d'avec celles qu'on a prises dans de grands exemples, que l'habitude a sanctionnées, que l'esprit a justifiées, que les convenances maintiennent ; mais qui cependant ont pu, chez d'autres peuples, faire place à d'autres règles, reposant sur d'autres convenances et d'autres habitudes, sanctionnées par d'autres exemples, et justifiées par une autre analyse non moins spirituelle.

Nous croyons donc qu'on trouvera de l'utilité comme de l'intérêt à passer en revue la littérature moderne étrangère à la France, à examiner sa première origine chez les diverses nations de l'Europe, l'esprit qui l'a animée, et les divers, chefs-d'œuvre qu'elle a produits. Sans doute il faudrait, pour rendre complet un Cours semblable, une étendue de connaissances, et surtout une facilité pour les langues à laquelle je suis loin de pouvoir prétendre. Je ne sais aucune des langues orientales, et cependant c'est l'arabe qui, dans le moyen âge, a donné une impulsion toute nouvelle à la littérature de l'Europe, et a changé la direction de l'esprit humain. Je ne sais aucune des langues

slaves, et cependant les Polonais et les Russes vantent des richesses littéraires dont je ne pourrai entretenir brièvement mes lecteurs que sur la foi d'autrui. Parmi les langues teutoniques, je ne sais que l'anglais et l'allemand, et la littérature des Hollandais, des Danois, des Suédois, ne pourra m'être accessible que d'une manière nuageuse, au travers des traductions allemandes. Cependant les langues dont je puis rendre un compte sommaire sont celles où il existe le plus grand nombre de chefs-d'œuvre, celles en même temps dont l'esprit est le plus original et le plus nouveau, et la carrière que je me propose de parcourir est encore suffisamment étendue.

Je partagerai la littérature moderne en deux classes, qui feront l'objet de deux Cours, l'un sur les langues romanes, l'autre sur les langues teutoniques. Dans le premier, après avoir jeté un coup-d'œil sur la brillante période de la littérature arabe, je passerai successivement en revue les peuples du midi, qui formèrent leur poésie à l'école des Orientaux, et d'abord les Provençaux, les premiers nés de l'Europe pour la poésie romantique. Je chercherai à familiariser mes lecteurs avec leurs troubadours, si renommés et si peu connus, et à montrer ce que la poésie de toutes les nations modernes doit à ces premiers maîtres. A leur occasion, je parlerai aussi des Trouvères, poètes des pays situés au nord de la Loire, auxquels l'Europe a dû les fabliaux, les romans chevaleresques, et les premières représentations dramatiques : c'est de leur langage, le roman wallon ou langue d'oïl, que le français est né dans la suite. Après ces langues mortes, quoique modernes, je rendrai compte de la littérature italienne, celle entre les langues du midi qui a eu la plus grande influence sur les autres. Je la prendrai dès sa première origine vers le temps du Dante, et je la conduirai jusqu'à nos jours. Je suivrai de la même manière l'espagnol dans toute sa durée : ses premiers monumens sont antérieurs de plus d'un siècle aux premières poésies italiennes ; cependant sous le règne de

Charles-Quint, les Castillans s'efforcèrent d'imiter les grands modèles qu'ils avaient appris à connaître en Italie ; et nous devons ranger les nations, non point d'après l'antiquité de leurs premiers essais, mais d'après l'influence que la culture des unes a exercé sur celle des autres : enfin nous terminerons notre Cours par la littérature portugaise, que la plupart de mes lecteurs ne connaissent sans doute que par le chef-d'œuvre du Camoëns, mais qui n'était point arrivée à produire un si grand homme sans l'entourer de poètes et d'historiens distingués, dignes de former sa cour.

J'ai dessein de passer en revue de la même manière, dans un second Cours, la littérature anglaise et allemande, et de donner quelques aperçus sur celle des autres nations teutoniques, aussi bien que sur celle des peuples issus des Slaves, les Polonais et les Russes.

Dans un plan si vaste et si fort au-dessus des forces d'un homme, je n'aurai point la prétention de ne parler que d'après moi-même. Je profiterai avec empressement des recherches et des travaux des historiens de la littérature et des critiques ; je serai même plus d'une fois obligé d'emprunter d'eux des jugemens sur des ouvrages que je n'ai point lus, et que je ne ferai qu'indiquer [1]. Mais comme je me suis proposé bien plus de faire connaître les chefs-d'œuvre des langues étrangères, que de les juger d'après des règles arbitraires, ou de donner l'histoire de leurs auteurs, j'ai recouru aux originaux toutes les fois que j'ai pu les atteindre, et que leur réputation les rendait dignes d'une analyse ; et je présenterai ici plus souvent des extraits et des traductions de tout ce que j'ai pu recueillir de plus beau dans les langues du midi, que les jugemens toujours suspects d'un critique.

Les langues que parlent les peuples du midi de l'Europe, depuis l'extrémité du Portugal jusqu'à celle de la Calabre ou de la Sicile, et qu'on désigne sous la dénomination

commune de langues romanes, sont toutes nées du mélange du latin avec le teutonique, et des peuples devenus Romains avec les peuples barbares qui renversèrent l'Empire de Rome. Des circonstances accidentelles, plutôt qu'une diversité dans les races d'hommes, ont fait toute la différence entre le portugais, l'espagnol, le provençal, le français et l'italien. Dans chacune de ces langues le fond est latin, la forme souvent barbare ; un grand nombre de mots ont été importés dans la langue par les conquérans, mais de beaucoup le plus grand nombre appartenait au peuple vaincu. La grammaire seule semble la conséquence de concessions réciproques ; plus compliquée que chez les nations purement teutoniques, plus simple que chez les Grecs et les Romains, elle n'a, dans aucune des langues du midi, conservé les cas dans les noms ; mais choisissant entre les terminaisons diverses du mot latin, elle a fait le mot nouveau avec le nominatif en italien, avec l'accusatif en espagnol, avec une contraction qui s'éloigne de tous deux en français [2]. Cette première différence donne une couleur générale au langage, mais n'empêche pas qu'on ne reconnaisse partout une origine commune. Sur les bords du Danube, les Valaques et les Bulgares parlent aussi une langue qu'on reconnaît pour fille du latin, et que ses rapports nombreux avec l'italien rendent aisée à comprendre ; mais des deux élémens qui la composent, l'un est le même, le latin ; l'autre est tout nouveau, c'est l'esclavon au lieu de l'allemand.

Les langues teutoniques elles-mêmes ne sont pas absolument exemptes de ce mélange primitif : ainsi l'anglais, qui est originairement un dialecte allemand corrompu, a été mêlé d'une part avec le breton ou gaélique, de l'autre avec le français qui lui a donné quelques analogies avec les langues romanes. Il porte dans son origine l'empreinte d'une plus grande rudesse que

l’allemand ; sa grammaire est plus simple, et l’on pourrait dire plus barbare, si la culture postérieure qu’a reçue cette langue n’avait pas tiré de cette barbarie même de nouvelles beautés. L’allemand enfin n’est point resté tel qu’il était parlé par les peuples qui envahirent l’Empire romain ; il paraît avoir emprunté pendant quelque temps, et reperdu ensuite, une partie de la syntaxe latine. Dans le temps où l’étude des lettres commença à se répandre dans le nord avec le christianisme, les Allemands essayèrent de donner à leurs noms une terminaison différente pour chaque cas, comme on le faisait en latin : leur langue devint plus sonore, elle admit plus de voyelles dans la construction de ses mots ; mais ces modifications, contraires sans doute au génie du peuple qui devait la parler, furent abandonnées dans la suite, et l’allemand s’est de nouveau éloigné du latin.

Ainsi, d’un bout à l’autre de l’Europe, le choc de deux immenses nations, le mélange de deux langues mères confondait tous les idiomes pour en reformer de nouveaux. Un long espace de temps s’écoula, pendant lequel on pourrait presque assurer que les nations européennes n’eurent point de langue. Du cinquième au dixième siècle de l’ère chrétienne, des races différentes et toujours nouvelles se mêlèrent sans cesse sans se confondre ; chaque village, chaque hameau contenait quelque conquérant teutonique, quelques-uns de ses soldats barbares, et quelques vassaux, restes du peuple vaincu. Leurs rapports entre eux étaient ceux du mépris, d’une part ; de la haine, de l’autre ; jamais de la confiance ou de l’abandon. Ignorans les uns et les autres de tout principe de grammaire générale, ils né songeaient point à étudier la langue de leurs ennemis ; ils s’accoutumaient seulement à entendre réciproquement le jargon dans lequel ils cherchaient à se rencontrer. Ainsi nous voyons encore aujourd’hui les gens du peuple, transportés dans un pays étranger, se faire, avec ceux auxquels ils ont à faire, un

patois de convention qui n’est ni le leur, ni celui de leurs hôtes, mais que tous deux comprennent, et qui les empêche tous deux d’arriver à la langue de l’un ou de l’autre. Ainsi, dans les bagnes de l’Afrique et de Constantinople, les esclaves chrétiens de toutes les parties de l’Europe, mêlés avec les Maures, n’ont point enseigné à ceux-ci leur langage, n’ont point appris celui des Maures ; mais ils se rencontrent avec eux dans un jargon barbare qu’on nomme langue franque ; il est composé des mots romans les plus nécessaires à la vie commune, dépouillés des terminaisons qui font les temps et les cas, et unis ensemble sans syntaxe. Ainsi, dans les colonies d’Amérique, les planteurs s’entendaient avec les nègres dans la langue créole, qui est de même le français mis à la portée d’un peuple barbare, en le dépouillant de tout ce qui lui donne de la précision, de la force ou de la souplesse. Le manque d’idées, conséquence de l’ignorance universelle, ne laissait point la tentation d’augmenter le nombre des mots dont se composait ce jargon ; le manque de communication d’un village avec l’autre lui ôtait toute uniformité ; les révolutions continuelles qui amenaient de nouveaux peuples barbares à la place des premiers, et qui substituaient de nouveaux dialectes de la Germanie à ceux avec lesquels les méridionaux avaient commencé à se familiariser, ne permettaient point au langage d’acquérir aucune espèce de fixité ; enfin ce patois informe, qui variait avec chaque canton, avec chaque peuplade, qui variait d’année en année, et auquel le caprice seul des Barbares ou le hasard servait de règle, n’était pas même écrit par le petit nombre de ceux qui savaient écrire ; il était dédaigné comme le langage de l’ignorance et de la barbarie par tous ceux qui auraient pu le former, et le don de la parole qui a été accordé aux hommes pour étendre et éclaircir leurs idées en les communiquant, multipliait entre eux les barrières, et était pour eux une source de confusion.

Pendant ces cinq siècles qui précédèrent et préparèrent l'origine des langues modernes, l'Europe ne pouvait avoir aucune littérature. Chez des peuples barbares, où très-peu de gens possédaient le talent de lire ou d'écrire, où les matériaux mêmes pour l'écriture manquaient, car le parchemin était d'un prix exorbitant, le papyrus d'Egypte, depuis la conquête des Arabes, n'arrivait plus en Europe, et le papier n'avait pas encore été inventé ou porté dans l'Occident par le commerce ; les traditions seules auraient dû conserver la mémoire des événemens passés, et pour les graver dans le souvenir, on leur aurait volontiers donné la forme métrique : telle a été peut-être autrefois l'origine de la versification ; et la poésie n'était d'abord qu'un appui donné à la mémoire. Mais chez les peuples méridionaux, le jargon qui venait à peine de se former était circonscrit dans une enceinte trop étroite ; il était trop souvent variable pour qu'on essayât de lui confier rien de ce qui était destiné à une autre génération. Il était bon tout au plus pour donner et recevoir des ordres, pour communiquer brutalement entre le vainqueur et le vaincu ; mais dès qu'on voulait être entendu après quelques années, ou à quelque distance de son domicile, on s'efforçait de faire passer ses pensées dans le latin qu'on ne maniait cependant qu'avec peine. Toutes les chroniques informes, dans lesquelles on consignait de loin en loin le souvenir de quelques événemens, étaient en latin ; tous les contrats de mariage, d'achat, de prêt, d'échange, étaient dans la même langue, ou plutôt dans le jargon barbare que les notaires croyaient latin, et qui était aussi éloigné de la langue parlée que de la langue écrite. Le prix excessif du parchemin sur lequel on devait écrire, forçait à couvrir les marges des anciens livres de ces contrats informes, souvent à gratter les caractères qui nous auraient transmis peut-être les plus sublimes ouvrages de la Grèce et de Rome, pour y substituer des conventions privées ou des légendes absurdes.

Pendant ces cinq siècles, cependant, il s’est élevé de loin en loin, dans tous les pays romans, mais surtout en France et en Italie, quelques historiens judicieux, dont le style a de la vivacité, et dont les tableaux sont animés ; quelques philosophes subtils, qui étonnent par la finesse de leurs aperçus, plus que par la justesse de leurs raisonnemens ; quelques théologiens savans, même quelques poètes. Les noms de Paul Warnefrid, de Liutprand, d’Alcuin, d’Eginhard, sont encore aujourd’hui universellement respectés ; mais tous écrivaient en latin : tous, par la force de leur esprit et des circonstances heureuses, avaient appris à connaître la beauté des modèles qu’a laissés l’antiquité ; ils s’étaient pénétrés de l’esprit d’un autre siècle, ils en avaient adopté la langue, ils ne nous représentent point leurs contemporains, on ne peut reconnaître à leur style le temps dans lequel ils ont vécu, mais seulement le plus ou moins d’étude et de bonheur avec lesquels ils ont imité le langage et les pensées des temps passés : aussi n’appartiennent-ils point à la littérature moderne ; ils sont les derniers monumens de l’ancienne civilisation, les derniers d’une race de grands hommes qui, après une longue dégénération s’éteignait enfin en eux.

Ce qui doit être considéré comme plus national, ce sont les chansons populaires qui, dans quelque langue qu’elles fussent composées appartenaient bien réellement à leur siècle, et non point à l’antiquité. Quelques-unes de ces chansons, que le hasard a conservées, sont tout-à-fait dignes de remarque ; bien moins pour leur mérite poétique, que pour le jour qu’elles jettent sur l’étrange destruction de toute langue nationale ; elles sont en latin barbare ; on n’en trouve-aucune dans les patois qui devaient bientôt prendre rang comme langues nouvelles ; ces patois n’auraient point été entendus d’une ville à l’autre ; et le poète, pour faire un effet populaire, aimait mieux recourir à une langue que tout le monde savait imparfaitement, que

d’employer son langage journalier, qui aurait à peine été entendu dans le plus prochain village. Il n’est point étrange que les chants d’église composés à cette époque fussent en latin, c’était le langage du culte ; que les essais-de poëmes des savans fussent en latin, c’était le langage des études ; mais le choix du latin pour des chansons de soldat, montre l’impossibilité où l’on se trouvait d’employer aucune autre langue.

Une de ces chansons fut composée en Italie, en 871, par les soldats de l’empereur Louis II, pour s’exciter les uns les autres à le tirer de sa captivité. Ce monarque, qui avait été dans le midi de l’Italie faire la guerre aux Sarrasins, était devenu bientôt plus à charge à son hôte, Adelgise, duc de Bénévent, que les ennemis qu’il venait combattre. Adelgise ne pouvant plus supporter les exactions et l’insolence de l’armée qu’il avait reçue dans ses murs, prit le parti téméraire d’arrêter l’empereur dans son palais, le 25 juin 871. Il le retint en prison pendant près de trois mois ; mais les soldats impériaux, répandus dans toute l’Italie, s’animèrent à la vengeance par la chanson que nous allons rapporter ; ils s’avancèrent vers le duché de Bénévent, et ils déterminèrent Adelgise à remettre son prisonnier en liberté. Cette chanson est en longs vers de quinze ou seize syllabes, sans mesure sensible de quantité, mais avec une césure au milieu ; ils sont accolés trois par trois, et dans un latin tellement barbare, qu’ils pourraient servir d’exemple pour toutes les fautes de grammaire. En voici la traduction :

« Ecoutez, limites de la terre, écoutez avec
» horreur, avec tristesse, quel crime a été com-
» mis dans la ville de Bénévent. Ils ont arrêté
» Louis, le saint, le pieux Auguste. Les Béné-
» ventins se sont assemblés en conseil, Adal-
» fieri parlait, et ils ont dit au prince : Si nous
» le renvoyons en vie, sans doute nous péri-
» rons tous. Il a préparé de cruelles vengeances

» contre cette province, il nous enlève notre
» royaume, il nous estime comme rien, il nous
» a accablés de maux : il est bien juste qu'il pé-
» risse. Et ce saint, ce pieux monarque, ils l'ont
» fait sortir de son palais ; Adalfieri l'a conduit
» au prétoire, et lui, il paraissait se réjouir de sa
» persécution comme un saint dans le martyre.
» Sado et Saducto sont sortis en invoquant les
» droits de l'empire ; lui-même il disait au peu-
» ple, vous venez à moi comme au-devant d'un
» brigand avec des épées et des massues ; un
» temps était où je vous ai soulagés ; mais à pré-
» sent vous avez comploté contre moi, et je ne
» sais pourquoi vous voulez me tuer : je suis
» venu pour détruire la race des infidèles ; je suis
» venu pour rendre un culte à l'église et aux
» saints de Dieu ; je suis venu pour venger le
» sang qui avait été répandu sur la terre. Le
» tentateur a osé mettre sur sa tête la couronne
» de l'empire ; il a dit au peuple : Nous sommes
» empereur, nous pouvons vous gouverner, et
» il s'est réjoui de son ouvrage ; mais le démon
» le tourmente, et l'a renversé par terre, et la
» foule est sortie pour être témoin du miracle.
» Le grand maître Jésus-Christ a prononcé son
» jugement : la foule des païens a envahi la
» Calabre ; elle est parvenue à Salerne pour
» posséder cette cité ; mais nous jurons sur
» les saintes reliques de Dieu de défendre ce
» royaume, et d'en conquérir un autre [3]. »

On conserve une autre chanson également militaire, mais postérieure de près d'un siècle. Elle fut écrite vers l'an 924 pour être chantée par les soldats modénois, comme ils gardaient leurs murailles contre les Hongrois. Le latin en est beaucoup plus grammatical, et le langage plus correct.

On voit aussi qu’elle est l’ouvrage d’un homme qui connaissait l’antiquité ; cependant elle se rapproche davantage de la poésie moderne qui allait bientôt commencer. Les vers, de douze syllabes, sont divisés inégalement par une césure après la cinquième : ils sont tous rimés, ou plutôt en assonnances, comme dans la poésie espagnole ; c’est-à-dire, que la rime n’est que dans les voyelles, et qu’elle se prolonge pendant presque toute la pièce. La voici :

« O toi qui, par tes armes, conserves ces
» murailles, garde-toi de dormir, veille, ré-
» veille-toi. Tant qu’Hector veilla dans Troie,
» les Grecs astucieux ne purent la soumettre ;
» mais tandis que Troie dormait de son pre-
» mier sommeil, le trompeur Sinon ouvrit la
» porte perfide, et les bataillons, introduits par
» des échelles de corde, envahirent la ville, et
» incendièrent Pergame. — C’est par sa voix
» vigilante que l’oiseau blanc du Capitole mit
» en fuite les Gaulois autour de la forteresse de
» Romulus. Les Romains firent de lui un simu-
» lacre d’argent, et adorèrent l’oie comme une
» déesse ; nous adorons la divinité du Christ ;
» c’est pour lui que nous chantons des cantiques
» retentissans ; c’est en nous fiant à sa garde
» puissante que nous répétons ici ces chants de
» nos veilles. O Christ ! roi des mondes, con-
» serve sous ta garde divine ces camps où nous
» veillons ; tu es pour les tiens un mur inexpu-
» gnable ; tu es aux ennemis le plus redoutable
» ennemi : aucune force ne peut nuire à ceux
» pour qui tu veilles, car tu chasses loin d’eux
» toutes les armes guerrières. O Christ ! en-
» toure nos forteresses, défends-les par ta lance
» vaillante ; et toi, sainte et brillante mère du
» Christ, Marie, obtiens pour nous son appui,

» avec saint Jean dont nous vénérons ici les
» saintes reliques, et auquel ces murs sont
» consacrés. Sous sa conduite, notre droite sera
» victorieuse à la guerre ; sans lui, les javelots
» que nous lançons demeurent sans effet. —
» Vaillante jeunesse, lustre audacieux de la
» guerre, qu'on entende retentir vos chants
» autour de nos murs. Tour à tour relevez-
» vous en veillant sous les armes, pour que les
» fraudes ennemies ne pénètrent point dans
» cette enceinte. Que l'écho, notre compagnon,
» retentisse : holà, veillez ! que l'écho, le long
» des murailles, répète : veillez ! [4] »

Ces chansons populaires ne sont dépourvues ni d'éloquence, ni d'une certaine poésie ; elles ont bien plus de vie et de mouvement que les poëmes que les savans du temps s'efforçaient de faire à l'imitation des anciens. Mais l'état littéraire d'une nation est bien misérable lorsqu'elle est obligée, même pour ses chansons populaires, de recourir à une langue étrangère.

Dans le même temps, et au milieu des mêmes peuples, il se conservait, il est vrai, une autre poésie, c'était celle des vainqueurs. Les peuples du Nord, qui avaient une langue à eux, qui étaient sûrs d'être entendus de leurs contemporains, et qui comptaient sur une postérité qui respecterait leur mémoire, avaient des traditions, s'ils n'avaient point de poésie écrite. Les dogmes les plus importans de leur religion, les faits les plus brillans de leur histoire servaient de matière aux chansons qu'ils se transmettaient de bouche en bouche : ces chansons conservaient en même temps l'amour de la gloire, l'enthousiasme pour les grandes actions, et cette vivacité d'imagination, cette croyance au merveilleux, qui rendaient poétique la nation toute entière, qui faisaient au héros un devoir de rechercher les aventures, et qui préparaient

l’esprit de chevalerie qui se développa plus tard. On rencontre souvent dans l’histoire, des traces de ces chansons que les peuples du Nord avaient portées, comme une partie de leur héritage, dans les pays qu’ils avaient conquis. Cependant les vainqueurs oubliaient bientôt parmi leurs vassaux la langue de leurs pères, qu’aucun enseignement régulier ne maintenait ; et après le cours de deux ou trois générations, ces chansons patriotiques se perdaient dans le Midi, et n’étaient plus conservées que dans le Nord. Charlemagne, qui tenait à la gloire de sa race, fit recueillir, au rapport d’Eginhard, ces chansons si glorieuses pour ses ancêtres ; Louis-le-Débonnaire, son fils, chercha au contraire à les replonger dans l’oubli. De nos jours, les Allemands ont retrouvé un grand poëme épique, dont ils croient pouvoir faire remonter l’origine jusqu’au temps de la première conquête de l’Empire romain par les Barbares ; c’est celui des Nibelungen. Le lieu de la scène est à la cour d’Attila, le roi des Huns, vers l’année 430 ou 440. Le sujet est la destruction de la nation des Bourguignons, qui servaient dans l’armée de ce monarque, et qui furent victimes de la vengeance d’une de ses femmes. Celle-ci, bourguignone elle-même, attira cette calamité sur sa nation, pour venger le meurtre de son premier mari, tué long-temps auparavant par ses frères. Parmi les héros de ce poëme épique, on voit figurer Dietrich von Bern, ou le grand Théodoric, fondateur du royaume des Ostrogoths en Italie ; Siegfried ou Sigefroi, qui paraît être un des ancêtres des rois francs de la première race ; un margrave Ruddiger, ancêtre de la première maison d’Autriche ; les chefs enfin de toutes ces familles de conquérans qui renversèrent l’Empire romain. Les événemens de ce poëme sont historiques ; ils sont rapportés avec une telle vérité, une telle connaissance des mœurs de la cour d’Attila, qu’on ne peut les avoir écrits pour la première fois dans un temps beaucoup postérieur. Le poëme des Nibelungen a probablement existé dès la

génération qui suivit celle d'Attila ; peut-être fut-il un de ceux que Charlemagne avait pris à tâche de conserver ; mais malheureusement nous ne l'avons pas sous sa forme antique et originale. Retravaillé à plusieurs reprises pour lui faire suivre les variations de la langue, et pour flatter la vanité des familles nouvelles par des interpolations, il fut composé tel que nous l'avons aujourd'hui, seulement vers la fin du douzième ou le commencement du treizième siècle : nous y reviendrons quand nous traiterons de la littérature allemande.

L'abandon de la langue allemande par les vainqueurs, dans les pays du Midi, n'est point facile à assigner à une époque fixe. On la conservait encore probablement à la cour des souverains et dans les assemblées de la nation, long-temps après que les feudataires, disséminés dans leurs châteaux, et obligés de s'entendre avec leurs paysans, en eurent abandonné l'usage. Ainsi les noms et les surnoms des rois lombards dans le septième et le huitième siècle, et même des ducs de Bénévent dans le neuvième, indiquent une connaissance de la langue allemande, qui se conservait tout au moins à la cour, tandis que les lois et tous les actes de ces mêmes monarques sont écrits en latin, et que le langage habituel du peuple était déjà un jargon roman. Les lois des Visigoths d'Espagne, et le mélange des mots allemands dans le texte latin, donnent lieu à la même observation. Charlemagne et toute sa cour parlaient allemand, tandis que le roman était déjà le dialecte du peuple dans toute la France méridionale. Si jamais l'affreuse anarchie de Saint-Domingue fait place à un gouvernement régulier ; si ces nègres, qui ne sont armés aujourd'hui que pour s'entre-détruire, ont une postérité qui arrive à la civilisation et aux lettres, l'histoire de la langue créole, dans le temps où nous vivons, présentera la même obscurité, les mêmes contradictions qui nous arrêtent dans l'origine de la langue romane. On voit de même à Saint-Domingue la langue jaloffe, la mandingue, et les autres

langues d’Afrique, abandonnées par les vainqueurs, dont ce sont les langues maternelles, le créole universellement employé sans être jamais écrit, et le français réservé pour tous les actes du gouvernement, ses proclamations et ses journaux.

C’est ainsi que les invasions des Barbares, la misère des peuples, l’esclavage, les guerres civiles, et tous les malheurs qui peuvent affliger la société ; avaient détruit la langue latine, et corrompu l’allemande. Les pays les plus fertiles, après avoir vu tous leurs habitans massacrés, étaient devenus la retraite des loups et des sangliers ; les fleuves s’étaient débordés, et changeaient les plaines en marécages ; les forêts, descendant des hautes montagnes, couvraient toutes les collines ; quelques hommes de race différente, errans dans ces vastes déserts, se craignant, se fuyant, ou ne s’approchant que pour se combattre, n’avaient pu conserver un idiome commun. Lorsque les Barbares, en affermissant leur domination, commencèrent à regarder comme une patrie le pays qu’ils avaient conquis ; lorsqu’ils en défendirent les frontières, et qu’ils en cultivèrent le sol, l’ordre commença à renaître, et avec lui là population. Au bout de quelques générations, elle combla le vide immense qu’avaient laissé la tyrannie, la guerre, la peste et la faim. L’aurore d’une prospérité nouvelle parut avec le règne de Charlemagne et de ses successeurs. Cette prospérité fut troublée, il est vrai, par l’invasion de nouveaux barbares, les Normands, les Sarrazins et les Hongrois ; mais, malgré leurs dévastations, les habitans du pays acquirent de nouvelles forces : ils se rallièrent pour se défendre ; ils enfermèrent de murailles leurs villes, leurs bourgades, leurs châteaux ; ils se promirent des secours mutuels ; et leurs relations, devenues journalières, les forcèrent à perfectionner le langage. Alors, c’est-à-dire probablement dans le dixième siècle, naquirent proprement les langues qui se partagent aujourd’hui l’Europe méridionale. Mais, tandis que dans la

période qui précède on ne peut reconnaître que deux langues-mères, et le produit informe de leur mélange, dès lors les dialectes se séparèrent, ils se formèrent avant les langues mêmes auxquelles ils appartenaient ; chaque district, chaque ville, presque chaque village eut un patois qui lui était propre, et que les habitans s'efforçaient de parler purement, et de conserver sans mélange. Dans les pays à dialectes, ces patois sont encore fortement caractérisés : le Lombard de Milan ne parle point comme celui de Pavie ou celui de Lodi, et il est reconnu immédiatement par une oreille exercée ; même dans la Toscane, où la langue est si pure, le parler de Florence, de Pise, de Sienne et de Lucques ne saurait être confondu. En Espagne, indépendamment du catalan et du galicien, qui sont des langues à part, l'aragonais est aisément distingué d'avec le castillan, et celui-ci d'avec l'andaloux. Dans les pays qui désignent eux-mêmes leur patois par le nom de langue romande, les mêmes différences étaient autrefois très-marquées entre ces divers patois de Savoie et de Suisse ; mais cette ancienne langue ayant été abandonnée pour le français par tous les gens instruits, les journaliers, en passant fréquemment d'un pays à l'autre, ont confondu les dialectes, et leur ont fait perdre leur ancienne originalité locale.

Autrefois, l'esprit de corporation l'esprit d'association, conséquence d'une longue faiblesse, et du besoin urgent de se réunir pour résister à de nouvelles vexations, retenait chaque famille dans son village ou sa ville natale, chaque individu dans sa famille. Les campagnards eux-mêmes allaient tout armés travailler le jour dans les champs, et se renfermaient le soir dans leur bourgade avec leurs concitoyens ; ils évitaient presque de parler aux peuplades voisines qu'ils regardaient comme ennemies ; ils ne s'unissaient jamais à elles par des mariages ; ils considéraient tout voyage chez elles comme dangereux : et en effet, la moindre offense privée pouvant allumer une

guerre, celui qu'un mariage, une possession lointaine, aurait conduit dans le village voisin qui était devenu ennemi, ne pouvait guère manquer d'être victime d'une querelle imprévue, et à laquelle il était étranger. Ainsi, les races se renouvelèrent par le mariage constant, et pendant plusieurs générations des mêmes familles entre elles ; et tandis que, dans l'origine, les habitans d'un même village étaient peut-être descendus des Romains, des Grecs, des Etrusques, des Goths, des Lombards, des Hongrois, des Slabes et des Alains, ces individus, rassemblés des extrémités de la terre, s'étaient si bien fondus, avec la suite des. siècles, en une seule famille, qu'ils regardaient comme étranger tout ce qui était né à deux lieues de chez eux, et qu'ils différaient des ha - bitans de tout le reste de la contrée par leurs opinions, leurs mœurs, leurs habits et leur langage. Cet esprit de corporation est sans doute ce qui a le plus contribué à produire un phénomène étrange sur la frontière des deux langues mères. Le passage de l'allemand à la langue romane est aussi tranché que si les deux peuples étaient séparés par plusieurs centaines de lieues : un village n'entend pas le village voisin ; et il y en a quelques-uns, comme Fribourg et Morat en Suisse, où les deux races, ayant été accidentellement réunies, ne se sont jamais mêlées, et ont habité pendant des siècles la même ville, sans passer jamais d'un quartier à l'autre, et sans pouvoir s'entendre mutuellement.

Quelques-unes des villes cependant, quelques-unes des provinces, protégées par un gouvernement plus ferme et plus juste, arrivèrent, avant les autres, à élargir le cercle de ce que les habitans regardaient comme leur patrie ; elles oublièrent un intérêt purement local pour celui de l'Etat ; elles abandonnèrent le patois de chaque bourgade pour un dialecte entendu de tous les membres de la communauté ; et c'est ainsi que naquirent les premières langues cultivées de l'Europe moderne. Le règne de Bozon, fondateur du royaume d'Arles (877-887), fut cette époque

heureuse pour le provençal, qui devança ainsi toutes les langues de l’Europe. Les ducs de Normandie, successeurs de Rollo, dans le dixième et le onzième siècle, paraissent avoir favorisé de même la naissance du français, ou roman-wallon. Le règne du grand Ferdinand, et les exploits du Cid dans le onzième siècle, en excitant l’enthousiasme national, donnèrent de la même manière, un centre à la langue castillane, et firent oublier les dialectes de chaque village pour la langue de la cour et de l’armée. Henri, le fondateur de la monarchie portugaise, et son fils Alphonse, obtinrent, dès la fin du onzième siècle, le même avantage en Portugal par leurs rapides conquêtes. La naissance de l’italien est reconnue pour postérieure, quoique déjà préparée par l’administration sage et prospère des ducs de Bénévent. Ce ne fut qu’à là cour des rois de Sicile, dans le douzième siècle, que ce qui était auparavant un patois, devint une langue soumise à des règles [5].

CHAPITRE II.

Littérature des Arabes.

L'OCCIDENT était tout entier plongé dans la barbarie ; la population et la richesse avaient disparu ; les habitans dispersés en petit nombre dans de vastes contrées, avaient assez à faire à lutter contre des fléaux toujours renaissans, les invasions des Barbares, les guerres intestines, et la tyrannie féodale ; ils avaient peine à sauver leur vie, toujours menacée par la faim ou par l'épée ; et dans cet état continuel de violence ou de crainte, il ne leur restait point de loisir pour les jouissances de l'esprit. L'éloquence demeurée sans but était impossible, la poésie inconnue. la philosophie interdite comme une révolte contre la religion ; le langage même était détruit ; des dialectes barbares et provinciaux avaient pris la place de cette belle langue latine, qui avait formé long-temps le lien des nations occidentales, et qui conservait pour elles tant de trésors de la pensée et du goût. Mais à cette même époque, une nation nouvelle qui, par ses conquêtes et son fanatisme, avait contribué plus qu'aucune autre à détruire le culte des sciences et des lettres, affermie désormais dans son empire, cultivait à son tour la littérature. L'Arabe, maître d'une grande partie de l'Orient, de la contrée des anciens Mages et des Chaldéens, d'où les premières connaissances avaient été répandues sur la terre ; de la fertile Egypte, long-temps le dépôt des sciences humaines ; de la riante Asie mineure, où la poésie, le goût, et tous les beaux-arts s'étaient développés ; de la brûlante Afrique, patrie de

l’éloquence impétueuse, et de l’esprit le plus subtil ; l’Arabe, semblait réunir les avantages de toutes les contrées qui lui étaient soumises. Il avait obtenu par les armes tous les succès qui pouvaient assouvir l’ambition la plus démesurée ; les extrémités de l’Orient, comme celles de l’Afrique, étaient soumises à l’empire des Khalifes ; d’immenses richesses avaient été le fruit de leurs conquêtes ; un luxe sans bornes s’était développé chez les Arabes, autrefois rudes et sauvages, mais devenus voluptueux depuis qu’ils dominaient sur les plus heureuses contrées de l’univers, sur celles où la mollesse avait exercé de tout temps le plus d’empire, A toutes les jouissances que peut procurer l’industrie humaine, excitée par des richesses immenses ; à toutes celles qui peuvent flatter les sens et enivrer de la vie, les Arabes voulurent joindre tous les plaisirs de l’esprit, la fleur de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les connaissances humaines ; le luxe de la pensée, et celui de l’imagination. Dans cette nouvelle carrière leurs conquêtes ne furent pas moins rapides qu’elles l’avaient été dans celle des armes ; l’empire qu’ils y fondérent ne fut pas moins vaste ; il ne s’éleva pas avec une célérité moins surprenante à une grandeur moins gigantesque, mais sans doute il ne fut pas assis sur des fondemens plus solides, et il ne dura pas plus long-temps.

La fuite de Mahomet de la Mecque à Médine, qu’on a nommée l’Hégire, répond à l’année 622 de notre ère ; l’incendie prétendu de la bibliothèque d’Alexandrie par Amrou, général du khalife Omar, répond à l’année 641 ; c’est l’époque de la plus haute barbarie des Sarrasins ; et cet événement, quelque douteux qu’il soit, a laissé le plus triste souvenir de leur mépris pour les lettres : un siècle s’était à peine écoulé depuis l’époque à laquelle on rapporte cette exécution barbare, et l’amour passionné des arts, des sciences et de la poésie, monta en 750 sur le trône des khalifes avec la famille des Abbassides. Dans la littérature grecque, le siècle de Périclès avait été préparé

par près de huit siècles de culture progressive depuis la guerre de Troie (de 1409 avant J. C. à 451). Dans la latine, le siècle d'Auguste était aussi le huitième depuis la fondation de Rome. Dans la française, le siècle de Louis XIV est le douzième depuis Clovis ; mais dans le rapide accroissement des Arabes, le siècle d'Al-Mamoun, le père des lettres, et l'Auguste de Bagdad, n'est pas éloigné de cent cinquante ans de la première origine de la monarchie.

Toute la littérature des Arabes a porté des traces de ce rapide accroissement ; et celle de l'Europe moderne, formée à l'école des Arabes et enrichie par eux, laisse encore souvent entrevoir d'anciens vestiges d'un développement trop prompt, d'une première ivresse de l'esprit, qui avait égaré l'imagination et le goût des peuples de l'Orient.

Ce n'est qu'un léger aperçu de la littérature arabe que je me propose de présenter ici, afin de faire connaître son esprit, et pressentir l'influence qu'elle a exercé sur les peuples de l'Europe ; afin encore de faire comprendre de quelle manière le style oriental, emprunté d'elle par les Espagnols et les Provençaux, s'est répandu dans toutes les langues romanes. Sans doute, si nous pouvions nous plonger plus avant dans la littérature arabe, si nous pouvions dérouler aux yeux des lecteurs ces brillantes fictions qui firent de l'Asie un pays de féerie ; si nous pouvions leur faire goûter les charmes de cette poésie inspirée, qui, exprimant les passions les plus impétueuses, employait pour son langage les figures les plus ingénieuses et les plus hardies, et communiquait à l'âme un ébranlement que nos poètes plus timides ne connaissant plus, nous trouverions, dans un goût si nouveau et si différent, d'amples dédommagemens pour les défauts qui pourraient nous frapper ; mais nous ne pouvons nous flatter de faire passer dans l'âme d'un autre l'impression des beautés d'une langue étrangère, qu'autant que nous l'avons ressentie nous-mêmes ; il faut que nous soyons

émus pour émouvoir, et que nous jugions d'après notre sentiment pour inspirer quelque confiance. Je ne sais point l'arabe, je ne sais aucune des langues de l'Orient, et c'est à des extraits, plus encore qu'à des traductions, que je dois me borner aujourd'hui.

Ali, quatrième khalife après Mahomet, fut le premier dans l'empire arabique qui accordât quelque protection aux belles-lettres ; son rival et son successeur Moaviah, le premier des Ommiades (66 1-680), leur fut plus favorable encore ; il appela à sa cour les hommes les plus distingués dans les sciences ; il s'entoura de poètes ; et comme il avait déjà soumis à son empire plusieurs îles et plusieurs provinces grecques, les sciences des Grecs commencèrent, sous lui, à exercer leur première influence sur les Arabes.

Après l'extinction de la dynastie des Ommiades, celle des Abbassides fut bien plus favorable encore aux lettres. Al-Manzor ou Mansour, le second de ces princes (754-776), appela auprès de lui un médecin grec, nommé George Backtischwah, qui, le premier, donna aux Arabes des traductions des savans ouvrages grecs sur la médecine. Backtischwah ou Bocht Jésu était descendu de ces chrétiens persécutés dans l'empire grec, pour leur attachement aux dogmes des nestoriens, qui avaient été chercher la sûreté et la paix chez les Perses, et qui y avaient fondé, dans la province de Gondisapor, une école de médecine, déjà fameuse dans le septième siècle. Nestorius, patriarche de Constantinople, de 429 à 431, qui séparait trop, au gré des orthodoxes, deux personnes comme deux natures élans le Christ, avait manifesté un zèle persécuteur, dont il fut bientôt victime à son tour : des milliers de nestoriens, ses disciples, avaient péri par le fer et le feu, après les conciles d'Ephèse et de Chalcédoine ; à leur tour ils firent massacrer en Perse, vers l'an 500, sept à huit mille de leurs adversaires orthodoxes ou monophysites ; mais après ces premières représailles, ils se vouèrent aux sciences avec plus d'ardeur et en même

temps plus de charité que les autres églises chrétiennes, et ils conservèrent dans la langue syriaque les lettres grecques, à l'époque où la superstition les écrasait dans l'empire d'Orient. De leur école de Gondisapor est sortie une foule de savans nestoriens et juifs, qui, obtenant du crédit par leur science médicale, ont transporté aux Orientaux tout le riche héritage des connaissances grecques.

Le célèbre Aaroun-al-Raschild, qui régna de 786 à 809, se fit un titre de gloire de la protection qu'il accordait aux lettres ; et l'historien Elmacin assure qu'il n'entreprenait jamais de voyage sans mener tout au moins cent savans à sa suite. La nation arabe lui doit les progrès rapides qu'elle fit dans les sciences et les lettres, parce qu'Aaroun se fit une loi de ne bâtir jamais une mosquée sans y attacher une école ; ses successeurs l'imitèrent, et en peu de temps les sciences cultivées dans la capitale furent portées jusqu'aux extrémités de l'empire des khalifes. Partout où les croyans se rassemblaient pour adorer Dieu, ils trouvaient dans son temple l'occasion de lui rendre le plus noble-hommage qui soit permis à la créature, celui de cultiver les facultés qu'a mises en elle le Créateur. Du reste, Aaroun-al-Raschild était assez supérieur au fanatisme qui précédemment animait sa secte, pour ne point mépriser les connaissances acquises dans une autre religion. Le chef de ses écoles, et le grand directeur des études dans son empire, était un chrétien nestorien de Damas, nommé Jean Ebn Messua.

Mais le vrai protecteur, le père des lettres arabes, fut Al-Mamoun (Mohammed -Aben-Amer), septième khalife abbasside, et fils d'Aaroun-al-Raschild. Déjà, du vivant de son père, et pendant son voyage au Khorasan, il choisit pour l'accompagner les hommes les plus célèbres par leurs connaissances, entre les Grecs, les Persans et les Chaldéens. Devenu souverain (813 – 833), il fit de Bagdad le centre de toute littérature ; les études, les livres, les savans étaient l'objet presque unique de son attention. Les

lettrés devenaient ses favoris ; ses ministres n'étaient occupés que des progrès de la littérature, et l'on eût dit que le trône des khalifes avait été élevé pour les Muses. Il appelait à sa cour, de toutes les parties du monde, tous les savans dont il découvrait l'existence ; il les y retenait par des récompenses, des honneurs, des distinctions de tout genre ; il rassemblait des provinces sujettes, de la Syrie, de l'Arménie, de l'Egypte, tous les livres importans qu'on pouvait y découvrir : c'était le plus précieux des tributs que demandait le souveraine et tous les gouverneurs de province, tous les employés de l'administration étaient chargés, avant toute chose, de recueillir les richesses littéraires des pays conquis, pour les porter au pied du trône. On voyait entrer dans Bagdad des centaines de chameaux chargés uniquement de papiers et de livres ; et tous ceux qu'on croyait propres à augmenter l'instruction publique, étaient aussitôt traduits en arabe, pour les mettre à la portée de tout le monde. Des maîtres, des censeurs, des traducteurs, des commentateurs de livres, formaient la cour d'Al-Mamoun, qui paraissait bien plutôt une docte académie, que le centre du gouvernement d'un empire guerrier. Lorsque ce khalife dicta la paix en vainqueur à l'empereur grec Michel-le-Bègue, il lui demanda comme tribut une collection de livres grecs. Les sciences étaient avant tout favorisées par le khalife ; la philosophie spéculative pouvait s'exercer sur les plus hautes questions, malgré la défiance jalouse de quelques Musulmans fanatiques, qui accusaient Al-Mamoun d'ébranler ainsi l'islamisme. La médecine compta sous son empire plusieurs de ses plus illustres docteurs ; le droit lui avait été enseigné par le célèbre Kossa, et comme c'était, aux yeux des Musulmans, de toutes les sciences la plus religieuse, c'était celle à laquelle ses sujets se livraient avec le plus d'ardeur, tandis qu'Al-Mamoun était dominé par son goût pour les mathématiques, qu'il étudia avec de brillans succès. Il entreprit la grande opération de mesurer la terre,

et il la fit accomplir à ses frais par ses mathématiciens. Les élémens d'astronomie d'Alfragan (Fargani), et les tables astronomiques d'Al-Merwasi furent l'ouvrage de deux de ses courtisans. Ce même Al-Mamoun, non moins généreux qu'éclairé., lorsqu'il pardonna à un de ses parens qui s'était révolté contre lui pour usurper le trône, s'écria : « Ah ! si l'on savait combien j'ai de
»plaisir à pardonner, tous ceux qui m'ont of-
» fensé viendraient me confesser leurs fautes ! »

Les progrès de la nation dans les sciences furent proportionnés au zèle de son chef ; de toutes parts, dans toutes les villes, on vit s'élever des écoles, des collèges et des académies ; de partout on vit sortir des savans : Bagdad était la capitale des lettres comme celle des khalifes ; mais Bassora et Cufa égalaient presque cette ville en célébrité, et ne produisirent guère moins d'ouvrages distingués en prose, ou de poëmes fameux. Balkh, Ispahan et Samarcande étaient également des foyers de science. Le même zèle avait été porté par les Arabes loin des frontières de l'Asie. Le juif Benjamin de Tudele rapporte, dans son Itinéraire, avoir trouvé à Alexandrie plus de vingt écoles pour l'enseignement de la philosophie. Le Caire contenait aussi un grand nombre de collèges, et celui de Betzuaila, un des faubourgs de cette capitale, était si fortement bâti, que dans une rébellion il servit de citadelle à une armée. Dans les villes de Fez et de Maroc, on avait également destiné aux études les plus magnifiques bâti-mens ; on les soutenait par les institutions les plus sages et les plus bienfaisantes. Les riches bibliothèques de Fez et de Larace ont sauvé pour l'Europe un grand nombre de livres précieux qui avaient disparu partout ailleurs. Mais l'Espagne surtout fut le siége des sciences arabes, c'est là qu'elles brillèrent du plus vif éclat, et c'est là qu'elles tirent les progrès les plus rapides. Cordoue, Grenade, Séville, et toutes les villes de la péninsule, le disputaient les unes aux autres par la magnificence de leurs écoles, de leurs

collèges, de leurs académies et de leurs bibliothèques. L'académie de Grenade eut pour préfet Schamseddin de Murcie, si célébré par les Arabes. Metuahel-al-Allah, qui régnait à Grenade au douzième siècle, possédait une magnifique bibliothèque ; et l'on conserve à l'Escurial un grand nombre de manuscrits transcrits pour son usage. Alhaken, fondateur de l'académie de Cordoue, donna six cents volumes à la bibliothèque de cette ville. Dans différentes cités d'Espagne, soixante et dix bibliothèques étaient ouvertes pour l'usage du public, précisément à l'époque où tout le reste de l'Europe, sans livres, sans science, sans culture, était plongé dans la plus honteuse ignorance. Le nombre des auteurs arabes que produisit l'Espagne était si prodigieux, que plusieurs bibliographes arabes écrivirent de savans traités sur les auteurs nés dans une seule ville, comme Séville, Valence et Cordoue, ou sur ceux parmi les Espagnols qui s'étaient consacrés à une seule science, comme la philosophie, la médecine, les mathématiques, et surtout la poésie Ainsi, dans la vaste étendue de la domination arabe, dans les trois parties du monde, le progrès des lettres avait suivi celui des armes, et la littérature conserva tout son éclat pendant cinq ou six siècles, depuis le neuvième de notre ère, jusqu'au quatorzième ou au quinzième.

Un des premiers soins des Arabes au renouvellement des lettres avait dû être de perfectionner l'instrument même de la pensée et de l'imagination ; et en effet, la culture de la langue avait été chez eux l'objet des travaux d'un grand nombre de savans. Ils se partagèrent en deux écoles rivales, celle de Cufa et celle de Bassora, et il sortit de ces écoles un grand nombre d'hommes distingués, qui ont analysé avec la plus grande subtilité toutes les règles de la langue arabe.

L'étude de la rhétorique fut unie à celle de la grammaire ; et comme il arrive dans toutes les littératures, les préceptes, pour bien dire, vinrent après les modèles. Le

koran n’avait point été écrit d’après les règles des rhéteurs ; un désordre de pensées produit par un enthousiasme trop élevé, l’obscurité , la contradiction, conséquences de la vie agitée et des plans variés de l’auteur, détruisent l’unité et même l’intérêt de ce livre. D’ailleurs ses chapitres furent rangés, après coup, non d’après leur date ou leur connexion, mais d’après leur longueur, commençant par le plus long et finissant par le plus court ; et un ouvrage dont les idées seraient moins gigantesques et moins désordonnées deviendrait encore souvent inintelligible par un si bizarre arrangement. Cependant aucun autre, dans la langue arabe, ne présente des passages écrits avec une plus sublime poésie, avec une éloquence plus entraînante. De même, les premiers discours qui furent adressée au peuple et aux armées, pour les pénétrer de la foi nouvelle et les faire soupirer après les combats, avaient sans doute bien plus de vraie éloquence que tous ceux qui furent composés ensuite dans les écoles des plus fameux rhéteurs arabes. Ceux-ci cependant s’empressèrent de traduire les livres les plus célèbres des Grecs sur la rhétorique, de les adapter à leur langue dont le génie était si différent, et d’en former ainsi un art nouveau qui qui fit l’illustration de plusieurs Quintiliens arabes.

Après le temps de Mahomet et de ses premiers successeurs, l’éloquence populaire ne put plus être cultivée par les Arabes : le despotisme oriental ayant pris la place de la liberté du désert, les chefs de l’Etat et de l’armée regardèrent comme au-dessous d’eux de haranguer le peuple ou les soldats ; ils n’attendaient plus rien de leurs délibérations ou de leur zèle, et ils n’en appelaient qu’à leur obéissance. Mais si l’éloquence politique n’eut pas une longue durée chez les Arabes, ils furent, en revanche, les inventeurs de celle que nous cultivons le plus aujourd’hui. Ils s’exercèrent alternativement dans l’éloquence académique et dans celle de la chaire ; leurs philosophes, si

enthousiastes de la beauté de leur langue, saisissaient avec empressement l'occasion de développer, dans les assemblées savantes, tout ce qu'elle avait de nombre et d'harmonie. C'est dans cette carrière que Malek fut considéré comme le plus en traînant de leurs orateurs ; que Schoraïph fut reconnu pour savoir mieux qu'aucun autre unir le brillant de la poésie à la vigueur de la prose ; qu'Al-Harisi enfin fut mis par eux au rang de Démosthènes et de Cicéron. D'autre part, Mahomet avait ordonné que sa foi fût prêchée dans toutes les mosquées ; le nom d'orateur, khateb, fut spécialement affecté par l'usage aux orateurs sacres, et celui d'un discours, kchotbah, à leurs sermons. On en a conservé un très-grand nombre dans la bibliothèque de l'Escurial, et l'on y voit que leur marche est fort semblable à celle des orateurs chrétiens. Les prédicateurs commencent par des actions de grâce, la profession de foi, et les prières pour le roi et la félicité du royaume ; l'orateur expose ensuite son texte, et développe son sujet ; il s'appuie sur l'autorité du koran et des docteurs ; et il s'efforce d'émouvoir le peuple en faveur de la vertu, contre le vice.

La poésie, bien plus encore que l'éloquence, avait été l'occupation favorite des Arabes dès leur première origine. On assure que cette nation seule à produit plus de poëtes que toutes les autres réunies. La poésie arabe a commencé avant même que l'usage de l'écriture fût devenu universel ; et de toute ancienneté un concours de poëtes, et des jeux académiques étaient célébrés chaque année dans la ville d'Ocadh. Mahomet les défendit, comme un reste d'idolâtrie. Sept des plus fameux parmi les anciens poëtes sont désignés par les écrivains orientaux sous le nom de Pleïade arabique ; et leurs ouvrages étaient suspendus autour de la Caaba, ou temple de la Mecque. Mahomet lui-même cultiva la poésie, aussi bien qu'Ali, Amrou, et quelques-uns des plus célèbres parmi ses premiers compagnons ; mais après lui il semble que les muses

arabes furent muettes jusqu'au règne des Abassides. C'est sous Aaroun-al-Baschild et son successeur Al-Mamoun, c'est plus encore sous les Ommiades d'Espagne, que la poésie arabe est arrivée à sa plus haute splendeur. C'est alors qu'a paru ce grand nombre de poëtes, d'amans chevaleresques, de princesses filles de roi, que les orientalistes comparent à Anacréon, à Pindare et à Sapho. Leurs noms, que j'ai vainement cherché à graver dans ma mémoire lorsque je ne connaissais point leurs ouvrages, échapperaient probablement aussi à la plupart de mes lecteurs. La plus haute célébrité dans ces langues si loin de nous, si différentes d'écriture et d'orthographe, est tellement fugitive, que je ne retrouve plus dans d'Herbelot ceux qu'Andrès mettait au premier rang, tels qu'un Al-Monotabbi de Cufa, qu'il nomme le prince des poètes. Je ne chercherai donc pas à les classer selon leur mérite, puisque je ne suis pas même assez avancé dans cette étude pour adopter des opinions étrangères ; je présenterai plutôt ici deux fragmens traduits sur d'autres traductions et de l'arabe et du persan, et je les accompagnerai de réflexions générales sur la poésie asiatique.

Le premier des sept poëmes suspendus au temple de la Mecque, était une idylle ou casside d'Amralkeisi. La composition et le plan de cet ancien monument de la poésie arabe peuvent donner quelque idée de ce qui a été fait depuis.

Le héros conduit deux de ses amis au lieu qu'occupait son harem, aujourd'hui désert, et il y pleure le départ de ses maîtresses. En voyant leurs traces, il soupire, il gémit, il se désespère, il repousse toutes les consolations que ses amis lui présentent. « Vous avez, disent-ils, éprouvé
» d'autres fois des malheurs non moins grands.
» — Sans doute, répond-il ; mais alors le parfum
» que mes maîtresses laissaient derrière elles,
» charmait encore mon cœur, et enivrait mes
» sens ; alors mes yeux se remplissaient de

» larmes, mais c’étaient celles des désirs ; elles
» inondaient mes joues et mon sein, et mon
» baudrier même en était arrosé. — Du moins,
» reprennent ses amis, que le souvenir d’un
» bonheur passé calme aujourd’hui votre dou-
» leur ; pensez combien elles ont répandu pour
» vous de charmes sur la vie. » Le héros, soulagé par ce souvenir, rappelle en effet les jours heureux qu’il a passés, les délices de ses entretiens avec Oneiza, avec Fathima, les plus belles entre les belles ; il se glorifie d’avoir aimé une vierge qu’aucune n’égalait en beauté. « Son cou,
» dit-il, était celui de la ghazèle, lorqu’elle le
» soulève pour regarder au loin ; comme lui il
» était orné de colliers élégans ; ses cheveux
» flottaient sur ses épaules, ils étaient d’un noir
» d’ébène, et non moins épais que les rameaux
» ondoyans du palmier ; sa taille n’était pas
» moins fine ou moins souple qu’un cordon ; et
» son visage éclairait les ténèbres de la nuit,
» comme la lampe du sage solitaire qui travaille
» dans ses veilles ; ses habits enfin retraçaient
» l’azur du ciel, et leur broderie de pierres
» fines était telle que les Pléiades lorsqu’elles se
» lèvent sur l’horizon. » Il assure que, pour l’obtenir, il a pénétré au travers des lances, il a bravé les dangers les plus effrayans ; il loue alors et sa propre bravoure, et la constance avec laquelle il parcourt de nuit les vallées incultes et ténébreuses ; il en prend occasion de faire l’éloge de son cheval, qu’il dépeint avec la plus brillante poésie. Il fait ensuite le tableau d’une chasse, puis celui d’un festin ; et il termine son poëme par une admirable description de la pluie qui vient rafraîchir des déserts brûlans [6].

Pour mettre aussi sous les yeux du lecteur quelque chose de persan, je traduirai, d’après une traduction latine de

Fred. Wilken, un fragment du Schâh-Namah de Ferduzi. En persan, les vers de ce poëme sont rimés deux par deux, comme nos vers héroïques. C'est un héros qui parle, et qui exprime son amour pour la fille d'Afrasiab.

« Voyez comme les champs étincèlent de
» rayons rouges et jaunes ! Quel est le cœur
» noble d'un homme qui ne ressentirait pas de
» la joie ? Que les astres sont beaux ! comme
» l'eau murmure doucement ! N'est-ce pas ici
», le jardin du palais d'un empereur ? Les cou-
» leurs de la terre sont variées comme celles
» des tapis du roi d'Hormuz ; l'air est parfumé
» de musc ; les eaux de ce ruisseau ne sont-elles
» pas de l'essence de roses ? ce jasmin accablé
» sous le fardeau de ses fleurs, ce buisson de roses
» qui répand son parfum, semblent les dieux
» de ce jardin. Le faisan s'avance majestueuse-
» ment, et il s'enorgueillit de sa parure, tandis
» que la tourterelle et le rossignol descendent
» en tremblant sur les plus basses branches des
» cyprès. Aussi loin que s'étend la vue le long
» de ce ruisseau, on ne découvre qu'un paradis.
» La plaine et les collines ne sont-elles pas cou-
» vertes de jeunes filles plus belles que des
» anges ? Partout, en effet, où paraît Menischeh,
» fille d'Afrasiab, on doit voir des hommes heu-
» reux : c'est elle qui rend ce jardin non moins
» éclatant que le soleil ; la fille d'un roi auguste
» n'est-elle pas un nouvel astre ? celle-ci a ré-
» pandu sur cette plaine ses richesses et sa
» splendeur : c'est un astre brillant qui s'élève
» au-dessus des roses et du jasmin. Beauté sans
» pareille ! son visage est voilé, mais l'élégance
» de sa taille égale celle des cyprès, et son haleine
» répand l'ambre autour d'elle ; sur ses joues
» repose la rose ; ses yeux sont remplis de som-

» meil ; ses lèvres ont reçu leur couleur du vin
» le plus pur, mais leur odeur est celle de l’es-
» sence de roses. Plût à Dieu que nous puis-
» sions nous rendre au lieu de ce bonheur
» suprême, et que ce ne fût que le voyage d’un
» jour ! »

Après ces deux fragmens, qui sans doute sont bien peu de chose, si on les considère comme échantillons d’une littérature non moins vaste que celle de l’Europe toute entière, j’ajouterai seulement, d’après William Jones, que les orientaux, et surtout les Arabes, ont eu des poëmes héroïques, destinés à chanter leurs grands hommes, et à animer leurs soldats ; mais aucun poëme épique, quoique W. Jones donne ce nom à l’histoire de Timour ou Tamerlan, écrite en prose poétique, par Ebn Arabschâh. Avec plus de raison, ce semble, il range parmi les poëmes épiques, l’ouvrage du persan Ferduzi, intitulé Schâh-Namah, dont je viens de rapporter un morceau. C’est un poëme en soixante mille distiques, sur tous les héros et tous les rois de la Perse ; dont la première moitié, la seule qu’on puisse considérer comme une épopée, décrit la guerre antique entre Afrasiab, roi de la Tartarie transoxiane, et Caikhosru, que nous connaissons sous le nom de Cyrus. Le héros de ce poëme est Rustem, l’Hercule de la Perse [7].

Excepté ce seul ouvrage, la poésie orientale est toute entière lyrique ou didactique. Les Arabes ont écrit sans fin des poésies d’amour ; des poésies funèbres, sur la mort de leurs héros ou de leurs belles ; des poésies morales, parmi lesquelles on peut ranger les fables ; des éloges, des satires, des descriptions, et surtout des poëmes didactiques sur toutes les sciences, même les plus sèches, comme la grammaire, la rhétorique, ou le calcul ; mais entre tant de poëmes arabes, dont le catalogue seul forme, à l’Escurial, une collection de vingt-quatre volumes, il n’y a pas un poëme épique, pas une comédie, et pas une tragédie.

Dans ces poëmes divers, les orientaux montrent une grande subtilité, une grande finesse de pensée ; leur expression est gracieuse et élégante, les sentimens sont nobles, et l'on peut croire sur l'assurance des orientalistes, que dans la langue originale il règne une harmonie dans les vers, une justesse dans les expressions, une grâce dans tout l'ensemble, qui sont nécessairement perdues pour nous. Mais comment ne pas reconnaître aussi que l'éclat de ces compositions lyriques repose en partie sur des métaphores hardies, des allégories démesurées, des hyperboles excessives ? Comment ne pas sentir que ce qui caractérise le goût oriental, c'est l'abus de l'imagination et l'abus de l'esprit ? Les Arabes ont dédaigné la poésie des Grecs, qui leur paraissait timide, froide et compassée ; entre tous les livres qu'ils ont empruntés à la Grèce avec un culte presque superstitieux, il n'y a pas un seul poëme ; aucun de ces ouvrages du génie classique n'avait été jugé par eux digne d'une version ; et en effet ni Homère, ni Sophocle, ni même Pindare, ne peuvent entrer en comparaison avec leurs poètes. Les Arabes veulent briller par les images les plus hardies, les plus gigantesques ; ils veulent toujours étonner le lecteur par l'inattendu de l'expression ; ils accablent par leur richesse, et ne croient jamais que ce qui est beau puisse être superflu. Ils ne se contentent pas d'une comparaison, ils les entassent les unes sur les autres, non pour qu'on saisisse leur idée, mais pour qu'on en admire le coloris. Ce n'est point des sentimens naturels dont ils s'occupent, ils veulent que l'art paraisse, et plus l'art a multiplié les ornemens, plus ils le trouvent admirable. De là aussi la recherche de toutes les difficultés vaincues, quoiqu'elles n'ajoutent rien, ni au développement de l'idée, ni à l'harmonie du vers.

L'imitation de la nature avait fait découvrir aux peuples dont la poésie est classique, le genre épique et le genre dramatique, dans lesquels le poète s'efforce de prêter aux sentimens le vrai langage du cœur. Les peuples de l'Orient

n’ont point eu cette prétention ; leur poésie est toute lyrique ; elle doit sembler inspirée, pour sortir tout-à-fait du langage de la nature ; et sous quelque nom qu’elle soit connue, à quelque règle qu’elle s’asservisse, elle doit toujours paraître le chant des passions.

La poésie des Arabes est rimée comme la nôtre ; la rime s’étend même plus avant dans la construction des vers, et l’uniformité de son se retrouve souvent dans la phrase toute entière. De plus, la poésie lyrique est soumise à des règles particulières, ou sur la forme des strophes, ou sur l’ordre des rimes, ou sur la longueur des poëmes, qui étendent sur toute la période cette harmonie poétique qui régit déjà chaque phrase ou chaque vers. Deux formes de versification sont plus usitées que les autres par les Arabes et les Persans, ce sont la ghazèle et la casside : l’une et l’autre sont composées de distiques ; tous les seconds vers de chaque distique riment entre eux dans toute la longueur du poëme ; les premiers vers sont sans rimes. Ainsi dans l’espèce de versification que les Espagnols nomment assonnances, et qu’ils ont apparemment empruntée des Arabes, la même rime as-sonnante, ou des voyelles, se répète de deux vers l’un pendant plusieurs pages, tandis que le premier de ces vers accouplés n’est point rimé. La casside est une idylle amoureuse et guerrière, dont la longueur est limitée de vingt à cent distiques ; la ghazèle est une ode amoureuse, qui ne peut pas avoir moins de sept distiques ni plus de treize. La première est tout-à-fait dans le genre des canzoni de Pétrarque, et la seconde, de ses sonnets : et de même que Pétrarque a composé un canzoniere, c’est-à-dire une collection de canzoni et de sonnets sur différens sujets, et que tous les autres poètes provençaux, italiens, espagnols et portugais, ont aussi un canzoniere dont le mérite principal doit être la variété d’images dans le même sentiment, et la variété d’harmonie dans la même mesure de vers, les Arabes et les Persans ont leur divan, qui est une collection de ghazèles différentes

par la terminaison ou la rime. Un divan parfait à leurs yeux est celui où le poète a régulièrement suivi dans ses rimes toutes les lettres de l'alphabet ; car ils ont le goût de la gêne sans harmonie ; goût que nous retrouverons dans toute la poésie romantique, et chez toutes les nations formées à leur école.

Mais si les orientaux n'ont point de poésie épique ou dramatique, ils sont, en revanche, les inventeurs d'un genre qui tient de l'épopée, et qui remplace chez eux le spectacle. Nous leur devons ces contes d'une création si brillante, d'une imagination si riche et si variée, qui ont fait les délices de notre enfance, et que nous ne rouvrons jamais dans un âge plus avancé, sans nous sentir de nouveau séduits, entraînés par eux. Chacun connaît les Mille et une Nuits ; mais s'il en faut croire le traducteur, ce que nous possédons en français n'est que la trente-sixième partie du grand recueil arabe. Ce recueil immense n'est pas seulement consigné dans des livres, c'est la richesse d'une classe nombreuse d'hommes et de femmes, qui, dans toute l'étendue de la domination de Mahomet, en Turquie, en Perse et jusqu'à l'extrémité des Indes, font métier de charmer par leurs contes un public qui aime à ensevelir dans les doux rêves de l'imagination, les sensations souvent douloureuses du présent. Au milieu des cafés du Levant, un homme rassemble la foule muette ; quelquefois il excite la terreur ou la pitié ; plus souvent il promène sous les yeux de ses auditeurs ces brillantes visions fantastiques, patrimoine de l'imagination orientale ; quelquefois même il éveille le rire ; et le front sévère des farouches osmanlis ne se déride que dans cette occasion. C'est le seul spectacle de tout le Levant, et les conteurs y remplacent partout nos comédiens. La place publique elle-même a souvent aussi ses conteurs ; les conteuses remplissent les longs loisirs du sérail ; les médecins ordonnent souvent aux malades de faire venir des conteurs, pour assoupir les douleurs, calmer l'agitation, et rendre le sommeil après de longues

insomnies ; et ces conteurs, accoutumés à la souffrance, savent moduler leur voix, en adoucir le ton, et la suspendre doucement pour céder au sommeil.

L'imagination arabe, qui brille de tout son éclat dans ces contes, se distingue aisément de l'imagination chevaleresque ; mais il est facile de voir aussi combien elle a de rapports avec elle. Le monde surnaturel est le même pour toutes deux, le monde moral est différent. Les contes arabes, comme les romans de chevalerie, nous introduisent dans une même féerie ; mais les personnages humains qu'ils y produisent, sont tout autres. Ces contes sont nés depuis que les Arabes, cédant le pouvoir du glaive aux Tartares, aux Turcs et aux Persans, ne se sont plus occupés que du commerce, des lettres et des arts. On y reconnaît un peuple marchand, comme on reconnaît un peuple guerrier dans les romans de chevalerie. Les richesses et le luxe des arts le disputent en éclat aux dons splendides des fées ; les héros parcourent sans cesse de nouveaux pays, et l'intérêt du négoce n'exerce pas moins leur activité curieuse, que le besoin d'éveiller la renommée n'excitait nos anciens chevaliers. On ne voit dans ces contes, outre les femmes, que quatre classes de personnes, des princes, des marchands, des moines ou calenders, et des esclaves. Les soldats n'y jouent presque aucun rôle ; la valeur et les hauts faits militaires, comme dans les fastes de l'Orient, y portent l'épouvante, y causent une désolation rapide, mais n'excitent point d'enthousiasme. Il y a donc dans les contes arabes quelque chose de moins noble, de moins héroïque que nous ne sommes accoutumés à désirer. Mais, en revanche, ce sont leurs conteurs que nous devons considérer comme nos maîtres dans l'art de faire naître, de soutenir l'intérêt, et de le varier sans cesse ; dans celui de créer cette brillante mythologie des génies et des fées, qui agrandit le monde, qui multiplie les richesses et les forces humaines, et qui nous fait vivre dans le merveilleux, dans l'inattendu, sans nous glacer de terreur. C'est d'eux que

nous sont venus encore cet enivrement d'amour, cette tendresse, cette délicatesse de sentiment, cette religion, ce culte des femmes ? tour à tour esclaves et déesses, qui ont eu une si, grande influence sur notre chevalerie, et que nous retrouverons dans la littérature de tout le Midi avec des caractères si orientaux. Les récits eux-mêmes ont pénétré dans notre poésie long-temps avant la traduction des Mille et une Nuits. On en retrouve plusieurs dans nos vieux fabliaux, dans Boccace, dans l'Arioste ; et ces mêmes contes, qui ont charmé notre enfance, passant de langue en langue et de nations en nations par des canaux souvent inconnus, se trouvent liés à présent à tous les souvenirs, à toutes les jouissances d'imagination des habitans de la moitié du globe.

Mais l'influence que les Arabes ont exercée sur les lettres en Europe, n'a pas été proportionnée à la seule admiration que pouvait exciter leur poésie ; les rapides progrès qu'ils avaient faits dans les sciences leur donnaient une autorité universelle dans tout l'empire de l'esprit, et ceux que les savans européens étaient accoutumés à regarder comme leurs maîtres dans les sciences de calcul, l'étude de la nature, les connaissances d'histoire ou de géographie, leur paraissaient devoir être également les oracles infaillibles du goût. C'est donc sous le rapport des lettres européennes elles-mêmes, qu'il est important de savoir quel était l'état des sciences chez les Arabes au moment où nos pères firent les premiers pas pour sortir de la barbarie.

Toutes les branches de l'histoire furent cultivées avec un vif intérêt par les Arabes ; plusieurs d'entre eux, parmi lesquels le plus célèbre est Aboul-Féda, prince de Hamah, écrivirent des histoires universelles depuis le commencement du monde jusqu'à leurs jours. Chaque état, chaque province, chaque ville a eu chez eux ses chroniqueurs et ses historiens particuliers. Plusieurs, à l'imitation de Plutarque, ont écrit les vies des grands hommes qui s'étaient distingués par leurs vertus, leurs

hauts faits ou leurs talens. Il y avait même chez les Arabes une telle passion de tenter toutes les voies, et de ne laisser aucun sujet en arrière, que Ben-Zaid de Cordoue, et Aboul-Monder de Valence, ont écrit sérieusement l'histoire des chevaux célèbres, tout comme Alasueco, celle des chameaux qui s'étaient illustrés. Les dictionnaires historiques avaient été inventés par les Arabes, et Abdel - Maleck avait donné aux peuples qui parlaient sa langue, ce que Moreri a donné aux européens. De même, il y avait des dictionnaires géographiques d'une extrême exactitude, des dictionnaires critiques et bibliographiques ; toutes ces inventions, enfin, qui facilitent le travail, qui dispensent des recherches, et qui souvent soulagent la paresse, étaient déjà à l'usage des Arabes. La numismatique était cultivée par eux, et Al-Namari écrivit l'histoire des monnoies d'Arabie. Chaque art et chaque science avait son histoire ; et les Arabes sont plus riches sous ce rapport qu'aucun autre peuple ancien ou moderne. Al-Assaker écrivit des commentaires sur les premiers inventeurs des arts ; Al-Gazel, dans son érudition des Antiquités arabes, traita avec une connaissance profonde, des études et des inventions de ses compatriotes : la médecine et la philosophie eurent un plus grand nombre d'historiens que les autres sciences ; toutes se trouvaient réunies dans le dictionnaire historique des Sciences de Mohammad-Aba-Abdallah, de Grenade.

La philosophie fut cultivée avec passion par les Arabes, et fit la gloire de beaucoup d'hommes ingénieux et subtils, dont le nom est encore révéré en Europe, comme Averrhoès, de Cordoue, le grand commentateur d'Aristote (mort en 1198) ; Avicenne, du voisinage de Chyraz (mort en 1037), non moins profond philosophe que célèbre médecin ; Al-Farabi, de Farab dans la Transoxiane (mort en 960.), qui parlait soixante-dix langues, qui a écrit sur toutes les sciences, et qui les a réunies dans une Encyclopédie ; Al-Gazeli, de Thous (mort en IIII), qui a soumis les études religieuses à la philosophie. Les sa vans arabes ne se

bornaient point aux études qu'ils pouvaient faire dans leur cabinet ; ils entreprenaient, pour l'avancement des sciences, les voyages les plus pénibles et les plus périlleux ; ils entraient dans les conseils des princes, et ils étaient souvent enveloppés dans les révolutions si violentes et presque toujours si cruelles de l'Orient ; aussi leur histoire privée est-elle plus variée, plus semée d'événemens, et plus romanesque que celle des philosophes et des savans de tous les autres peuples.

De toutes les sciences arabes, la philosophie est celle qui pénétra le plus rapidement en Occident, et qui eut la plus grande influence sur les écoles de l'Europe ; c'est cependant aussi celle dont les progrès avaient le moins de réalité. Les Arabes, plus ingénieux que profonds, s'attachèrent aux subtilités et non à l'enchaînement des idées : ils eurent plus encore le dessein de briller que de s'instruire ; l'obscurité ténébreuse leur donnait, aux yeux du vulgaire, l'air de la profondeur ; ils cherchèrent des mystères dans leur imagination ; ils rassemblèrent des nuages sur la science, au lieu de pénétrer dans le centre de la nature des choses, où l'obscurité se rencontre par la grandeur du sujet et la faiblesse humaine, mais ne se crée pas. Plus enthousiastes que hardis, ils préférèrent considérer une homme comme l'oracle de toutes les connaissances humaines, plutôt que de les puiser dans la nature, et ils rendirent un culte presque divin à Aristote. A leurs yeux, toute philosophie devait se trouver dans ses écrits, toute métaphysique devait être expliquée par la méthode scholastique.

Une traduction exacte, une illustration subtile de l'ouvrage du Stagirite, paraissait le terme le plus sublime auquel pût arriver le génie des philosophes ; dans ce but, ils lisaient, ils expliquaient, ils comparaient tous les commentaires des premiers disciples d'Aristote ; mais ce qui est bien étrange, c'est que des hommes aussi subtils, avec tant d'études, tant de secours, et l'application de tant

d’années, ne soient jamais arrivés à comprendre et à expliquer avec clarté les livres qui faisaient l’objet de tous leurs travaux. Tous se sont égarés, quelquefois grossièrement. Averrhoès, dans ses traductions et ses commentaires, n’a souvent plus aucun rapport avec l’original, et la manie de vouloir trouver des mystères dans les choses simples, des révélations cachées dans les phrases les plus claires, aurait rendu l’école d’Aristote, chez les Arabes, inintelligible pour ce philosophe, s’il avait pu renaître parmi eux.

Les sciences naturelles furent cultivées par les Arabes, non point avec plus d’ardeur, mais avec une plus juste appréciation de la marche qu’il fallait suivre pour les posséder. Abou-Ryhan-al-Byrouny, mort en 941 de Jésus Christ, voyagea quarante ans pour étudier la lithologie, et son Traité de la connaissance des pierres précieuses est un riche recueil de faits et d’observations. Ibn ou Aben-al-Beïthar, de Malaga, qui s’était livré avec la même passion à la botanique, parcourut d’abord les montagnes et les campagnes de l’Europe, pour en connaître les végétaux ; il traversa ensuite avec un courage indomptable les sables et les déserts brûlans de l’Afrique, pour recueillir ou décrire toutes les plantes qui peuvent supporter l’ardeur enflammée du soleil ; il passa enfin dans les contrées les plus éloignées de l’Asie. Dans les trois parties du monde alors connu, il observa de ses propres yeux, et toucha de ses propres mains tout ce que la nature dans ses trois règnes présente d’étrange et de rare ; les animaux, les végétaux, les fossiles, tout fut soumis à son examen ; il revint ensuite dans sa patrie, riche des dépouilles de l’Orient et du Midi, et il publia l’un après l’autre trois livres, l’un sur les vertus des plantes, l’autre sur les pierres et les métaux, et le troisième sur les animaux, qui contenaient plus de vraie science qu’aucun naturaliste n’en eût encore développée. Il mourut en 1248 de J. C. à Damas, où il était retourné, et où il fut fait intendant des jardins du

prince. D’autres encore, comme Al-Rasi, Ali-Ben-al-Abbas, et Avicenne, ont, parmi les Arabes, mérité la reconnaissance des siècles à venir. La chimie, dont les Arabes furent en quelque sorte les inventeurs, leur donna une connaissance de la nature bien plus profonde que n’avaient pu l’avoir les Grecs ou les Romains, et elle reçut d’eux les applications les plus vastes et les plus utiles à tous les arts nécessaires à la vie. Avant tout, l’agriculture fut étudiée par eux avec cette connaissance parfaite du climat, du terrain et de l’accroissement des plantes et des animaux, qui peut seule réduire une longue pratique en science. Aussi aucune nation civilisée de l’Europe, de l’Asie ou de l’Afrique, antique ou moderne, n’a possédé un code de lois rurales plus sage, plus juste, plus parfait que celui des Arabes d’Espagne ; aucun pays encore ne fut élevé par ses sages lois, l’intelligence, l’activité et l’industrie de ses habitans, à un plus haut degré de prospérité agricole, que l’Espagne Maure, et surtout le royaume de Grenade. Les arts ne furent pas cultivés avec moins de succès et pas moins enrichis par le progrès des sciences naturelles. Un grand nombre des inventions qui rendent aujourd’hui la vie facile, de celles mêmes sans lesquelles les lettres n’auraient jamais pu fleurir, sont dues aux Arabes. Ainsi le papier, si nécessaire aujourd’hui à la culture de l’esprit, le papier, dont la privation plongea l’Europe du septième au dixième siècle dans un tel degré d’ignorance et de barbarie, est une invention arabe. De toute antiquité, il est vrai, on en faisait à la Chine avec de la bourre de soie ; mais vers l’année 30 de l’hégire (649 de J. C.), cette industrie fut introduite à Samarcande ; et lorsque cette ville florissante fut conquise par les Sarrasins, l’an 85 de l’hégire, un Arabe, nommé Joseph Amrou, transporta le procédé par lequel on faisait le papier à la Mecque sa patrie ; il y employa le coton, et le premier papier, semblable à peu près à celui dont nous nous servons, y fut fabriqué l’an 88 de l’hégire (706 de J. C.). De là cette

fabrication se répandit assez rapidement dans tous les Etats des Arabes, et surtout en Espagne, où la ville de Sativa, dans le royaume de Valence, aujourd'hui San-Philippo, fut renommée dès le douzième siècle pour ses belles papeteries. Il paraît qu'à cette époque les Espagnols avaient substitué, pour la fabrication du papier, le lin qui croissait en abondance chez eux, au coton qui y était plus rare et plus cher. Ce ne fut qu'à la fin du treizième siècle que, par les soins d'Alfonse x, roi de Castille, des papeteries furent établies dans les Etats chrétiens de l'Espagne, d'où elles passèrent, au quatorzième siècle seulement, à Trévise et à Padoue.

La poudre, dont on a attribué l'invention à un chimiste allemand, était connue des Arabes au moins un siècle avant les premières indications qu'on en trouve dans les historiens européens : on la voit fréquemment employée dans les guerres des Maures d'Espagne au treizième siècle, et quelques monumens paraîtraient en indiquer la connaissance dès le onzième. La boussole, dont l'invention a été attribuée alternativement aux Italiens et aux Français dans le treizième siècle, était déjà connue des Arabes dès le onzième. Le géographe de Nubie, qui écrivait dans le douzième, en parle comme d'une chose universellement usitée. Les chiffres que nous appelons arabes, mais qui, peut-être, doivent à plus juste titre être appelés indiens, nous ont du moins été communiqués incontestablement par les Arabes ; sans eux aucune des sciences de calcul n'aurait pu être poussée au degré où elles sont parvenus de nos jours, et dont les grands mathématiciens, les grands astronomes de l'Arabie s'étaient déjà fort approchés. Le nombre des inventions arabes dont nous jouissons sans nous en douter, est immense ; mais elles se sont introduites en Europe de plusieurs côtés à la fois, lentement et sans faire de sensation, parce que celui qui les importait ne s'attribuait point la gloire de les avoir inventées, et qu'il rencontrait dans chaque pays des gens qui, comme lui, les

avaient vu pratiquées en Orient. C’est un caractère particulier à toutes les prétendues découvertes du moyen âge, qu’au moment où l’histoire en fait mention la première fois, c’est déjà comme d’une chose universellement usitée. Ni la poudre à canon, ni la boussole, ni les chiffres, ni le papier ne sont indiqués nulle part comme des découvertes, et cependant ils devaient changer l’essence de la guerre, de la navigation, des sciences et de l’éducation. Quel doute que l’inventeur, s’il avait existé, n’eût tiré vanité d’une innovation aussi importante ? et s’il ne l’a pas fait, n’en doit-on pas conclure que toutes ces choses ont été lentement importées, d’un pays où elles étaient déjà universellement connues, par des gens obscurs, non par des hommes de génie ?

Tel fut l’éclat dont brillèrent les lettres et les sciences, du neuvième au quatorzième siècle de notre ère, dans les vastes contrées qui se soumirent à l’islamisme. Les plus tristes réflexions s’attachent à cette longue énumération de noms inconnus pour nous, et qui cependant furent illustres ; d’ouvragés ensevelis en manuscrit dans quelques bibliothèques poudreuses, et qui cependant influèrent puissamment pendant un temps sur la culture de l’esprit humain. Que reste-t-il de tant de gloire ? Cinq ou six hommes seulement sont à portée de visiter les trésors de manuscrits arabes, renfermés à la bibliothèque de l’Escurial ; quelques centaines d’hommes encore, disséminés dans toute l’Europe, se sont mis en état, par un travail opiniâtre, de fouiller dans les mines de l’Orient ; mais ceux-là n’obtiennent que péniblement quelques manuscrits rares et obscurs, et ils ne peuvent s’élever assez haut pour juger toute la littérature, dont ils n’atteignent jamais qu’une partie. Cependant les vastes régions où dominait et où domine encore l’islamisme, sont mortes pour toutes les sciences. Ces riches campagnes de Fez et de Maroc, illustrées il y a cinq siècles par tant d’académies, tant d’universités, tant de bibliothèques, ne

sont plus que des déserts de sable brûlant que des tyrans disputent à des tigres ; tout le riant et fertile rivage de la Mauritanie, où le commerce, les arts et l'agriculture s'étaient élevés à la plus haute prospérité, sont aujourd'hui des retraites de corsaires, qui répandent la terreur sur les mers, et qui se délassent de leurs travaux dans de honteuses débauches, jusqu'à ce que la peste vienne chaque année marquer parmi eux des victimes, et venger l'humanité offensée. L'Egypte est peu à peu engloutie par les sables qu'elle fertilisait autrefois ; la Syrie, la Palestine sont désolées par des Bédouins errans, moins redoutables encore que le pacha qui les opprime. Bagdad, autrefois le séjour du luxe, de la puissance et du savoir, est ruiné ; les universités si célèbres de Cufa et de Bassora sont fermées ; celles de Samarcande et de Balkh sont également détruites. Dans cette immense étendue de pays, deux ou trois fois plus grande que notre Europe, on ne trouve plus qu'ignorance, qu'esclavage, que terreur et que mort. Peu d'hommes sont en état de lire quelques-uns des écrits de leurs illustres ancêtres ; peu d'hommes pourraient les comprendre ; aucun n'est à portée de se les procurer. Cette immense richesse littéraire des Arabes que nous n'avons fait qu'entrevoir, n'existe plus dans aucun des pays où les Arabes et les Musulmans dominent. Ce n'est plus là qu'il faut chercher ni la renommée de leurs grands hommes, ni leurs écrits. Ce qui s'en est sauvé est tout entier entre les mains de leurs ennemis, dans les couvens des moines, et les bibliothèques des rois de l'Europe. Et cependant ces vastes contrées n'ont point été conquises ; ce n'est point l'étranger qui les a dépouillées de leurs richesses, qui a anéanti leur population, qui a détruit leurs lois, leurs mœurs, et leur esprit national. Le poison était au-dedans d'elles, il s'est développé par lui-même, et il a tout anéanti.

Qui sait si, dans quelques siècles, cette même Europe, où le règne des lettres et des sciences est aujourd'hui transporté, qui brille d'un si grand éclat, qui juge si bien

les temps passés, qui compare si bien le règne successif des littératures et des mœurs antiques, ne sera pas déserte et sauvage comme les collines de la Mauritanie, les sables de l'Egypte, et les vallées de l'Anatolie ? Qui sait si, dans un pays entièrement neuf, peut-être dans les hautes contrées d'où découle l'Orénoque et le fleuve des Amazones, peut-être dans cette enceinte jusqu'à ce jour impénétrable des montagnes de la Nouvelle-Hollande, il ne se formera pas des peuples avec d'autres mœurs, d'autres langues, d'autres pensées, d'autres religions, des peuples qui renouvelleront encore une fois la race humaine, qui étudieront comme nous les temps passés, et qui, voyant avec étonnement que nous avons existé, que nous avons su ce qu'ils sauront, que nous avons cru comme eux à la durée et à la gloire, plaindront nos impuissans efforts, et rappelleront les noms des Newton, des Racine, des Tasse, comme exemples de cette vaine lutte de l'homme pour atteindre une immortalité de renommée que la destinée lui refuse.

CHAPITRE III.

Naissance de la Langue et de la Poésie. Provençales ; influence des Arabes sur le talent et le goût des Troubadours.

LORSQUE, dans le dixième siècle, les peuples du midi de l'Europe essayèrent de donner de la consistance aux patois informes qui avaient été produits par le mélange du latin avec les langues du Nord, un langage nouveau parut dominer par-dessus tous les autres. Le premier formé, le plus généralement répandu, le plus rapidement cultivé, il sembla devoir prendre la place du latin qu'on abandonnait ; des milliers de poètes fleurirent presqu'en même temps dans cette langue nouvelle ; ils lui donnèrent un caractère propre, celui d'une littérature tout-à-fait originale, qui n'empruntait rien aux Latins et aux Grecs, ou à tout ce qu'on nomme classique ; ils étendirent sa réputation des extrémités de l'Espagne à celles de l'Italie ; ils servirent de modèles à tous les poètes qu'on vit bientôt après se former dans toutes les autres langues, même dans celles du Nord, chez les Anglais et les Allemands. Mais tout à coup cet éclat éphémère s'évanouit ; les troubadours se turent, le provençal fut abandonné ; cette langue, en subissant de nouveaux changemens, redevint un patois, et après trois siècles d'une existence brillante, toutes ses productions furent rangées avec celles des langues mortes : on, cessa d'y rien ajouter.

La haute réputation des poètes provençaux, et le rapide déclin de leur langue, sont deux phénomènes également

frappans dans l’histoire de la culture de l’esprit humain. La littérature qui a servi de modèle à toutes les autres, et qui cependant, parmi des milliers de poésies agréables, n’a pas produit un chef-d’œuvre, pas un ouvrage de génie dont le nom soit arrivé à l’immortalité, est d’autant plus digne de fixer notre attention, qu’elle est toute entière l’ouvrage du siècle, et non celui des individus ; elle nous révèle les sentimens, l’imagination, l’esprit des nations modernes, à leur naissance ; ce qui était dans tous, ce qui était partout, et non ce qu’un génie supérieur à son siècle a pu inspirer à un seul homme. Ainsi le retour des beaux jours nous est annoncé au printemps par l’éclat des fleurs des champs, par le luxe des prairies, mais non par quelque prodige des jardins, pour lequel l’art et la puissance de l’homme ont secondé la nature.

Il est malheureusement très-difficile d’atteindre les poésies des troubadours, et de s’en former une juste idée. Un savant français, M. Curne de Sainte Palaye, a bien consacré sa vie entière à recueillir tous leurs ouvrages, à les expliquer, à les commenter ; mais son immense collection, qui se compose de vingt-cinq volumes in-folio de manuscrits, n’a point été imprimée, et ne saurait l’être. Rien n’y est terminé, rien n’y est mis en ordre ; les pièces de plusieurs centaines de poètes s’y trouvent entre-mêlées dans chaque volume, et le travail de les classer et d’en faciliter l’intelligence est tout entier à faire. La Bibliothèque impériale contient des trésors de manuscrits provençaux ; mais il est plus difficile encore d’en faire usage : il faut feuilleter ces volumes d’un bout à l’autre pour savoir ce qu’ils contiennent ; la difficulté d’une antique écriture et les abréviations rendent ce travail pénible dans une langue peu connue ; d’ailleurs les manuscrits ne sont jamais à la portée que d’un très-petit nombre de personnes. On annonce, il est vrai, les ouvrages de quelques savans distingués sur l’influence des troubadours en Europe. Jusqu’à présent il n’en a paru

aucun, aucun texte n’a été publié ; on ne trouve que de loin en loin, dans des ouvrages de but différent, quelques fragmens dispersés, qui peuvent faire connaître les formes de la versification provençale, mais qui ne familiarisent point assez avec cette langue pour qu’on puisse en goûter les beautés. On est donc obligé de se contenter, pour les troubadours, des extraits de l’abbé Millot, qui, travaillant sur la grande collection de Sainte-Palaye, nous a donné, en trois volumes in-12, des Vies des Poètes provençaux, quelques notices sur leurs ouvrages, et de courtes traductions de ce qui le frappait le plus, mais dans un style presque toujours traînant et plat.

On a bien plus d’ouvrages sur la vie des Troubadours que de recueils de leurs poésies ; et ces vies elles-mêmes, indépendamment de leurs vers, pourraient donner une idée assez piquante et assez neuve de leur siècle, si elles méritaient plus de confiance. Malheureusement. elles ont été écrites sans critique, et sans amour pour la vérité, avec le désir de frapper l’imagination par des aventures brillantes, comme dans les romans, plutôt que de s’attacher aux faits, ou de suivre les bornes du possible. Pour la biographie de ces poètes, les monumens originaux, mais qui restent en manuscrit, sont deux recueils faits par des moines : l’un, dans le douzième siècle, par Carmentière, moine des îles d’Hières, qui travaillait d’après les ordres d’Alphonse II, roi d’Arragon, et comte de Provence ; l’autre, par un Génois de la famille Cibo, qui est connu sous le nom de Monge des îles d’Or, et qui, à la fin du quatorzième siècle, corrigea et perfectionna le manuscrit de Carmentière, qu’il dédia au comte de Provence alors régnant, Louis II, roi de Naples, de la seconde maison d’Anjou. En 1575, Jean Nostradamus, procureur au parlement de Provence, publia ses Vies des Poètes provençaux, ouvrage dépourvu de toute critique, et qui, cependant, fait aujourd’hui le fondement de leur histoire. Il était père de ce fameux médecin et astrologue Michel

Nostradamus, dont les obscures centuries ont été si souvent appliquées à tous les grands événemens, et oncle de César Nostradamus, auteur d'une Histoire de Provence (1 vol. in-fol. 1614 où les mêmes vies ont été insérées. Les Italiens, avec moins de secours pour faire connaître les Troubadours, y avaient mis plus de zèle que les Français. Crescimbeni a consacré un volume aux Vies des Poètes provençaux, qu'il a tirées de Nostradamus. Tous les poètes d'Italie ont parlé d'eux avec respect, et toutes les histoires littéraires de ce pays reconnaissent leur puissante influence. Les Espagnols ne leur ont pas moins rendu hommage ; Sanchez, le père Sarmiento, Andrès, le marquis de Santillane, ont éclairci leur histoire, et fait voir la liaison de la poésie provençale avec la poésie arabe, et toutes les poésies romanes.

En Italie au renouvellement du langage, chaque province, chaque petit district avait un dialecte particulier ; ce grand nombre de patois divers était dû à deux causes : le grand nombre de peuples barbares, auxquels les Romains avaient été successivement mêlés par de fréquentes invasions de leur pays, et le grand nombre de souverainetés indépendantes qui s'y étaient maintenues. Ni l'une ni l'autre de ces causes n'agit sur les Gaules dans la formation de la langue romane. Trois peuples s'y établirent presque en même temps, les Visigoths, les Bourguignons et les Francs ; et depuis la conquête des derniers, aucuns Barbares du Nord ne purent plus s'y former d'établissement fixe, à la réserve des Normands, dans une seule province ; aucun mélange des peuples germains encore moins des Slaves ou des Scythes, ne vint plus altérer le langage ou les mœurs. Les Gaulois Avaient donc employé à se consolider en une seule nation et une seule langue, quatre siècles, pendant lesquels l'Italie avait été successivement la proie des Lombards, des Francs, des Hongrois, des Sarrasins et des Germains. Aussi la naissance de la langue romane dans les Gaules précéda-t-

elle celle de la langue italienne. Elle se divisa en deux principaux dialectes : le roman provençal, parlé dans toutes. les provinces au midi de la Loire, qui avaient été originairement conquises par les Visigoths et les Bourguignons ; et le roman wallon, dans les provinces au nord de la Loire, où les Francs dominaient. Les divisions politiques étaient demeurées conformes à cette première division des nations et des langues. Malgré l'indépendance des grands feudataires, la France septentrionale formait toujours un seul corps politique ; les habitans des différentes provinces se trouvaient réunis dans les mêmes assemblées nationales et dans les mêmes armées. La France méridionale, de son côté, après avoir été le partage de quelques-uns des successeurs de Charlemagne, avait été élevée, en 879, au rang de royaume indépendant par Bozon, qui se fit couronner à Mantes, sous le titre de roi d'Arles ou de Provence, et qui soumit à sa domination la Provence, le Dauphiné, la Savoie, le Lyonnais, et quelques comtés de Bourgogne. Le titre de royaume fit, en 943, place à celui de comté, sous Bozon II, sans que pour cela la Provence fût démembrée, ou sortit de la maison de Bourgogne, dont Bozon I avait été le fondateur. Cette maison s'éteignit, en 1092, dans la personne de Gillibert, qui ne laissa que deux filles, entre lesquelles il partagea ses Etats. L'une, Faydide, épousa Alphonse, comte de Toulouse ; et l'autre, Douce, épousa Raymond Bérenger, comte de Barcelonne.

L'union de la Provence, pendant deux cent treize ans, sous une suite de princes qui ne jouèrent pas un rôle brillant au-dehors, et qui sont presque oubliés par l'histoire, mais qui ne souffrirent aucune invasion, qui, par une administration paternelle, augmentèrent la population et les richesses de l'Etat, et favorisèrent le commerce, auquel les appelait leur situation maritime, suffit pour consolider les lois, les mœurs et la langue des Provençaux. Ce fut à cette époque, mais dans une obscurité profonde,

que le roman provençal prit complètement, dans le royaume d'Arles, la place du latin. On faisait encore usage du dernier dans les actes ; mais le premier, parlé universellement, commença aussi à servir à la littérature.

La succession à la souveraineté de Provence du comte de Barcelonne, Raymond Bérenger, époux de Douce, donna un nouveau mouvement à l'esprit national, par le mélange des Catalans avec les Provençaux. Des trois langues romanes que parlaient alors les peuples chrétiens d'Espagne, le catalan, le castillan, et le galicien ou portugais, la première était presque absolument semblable au provençal,, et quoiqu'elle s'en soit fort éloignée dans la suite, surtout dans le royaume de Valence, elle a toujours été désignée par le nom d'une province française. Les gens du pays l'appellent Llemosi ou limousin. Les Catalans s'entendaient donc parfaitement avec les Provençaux, et leur réunion dans la, même cour servit à polir les uns par les autres. Les premiers avaient déjà reçu beaucoup de développemens, soit par leurs guerres et leur mélange avec les Maures d'Espagne, soit par la grande activité du commerce de Barcelonne. Cette ville jouissait des plus amples priviléges ; les citoyens y sentaient leur liberté, et la faisaient respecter par leurs princes : en même temps que les richesses qu'ils avaient acquises rendaient les impôts plus productifs, et permettaient à la cour des comtes une magnificence inconnue chez les autres souverains. Raymond Bérenger et ses successeurs apportèrent en Provence, tout ensemble, l'esprit de liberté et celui de chevalerie, le goût de l'élégance et des arts, et lès sciences des Arabes. De cette réunion de sentimens nobles, naquit la poésie, qui, dans toute la Provence et tout le midi de l'Europe, brilla en même temps, comme si une étincelle électrique avait, au milieu des plus épaisses ténèbres, allumé partout à la fois des flammes éclatantes.

La chevalerie naquit avec la poésie provençale ; elle fut en quelque sorte l'âme de toute la nouvelle littérature, et

ce caractère si différent de tout ce qu'avait connu l'antiquité , cette invention si riche en effets poétiques, est le premier sujet d'observations que nous présente l'histoire littéraire moderne. Il ne faut point confondre la féodalité avec la chevalerie ; la féodalité est le monde réel à cette époque, avec ses avantages et ses inconvéniens, ses vertus et ses vices ; la chevalerie est ce même mondé idéalisé, tel qu'il a existé seulement dans l'invention des romanciers : son caractère essentiel, c'est le culte des femmes et le culte de l'honneur ; mais les idées que les poètes manifestèrent alors sur ce qui constituait la perfection dans un chevalier ou dans une dame, n'étaient pas entièrement de leur invention, elles existaient dans le peuple, sans en être peut-être plus suivies, et lorsqu'elles eurent acquis plus de consistance par des chants héroïques, elles réagirent à leur tour sur le peuple chez qui elles étaient nées, et elles rapprochèrent la féodalité réelle de la chevalerie idéale.

C'était déjà sans doute une assez belle chose que cette vie forte et active qui animait les temps féodaux ; cette existence indépendante de chaque seigneur dans son château, cette persuasion où il était que Dieu seul était son juge et son maître, cette confiance dans ses propres forces, qui lui faisait braver toute oppression, offrir un asile inviolable aux faibles et aux malheureux, partager avec ses amis les seuls biens dont on connût le prix, des armes et dés chevaux, et attendre de soi-même sa liberté, sa gloire et son salut. Mais dans ce temps même, les vices du caractère humain avaient acquis un développement proportionné à la vigueur des âmes : parmi la noblesse, que les lois semblaient protéger seule, le pouvoir absolu avait produit son effet le plus habituel. Un enivrement qui tient de la folie, et une férocité dont les histoires modernes ne présentent plus d'exemples ; la tyrannie d'un baron ne s'étendait, il est vrai, qu'à quelques lieues autour de son château ou de sa ville : si l'on franchissait cette enceinte,

on était sauvé ; mais dans ce parc où il retenait ses sujets comme des bêtes fauves, il se livrait, dans sa toute-puissance, aux caprices les plus bizarres, et il soumettait ceux qui lui avaient déplu aux supplices les plus épouvantables. Ses vassaux, qui tremblaient sans cesse devant lui, étaient dégradés au-dessous de l'espèce humaine, et dans toute cette classe, on ne vit peut-être aucun individu développer pendant plusieurs siècles aucune grandeur ou aucune vertu. La franchise et la loyauté, qui sont essentiellement les vertus chevaleresques, sont bien, en général, les conséquences de la force et du courage ; mais pour en rendre la pratique générale, il faut que le châtiment ou la honte soient attachés à leur violation. Or, les seigneurs étaient, dans leurs châteaux, au-dessus de toute crainte, et l'opinion était sans force contre des hommes qui ne connaissaient point la vie sociale ; aussi l'histoire du moyen âge rapporte-t-elle un plus grand nombre de perfidies scandaleuses, qu'aucune autre période. Enfin, l'amour avait pris, il est vrai, un caractère nouveau, et qui est bien le même dans la féodalité et dans la chevalerie : il n'était pas plus tendre et plus passionné que chez les Grecs et les Romains, mais il était plus respectueux ; quelque chose de mystique s'était mêlé au sentiment ; on conservait aux femmes quelques restes de ce respect religieux que les Germains ressentaient pour leurs prophétesses : on les considérait comme des êtres angéliques plutôt que dépendans et soumis ; on s'honorait de les servir, de les défendre, presque comme des organes de la divinité sur la terre ; et en même temps on joignait à ce culte une chaleur de sentimens, une turbulence de passions et de désirs, que les Germains avaient peu connue, mais qui est propre aux peuples du midi, et dont on empruntait l'expression des Arabes. Mais, dans la chevalerie, l'amour conservait toujours ce caractère pur et religieux ; dans la féodalité, le désordre était extrême, et la corruption des mœurs a laissé, dans la littérature, des

traces plus scandaleuses que dans aucun autre période de la société. Ni les sirventes, ni les canzos des troubadours, ni les fabliaux des trouvères, ni les romans de chevalerie ne peuvent être lus sans rougir ; la grossièreté licencieuse du langage y est jointe à chaque page avec la profonde corruption des caractères et l'immoralité des événemens. Dans le midi de la France en particulier, la paix, la richesse et la vie des cours avaient introduit parmi la noblesse un extrême relâchement. On aurait dit qu'on ne vivait que pour la galanterie ; les dames, qui ne paraissaient guère dans le monde que mariées, s'enorgueillissaient de la réputation que leurs amans faisaient à leurs charmes : elles se plaisaient à être célébrées par leur troubadour ; elles ne s'offensaient point des poésies galantes, souvent licencieuses qui se répandaient sur elles ; elles professaient aussi la gaie science (el gai saber) ; c'est ainsi qu'on appelait la poésie ; et elles exprimaient à leur tour leurs sentimens dans des vers tendres ou passionnés : elles avaient institué des cours d'amour, où des questions de galanterie étaient débattues gravement, et décidées par leurs suffrages ; enfin elles avaient donné à tout le midi de la France un mouvement de carnaval, qui contraste singulièrement avec les idées de retenue, de vertu et de modestie que nous attribuons au bon vieux temps.

Plus on étudie l'histoire, et plus on voit que la chevalerie est une invention presque absolument poétique : on n'arrive jamais par des documens authentiques au pays où elle régnait ; toujours elle est représentée à distance et pour les lieux et pour le temps ; et tandis que les historiens contemporains nous donnent une idée nette, détaillée, complète des vices des cours et des grands, de la férocité ou de la corruption de la noblesse, et de l'asservissement du peuple, on est tout étonné de voir, après un laps de temps, des poètes animer ces mêmes siècles par des fictions toutes resplendissantes de vertus, de grâces et de loyauté. Les romanciers du douzième siècle plaçaient la

chevalerie du temps de Charlemagne ; François I^{er} la plaçait de leur temps ; nous croyons encore la voir fleurir dans Du Guesclin et dans Bayard, auprès du roi Charles v et de François 1er. Mais quand nous étudions l'une ou l'autre époque, encore que nous trouvions dans toutes quelques héros, nous sommes bientôt forcés de convenir qu'il faut renvoyer la chevalerie à trois ou quatre siècles avant toute espèce de réalité.

Nous reviendrons à l'invention des fictions chevaleresques, lorsque nous parlerons de la littérature des pays où les premiers romans de chevalerie ont été composés, la France septentrionale, et surtout la Normandie. Les Provençaux, au commencement de leur période poétique, ne les connaissaient point encore : les compositions de leurs troubadours étaient lyriques et point épiques ; ils chantaient et ne contaient point, et la chevalerie existait pour eux dans la galanterie, dans les sentimens, plus que dans l'imagination. Il fallait qu'ils en connussent toutes les maximes pour placer leurs tableaux dans ce cadre. Dans les occasions les plus solennelles, dans les disputes de gloire, dans les jeux appelés tensons, où des troubadours combattaient en vers devant de grands princes ou des cours d'amour, ils étaient appelés à traiter toutes les questions de la délicatesse la plus scrupuleuse, de la galanterie la plus désintéressée. On les voit discuter tour à tour par quelles qualités un amant se rend plus digne de sa dame ; comment un chevalier l'emporte sur tous ses égaux ; quelle est la plus grande douleur de perdre une amante par la mort ou l'infidélité. C'est dans ces tensons que la bravoure redevenait désintéressée, que l'amour se montrait pur, délicat et tendre ; que le service des dames semblait un culte ; que le respect pour la vérité devenait la religion de l'honneur. Ces. maximes élevées, ces sentimens délicats se mêlaient, il est vrai, avec tous les raffinemens du bel-esprit ; les comparaisons les plus extravagantes

devenaient des exemples ; les antithèses, les jeux de mots les plus recherchés étaient donnés comme des preuves ; et souvent aussi, comme il arrive dans toute morale faite à la main, et qui n’est point pratiquée, les sentimens les plus pernicieux, les principes les plus incompatibles avec l’ordre de la société ou l’observation des. autres devoirs, étaient rangés au nombre des lois de la galanterie. Cependant c’est un mérite de la poésie provençale d’avoir rendu un culte à cette beauté chevaleresque, et d’avoir conservé, au milieu des vices du siècle, le respect pour ce qui est honnête, et l’amour des sentimens élevés.

— Cette délicatesse de sentimens des troubadours, ce mysticisme de l’amour, a un rapport plus intime avec la poésie arabe et les mœurs de l’Orient qu’on ne le croirait, en pensant à la jalousie féroce des Musulmans, et aux suites cruelles de la polygamie. Les femmes des Musulmans sont des divinités à leurs yeux, aussi bien que des esclaves, et le sérail est bien autant un temple qu’une prison. La passion de l’amour a, chez les peuples du Midi, bien une autre ardeur, bien une autre impétuosité que dans notre Europe. Le Musulman ne laisse approcher de sa femme aucun des soucis de la vie, aucune des peines, aucune des souffrances qu’il affronte seul. Son harem est consacré uniquement au luxe, aux arts et aux plaisirs ; des fleurs, des encens, de la musique, des danses, entourent sans cesse son idole ; jamais il ne lui demande, jamais il ne lui permet aucune espèce de travail ; les chants par lesquels il célébre son amour respirent cette même adoration, ce même culte que nous trouvons dans la poésie chevaleresque, et les plus belles ghazèles des Persans, les plus belles cassides des Arabes, semblent des traductions de chansons ou de vers provençaux.

Il ne faut point juger les mœurs des Musulmans d’après celles des Turcs de nos jours. De tous les peuples qui suivent la loi du coran, ceux-ci sont les plus sombres et les plus jaloux. Les Arabes, en aimant avec autant de passion

leurs femmes, les laissaient jouir de plus de liberté ; et de tous les pays soumis aux Arabes, l'Espagne fut celui où leurs mœurs parurent se rapprocher le plus de la galanterie, de la chevalerie européennes ; ce fut aussi celui qui influa le plus puissamment sur la culture de l'esprit dans le midi de l'Europe chrétienne.

Abdérame I[er], qui détacha l'Espagne de l'empire des Abbassides, et qui y fonda celui des Ommiades, avait commencé à régner lorsque le fanatisme religieux des Musulmans s'était déjà affaibli ; il avait porté avec lui, dans l'Occident, les lettres et les arts, qui parvinrent en Espagne à une plus haute prospérité que dans tout le reste des pays musulmans. Une tolérance complète avait été accordée par les premiers conquérant aux chrétiens goths, qui, sous le nom de Moçarabes (mêlés aux Arabes), étaient demeurés au milieu des Musulmans. Abdérame, qui obtint et mérita le surnom de Juste, fit respecter les droits de sès sujets chrétiens, et ne chercha à des attacher à son empire que par la prodigieuse supériorité dans les arts, les lettres et les sciences, et la culture d'esprit, qui était alors le partage de sa nation. Les chrétiens qui vivaient au milieu des Arabes, s'efforcèrent bientôt de suivre la carrière dans laquelle ils voyaient ceux-ci se distinguer. Abdérame, contemporain de Charlemagne, protégeait comme lui les lettres ; mais bien plus éclairé que ce prince, il a eu, sur la culture des chrétiens eux-mêmes, une influence plus bienfaisante et plus durable que lui [8]. L'étude de la langue arabe fut considérée par les chrétiens moçarabes comme le seul moyen de développer leur esprit. Dès le milieu du neuvième siècle, Alvaro de Cordoue, dans son Indiculus luminosus, se plaignait de ce que ses compatriotes abandonnaient l'étude de leurs saintes lettres, pour ne connaître que celles des Chaldéens. Jean de Séville, pour la commodité des chrétiens qui savaient mieux l'arabe que le latin, écrivit dans cette langue une exposition des saintes

Ecritures. On traduisit vers le même temps, en arabe, la collection des canons à l'usage de l'église d'Espagne ; d'autre part, quelques livres de droit et de religion arabes, furent écrits en langue espagnole : ainsi, dans toute l'étendue de la domination arabe en Espagne, les deux langues arabe et romane étaient universellement parlées ; ce fut de cette manière que les lettres arabes parvinrent à la connaissance des chrétiens occidentaux, souvent sans que ceux-ci fussent obligés d'apprendre l'arabe. Les collèges et les universités, fondés par Abdérame et ses successeurs ? furent fréquentés par tout ce qu'il y avait en Europe d'hommes avides de savoir. L'un des plus distingués fut Gerbert, qui paraît avoir étudié à Séville et à Cordoue, et qui en rapporta un si grand fonds de connaissances arabes, et une si grande supériorité sur tout son siècle ; qu'après avoir fait successivement l'admiration de la France et de l'Italie, et avoir été élevé par tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, il fut enfin élu pape, de l'an 999 à 1003, sous le nom de Sylvestre II. Un grand nombre d'autres, et surtout les restaurateurs des sciences exactes en France, en Angleterre et en Italie, dans le onzième siècle, avaient mis le sceau à leurs études par un séjour plus ou moins long dans les universités du midi de l'Espagne. Campanus de Novare, Gérard de Carmone, Atelard, Daniel Morley, et plusieurs autres, confessent dans leurs écrits qu'ils ont appris des Arabes tout ce qu'ils enseignent au public.

Cependant la monarchie des Ommiades avait fait place en Espagne à un grand nombre de petites souverainetés maures, qui, renonçant à se combattre, ne rivalisaient presque que par la culture des arts et des lettres. Un grand nombre de poètes étaient attachés aux cours des princes de Grenade, de Séville, de Cordoue, de Tolède, de Valence et de Sarragosse ; un grand nombre d'astronomes, de médecins, de conteurs d'histoire, y jouissaient de la faveur et d'un rang distingué. Parmi ces favoris des cours

plusieurs étaient Chrétiens et Moçarabes, plusieurs appartenaient ainsi par leur religion et leur naissance à deux langues et à deux patries. Dès qu'ils recevaient quelques mortifications à la cour des rois maures, dès qu'ils avaient à craindre pour leur liberté ou pour leurs biens, ils s'enfuyaient chez les chrétiens ; ils y portaient leurs talens et leur industrie, et ils y étaient reçus comme des frères malheureux. Les petits princes des royaumes naissans de l'Espagne, ceux surtout de Catalogne et d'Aragon, au milieu desquels demeura enclavé, jusqu'en 1112, le royaume musulman de Sarragosse, attachèrent à leurs personnes des mathématiciens, des philosophes, des médecins, et des troubadours ou inventeurs de nouvelles et de chansons, qui avaient reçu leur première éducation dans les écoles de l'Andalousie, et qui entretenaient ces petites cours par des récits et des jeux d'imagination qu'ils empruntaient à la littérature orientale. L'union des souverainetés de Catalogue et de Provence fit arriver ces mêmes sa vans et ces mêmes troubadours dans les nouveaux Etats de Raymond Bérenger. Les divers dialectes de la langue romane n'étaient point encore aussi séparés qu'ils le sont aujourd'hui, et les troubadours passaient facilement du castillan au provençal, qui était alors réputé le plus élégant des langages du Midi.

C'est ainsi que la poésie fut enseignée aux nouvelles nations de l'Europe, et les règles mêmes qu'elle s'imposa, firent aisément reconnaître l'école où elle s'était formée. La première, et celle qui caractérise en quelque sorte la poésie moderne, fut la rime. Cette recherche de la consonnance des fins de vers, ou du milieu des vers avec la fin, inconnue aux Grecs, se trouve à la vérité quelquefois dans les poésies latines même classiques ; mais elle paraît y être toujours avec un but différent de celui que nous nous proposons dans la rime. Il s'agit moins de marquer le vers que de marquer le sens ; c'est une ressemblance dans la construction de la phrase qui donne la rime ; les verbes

rencontrent des verbes, les noms, des noms, et l'effet de cette répétition est d'indiquer par l'oreille seule, que le poète suit pendant deux ou trois vers des idées analogues, après quoi il ne rime plus. Les poésies latines du moyen âge sont beaucoup plus fréquemment rimées, même dès le huitième et le neuvième siècles ; mais après tout, le grand mélange des Arabes avec les Latins, commença dès le huitième siècle, et il serait difficile de savoir si les premières rimes latines n'étaient pas déjà empruntées d'eux. On en peut dire autant des rimes allemandes, puisque les plus anciens vers allemands que l'on trouve rimés de deux en deux, ne sont pas, à beaucoup près, aussi anciens que les vers arabes, rimés dès la plus haute antiquité, ni même que la première communication connue entre les Arabes et les Allemands. Il est très-possible que les Goths, dès leur première entrée en Europe, aient apporté l'usage de la rime des pays de l'Orient, d'où ils venaient. Mais la forme essentielle et antique de la versification chez les nations teutoniques, se retrouve chez les Scandinaves, et c'est l'allitération, non la rime. La répétition triple des mêmes consonnes au commencement des mots, et non les mêmes sons à la fin. Les Nibelungen, écrits dans les premières années du treizième siècle, sont rimés par distiques, et je dirai presque à la française ; mais le même poëme, qui se retrouve dans les traditions islandaises, versifié au neuvième ou dixième siècle, n'est pas rimé [9].

Les consonnes tiennent une place beaucoup plus importante dans les langues du Nord, qui en sont remplies, et les voyelles dans celles du Midi ; aussi l'allitération, qui est la répétition des consonnes, est-elle l'ornement des langues du Nord, et l'assonnance, ou la rime dans les voyelles seules, est-elle propre à toutes les chansons populaires des langues du Midi, quoiqu'elle n'ait été soumise à des règles qu'en espagnol.

Mais la rime, essentielle à toute la poésie des Arabes, et combinée par eux de différentes manières pour plaire à l'oreille, fut importée par les troubadours dans la langue provençale, avec le même jeu dans les sons. La forme la plus commune de la poésie arabe, est de rimer par distiques, non point de telle sorte que les deux vers accolés riment entre eux sans être liés aux précédens et aux sui vans, comme dans le poème des Nibelungen, ou dans nos vers héroïques alexandrins ; mais de telle sorte que les seconds vers riment ensemble, et que la même rime soit soutenue pendant toute la strophe, ou toute la durée du poëme. C'est aussi la forme la plus ancienne de la poésie espagnole. Un dizain bien connu de l'empereur Frédéric I, prouve que le même ordre dans les rimes fut usité en provençal. Cet empereur, qui parlait presque toutes les langues de son temps, avait rencontré à Turin, en 1154, Raymond Bérenger II, comte de Provence, et lui avait donné l'investiture de ses fiefs. Le comte était accompagné par un grand nombre de poètes de sa nation, qui presque tous étaient des premiers seigneurs de sa cour. Ils charmèrent Frédéric par la richesse de leur imagination et l'harmonie de leurs vers ; Frédéric répondit à leurs complimens par le dizain suivant :

J'aime le cavalier françois
J'aime la dame catalane,
La civilité des Génois,
La courtoisie castillane,
J'aime le chanter provençois,
Comme la danse trévisane,
La taille des Aragonois,
La perle fine juliane,

La main et le visage anglois,
Et le jouvenceau de Toscane [10].

Mais très-souvent aussi, dans la poésie arabe, le second vers de chaque distique se termine toujours par le même mot, et cette répétition a été également usitée par les Provençaux. On en trouve un exemple remarquable dans quelques vers de Jauffred de Rudel, gentilhomme de Blieux en Provence, l'un de ceux qui avaient été présentés à Frédéric Barberousse en 1154. L'occasion pour laquelle ils furent faits est extraordinaire ,et peint toute la bizarrerie de l'imagination et des mœurs des troubadours. Les croisés qui revenaient de la Terre-Sainte, parlaient avec enthousiasme d'une comtesse de Tripoli, qui leur avait accordé une hospitalité généreuse, et dont les grâces et la beauté égalaient les vertus. Jauffred Rudel, sur cette description, devint éperdument amoureux d'elle sans l'avoir jamais vue. Il engagea un de ses amis, Bertrand d'Allamanon, troubadour comme lui, à l'accompagner dans le Levant. Il quitta en 1162 la cour d'Angleterre, où il avait été conduit par Geoffroi, frère du roi Richard, et il s'embarqua pour la Terre-Sainte. Cependant il tomba grièvement malade en voyage, et déjà il avait perdu la parole, lorsqu'il arriva au port de Tripoli. La comtesse, avertie qu'un poète célèbre mourait d'amour pour elle dans le vaisseau qui venait d'entrer en rade, se rendit à bord, lui prit la main, et s'efforça de ranimox son courage. Rudel, à ce qu'on assure, recouvra la parole assez long-temps pour remercier la comtesse de son humanité, et lui exprimer sa passion ; mais son discours fut interrompu par les convulsions de la mort. Il fut enseveli à Tripoli, dans un tombeau de porphyre que la comtesse lui fit élever avec une inscription arabe. Voici les vers sur ces amours lointaines ? qu'il fit avant d'entreprendre ce dernier

voyage. Il ne faut point considérer la version française que je joins à ce fragment provençal, comme de la poésie, quand même je m’efforce de conserver. la même mesure et les mêmes rimes. C’est le provençal lui-même que je cherche à mettre ainsi sous les yeux, avec les règles qui lui sont propres, et qui nous sont étrangères, ses répétitions, sa recherche, et quelquefois son obscurité, mais aussi sa naïveté. Si l’on voulait traduire les vers provençaux en vers français, il faudrait s’asservir bien autrement à notre langue et à la poétique qui lui est propre :

Irrité, dolent partirai,
Si ne vois cet amour de loin,
Et ne sais quand je le verrai,
Car sont par trop nos terres loin.
Dieu, qui toutes choses as fait,
Et formas cet amour si loin,
Donne force à mon cœur, car ai
L’espoir de voir m’amour au loin.
Ah ! Seigneur, tenez pour bien vrai
L’amour qu’ai pour elle de loin,
Car pour un bien que j’en aurai,
J’ai mille maux, tant je suis loin.
Ja d’autr’ amour ne jouirai,
Sinon de cet amour de loin,
Qu’une plus belle je n’en sçais,
En lieu qui soit ni près ni loin [11].

Mais les troubadours ne s’en sont pas tenus à cette forme essentiellement arabe, ils ont varié leurs rimes de mille manières, ils ont croisé et entrelacé leurs vers, de sorte que le retour d’une même consonnance règle toute une strophe, et ils ont compté sur une langue assez harmonieuse, sur

des oreilles assez exercées, pour que l’attente de la rime, et son retour après plusieurs vers, fissent toujours un même plaisir. C’est en quoi ils me paraissent user de la rime en maîtres, et comme d’un bien propre, tandis que les Allemands, qui prétendent la leur avoir communiquée, la maniaient timidement dans le douzième siècle, accolaient toujours ensemble, et deux par deux, les vers qui devaient rimer entre eux, et semblaient craindre que dans une langue aussi sourde que la leur, une rime croisée ne fut pas sentie, et moins encore le retour d’une consonnance après plusieurs rimes différentes. Il est vrai que plus tard, et au treizième siècle, les minne singer (chanteurs d’amours ou troubadours allemands) imitèrent tous les jeux sur la rime, tous les entrelace-mens difficiles qu’ils voyaient pratiquer par les Provençaux.

La rime fut le fondement de la poésie provençale, et elle est restée dès-lors dans toutes les poésies de l’Europe moderne, mais elle ne fit pas à elle seule le vers. Le nombre et l’accentuation des syllabes furent substitués. par les Provençaux, d’après l’exemple des Arabes, autant qu’on en peut juger, à la quantité ou la durée du son qui faisait la base des vers latins, et grecs. Dans les langues de l’antiquité, chaque syllabe avait dans la prononciation un son dont la durée était déterminée d’une manière invariable ; le rapport entre ces durées avait de même été fixé par une évaluation précise, et tandis que toutes les syllabes avaient été partagées en longues et brèves, la versification avait été fondée sur cette première classification, et rendue pleinement semblable au rythme dans la musique. Le vers avait été formé d’un certain nombre de mesures qu’on nomme pieds, qui marquaient le levé et le battu d’un air toujours renfermé dans des temps égaux, toujours semblable à lui-même pour le mouvement, quelque différence qu’il pût y avoir dans les sons. Le mélange de ces différens pieds a donné aux Grecs et aux Romains un nombre prodigieux de vers, de longueur et de

mouvement différens, dans lesquels il est toujours essentiel de ranger les mots de telle sorte, que dans toute la durée du vers l'oreille soit frappée à temps égaux, par des sons tous conformes à une même cadence. Dans toutes les langues romanes, l'oreille ne peut point distinguer les syllabes en longues ou brèves, et surtout leur assigner une quantité précise et proportionnée ; mais l'accent y tient la place de la quantité. Dans toutes, le français excepté, il y a dans chaque mot quelque syllabe sur laquelle porte l'effort de la prononciation, et qui semble déterminer le son le plus important du mot. La langue des Provençaux est en particulier fortement accentuée ; les troubadours le sentirent, et, peut-être sans connaître l'harmonie des vers latins, ils donnèrent un mouvement analogue à leurs vers, par le seul mélange des syllabes accentuées à celles qui ne le sont pas. L'oreille seule les avait guidés, sans qu'ils eussent cherché à fixer leur poétique par l'exemple des auteurs classiques ; aussi connaissaient-ils mal eux-mêmes les règles qu'ils suivaient, et dont ils n'auraient pu rendre compte. Mais l'organisation de leurs vers fut plus simple que celle des anciens ; ils n'employèrent que la mesure à deux syllabes inégalement accentuées, qui n'a que deux espèces, le trochée (longue et brève), et le ïambe (brève et longue), et ils préférèrent, pour l'usage habituel et pour le fond du vers, le ïambe, comme firent après eux les Italiens ; tandis que les Espagnols, dans leur ancienne poésie, avaient fait choix du trochée, et qu'ils avaient aussi conservé, pour la poésie héroïque, los versos de arte mayor, le dactyle, composé d'une longue et deux brèves, ou l'amphibraque, d'une longue entre deux brèves. Mais il ne faut pas croire que les Provençaux, les Espagnols, les Italiens, en faisant des vers, ni même autrefois les Latins et les Grecs, choisissent péniblement leurs syllabes, pour que les longues et les brèves fussent placées alternativement, et dans l'ordre convenable ; de certaines places dans le vers requéraient un accent ou une syllabe longue ; il y en

avait ainsi deux ou trois dans chaque vers, savoir : la 4e ou la 6e, la 8^{e} et la 10^{e}, dont la quantité et la position étaient déterminées ; et d'après la proportion habituelle dans les langues modernes, entre les syllabes accentuées et celles qui ne le sont pas, celles-là appelaient les autres à leur place, et donnaient le mouvement à tout le vers.

Ces syllabes, dont la quantité est essentiellement fixée dans les langues modernes, sont celles sur lesquelles repose la césure, sa correspondante, et la fin du vers. La césure est un repos que l'oreille fixe, d'accord avec le sens, vers le milieu du vers, et qui le divise en deux parties d'un mouvement uniforme. Dans le vers de dix syllabes, celui dont l'usage est le plus fréquent dans toutes les langues romanes, ce repos, qui doit naturellement tomber sur la quatrième syllabe, peut aussi, au gré du poète, tomber quelquefois sur la sixième ; c'est même un art que de mêler ensemble ces vers inégalement partagés, pour sauver à l'oreille la monotonie d'un mouvement trop uniforme. Cependant lorsque la césure est placée régulièrement et sur la quatrième syllabe, cette syllabe doit être pleinement accentuée ; la huitième qui lui correspond, à une distance égale, doit l'être aussi ; et la dixième, qui prépare le repos de la fin du vers doit l'être également. Dans les vers dont le mouvement est inverse, le premier hémistiche étant plus long que le second, la césure tombe sur la sixième syllabe, qui doit être accentuée, aussi bien que la dixième. Lorsque toutes ces syllabes paires sont accentuées, il arrive presque nécessairement que les impaires ne le sont pas, et le vers se divise naturellement en cinq ïambes ; seulement le poète peut substituer quelquefois un trochée à la place du premier et du troisième pied, ou à la place du premier et du second ; et le vers n'est faux par la quantité, que lorsque la quatrième, la huitième et la dixième syllabes, ou la sixième et la dixième ne sont pas accentuées [12].

J’ai besoin de réclamer de l’indulgence pour ces détails arides et fatigans, dans lesquels je me suis cru obligé d’entrer ; les lois de la versification, que les troubadours découvrirent, sont d’une application générale, elles s’étendent à toute la littérature, dont nous aurons occasion de parler, elles ont été adoptées par toutes les nations du Midi, et par la plupart de celles du nord de l’Europe D’ailleurs cette structure du vers, cette partie mécanique en quelque sorte de la poésie, est liée par des accords secret et mystérieux, avec nos sensations, avec nos émotions, avec tout ce qui parle à notre imagination et à notre cœur. Ce serait mal connaître le langage divin des poètes, que de le regarder seulement comme une contrainte imposée à la pensée. Les vers n’ébranlent nos âmes, n’éveillent ou ne captivent nos passions, que parée qu’ils sont quelque chose de plus intime encore que la prose, quelque chose qui saisit notre être tout entier, par les sens, comme par l’âme, et qui nous porte des impressions plus complètes que le langage seul ne pourrait le faire. La symétrie est une des formes de notre esprit, c’est une idée qui précède en nous les connaissances, et qui s’appliquant à tous les arts, se lie toujours à notre sentiment de la beauté. C’est par un principe antérieur à toute réflexion, que nous cherchons dans les édifices, dans les équipages, dans les meubles, dans tous les produits de l’art humain cette même symétrie ; que la main de Dieu a imprimée d’une manière si constante sur la figure de l’homme, et sur celle des animaux. Cette symétrie, fondée sur le rapport harmonieux des parties avec le tout, et si différente de l’uniformité, se retrouve dans le retour régulier des strophes d’une ode, comme dans la correspondance des ailes d’un palais. Elle est plus marquée dans la poésie moderne que dans l’antique, par la rime, parce que celle-ci harmonise davantage les parties diverses d’une même strophe. La rime est un appel au souvenir et à l’espérance, elle réveille une sensation passée, et elle en

fait désirer une nouvelle ; elle rehausse l’importance des sons, et attache en quelque sorte une couleur aux paroles. Dans notre poésie moderne les syllabes ne sont pas considérées seulement quant à leur durée, mais aussi quant à leurs accords ; et ces voyelles, tour à tour légères, sensibles ou retentissantes, ne passent plus ignorées, lorsque la rime les fait attendre, et détermine leur situation. Que deviendrait la poésie provençale, si nous n’y cherchions que la pensée, telle qu’une prose languissante pourrait la rendre ? Il y avait autre chose que le simple sens des mots, lorsque le troubadour accordait son beau langage avec les sons mélodieux de sa harpe ; lorsque l’inspiration guerrière lui fournissait des rimes fortes, nerveuses et retentissantes ; lorsqu’il exprimait l’ivresse de l’amour par des sons tendres et voluptueux. La prosodie, aussi bien que la rime, s’accordait avec les émotions de son âme, plus encore que ne pouvait faire le sens de ses paroles ; l’accentuation répétée et précipitée, qui frappait chaque seconde syllabe dans les vers ïambiques, semblait correspondre aux pulsations de son cœur, et le mouvement du langage rendait à lui tout seul le mouvement de l’âme. Ce fut par cette sensibilité exquise pour les impressions musicales, ce fut par cette organisation délicate, que les Troubadours inventèrent un art, dont ils ne pouvaient eux-mêmes se rendre raison, et qu’ils trouvèrent moyen de communiquer, par une harmonie nouvelle, cette émotion de l’âme, que tous les poètes ont cherchée et qu’ils n’obtiennent plus désormais qu’en suivant les traces de ces inventeurs de notre prosodie.

CHAPITRE IV.

De l’état des Troubadours, et de leurs Poésies amoureuses et guerrières.

LES comtes de Provence n’étaient point les seuls souverains du midi de la France à la cour desquels on parlât la langue d’Oc, ou romane provençale, et chez qui les conteurs et les poètes, formés à l’école des Maures, pussent trouver un accueil flatteur et une protection assurée. A la fin du onzième siècle, une moitié de la France était gouvernée par des princes indépendans, dont le seul lien était la langue provençale qu’ils parlaient tous également. Les plus renommés parmi eux étaient les comtes de Toulouse, les ducs d’Aquitaine, de la maison de Poitou les dauphins de Viennois. et ceux d’Auvergne, les princes d’Orange, de la maison des Baux, et les comtes de Foix. Après eux venait un nombre infini de vicomtes, de barons et de seigneurs, qui, dans une petite province, dans une ville, dans un château même, jouissaient de toutes les prérogatives de la souveraineté. C’est à ces petites cours qu’arrivaient, à la poursuite de la-fortune, les médecins, les astrologues et les conteurs, qui portaient au nord les connaissances et les arts de l’Espagne, Ils n’avaient peut-être d’autre ambition que d’amuser les loisirs des grands, et de leur plaire par des flatteries : la récompense qu’ils s’étaient promise, et qu’ils obtenaient-des princes chrétiens comme des arabes, c’était de prendre part aux festins, qu’ils animaient par leurs récits et leurs chants, et de recevoir des présens d’habits et de chevaux : mais c’était à

des héros qu’ils s’adressaient ; en leur parlant de gloire et d’amour, ils pénétraient jusqu’au plus profond de leurs âmes, et ils leur communiquaient toute l’émotion poétique qu’ils ressentaient eux-mêmes. C’est ainsi que le sujet de leurs chants releva leur propre caractère, et que les transfuges des Maures devinrent les instituteurs des princes. A peine l’art des chansons fut-il introduit dans la France méridionale, à peine les règles de la versification furent-elles intentées, que la poésie devint le délassement des hommes les plus illustres de l’Etat. La forme toute lyrique que lui avaient donnée les Arabes ne la rendait propre à exprimer que les passions les plus nobles ; les poètes chantaient leur amour, leur ardeur guerrière, ou leur indépendance ; aucun prince n’était d’un rang si élevé, qu’il ne dût s’honorer de savoir exprimer lui-même de semblables sentimens. Les rois amoureux célébrèrent dans leurs vers leur maîtresse, et lorsque les premiers souverains de l’Europe eurent pris rang parmi les poètes ou troubadours, il n’y eut plus de baron ni de chevalier qui ne crût devoir joindre à la réputation de bravoure et de galanterie, celle de trouver gentiment en vers. Ce n’étaient point des études qui étaient nécessaires pour la poésie, mais un sentiment musical, une disposition harmonique, qui rangeaient sans effort les paroles dans l’ordre où elles flattaient l’oreille, et qui donnaient de même aux pensées, aux images, aux sentimens, cet accord, cet ensemble mélodieux qui vient de l’âme, et auquel l’étude ne saurait suppléer. On est étonné de voir combien les poésies des troubadours supposent peu de connaissances ; aucune allusion à l’histoire ou à la mythologie, aucune comparaison empruntée à des mœurs étrangères, aucun souvenir des sciences ou de tout ce qu’on enseignait dans les écoles ne vient se mêler à l’effusion simple du sentiment ; aussi comprend-on commet des princes et des chevaliers, qui souvent ne savaient pas lire, pouvaient cependant se ranger parmi les plus ingénieux troubadours.

Quelques evénemens publies contribuèrent à élargir le cercle des idées des chevaliers de la langue d'Oc, à les faire agir d'après l'enthousiasme plus que d'après l'intérêt, à leur faire voir un monde nouveau pour eux, et à frapper leur imagination d'objets inattendus ; et jamais une nation ne revêt un caractère plus poétique, que lorsque de grandes images émeuvent des âmes douées de toute la vigueur de la jeunesse.

Le premier de ces événemens fut la conquête de Tolède et de toute la Castille nouvelle, par Alfonse VI, roi de Castille. Ce monarque, qui était alors secondé par le héros de l'Espagne, le Cid Rodrigue ou Ruy Diaz de Bivar, invita à l'expédition qui, de 1083 à 1085, fit plus que doubler ses Etats, et qui assura aux chrétiens la prépondérance en Espagne, un grand nombre de chevaliers français, provençaux, gascons, qui avaient quelque relation avec lui par sa femme, Constance de Bourgogne. C'était, après un intervalle de deux cents ans, la première guerre contre les infidèles où les Français se trouvassent engagés ; elle précédait de quatorze ans la prédication de la première croisade. Ces guerriers, d'Etats différens, réunis dans une même armée, en s'observant au milieu des nations étrangères, en devinrent plus sensibles à la gloire. Celle du Cid, qui s'élevait par-dessus tous les hommes de son temps, et que des poètes maures et castillans commençaient déjà à chanter, leur apprit à connaître combien les chants. populaires pouvaient étendre la renommée des héros. D'ailleurs la conquête de Tolède mêla d'une manière plus intime les Maures avec les Chrétiens ; une entière tolérance fut accordée aux Maures qui demeurèrent sujets du roi de Castille ; Alfonse s'engagea même par serment à leur laisser pour mosquée la cathédrale, qu'il leur reprit cependant ensuite à la sollicitation de sa femme, et d'après un miracle supposé. Dès lors, jusqu'au règne de Philippe III, pendant 530 ans, une nombreuse population maure a toujours vécu dans Tolède, mêlée avec les chrétiens Cette

ville, une des plus fameuses universités des Arabes, conserva ses écoles et toutes ses doctes institutions, et elle répandit chez les chrétiens les connaissances des orientaux. Les Moçarabes prirent rang dans la cour et dans l'armée, et les chevaliers français se trouvèrent appelés à vivre avec des hommes dont l'imagination, l'esprit et le goût avaient été développés chez les Sarrazins. Quand, après la prise de Tolède, le 25 mai 1085, ils revinrent de cette expédition glorieuse, ils rapportèrent dans leur patrie quelque chose de cette culture d'esprit qu'ils avaient trouvée en Espagne.

Le second événement qui contribua à donner un caractère poétique au onzième et au douzième siècle, ce fut la prédication de la croisade en 1095, et la communication continuelle qui s'établit dès-lors entre la chrétienté et le Levant. La prédication de la croisade semble avoir agi puissamment sur les pays de la langue d'Oc ; Clermont d'Auvergne, où se réunit le concile, appartenait à cette langue. Le légat du pape à la croisade, évêque du Puy, le comte de Toulouse, Raymond de Saint-Gilles, et le duc d'Aquitaine, Guillaume IX, comte de Poitou, étaient en même temps les principaux souverains de la France méridionale, et les plus distingués parmi les croisés. De tous les événemens de l'histoire du monde, aucun n'est peut-être plus hante-ment poétique que la croisade ; aucun ne présente de plus grands effets de l'enthousiasme, de plus grands sacrifices de l'intérêt, qui toujours est prosaïque, à la croyance, au sentiment, à la passion, qui sont du ressort de la poésie. Plusieurs des troubadours partagèrent l'enthousiasme de leurs compatriotes, et marchèrent avec eux à la croisade. Le plus distingué des poètes comme des guerriers était Guillaume IX, comte de Poitou et duc d'Aquitaine, le plus ancien parmi ceux dont M. Curne de Sainte Palaye a recueilli les ouvrages. Il était né en 1071, il mourut en 1127. La fameuse Eléonore, reine de France, puis d'Angleterre, qui, répudiée par Louis-le-

Jeune, porta, en 1151, la souveraineté de la Guienne, du Poitou et de la Saintonge à Henri II Plantagenet, était petite-fille de ce Guillaume. Cette succession des rois d'Angleterre à la souveraineté d'une partie considérable des pays de la langue d'Oc, fut le troisième grand événement politique qui influa sur les mœurs et les opinions du peuple, et par là sur les troubadours, en mêlant des races d'hommes dififérentes, en introduisant les poètes à la cour des plus puissans monarque, et en attachant à la littérature l'intérêt national de la longue rivalité des rois de France et d'Angleterre. D'autre part, l'introduction des troubadours à Londres, auprès des rois de la maison Plantagenet, influa sur la formation de la langue anglaise, et fournit à Chaucer, le père de celle littérature, les premiers modèles qu'il ait imités.

Cette langue, qui fut adoptée en même temps par les souverains d'une moitié de l'Europe, car on vit faire des vers provençaux à l'empereur d'Allemagne Frédéric Barberousse, à Richard 1er, roi d'Angleterre, à Alfonse II et Pierre III, rois d'Aragony à Frédéric III, roi de Sicile, au dauphin d'Auvergne, au comte de Foix, au prince d'Orange, au marquis de Montferrat, roi de Thessalonique, cette langue méritait bien la préférence qu'on lui accordait sur les autres ; sa grammaire était régulière et complète ; les verbes avaient les mêmes flexions qu'ont aujourd'hui ceux de la langue italienne, et même quelques-unes de plus [13]. La régularité de leurs modes permettait de supprimer les pronoms, et aidait ainsi à la rapidité de l'expression. Les substantifs-avaient la faculté propre à cette langue, de pouvoir être employés an masculin ou au féminin, au choix de l'écrivain [14] ; et cette pliabilité des substantifs donnait quelque chose de beaucoup plus figuré au langage ; les êtres inanimés semblant revêtir un sexe à la volonté du poète, et prendre tour à tour quelque chose de plus mâle et de plus fier, ou de plus doux et de plus voluptueux, selon le

genre qu’on voulait leur donner. Les substantifs, comme les adjectifs, recevaient aussi de la terminaison toutes les modifications qui augmentent ou qui diminuent, qui attachent des idées agréables ou désagréables, de mépris, de ridicule, ou d’approbation, comme on le pratique encore en italien et en espagnol ; tandis qu’en français les diminutifs sont devenus ridicules, et les augmentatifs ne sont pas connus. La langue provençale, telle que nous la voyons écrite, paraît hérissée de consonnes ; mais la plupart de celles qui terminent les mots étaient supprimées dans la prononciation. D’autre part, presque toutes les diphthongues étaient prononcées avec les deux sons réunis dans une même syllabe (par exemple, daûrada et non dorada), ce qui donne plus de plénitude et de moelleux au langage ; un grand nombre de mots étaient figurés, et portaient dans leur son même leur image avec eux ; un grand nombre étaient propres à la langue, et ne peuvent se traduire dans aucune autre que par des périphrases [15],

Cette belle langue fut employée exclusivement pendant long-temps à ce à quoi elle était le plus propre, à des chants d’amour et à des chants de guerre ; c’est presque à quoi peuvent se réduire cette multiplicité de poëmes qui nous sont restés des Provençaux ; ils portent des noms différens, mais ils rentrent tous dans le genre lyrique. L’amour et la guerre étaient la seule occupation, la seule joie des rois et des soldats, des plus puissans barons et des plus simples chevaliers : tour à tour soumis aux pieds de leur maîtresse à laquelle ils adressaient presque le même langage qu’à la divinité , et menacans avec leurs ennemis, leurs vers portaient la doubler empreinte de l’orgueil de leur caractère, et de la puissance supérieure de l’amour. Les poésies provençales, selon qu’elles exprimaient l’une ou l’autre de ces passions, se divisaient en chanzos et en sirventes ; les premiers n’avaient pour objet que la galanterie, les seconds la guerre, la politique, ou la satire.

La structure des uns et des autres était la même ; les chants provençaux étaient, en général, composés de cinq strophes et d'un envoi ; la forme des strophes était parfaitement régulière, et souvent si uniforme, que la même rime revenait à la même place dans chaque couplet. Ces rimes distinguées, comme en français, en masculines et féminines, c'est-à-dire, accentuées sur la dernière syllabe ou sur la pénultième, étaient artistement croisées, non point de manière à se suivre dans l'ordre régulier que nous avons adopté, mais de sorte cependant que leur mélange produisît toujours l'harmonie la plus conforme au sens du discours et au mouvement de l'âme. Ce premier sentiment musical fit place, il est vrai, dans la suite, à la recherche de la difficulté vaincue ; et les troubadours, en s'imposant les règles les plus bizarres et les plus pénibles à suivre sur le retour des mêmes rimes ou des mêmes mots à la fin des vers, tombèrent dans des jeux de mots puérils, auxquels ils sacrifièrent trop souvent la pensée et le sentiment. Ils montrèrent un goût plus délicat et plus sûr dans le choix des mètres divers qu'ils employèrent, dans le mélange des grands et des petits vers, depuis le traînant alexandrin, jusqu'au Vers d'une et de deux syllabes, et dans l'usage habile des repos réguliers de la strophe. Tout ce que nous savons dans ce genre, nous le devons à leur expérience : ce sont eux qui inventèrent les coupes variées des strophes, qui donnèrent tant d'harmonie aux canzoni de Pétrarque. Nous leur devons également toutes les formes de l'ode française, et particulièrement la belle strophe de dix vers, en un quatrain et deux tercets, que J. B. Rousseau a réservée pour les sujets les plus sublimes. On trouve aussi quelques sonnets dans leur langue ; mais il est vrai qu'ils me paraissent tous postérieurs à ceux des Italiens, et même de Pétrarque. Enfin la ballade, dont le premier vers sert de refrain à tous les couplets, et à laquelle ce retour d'une même pensée donne tant de grâce et de naïveté, est encore de leur invention.

Je voudrais familiariser mes lecteurs avec les troubadours, et les faire connaître eux-mêmes dans leurs poésies, au lieu de ne parler que des jugemens qu'on a portés sur eux, et des romans dont ils sont les héros. Mais de tous les poëmes que nous aurons à passer en revue, les leurs sont les moins propres à faire impression dans une traduction. Il ne faut point y chercher de l'esprit, cette invention moderne, qui brillante quelques pensées par des oppositions habiles et d'heureux reflets de lumière ; il ne faut point y chercher de la profondeur, ils étaient trop jeunes encore ; ils avaient trop peu vu, trop peu analysé, trop peu comparé, pour que l'empire de la pensée pût leur appartenir ; il peut à peine être question pour eux d'invention dans un champ aussi borné, et dans des vers qui ne roulaient jamais que sur deux sentimens. Leur mérite est tout entier dans une certaine harmonie, dans une certaine naïveté d'expression que rien ne peut rendre. Je suis donc obligé, soit que je veuille rappeler leur imagination ou leur sensibilité, ou le charme et l'élégance de leur style, de ramener sans cesse la pensée sur leur personne, et de chercher dans le sentiment que l'homme excite quelquefois, un dédommagement de l'admiration due au talent, et que nous ne pouvons ressentir. Sans doute ce rapport d'une vie romanesque avec l'imagination rêveuse d'un poète, n'est pas absolument idéal. Ceux parmi les troubadours, que leur siècle regarda comme les plus dignes de gloire, sont aussi ceux dont on raconte les aventures les plus brillantes ; le poète est toujours devenu un héros pour son biographe ; des soupirs harmonieux ne pouvaient être poussés qu'aux pieds d'une princesse ; et à mesure que les siècles s'écoulent, le troubadour-chevalier grandit dans l'imagination.

Aucun peut-être n'a éprouvé cette haute fortune à l'égal de Sordello de Mantoue, dont le mérite le plus réel est dans l'harmonie et la sensibilité de ses vers. Il fut un des premiers à manier la ballade ; dans une de celles que Millot

a traduites, il sut faire contraster avec grâce, par un doux refrain, les pompes de la nature, et la douleur toujours renaissante d'un cœur amoureux [16]. Sordel ou Sordello était né à Goïto, près de Mantoue ; long-temps il fut attaché au comte de Saint-Boniface, chef du parti guelfe dans la Marche trévisane ; il passa ensuite au service de Raymond Bérenger, dernier comte de Provence, de la maison de Barcelone. Quoique Lombard, il avait adopté la langue provençale pour ses compositions, et plusieurs de ses compatriotes firent de même : ils ne croyaient point alors que l'italien fût susceptible de devenir jamais une langue cultivée. Le siècle de Sordello était celui des plus brillantes vertus chevaleresques et des crimes les plus atroces ; il avait vécu au milieu des héros et des monstres ; l'imagination du peuple était encore frappée du souvenir du féroce Eccelino, tyran de Vérone, avec qui Sordello avait dû lutter, et qui était sans doute rappelé souvent dans ses vers ; cependant les monumens historiques de ce règne de sang étaient peu connus, et le poète favori du peuple était mêlé par lui à toutes les révolutions qui l'avaient frappé de terreur. On disait qu'il avait enlevé la femme du comte de Saint-Boniface, souverain de Mantoue, qu'il avait épousé la fille ou la sœur d'Eccelino ; qu'il avait ensuite combattu ce monstre avec gloire, qu'il avait joint les plus brillans exploits militaires au talent le plus distingué pour les vers ; qu'au jugement de Saint-Louis même il avait été reconnu dans un tournois pour le plus vaillant et le plus galant chevalier ; qu'enfin la souveraineté de Mantoue avait été décernée à ce premier des poètes et des guerriers du siècle. Des historiens estimés ont recueilli, trois cents ans plus tard, ces brillantes rêveries, qui sont démenties par le témoignage des écrivains contemporains. La gloire de Sordel est bien plus attachée à l'admiration que témoigne pour lui le Dante, lorsqu'il le trouve à l'entrée du purgatoire, qu'il est pénétré de respect pour sa noble

fierté, qu'il le compare à un lion qui se repose majestueusement, et qu'à son nom seul Virgile se précipite dans ses bras. M. Curne de Sainte-Palaye a recueilli trente-quatre pièces de Sordello ; il y en a quinze qui sont des chansons pleines d'amour, et souvent de délicatesse ; parmi les autres pièces, il y a un éloge funèbre du chevalier Blacas, troubadour aragonais, dont Sordel voudrait partager le cœur entre tous les monarques de la chrétienté, pour leur rendre le courage qui leur manque. Mais l'on trouve aussi, entre les œuvres de Sordel, quelques pièces peu dignes de l'admiration qu'on a témoignée pour son caractère personnel, et peu d'accord avec la délicatesse de tout chevalier et de tout troubadour. Dans l'une, il parle de ses succès auprès de toutes les femmes avec une suffisance brutale, bien éloignée du culte que leur devait tout chevalier ; dans une autre, il répond à Charles d'Anjou, qui le pressait de le suivre à la croisade : « Seigneur comte, vous ne devez
» point exiger que j'aille ainsi chercher la mort ;
» si vous voulez un marin bien expert, em-
» menez Bertrand d'Alamanon, qui connaît les
» meilleurs vents, et qui ne demande pas mieux
» que de vous suivre. Par la mer, tout le monde
» gagne son salut ; mais moi je ne suis point
» pressé de l'obtenir : je veux arriver le plus
» tard qu'il me sera possible à la vie éternelle. » Enfin, dans une tenson où il paraît comme interlocuteur, il soutient la cause la moins héroïque. Les tensons, ou jeux partis, étaient des chansons à deux personnages, où chaque interlocuteur disait à son tour une strophe sur les mêmes rimes. Celui qui, dans cette tenson, dispute avec Sordel, est le même Bertrand d'Alamanon qu'il conseillait d'emmener à la guerre ; la voici :
« SORDEL. S'il vous fallait perdre la joie des
» dames, renoncer aux amies que vous avez
» jamais eues, que vous aurez jamais ; ou sacri-

» fier à la dame que vous aimez le mieux, l'hon-
» neur que vous avez acquis, ou que vous
» acquerrez par la chevalerie, lequel des deux
» choisiriez-vous ?

» BERTRAND. Les dames que j'aimais m'ont
» si long-temps refusé, j'ai reçu si peu de bien
» d'elles, que je ne puis les comparer à la che-
» valerie ; que votre part soit la folie d'amour,
» dont la jouissance est si vaine ; courez après ces
» plaisirs qui perdent leur prix dès qu'on les
» obtient ; mais dans la carrière des armes, je
» vois toujours devant moi de nouvelles con-
» quêtes à faire, de nouvelle gloire à acquérir.

« SORDEL. Où donc est la gloire sans amour ?
» comment abandonner la joie et la galanterie
» pour les blessures et les combats ? la soif, la
» faim, l'ardeur du soleil ou les rigueurs du
» froid, sont-elles préférables à l'amour ? Ah !
» c'est volontiers que je vous cède ces avantages
» pour les joies souveraines que j'attends de ma
» belle.

» BERTRAND. Quoi donc ! oserez-vous paraî-
» tre devant votre amie, si vous n'osez prendre
» les armes pour combattre ? Il n'y a point de
» vrai plaisir sans la vaillance, c'est elle qui
» élève aux plus grands honneurs ; mais les
» folles joies d'amour entraînent l'avilissement
» et la chute de ceux qu'elles séduisent.

» SORDEL. Pourvu que je sois brave aux yeux
» de celle que j'aime, peu m'importe d'être
» méprisé des autres ; que je tienne d'elle tout
» mon bonheur, je ne veux point d'autre féli-
» cité. Allez, renversez les châteaux et les mu-
» railles, et moi je recevrai de mon amie un
» doux baiser ; vous gagnerez l'estime des grands
» seigneurs français ; mais combien je prise da-

» vantage ses innocentes faveurs, que les plus
» beaux coups de lance.
» BERTRAND. Mais, Sordel, aimer sans va-
» leur, c’est tromper celle qu’on aime. Je ne
» voudrais pas de l’amour de celle que je sers,
» si je ne méritais pas son estime ; un bien si
» mal acquis ferait mon malheur ; gardez donc
» les tromperies d’amour, et laissez-moi l’hon-
» neur des armes, puisque vous êtes assez in-
» sensé pour mettre en balance un bonheur faux
» avec une joie légitime ».

Cette tenson peut donner un exemple de ces luttes poétiques, qui faisaient le plus bel ornement des festins. Lorsque le haut baron avait invité à sa cour plénière les seigneurs du voisinage et les chevaliers ses vassaux, trois jours étaient donnés aux joutes et aux tournois, images de la guerre ; les jeunes gentilshommes, qui, sous le nom de pages, s’exerçaient au métier des armes, combattaient le premier jour ; le second était destiné aux chevaliers nouvellement armés ; le troisième, aux vieux guerriers ; et la dame du château, entourée de jeunes beautés, distribuait les couronnes aux vainqueurs qui lui étaient désignés par les juges des combats. Elle ouvrait ensuite à son tour son tribunal, formé à l’imitation des justices seigneuriales ; et comme le baron s’entourait de ses pairs pour rendre la justice, elle aussi formait sa cour, la cour d’Amour, des plus jeunes dames, les plus brillantes par leur figure et leur esprit. Une nouvelle carrière était ouverte à ceux qui osaient combattre, non plus par les armes, mais par les vers ; et le nom de tenson, donné à ces combats dramatiques, signifie en effet une lutte. Souvent même les chevaliers qui avaient remporté le prix de la valeur, se présentaient pour disputer aussi celui de la poésie. L’un d’eux, une harpe entre les bras, après avoir préludé , proposait l’objet de la dispute ; un autre s’avançait à son tour, et chantant sur le même air, répondait par une

strophe de même mesure, et le plus souvent sur les mêmes rimes ; ils alternaient ainsi en improvisant, et la dispute était ordinairement renfermée en cinq couplets. La cour d'Amour délibérait ensuite gravement ; elle discutait, non-seulement le mérite des deux poètes, mais le fond même de la question ; et elle rendait, le plus souvent en vers, un arrêt d'amour, par lequel elle prétendait la trancher. Nous sommes aujourd'hui toujours enclins à croire que ces dialogues, quelque peu semblables à ceux de Tityre et de Mélibée, étaient de la même manière faits par un poète, dans son cabinet, à tête reposée ; mais outre qu'on sait historiquement que les troubadours avaient ce même talent d'improvisation que les Italiens conservent aujourd'hui, plusieurs des tensons qui nous sont restées d'eux portent des traces évidentes de la rivalité et de l'animosité des deux interlocuteurs. Les égards mutuels qu'une civilisation rafinée nous inspire les uns pour les autres, étaient alors peu en usage ; la délicatesse du point d'honneur n'était pas dans ce siècle facilement offensée, et quand on avait rendu injure pour injure, on se croyait lavé de tout reproche. Il nous reste une tenson entre le marquis Albert Malespina et Rambaud de Vaqueiras, deux des plus grands seigneurs, et des plus vaillans capitaines du commencement du treizième siècle, dans laquelle ils se reprochent mutuellement d'avoir volé sur les grands chemins, et d'avoir trompé leurs alliés par de faux sermens. Il faut supposer charitablement que la difficulté de la rime et la chaleur de l'inspiration poétique, excusaient des sarcasmes qu'on n'aurait point laissé passer en prose.

Plusieurs des dames qui siégeaient dans ces cours d'Amour, savaient répondre elles-mêmes aux vers qu'elles inspiraient. Il ne nous reste qu'un très petit nombre de leurs compositions, mais presque toujours elles y ont l'avantage sur les troubadours ; la poésie n'aspirait alors, ni à la force créatrice, ni à la sublimité de pensée, ni à la variété. Ces fortes conceptions du génie, qui ont donné

naissance plus tard au drame et au poëme épique, étaient encore inconnues, et dans l'expression du sentiment, une inspiration plus tendre et plus délicate, devait donner aux poésies des femmes un mouvement plus lyrique. Une des plus jolies chansons est celle de Clara d'Anduse, qui n'est point terminée : la voici, autant du moins qu'une traduction en prose peut rendre une impression qui tient si essentiellement à l'harmonie des vers.

« En quel trouble cruel, en quelle tristesse
» profonde, les médisans et les jaloux ont jeté
» mon cœur ! Avec quelle mauvaise foi ces per-
» fides, destructeurs de toute joie, m'ont persé-
» cutée ! Ils vous ont forcé à vous éloigner de
» moi, ô vous que j'aime plus que ma vie ! Ils
» m'ont privée du bonheur de vous voir, de
» vous revoir sans cesse ! Ah ! j'en meurs de
» douleur, de fureur et de rage !

» Mais que la calomnie s'arme contre moi ;
» l'amour que vous m'inspirez brave ses traits :
» mon cœur ne saurait en recevoir les attein-
» tes ; rien ne peut augmenter sa tendresse, ni
» donner de nouvelles forces aux désirs dont
» il est rempli. Il n'est personne, fût-ce mon
» ennemi même, qui ne me devînt cher, en di-
» sant du bien de vous ; mais mon meilleur ami
» cesse de l'être, dès qu'il oser en dire du mal.

» Non, bel ami, non, ne craignez pas que
» j'aie pour vous un cœur trompeur ; ne crai-
» gnez pas que je vous abandonne jamais pour
» un autre amant, quand même j'en serais sol-
» licitée par toutes les dames de la contrée ; l'a-
» mour qui me tient dans vos chaînes, veut
» que mon cœur vous soit dévoué, et je jure
» qu'il le sera. Ah ! si j'étais aussi bien maîtresse
» de ma main, tel la possède aujourd'hui qui ne
» l'aurait jamais obtenue.

» Ami, telle est la douleur que j’éprouve
» d’être séparée de vous, tel est mon désespoir,
» que lorsque je crois chanter, je pleure et je
» soupire ; je ne puis achever ce couplet. Hélas !
» mes chants ne sauraient faire obtenir à mon
» cœur ce qu’il désire [17] : »

Nous avons dit que la seconde grande classe des poésies provençales, les sirventes, étaient des chants de guerre et de politique, et dans le temps où presque tous les poètes étaient aussi des chevaliers, où l’amour des combats, l’ivresse des dangers, était le grand besoin de leurs âmes, c’était dans les chants de guerre qu’on devait trouver la plus forte inspiration. Ainsi Guillaume de St.-Grégory, dans un sirvente harmonieux, en strophes de dix vers, semblables à celles de nos odes, chante son amour pour la guerre, et semble inspiré sur le çhamp même de bataille :

« Combien j’aime ce temps si gai des fêtes de
» Pâques, qui revêt nos campagnes de feuilles
» et de fleurs ! Combien j’aime ce doux mur-
» mure des oiseaux, qui font retentir leurs
» chants dans les bocages ! Mais combien il est
» plus beau encore, de voir sur ces prairies
» planter les tentes et les pavillons ! Combien
» je sens rehausser mon courage, quand je vois
» en longue ordonnance, les chevaliers armés
» sur leurs chevaux !
» J’aime à voir les cavaliers mettre en fuite
» le peuple, qui emporte ses effets les plus pré-
» cieux ; j’aime à voir les épais bataillons de
» soldats qui s’avancent après des fuyards, et
» mon allégresse redouble quand je vois mettre
» le siège devant les plus forts châteaux, et que
» j’entends abattre avec fracas leurs murailles ;
» l’armée entoure les fossés vainement soute-
» nus par des murs, et clos de fortes palissades.

» Surtout j’aime à voir le seigneur, quand il
» est le premier à l’attaque ; il s’avance sur son
» cheval sans connaître la crainte ; il communi-
» que aux siens, à tout son vaillant vasselage,
» sa hardiesse ; aussitôt que la mêlée commence,
» chacun ne sent plus que l’empressement de
» le suivre, et l’homme dès lors n’est estimé
» qu’en raison des coups qu’il reçoit et qu’il
» porte.

» Des masses d’airain, des glaives, des cas-
» ques de diverses couleurs, des écus étince-
» lans, qui se brisent en pièces, couvrent déjà
» le champ de bataille, et maint vaillant soldat
» frappe à l’envi. Cependant, sur la prairie on
» voit errer les chevaux des morts et des bles-
» ses, et la fureur du combat redouble encore.
» Le chevalier de haut parage jonche, autour
» de lui, la terre de têtes et de bras ; il préfère
» la mort à la honte d’une défaite.

» Oui, je vous le redis, les plaisirs de la table
» et de la mollesse n’égalent point pour moi
» ceux de l’ardente mêlée. Lorsque j’entends
» hennir les chevaux sur la verte prairie, et
» que de toutes parts on répète le cri : A l’aide,
» à l’aide ; que les grands et les petits jonchent
» la terre de leurs corps, ou se roulent mourans
» dans les fossés, et que les larges blessures des
» coups de lance signalent les victimes de l’hon-
» neur. »

Cette ode guerrière est dédiée à Béatrix de Savoie, femme de Raymond Bérenger v, dernier comte de Provence. Béatrix fut mère des quatre reines de France, d’Allemagne, d’Angleterre et de Naples ; elle avait été, ainsi que son mari, grande protectrice des troubadours, et l’on conserve quelques vers de ces deux illustres époux, qui ne manquent ni de nombre, ni de délicatesse. Ceux de la

comtesse sont adressés à son amant, à qui elle reproche d'être trop réservé et trop timide : peut-être faut-il charitablement ne les considérer que comme un jeu d'esprit.

Mais la guerre de toutes la plus faite pour inspirer les poètes, était la croisade. Tandis que tous les prédicateurs, du haut de toutes les chaires, annonçaient le salut aux hommes qui braveraient la mort pour délivrer le tombeau du Christ, les troubadours, qui partageaient le même enthousiasme, étaient encore séduits par les aventures si étranges et si nouvelles que leur promettaient les royaumes de féerie de l'Orient. Leur imagination s'égarait avec joie dans ces contrées romanesques, et ils soupiraient également pour la conquête du Paradis terrestre, et de celui qu'on leur promettait dans le ciel. Plusieurs cependant étaient retenus sur la terre d'Europe par les engagemens de l'amour, et la lutte entre les deux passions, les deux religions de leur cœur, donne souvent beaucoup de piquant aux poésies qu'ils ont faites pour exciter à la croisade. Cette lutte n'est nulle part plus agréablement représentée, que dans une tenson entre Peyrols et l'Amour. Peyrols était un chevalier sans fortune, du voisinage de Roquefort en Auvergne. Son talent distingué pour les vers le fit accueillir à la cour du dauphin d'Auvergne. Il y devint passionnément amoureux de la sœur de ce prince, la baronne de Mercœur, et le dauphin engagea sa sœur à répondre à la passion de son troubadour, de manière à encourager un talent pour les vers qui faisait l'ornement de sa cour. Ni la baronne, ni le troubadour, ne surent observer rigoureusement cette ligne délicate d'un amour tout poétique, et Peyrols, qui, pendant long-temps, n'avait parlé dans ses vers que des rigueurs de sa belle, prit tout-à-coup un ton fort différent. Le baron de Mercœur se fâcha ; le dauphin d'Auvergne ressentit l'injure qu'il crut faite à son beau-frère, et Peyrols fut exilé. D'autres amours succédèrent à cette première flamme, et il les a aussi

célébrés dans ses vers. Cependant la prédication de la seconde croisade changea tout-à-coup ses projets. Voici son dialogue avec l'Amour, dont l'original a été publié par M. Fabre d'Olivet, qui a entremêlé assez heureusement, dans sa cour d'Amour, plusieurs fragmens antiques à ses propres poésies :

» PEYROLS. Amour, je vous ai long-temps
» servi, sans faillir, sans pêcher contre vous,
» et vous savez combien peu vous m'avez donné
» de jouissances.

» AMOUR. Quoi donc, Peyrols ! mettez-vous
» en oubli cette belle et vaillante dame qui vous
» accueillit avec tant de bonté par mes seuls
» commandemens ? Vos inclinations sont trop
» légères, et vous ne le donniez point à con-
» naître, lorsque dans vos chansons vous mon-
» triez tant de tendresse et d'amour.

» PEYROLS. Amour, jamais je ne vous faillis
» encore, et si je vous manque à présent, c'est
» par force ; que Dieu, que ce bon Jésus me
» guide désormais ; qu'il rétablisse au plus tôt la
» paix entre les rois ; déjà leurs secours ont trop
» tardé, et les païens s'en réjouissent. Et Saladin.
» rebelle contre lui, ose aujourd'hui se moquer
» de la croix.

» AMOUR. Croyez, Peyrols, que ce ne sera
» point pour votre passage d'outre-mer que les
» Turcs ou les Arabes laisseront la tour de
» David. Croyez-moi plutôt, le conseil que je
» vous donne est bon et doux à suivre : aimez
» et chantez encore. Iriez-vous ? les rois n'y
» vont pas. Voyez quels combats ils se livrent ;
» voyez à quels prétextes les hauts barons ont
» recours pour se disculper.

» PEYROLS. Amour, tous vos pensers sont
» partis du fond de mon cœur, et cependant

» mon amie m’est encore chère, et je l’aime
» sans réserve ; mais le temps des erreurs est
» passé. Combien d’amans se séparent aujour-
» d’hui en pleurant d’avec leurs amies ! com-
» bien qui, si Saladin n’eût jamais existé, chan-
» teraient joyeusement leurs amours ! »

Peyrols passa en effet à la Terre-Sainte ; et l’on conserve un sirvente qu’il écrivit en Syrie, après que l’empereur Frédéric Barberousse eut perdu la vie, et que les rois de France et d’Angleterre eurent abandonné la croisade.

« J’ai vu, dit-il, le fleuve du Jourdain ; j’ai
» vu le saint Sépulcre, et je vous rends grâces,
» Seigneur, de m’avoir comblé de joie, en me
» montrant le lieu où vous reçûtes la vie. Ac-
» cordez-nous désormais une bonne mer, un
» bon vent, un bon vaisseau, un bon pilote ;
» tout mon désir est de revoir les tours de Mar-
» seille. Adieu, Sour, Acre et Tripoli ; adieu,
» hospitaliers et sergens du temple ; le monde
» va en décadence. Il avait de bons rois et de
» bons maîtres dans Richard et le roi de France
» (Philippe-Auguste) ; Monferrat avait un bon
» marquis (Conrad, défenseur d’Acre) ; et
» l’Empire, un empereur glorieux (Frédéric
» Barberousse) ; mais qui sait comment se
» comporteront ceux qui remplissent aujour-
» d’hui leurs places ! Ah ! Seigneur Dieu, si
» vous m’en croyiez, vous prendriez bien garde
» à qui vous donneriez les empires, les royau-
» mes, les châteaux et les tours ; car plus les
» hommes sont puissans, moins ils vous consi-
» dèrent : n’ai-je pas vu l’empereur faire un
» serment, et ensuite se parjurer ? Vous, em-
» pereur, Damiette attend après vous, et la
» tour blanche pleure votre aigle qui en fut
» chassée par un vautour : bien est lâche l’aigle

» qui se laisse vaincre par un tel oiseau. La
» gloire du soudan vous couvre d'ignominie,
» et votre déshonneur emporte notre ruine
» avec celle de la chrétienté. »

Sans doute que cette violente invective contre un empereur était motivée par la conduite déloyale de Henri VI, qui retenait dans ses prisons Richard Cœur-de Lion, arrêté par Léopold, duc d'Autriche en 1192, lorsque, revenant de la croisade, après avoir fait naufrage sur les côtes d'Istrie, il traversait l'Allemagne, déguisé en pèlerin. Richard, le héros du siècle, celui qui avait humilié Tancrède et Philippe-Auguste, qui avait conquis en peu de jours l'île de Chypre, et qui avait fait présent de ce royaume au malheureux Lusignan ; qui avait vaincu Saladin en bataille rangée, dispersé ces innombrables armées de l'Orient, et inspiré une si grande terreur aux infidèles, que son nom demeura long-temps chez eux le symbole du plus grand effroi ; Richard qui, demeuré après tous les autres souverains à la croisade, avait long-temps commandé seul l'armée de la chrétienté, et signé le traité en vertu duquel les pèlerins pouvaient accomplir leur long voyage au saint Sépulcre, était cher également à tous les croisés ; on lui pardonnait des vices et une férocité qui étaient dans les mœurs du siècle ; on ne lui reprochait point l'odieux massacre de tous les prisonniers qu'il avait faits à Saladin, et l'on semblait croire que tant de bravoure pouvait dispenser de la bonté. Mais surtout Richard était cher aux troubadours ; poète royal et royal chevalier, il réunissait en lui tout l'éclat, tout le brillant de son siècle. Il s'était montré mauvais fils, mauvais mari, mauvais frère, mauvais roi ; mais il était le plus vaillant, le plus intrépide soldat de son armée ; ses compagnons d'armes l'aimaient avec une sorte d'idolâtrie ; le dévouement d'un de ses gentilshommes, Guillaume des Préaux, le sauva, contré toute espérance, de la prison des Sarrazins. Il s'était endormi sous un arbre, en Syrie, avec six de ses chevaliers,

lorsqu’il y fut surpris par une troupe ennemie. Il eut encore le temps, de monter à cheval et de se défendre avec son intrépidité accoutumée ; mais quatre de ses compagnons d’armes étaient déjà tombés, et il allait être pris, lorsque Guillaume des Préaux, voyant le danger de son maître, s’écria en langue arabe : Epargnez-moi, car je suis le roi d’Angleterre ! Les Sarrazins, qui ne soupçonnaient point qu’un prisonnier d’une si haute importance fût entre leurs mains, se jetèrent aussitôt sur des Préaux, pour avoir tous part à sa capture, et ils ne firent plus aucune attention à Richard, qui s’échappa au galop. Fauchet rapporte encore, qu’il dut sa liberté en Allemagne, au zèle de son ménétrier Blondel ; et c’est l’événement qu’on a mis sur notre théâtre. On regrette qu’il soit rangé, par les historiens, parmi les faits apocryphes. Henri VI, dit Fauchet, cachait soigneusement qu’il retenait prisonnier le roi d’Angleterre, pour ne pas encourir l’excommunication protectrice des croisés. Blondel, qui avait fait naufrage avec lui en Istrie, et qui dès lors le cherchait dans toutes les forteresses d’Allemagne, chanta au pied de la tour où il était enfermé, une tenson que Richard et lui avaient composée en commun. A peine avait-il achevé la première strophe, que Richard entonna la seconde. Blondel ayant retrouvé son maître, rapporta en Angleterre la nouvelle de sa captivité, et engagea sa mère à s’occuper de sa rançon. Si l’on avait conservé cette tenson, qui servit à la délivrance du roi d’Angleterre, elle confirmerait une anecdote qu’on aimerait à croire. Voici du moins un sirvente qu’il écrivit dans sa prison, après quinze mois de captivité. J’en ai conservé les rimes uniformes et toutes masculines, qui sans doute, à l’oreille de Richard, augmentaient la mélancolie de sa ballade. J’ai seulement substitué des mots plus intelligibles à ceux que j’ai crus trop vieillis pour être communément entend us.

Si prisonnier ne dit point sa raison
Sans un grand trouble, et douloureux soupçon,
Pour son confort qu’il fasse une chanson.
J’ai prou d’amis, mais bien pauvre est leur don ;
Honte ils auront, si faute de rançon,
Je suis deux hivers pris.

Qu’ils sachent bien, mes hommes, mes barons,
Anglais, Normands, Poitevins et Gascons,
Que je n’ai point si pauvres compagnons
Que pour argent n’ouvrisse leurs prisons.
Point ne les veux taxer de trahisons,
Mais suis deux hivers pris.

Pour un captif plus d’ami, de parent,
Plus que ses jours ils épargnent l’argent ;
Las ! que je sens me douloir ce tourment !
Et si je meurs dans mon confinement,
Qui sauvera le renom de ma gent,
Car suis deux hivers pris ?

Point au chagrin ne voudrois succomber !
Le roi françois peut mes terres brûler,
Fausser la paix qu’il jura de garder ;
Pourtant mon cœur je sens se rassurer,
Si je l’en crois, mes fers vont se briser,
Mais suis deux hivers pris.

Fiers ennemis, dont le cœur est si vain,
Pour guerroyer, attendez donc la fin
De mes ennuis ; me trouverez enfin.
Dites-le leur, Chaïl et Pensavin,
Chers troubadours, qui me plaignez en vain,
Car suis deux hivers pris. [18].

Nous n’avons que deux sirventes du roi Richard, et le second n’est pas très-digne de remarque ; mais un chevalier qui eut avec lui les rapports les plus intimes, et dont les passions violentes eurent la plus haute influence sur la destinée de la famille royale d’Angleterre, Bertrand de Born, vicomte de Hautefort, dans le diocèse de Périgueux, a laissé un très-grand nombre de poésies, toutes originales, et que je regrette vivement de ne pas voir imprimées dans leur langue. Le plus bouillant, le plus impétueux des chevaliers français, ne respirant que la guerre, excitant, enflammant les passions de ses voisins, ou de ses supérieurs, pour les entraîner dans les combats, il troubla par ses intrigues et par ses armes les provinces de Guienne, pendant toute la seconde moitié du douzième siècle, et les règnes des monarques anglais Henri II et Richard Cœur-de-Lion. Dans chaque guerre nouvelle où il était engagé, il animait ses soldats, il encourageait ses alliés, il soutenait ses propres espérances, en exhalant dans un sirvente les passions qui lui avaient mis les armes à la main. Il avait commencé par dépouiller son frère Constantin de la moitié de l’héritage paternel. Richard Cœur-de-Lion, qui n’était encore que comte de Poitou, prit la protection de Constantin, et Bertrand de Born pour cette première guerre, composa le premier de ses sirventes, où son âme inflexible, qu’aucun danger ne peut attérer, qu’aucune violence ne peut soumettre, se peint avec une grande vérité. « Que me font, dit-il, les jours heureux
» ou malheureux ? que me font les semaines ou

» les années ? en tout temps je veux perdre
» quiconque ose me nuire... Que d'autres
» embellissent, s'ils le veulent, leurs maisons ;
» qu'ils se procurent les commodités de la vie ;
» mais, pour moi, rassembler des lances, des
» casques, des épées, des chevaux, sera l'uni-
» que objet de mes désirs.... Je suis fatigué des
» avis qu'on veut me donner, et par Jésus, je
» ne sais-auquel entendre :. on m'appelle impru-
» dent, si je refuse la paix ; mais si je voulais
» la faire, quel est celui qui ne m'appellerait
» lâche ? » Après la fin de cette guerre, Bertrand de Born, irrité contre Richard, qui avait saccagé ses terres, s'attacha au frère aîné de ce prince, Henri, duc de Guienne, héritier présomptif de la couronne d'Angleterre. Il suscita de partout des ennemis à Richard ; il forma contre lui des ligues puissantes ; et avec l'ardeur belliqueuse de Tyrthée, il chanta de nouveau les combats où il entraînait ses alliés.
« Ventadour et Comborn, Ségur et Turenne,
» Montfort et Gordon ont fait ligue avec Péri-
» gord ; les bourgeois travaillent aux retran-
» chemens de leurs villes ; ils relèvent leurs
» murailles ; puissai-je affermir leur résolution
» par un sirvente ! Quelle gloire nous est of-
» ferte !..... On me présenterait une couronne,
» que je rougirais de ne pas entrer dans cette
» alliance, ou de m'en détacher. » Bientôt abandonné par Henri, il fit un sirvente contre lui ; il en adressa un autre à Richard, qui, après l'avoir assiégé dans son château, et l'avoir forcé à se rendre, lui restitua tous ses biens avec générosité. Peu après, Henri mourut en 1183, et Bertrand, qui s'était de nouveau attaché à

lui, et qui l'avait engagé dans une seconde révolte contre son père, composa à sa louange des sirventes qui respiraient la plus tendre affection.

« Je suis dévoré, s'écriait-il, d'un chagrin qui
» ne finira qu'avec ma vie ; il n'y a plus pour
» moi d'allégresse : j'ai perdu le meilleur des
» princes..... Grand Dieu ! vous enlevez tout à
» ce siècle, et notre méchanceté ne l'avait que
» trop mérité. Aimable Henri ! c'est à toi qu'il
» était réservé d'être le roi des courtois, et l'em-
» pereur des preux. » La mort du prince son ami avait laissé Bertrand exposé au plus extrême danger : Henri II, avec les forces de deux royaumes, venait assiéger, dans Hautefort, le sire d'un petit château ; Bertrand se défendit cependant à toute outrance, jusqu'à ce que, ses murailles étant renversées, il fut pris avec toute sa garnison. Mais lorsque, conduit devant le roi, il rappela par un mot la tendre amitié qui l'unissait au jeune Henri, son malheureux père fondit en larmes, et rendit à Bertrand, au nom du fils qu'il avait perdu, son château, son fief et ses richesses.

Les revers ne décourageaient point Bertrand de Born : à peine échappé à un premier danger, il allait provoquer de nouveaux ennemis. Il écrivit contre Alphonse II, roi d'Aragon, plusieurs sirventes, dans lesquels il cherchait à exciter ses sujets à la révolte. Il prit une part active à la guerre entre Richard et Philippe-Auguste ; et lorsqu'elle paraissait assoupie, il la rallumait par ses vers, dans lesquels il faisait tour à tour rougir l'un ou l'autre monarque de leur prétendue lâcheté.

Ce bouillant guerrier, dont la vie se dépensait dans les combats, ne fut point insensible à l'amour, et il y eut des succès dignes de sa gloire dans les armes. Il s'attacha d'abord à Hélène. sœur du roi Richard, et qui depuis épousa le duc de Saxe, et fut mère de l'empereur Othon IV. Richard vit avec plaisir sa sœur célébrée par un-si vaillant guerrier et un troubadour si illustre. Hélène ne fut point non plus insensible à l'hommage d'un homme que son esprit élevait encore au-dessus de son rang. Il ne reste qu'une seule chanson de celles que Bertrand fit en l'honneur de cette princesse. Il la composa dans les camps, au moment où les vivres manquaient à son armée, et où lui-même il cherchait à distraire la faim par la poésie et l'amour. Plus tard, il ressentit la passion la plus violente pour Maenz de Montagnac, fille du vicomte de Turenne, et femme de Taleyrand de Périgord. Il fut aimé d'elle, et reconnu comme son chevalier ; mais la jalousie troubla souvent leurs amours. C'est à elle qu'il adressa, pour se disculper d'une accusation d'infidélité , une chanson qui me paraît avoir le caractère le plus original. On y voit le vrai chevalier des temps antiques, tout occupé de la guerre, de la chasse, des jeux et des travaux de nos pères, qui prend tour à tour à témoin tout ce qui compose sa vie, tout ce qui a fait la seule étude de sa jeunesse et de son âge mur, mais qui cependant estime tout cela moins encore que l'amour.

« Je ne me cache point le mal que m'ont fait
» vos flatteurs en vous parlant de moi ; mais pour
» mercy, je vous en prie, faites qu'on ne puisse

» aliéner de moi, en vous contant des menson-
» ges, votre cœur si franc, si loyal, si véri-
» dique, si plein de douceur et de bonté. Qu'au
» premier jet je perde mon épervier, qu'un
» faucon me le vienne ravir sur le poing, que
» je le lui voie plumer sous mes yeux, si votre
» langage seul n'est pas plus doux pour moi,
» que l'accomplissement de tous mes désirs,
» que tous les dons de l'amour auprès d'une
» autre..... Que, l'écu suspendu au col, je
» chevauche au fort de la tempête ; que mon
» casque m'embarrasse la vue, que des rênes
» trop courtes, des étriers trop longs, un che-
» val du trot le plus dur me tourmentent ; qu'à
» mon arrivée le palefrenier soit ivre de fureur,
» s'il n'a pas menti celui qui vous a fait ce conte.
» Si je m'approche de la table du jeu pour jouer,
» que je n'y puisse changer un denier, que la
» table soit retenue et que je n'y puisse entrer,
» que tous les dés me soient défavorables, si
» j'aime aucune autre femme, si je me soucie
» d'aucune que de vous seule, que je désire et que
» je chéris. Que, prisonnier d'un seigneur de-
» château, je sois mis, moi quatrième, dans le
» fond d'une tour, que nous ne puissions pas
» nous souffrir les uns les autres, ou plutôt que
» je sois en butte à tout le monde, maîtres, ser-
» viteurs, hôtes et jusqu'au portier, si j'ai seu-
» lement un cœur pour aimer une autre femme.
» Que je laisse aimer ma dame par un autre ca-
» valier, et que je ne sache pas la résolution
» qu'il faut prendre ; que le vent me manque

» sur la mer, que jusqu’au portier de la cour du
» roi ose me battre ; que, dans une rencontre,
» je sois le premier à m’enfuir, s’il n’a pas menti
» celui qui osa m’accuser » [19].

Bertrand de Born fut réconcilié avec Maenz de Montagnac, par une autre femme célèbre à cette époque, dame Natibors ou Tiberge de Montauzier, poète elle-même, et qui fut souvent chantée par les troubadours. Se dégoûtant enfin du monde, il se retira dans un couvent, où il mourut sous l’habit de moine de Cîteaux. Mais l’histoire des grands hommes de ce siècle ne finit point avec leur vie ; les terribles fictions du Dante, devant qui ils comparurent en quelque sorte en jugement, ont pris pour eux quelque réalité , et Bertrand de Born qui, comme poète et comme homme de guerre, avait joué un rôle si brillant, et avait eu une si terrible influence sur ses contemporains, ne pouvait être oublié dans la divine comédie. Le Dante, en effet, le rencontre en enfer. Ch. XXVIII. Il voit avec horreur un buste qui s’avance sans. tête, ou plutôt qui supporte de sa main droite sa tête suspendue par les cheveux ; ce buste la soulève, et la lui présente pour parler. « Toi qui res-
» pirant encore, lui dit-il, visites les royaumes
» des morts, vois si tu y trouveras une peine
» qui égale la mienne ; et pour que tu portes de
» mes nouvelles au monde des vivans, sache
» que je suis Bertrand de Born, celui même qui
» donna au jeune roi (Henri) des conseils fu-
» nestes. Je fis révolter un fils contre son père,
» je fus l’Achitophel de ce nouvel Absalon ;

» c’est pour avoir séparé ce que Dieu avait joint,
» que je porte ainsi ma tête séparée de mes
» épaules ».

CHAPITRE V.

De quelques Troubadours plus célèbres.

EN parcourant la littérature provençale, nous n’avons point l’avantage que nous trouverons dans toutes les autres, d’être appelés par l’opinion publique à nous occuper de quelques auteurs célèbres, de quelques ouvrages rangés déjà parmi les chefs-d’œuvre de l’esprit humain. Tous les troubadours, au contraire, se présentent, comme célébrité, à peu près sur la même ligne. Nous les voyons bien, à la vérité, se partager en deux corps très -distincts, les troubadours, et les jongleurs ou ménestrels ; mais c’est leur rang plutôt que leur talent, leur métier plutôt que leur renommée, qui met entre eux la différence. Les troubadours, comme leur nom l’indique, étaient ceux qui trouvaient, qui composaient de nouveaux poëmes ; de même les poètes, dont le nom a passé du grec dans toutes les langues, étaient ceux qui faisaient, qui créaient ; et à l’origine de la poésie, l’invention a toujours été considérée comme son essence. Souvent les troubadours chantaient eux-mêmes leurs treuves dans les cours et les fêtes ; plus souvent ils les faisaient chanter par leurs jongleurs. Ceux-ci, dans une condition tout-à-fait subalterne, se chargeaient de réjouir les sociétés où ils étaient admis, par leurs contes, par les vers qu’ils avaient appris, et qu’ils accompagnaient sur divers instrumens, et par des tours de joueurs de gobelets et de bouffons. Dans cet avilissement, ils apprenaient cependant aussi à composer eux-mêmes des vers semblables à ceux qu’ils récitaient de mémoire. La

poésie provençale étant fondée sur le seul sentiment de l'harmonie, et ne demandant aucune connaissance antérieure, ceux qui ne vivaient que des vers devaient bientôt apprendre à en faire. Aussi la corruption et la bassesse des jongleurs, qui cependant, dès qu'ils étaient poètes eux-mêmes, prenaient le nom de troubadours, contribua-t-elle plus que toute autre chose à avilir leur ordre. Giraud de Calanson, troubadour ou plutôt jongleur de Gascogne, donne, dans un sirvente curieux, les conseils suivans à un jongleur.

« Sache, lui dit il, bien trouver, bien rimer,
» bien proposer un jeu parti ; sache jouer du
» tambour et des cimbales, et faire retentir la
» symphonie ; sache jeter et retenir de petites
» pommes avec des couteaux, imiter le chant
» des oiseaux, faire des tours avec des corbeilles,
» faire attaquer des châteaux, faire sauter (sans
» doute des singes) au travers de quatre cer-
» ceaux, jouer de la citole et de la mandore,
» manier le manicorde et la guitare, garnir la
» roue avec dix-sept cordes, jouer de la harpe,
» et bien accorder la gigue pour égayer l'air du
» psaltérion. Jongleur, tu feras préparer neuf
» instrumens de dix cordes ; si tu apprends à en
» bien jouer, ils fourniront à tous tes besoins ;
» fais aussi retentir les lyres, et résonner les
» grelots ».

Après une énumération de romans et de contes que le jongleur doit pouvoir réciter, le poète ajoute : « Sache comment l'Amour court et
» vole, comme il va nu et sans habits, comme
» il repousse la justice avec ses dards qu'il fait
» aiguiser, et ses deux flèches, dont l'une est
» d'or fin qui éblouit, et l'autre d'acier qui blesse
» si rudement, qu'on ne peut guérir de ses coups.
» Apprends les ordonnances d'Amour, ses pri-

» viléges et ses remèdes, et tu sauras expliquer
» ses divers degrés ; comme il va rapidement,
» de quoi il vit, ce qu'il fait quand il part, les
» tromperies qu'il exerce alors, et comment il
» détruit ses serviteurs. Lorsque tu sauras tout
» cela, ne manque point d'aller vers le jeune
» roi d'Aragon ; car je ne connais personne qui
» apprécie mieux les bons exercices : si tu sais
» bien ton métier, si tu te distingues parmi les
» meilleurs, tu n'auras point à te plaindre de ses
» dons. Si tu restes dans la médiocrité, tu méri-
» teras d'être mal accueilli du meilleur prince
» qui soit au monde ».

Mais tandis que Giraud de Calanson, dans ce sirvente, prépare les troubadours aux exercices les plus bas et au métier le plus subalterne, d'autres poètes ressentaient et exprimaient une vive indignation sur la décadence de cet art sublime, sur la corruption du goût, et sur la confusion des états, qui autorisait à désigner par le nom de jongleurs les joueurs de gobelets et les montreurs de singes. Giraud Riquier et Pierre Vidal ont tous deux exprimé les mêmes sentimens.

Parmi les troubadours, quelques-uns sortent tout-à-fait de la ligne commune, moins par leurs talens que par leur rang distingué dans la société. Entre ceux dont les manuscrits ont été recueillis par M. Curne de Sainte-Palaye, et analysés par Millot, on trouve plusieurs souverains, et d'abord le premier de tous, Guillaume IX, comte de Poitou et duc d'Aquitaine, dont on conserve neuf pièces de vers, remarquables par l'harmonie de la versification, et le mélange gracieux des mesures et des rimes. Il avait partagé sa vie entre le service des femmes et celui de sa religion à la première croisade. Au milieu de la guerre sacrée, il avait conservé son humeur enjouée et souvent licencieuse, et l'on retrouve dans ses vers, ses amours, ses plaisirs et sa dévotion. Nous avons parlé des deux sirventes

de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre ; on a une chanson d'amour d'Alphonse II, roi d'Aragon, l'un des plus brillans guerriers d'un siècle fertile en grands hommes, le douzième : on a plusieurs poésies, tantôt politiques, tantôt galantes, du dauphin d'Auvergne, de l'évêque de Clermont, des derniers comte et comtesse de Provence, Raymond Berenger V et Béatrix ; de Pierre III d'Aragon, le célèbre instigateur des vêpres siciliennes, et de son plus jeune fils Frédéric II, le héros et le vengeur des Siciliens. Les ouvrages de ces souverains sont tous dignes d'observation, comme monument historiques, comme faisant connaître et leurs intérêts du moment, et leur caractère propre, et les mœurs du siècle où ils vécurent ; mais sous le rapport littéraire, c'est au petit nombre des troubadours dont le nom était demeuré célèbre du temps du Dante et de Pétrarque, que nous nous attacherons.

Nous mettrons au premier rang Arnaud de Marveil, quoique Pétrarque, en donnant la préférence à Arnaud Daniel, appelle celui-ci, il men famoso Arnaldo. Il était né à Marveil en Périgord, dans une condition pauvre ; ses talens l'en sortirent de bonne heure : il fut attaché à la cour de Roger II, vicomte de Béziers, surnommé Taillefer ; et l'amour qu'il y conçut pour la femme de ce seigneur, la comtesse Adélaïde, fille de Raymond v, comte de Toulouse, développa son talent, et fit la destinée de sa vie. Sa versification est coulante, pleine de naturel et de tendresse, et c'est lui qui aurait mérité, entre les Provençaux, d'être appelé le grand maître d'amour, nom que Pétrarque réserve à Arnaud Daniel.

En chantant, sous un nom supposé, la belle Adélaïde, il dit d'elle : « Tout la peint à mes
» yeux ; la fraîcheur de l'air, l'émail des prai-
» ries, le coloris des fleurs, en me retraçant
» quelques-uns de ses appas, m'invitent sans
» cesse à la chanter. Grâces aux exagérations
» des troubadours, je puis la louer autant qu'elle

» en est digne ; je puis dire impunément qu'elle est
» la plus belle dame de l'univers ; s'ils n'avaient
» pas prodigué cent fois cet éloge à qui ne le
» méritait point, je n'oserais le donner à celle
» que j'aime, ce serait la nommer ».

Arnaud de Marveil, exilé de Béziers par la jalousie, non point du mari de sa belle, mais d'un autre amant plus illustre et plus heureux, Alphonse IX, roi de Castille, chanta les tourmens de l'absence avec non moins de délicatesse.

« Qu'on ne me dise pas que l'âme n'est tou-
» chée que par l'entremise des yeux, je ne vois
» plus l'objet de ma flamme, je n'en suis que
» plus vivement occupé du bien que j'ai perdu.
» On a pu m'éloigner de sa présence, mais rien
» ne pourra rompre le nœud qui lui attache
» mon cœur. Ce cœur si tendre et si constant,
» Dieu seul le partage avec elle, et la part que
» Dieu en possède, il la tiendrait d'elle comme
» mouvante de son domaine, si Dieu pouvait
» être vassal, et relever de fief. Lieux fortunés
» qu'elle habite, quand me sera-t-il permis de
» vous revoir ? n'apercevrai-je personne qui
» arrive de ce côté-là ? un pâtre qui viendrait
» de son château serait pour moi un person-
» nage d'importance ; que ne puis-je être con-
» finé dans un désert, et l'y rencontrer ! ce dé-
» sert me tiendrait lieu de paradis ».

Arnaud de Marveil a laissé beaucoup de poésies, dont quelques-unes sont fort longues : il y a une pièce de lui de quatre cents vers, et plusieurs de deux cents. Son langage est clair et facile, et son texte paraît peu altéré ; aussi c'est un des troubadours dont on pourrait imprimer les œuvres séparément, pour essayer le goût du public sur la poésie provençale, et satisfaire en même temps les désirs des érudits dans toute l'Europe, qui regrettent ces monumens de la première littérature moderne, et de la première

civilisation [20]. La comtesse de Béziers mourut en 1201, et l'on a lieu de croire qu'Arnaud de Marveil était mort avant elle.

Après un troubadour, qui n'a chanté que l'amour, nous placerons un vaillant chevalier, qui s'acquit autant de gloire par son épée que par ses vers. Rambaud de Vaqueiras était fils d'un chevalier sans fortune ? de la principauté d'Orange. Il s'attacha, dans sa jeunesse, à Guillaume de Baux, premier prince d'Orange, dont il était né sujet : il le servit dans ses guerres en vaillant soldat, et en même temps il chanta ses victoires ; il attaqua ses ennemis dans ses vers, et il célébra jusqu'aux trophées qu'il remportait dans les tournois. D'Orange, Vaqueiras passa au service de Boniface III, marquis de Montferrat, celui même qui conduisit, avec Baudoin et Dandolo, la quatrième croisade ; et qui, après avoir disputé le trône de Constantinople, fut élevé sur celui de Thessalonique. Boniface arma Vaqueiras chevalier. Ce grand juge de la bravoure et du talent militaire, combla d'honneurs un poète guerrier, qui lui avait rendu, dans ses guerres continuelles, les plus importans services. Il le vit avec plaisir amoureux de sa sœur Béatrix, et il prit soin lui même de les réconcilier après une longue brouillerie. Vaqueiras composa plusieurs chanzos pour Béatrix, qu'il appelait Bel Cavalier, depuis qu'il lui avait vu manier une épée avec grâce. On y trouve l'empreinte de la fierté mâle, de la loyauté de son caractère ; mais des vers d'amour traduits en prose, finissent par se ressembler tous, et sont peut-être tous également ennuyeux. Vaqueiras était plus remarquable par son imagination guerrière. La prédication de la troisième croisade l'enflamma d'un nouvel enthousiasme ; il chanta la guerre sacrée dans un sirvente adressé au prince, son protecteur et son ami, lorsqu'en 1204, à la mort du comte de Champagne, celui-ci fut choisi pour chef de l'armée chrétienne.

« On peut voir, dit-il, maintenant, que Dieu » se plaît à récompenser les braves ; il a élevé » la gloire du marquis de Montferrat, si haut » par-dessus les plus vaillans, que les croisés » de France et de Champagne l'ont demandé au » ciel, comme le plus propre de tous à recou- » vrer le saint Sépulcre. Ce preux marquis, » Dieu lui a donné de courageux vassaux, de » grandes terres, de grandes richesses, pour lui » assurer plus de succès.....

» Celui qui fit l'air, le ciel, la terre, la mer, le » chaud, le froid, le vent, la pluie et le ton- » nerre, veut que nous passions tous la mer à » sa suite, comme les mages Gui, Gaspard et » Melchior allèrent à Béthléem..... Puisse » Saint-Nicolas guider notre flotte ! que les » Champenois dressent leur bannière, que le » marquis crie Montferrat, que le comte Bau- » doin crie Flandres, que chacun frappe si ru- » dement, qu'il brise les lances et les épées, » nous aurons bientôt mis les Turcs en déroute. » Que le vaillant roi d'Espagne fasse des con- » quêtes sur les Maures, tandis que le marquis » tiendra la campagne, et fera des siéges contre » le soudan.

» ENVOI. Bel Cavalier, pour qui je fais des » vers et des chants, je ne sais si pour vous je » prendrai ou quitterai la croix, tant vous me » plaisez quand je vous vois, et tant je souffre » quand je ne vous vois plus ».

Vaqueiras suivit le marquis Boniface en Grèce ; il combattit en preux chevalier à ses côtés, devant le palais de Blacherne, et ensuite à l'assaut de Constantinople. Après le partage de l'empire grec, il suivit Boniface dans son royaume de Thessalonique, et il reçut de lui des fiefs, des seigneuries, et de magnifiques récompenses.

Cependant l’ambition ne lui fit point oublier son amour, et dans ses conquêtes de Grèce il chantait encore ses regrets.

« Que me servent mes conquêtes, mes ri-
» chesses et ma gloire ? je m’estimais bien plus
» riche, lorsque amant fidèle j’étais aimé. Je ne
» connais d’autre plaisir que celui d’amour.
» Inutilement ai-je de grands biens, de grandes
» terres ; plus ma puissance et ma richesse aug-
» mentent, plus je sens de douleur au fond de
» l’âme, éloigné de mon Bel Cavalier ».

Mais le poëme, de beaucoup, le plus curieux de Vaqueiras, est celui dans lequel retraçant toute l’histoire de sa vie et celle de Boniface, les dangers qu’ils avaient courus en commun, les services qu’ils s’étaient rendus, et leurs victoires, il lui demande avec une noble confiance la récompense qu’il avait bien méritée par sa fidélité et sa valeur. Je regrette que ce poëme soit trop long pour l’insérer ici ; aucun ne porte plus l’empreinte du caractère chevaleresque, de cette fidélité du vassal, qui ne glaçait point l’amitié, de cette subordination, qui n’empêchait point les âmes de s’élever au même niveau. Vaqueiras loue son maître, en lui retraçant toutes ses victoires et tous ses dangers ; il lui rappelle ses nombreuses aventures, en Piémont, dans l’Etat de Gênes, en Sicile et en Grèce ; partout il avait été à ses côtés, partout il réclame franchement la part de reconnaissance, et la part de gloire qui lui est due. L’anecdote suivante qu’il rapporte entre d’autres, me paraît peindre les mœurs et le temps :

« Qu’il vous souvienne, dit-il, du jongleur
» Aimonet ; il vous apportait des nouvelles de
» Jacobina, qu’on voulait emmener en Sar-
» daigne pour la marier malgré elle ; qu’il vous
» souvienne comme elle se jeta dans vos bras
» en prenant congé de vous ; comme elle vous
» pria d’une manière si touchante de la défen-
» dre contre l’injustice de son oncle. Vous fîtes

» monter à cheval cinq écuyers des meilleurs ;
» nous courûmes la nuit après soupé ; moi-
» même je l'enlevai du parc, et tout le monde
» poussa de grands cris ; des fantassins et des
» cavaliers nous poursuivirent ; nous nous sau-
» vions à toute bride, et nous croyions déjà être
» hors de péril, quand nous fûmes attaqués par
» ceux de Pise. Voyant tant de chevaliers nous
» serrer de près, tant d'écus briller, tant de
» bannières voltiger au vent, il ne faut pas de-
» mander si nous eûmes peur. Nous nous ca-
» châmes entre Albenga et Final, et de notre
» retraite nous entendions de toutes parts son-
» ner des cors et des clairons, et répéter des
» signaux. Nous restâmes deux jours sans boire
» ni manger ; et comme le troisième jour nous
» nous remettions en route, nous rencontrâmes
» douze voleurs, et nous ne savions quel parti
» prendre, car on ne pouvait les attaquer à
» cheval. J'allai contre eux à pied ; je reçus un
» coup de lance, mais j'en blessai trois ou quatre,
» et je leur fis tourner le dos à tous. Mes compa-
» gnons me joignirent, nous forçâmes les vo-
» leurs d'abandonner le défilé, et vous passâtes
» en sûreté. Il vous souvient sans doute comme
» nous dînâmes gaîment, quoique nous n'eus-
» sions qu'un seul pain à manger et rien à boire.
» Le soir, nous arrivâmes à Nice, chez Puiclair,
» qui nous reçut avec tant de joie ; et le lende-
» main, vous donnâtes en mariage Jacobina à
» Anselme, et lui fîtes recouvrer son comté de
» Vintimille, en dépit de son oncle, qui vou-
» lait l'en dépouiller ».

Le marquis Boniface III de Montferrat fut tué en 1207, au siège de Satalie. On ignore si Rambaud de Vaqueiras lui survécut.

Pierre Vidal, de Toulouse, troubadour qui suivit le roi Richard à la troisième croisade, ne s’est pas rendu moins célèbre par ses extravagances que par son talent poétique. Il semble que chez les poètes l’amour et la vanité prennent tour à tour un tel empire sur tous les sentimens, qu’ils peuvent l’un et l’autre ébranler la raison. Aucun poète cependant n’est peut-être arrivé à une démence plus complète que Pierre Vidal. Persuadé qu’il était aimé par toutes les belles, qu’il était le plus preux de tous les chevaliers, il fut le don Quichotte de la poésie, et ses bizarres amours, ses extravagantes rodomontades, secondées par les perfides plaisanteries de prétendus amis, l’exposèrent aux mystifications les plus étranges. Pendant sa croisade, on lui fit épouser en Chypre une dame grecque qui prétendait avoir quelque relation de parenté avec une des familles qui avaient régné à Constantinople : ç’en fut assez pour qu’il se persuadât que le trône impérial lui était dû à lui-même. Il prit le titre d’empereur ; il nomma sa femme impératrice ; il fit porter un trône devant lui, et il destina ses épargnes et le produit de ses chansons à la conquête de son empire. Cependant il n’en demeurait pas moins attaché à la femme de Barral des Baux, vicomte de Marseille, qu’il avait choisie pour dame de ses pensées, et à qui il adressa de Chypre des vers remarquables par leur harmonie. A son retour en Provence, un nouvel amour l’entraîna dans une extravagance plus étrange encore ; il s’attacha à une dame de Carcassonne, nommée Louve de Penautier : en son honneur, il prit lui-même le nom de Loup, et, pour mériter mieux ce nom, il se revêtit d’une peau de loup, et il se fit chasser par des bergers et des chiens au travers des montagnes. Il mit sa persévérance à supporter jusqu’à l’extrêmité cette chasse bizarre ; on le rapporta comme mort à sa maîtresse, qui fut médiocrement touchée d’un si singulier dévouement. Mais avec une tête qui paraissait si mal organisée, Pierre Vidal possédait une sensibilité exquise, une extrême harmonie dans le style, et

ce qui paraîtra plus bizarre, un jugement juste et sain, toutes les fois qu'il ne s'agissait ni de son propre mérite, ni de son amour. Le recueil de ses ouvrages contient plus de soixante pièces, parmi lesquelles trois longs poëmes, de ceux que les Provençaux appelaient simplement vers. Le plus remarquable des trois, est celui où il donné des conseils à un troubadour sur la manière d'exercer sa noble profession [21]. Il considère la poésie comme le culte des sentimens élevés, le dépôt de la philosophie universelle, et les troubadours comme les instituteurs des nations. Il rappelle les temps glorieux de sa jeunesse, où Dieu daigna permettre que l'Europe entière fût gouvernée par des héros ; qu'il y eût en Allemagne un empereur Frédéric 1er, en Angleterre un Henri II et ses trois fils, à Toulouse un comte Raymond, en Catalogne un comte Bérenger et son fils Alphonse ; il montre ces héros réunis par la poésie, et il croit qu'il appartient aux jongleurs de ranimer, dans la génération suivante, les sentimens élevés qui avaient fait la gloire de leurs pères. Il donne au jongleur des conseils de modestie, de décence et de morale, qui honorent son caractère comme son jugement, et il brille par une noblesse de langage et une sagesse de pensée, qui font un étrange contraste avec l'extravagance de sa conduite.

Un autre de ses vers, ou longs poëmes, est une nouvelle allégorique, dans laquelle il introduit, comme principaux personnages, Amour, Mercy, Pudeur et Loyauté, tels que l'Orient avait fourni ces êtres allégoriques aux Provençaux, et tels encore, à-peu-près, que Pétrarque les introduit dans ses triomphes, « Lorsque
» je fus dans la campagne, dit-il, je vis venir à
» moi un jeune chevalier beau comme le jour ;
» le chevalier, que je ne connaissais pas encore,
» avait les yeux doux et tendres, le nez bien
» fait, les dents éclatantes comme le pur ar-
» gent, la bouche fraîche et riante, la taille

» svelte et gracieuse ; sa robe était parsemée de
» fleurs, et sa tête portait une couronne de
» roses ; son palefroi blanc comme la neige,
» était marqué de diverses taches d'ébène et de
» pourpre ; l'arçon de la sellé était de jaspe, la
» housse de saphirs, et les étriers de calcé-
» doine..... Pierre Vidal, me dit-il, sachez que
» je suis l'Amour, que cette dame se nomme
» Mercy, cette demoiselle, Pudeur, et cet
» écuyer, Loyauté ». On voit que l'Amour des Provençaux n'était point Cupidon, le fils de Vénus, et que ces allégories romantiques ne sont nullement empruntées de la mythologie païenne. Le chevalier Amour, de Pierre Vidal, porte le costume du siècle chevaleresque où il est né ; son palefroi est décrit avec autant de soin que sa propre personne ; sa suite est composée des vertus chevaleresques, et non des jeux et des ris, et l'invention toute entière appartient à un autre âge. L'Amour, au rester avait reçu des Orientaux une autre monture que celle que lui donne ici notre troubadour ; ils le représentent le plus souvent, porté sur les ailes d'un perroquet, et les Provençaux, à, l'imitation des Arabes, ont souvent introduit dans leurs chants, comme messager de l'Amour, cet oiseau revêtu de si riches couleurs.

On dit que Pierre Vidal fit dans ses vieux jours un traité sur la manière de réprimer sa langue. Il fit un second voyage dans le Levant, et l'on assure qu'il s'abandonna de nouveau à la folle pensée de conquérir l'empire d'Orient, qui était alors possédé par les Latins. Il mourut en 1229, deux arts après son retour.

Nous avons vu que Pétrarque avait donné le premier rang, parmi les troubadours, à Arnaud Daniel, qu'il mettait au-dessus d'Arnaud de Marveil. Le Dante n'en rend pas un témoignage moins avantageux dans son Traité de l'Éloquence vulgaire ; il le regarde comme le troubadour qui maniait le mieux sa langue, et qui surpassait tous les

autres écrivains romans dans les vers tendres et dans la prose. Il l'introduit ensuite dans le chant XXVI du Purgatoire, et il met dans sa bouche quelques terzines en langue provençale, qu'on rencontre avec étonnement dans un poëme tout italien. Mais les dix-sept pièces qui sont demeurées de ce poète, ne répondent point à tant d'éloges ; l'invention des sextines, qui lui est attribuée, ne lui fait point à nos yeux autant d'honneur qu'elle lui en fit autrefois [22]. Il y a lieu de croire que ses meilleures productions se sont perdues, et il ne faut pas le juger sévèrement sur celles qui restent.

Amanieu des Escas, qui vivait à la fin du treizième siècle, sous la domination des rois d'Aragon, nous a laissé, parmi plusieurs pièces amoureuses, deux vers, ou longs poëmes, sur l'éducation des demoiselles et des damoiseaux, qui, sans être remarquables pour l'invention poétique, sont assez piquans par la peinture naïve qu'ils font des mœurs de ce siècle. La demoiselle, que dans le cours du poëme il appelle deux ou trois fois Marquise, s'est adressée à des Escas, qui lui-même était un grand seigneur, pour avoir de lui des conseils sur la manière de se conduire dans le monde. On voit d'abord avec étonnement, que ceux qu'il lui donne les premiers sont plus faits pour une femme de chambre que pour une dame de condition. Il faut qu'après avoir soigné sa toilette, et le poète entre, à cet égard, dans les détails les plus minutieux [23], la demoiselle prépare tout pour le lever de sa dame ; qu'elle lui donne tout ce dont elle aura besoin pour orner sa tête, ajuster sa robe ou laver ses mains. On regardait alors comme une partie essentielle de l'éducation des demoiselles, d'apprendre à servir pour savoir commander, et on les attachait avec joie à quelque noble dame, pour qu'elles apprissent d'elle, dans ces offices subalternes, le beau parler et les belles manières. Des Escas instruit ensuite sa demoiselle sur ce qu'elle devra faire quand on la requerra d'amour. Il trouve tout-à-fait

convenable qu’elle se choisisse un serviteur, pourvu qu’au lieu de s’attacher à la beauté ou à la richesse, elle accepte les services d’un amant courtois et d’une naissance honnête. Il permet qu’elle reçoive de lui des présens et qu’elle lui en rende ; mais il l’avertit bien de ne pas passer certaines bornes : « Car s’il vous
» aime, dit-il, il ne doit rien vous demander,
» tant que vous êtes fille, qui puisse vous nuire
» ou vous déshonorer ». On voit par-là que les Provençaux jugeaient déjà, comme le font aujourd’hui les Italiens et les Espagnols, que la galanterie dans le mariage n’était qu’une faute vénielle, tandis que celle d’une femme encore libre la déshonorait ; et l’on prévoit quelles conséquences devait avoir une morale aussi fausse [24].

Les leçons au damoiseau sont à-peu-près dans le même genre ; elles sont entremêlées de détails domestiques et de maximes de galanterie. Les jeunes gentilshommes qui n’étaient point assez riches pour fréquenter les cours à leurs frais, et qui voulaient cependant s’y former à la galanterie et aux armes, s’attachaient à quelque seigneur qu’ils servaient comme pages à la cour, ou comme écuyers dans les batailles. Les conseils de des Escas au damoiseau, sont ceux d’un homme honnête et d’un sens droit, mais verbeux, et qui ne croit jamais en avoir assez dit. Il prend occasion du compliment que lui adresse le damoiseau, pour le tenir en garde contre l’habitude de flatter ses supérieurs ; il lui fait sentir par-là le tort qu’il fait à son propre caractère, et le ridicule dont il couvre celui même à qui il a voulu se rendre agréable. Il s’étend beaucoup sur l’amour, la grande affaire, presque le devoir des jeunes chevaliers, et la science professée doctoralement par les troubadours. Les conseils qu’il lui donne sur l’élégance de ses habits, sa conduite dans les tournois, sa retenue, sa discrétion, sont conformes aux mœurs de la chevalerie, mais n’ont rien d’assez neuf pour être rapportés. En voici

un sur la conduite qu'il doit tenir avec sa dame, qui du moins est plus inattendu : « Au cas qu'elle vous donne des
» sujets réels de jalousie, et qu'elle vous nie ce
» ce que vous avez vu de vos propres yeux,
» dites-lui : Dame ! je suis assuré que vous
» dites vrai ; mais j'avais cru voir [25]. » On se rappelle cette dame de la cour, qui, surprise par son amant avec un autre, répondit à ses reproches furieux : Je vois bien que vous ne m'aimez plus, puisque vous en croyez plus vos propres yeux que tout ce que je puis vous dire.

Pierre Cardinal, né d'une famille illustre au Puy en Velay, et mort presque centenaire, au commencement du treizième siècle, occupe une place distinguée parmi les troubadours, bien moins par l'harmonie de son style que par la vigueur et l'âpreté de sa satire : c'est le Juvénal de la poésie provençale. La roideur de son caractère, sa franchise trop rude, sa moquerie trop amère, le rendaient peu propre à avoir des succès auprès des femmes ; aussi quitta-t-il de bonne heure la galanterie pour écrire des sirventes ; car les troubadours donnaient aussi ce nom à des satires, dès quelles étaient divisées en strophes comme leurs Chansoz. Ces sirventes sont dirigés tour à tour contre tous les ordres de la société, le haut clergé, les ordres militaires, les moines, les barons, les femmes. Pierre Cardinal ne voit partout que corruption de mœurs, cupidité, égoïsme, bassesse. Il y a peu de finesse dans ses observations, et cependant un grand air de vérité ; le vice excite en lui un emportement qui n'est pas sans éloquence, et dans la rapidité de ses invectives, il se mêle rarement ou des détails oiseux, ou des traits qui manquent de justesse. Sa hardiesse confond dans un temps où l'inquisition pouvait à toute heure lui demander raison de ses offense contre l'Église : « Indulgences, pardons, Dieu et le » Diable, ils mettent tout en usage », dit-il des prélats ; « à ceux-là ils accordent le paradis, par

» leurs pardons ; ils envoient ceux-ci en enfer
» par leurs excommunications ; ils portent des
» coups qu'on ne peut parer, et nul ne sait si
» bien forger des tromperies qu'ils ne le trom-
» pent encore mieux.... Il n'y a point de crimes
» dont on ne trouve l'absolution auprès des
» moines, et pour de l'argent ils donneront à
» des renégats, à des usuriers, la sépulture
» qu'ils refusent aux pauvres qui n'ont pas de
» quoi la payer. Vivre tranquilles, acheter de
» bons poissons, du pain bien blanc, des vins
» exquis, c'est à quoi ils passent l'année entière.
» Plût à Dieu que je fusse de cet ordre, si l'on
» y fait à ce prix son salut ! »

On trouve encore de lui un autre sirvente contre les prêtres, un contre les barons, un sur la dépravation générale. « Du levant au cou-
» chant, dit-il, je fais cette proposition à tout
» le monde : je promets un besant d'or [26] à
» tout homme loyal, pourvu que chaque homme
» déloyal me donne un clou ; un marc d'or au
» courtois, si le discourtois me donne un de-
» nier ; un monceau d'or à chaque homme vrai,
» si chaque menteur veut me donner seulement
» un œuf. D'un petit gâteau je nourrirais tout
» ce qu'il y a d'honnêtes gens ; mais si je vou-
» lais donner à manger aux méchans, j'irais
» sans regarder, criant partout : Messieurs, ve-
» nez manger chez moi [27] ».

Ces satires devaient attirer à Pierre Cardinal la haine de ceux qu'il déchirait ; voici comment il représente son isolement : « Il y eut un jour
» je ne sais quelle ville, sur laquelle tomba une
» pluie qui rendit fous tous ceux qui en furent
» mouillés ; et tous le furent à l'exception d'un

» seul qui dormait dans sa maison. A son réveil,
» la pluie avait cessé ; il sortit, il alla chez ses
» concitoyens ; il les trouva faisant toute sorte
» d'extravagances : l'un était habillé, l'autre
» nu ; l'un crachait en l'air, l'autre jetait des
» pierres ; l'un déchirait ses habits, l'autre était
» paré comme un roi, et se regardait comme
» tel. Celui qui était dans son bon sens fut
» étonné de voir qu'ils avaient tous perdu la
» raison. Il chercha de tous côtés un seul
» homme qui l'eût encore, et chercha en vain.
» Autant il fut étonné de leur folie, autant le
» furent-ils de voir un maintien raisonnable.
» Ils ne doutèrent pas qu'il n'eût perdu l'esprit,
» parce qu'ils ne lui voyaient rien faire de ce
» qu'ils faisaient : ce fut donc à qui lui don-
» nerait le plus de coups ; on le pousse, on le
» tiraille, on le secoue, on l'accable ; tantôt cul-
» buté, tantôt relevé, il se sauve chez lui, cou-
» vert de boue et demi-mort, bien heureux en-
» core de s'être tiré de leurs mains à si bon
» marché. Cette fable est l'image du monde et
» de ceux qui le composent. Le monde est la
» ville remplie d'un peuple furieux ; la convoi-
» tise est la pluie dont on est inondé ; il s'y est
» joint un orgueil et une méchanceté qui ont
» enveloppé tous les hommes. Si quelqu'un en
» a été préservé par l'assistance de Dieu, on le
» regarde comme un fou, on le tourmente, on
» le persécute, parce qu'il ne pense pas comme
» les autres [28]. »

Giraud Riquier de Narbonne, attaché au roi de Castille, Alphonse X, et vivant à la fin du treizième siècle, est un des troubadours dont on a conservé le plus d'ouvrages. Il fleurit dans un temps où les poètes cherchaient à se distinguer

par des innovations, de la foule de leurs devanciers. Il a laissé des pastourelles, des aubades, des sérénades, des retrouanges, des épîtres et des discours en vers [29]. Il a varie, autant qu'il a pu, la forme de sa poésie ; mais il n'a point su mettre autant de nouveauté dans le fonds ; ses discours en vers, ses poëmes didactiques, ne contiennent guère que des idées communes, et de la morale triviale. Cependant on y reconnaît toujours un homme honnête, et qui ne manquait pas de fierté. Son plus long poëme, de beaucoup, est une supplication adressée au roi Alphonse de Castille, pour qu'il relève l'état de jongleur de l'avilissement où il était tombé, depuis que des charlatans, qui amusent le peuple par leurs bouffonneries, qui font danser des singes et des boucs, et qui chantent sur les places publiques des chansons grossières, portent le même nom que les poètes des cours. Il demande que par son autorité royale, Alphonsé sépare tous les hommes, confondus sous le nom de jongleurs, en quatre classes bien distinctes ; les docteurs en l'art de trouver, les simples troubadours, les jongleurs, et les bouffons. Ce poëme, qui est de l'année 1275, est un des derniers soupirs de la poésie provençale [30]. Le troubadour était déjà témoin de la chute de son art ; il survivait à sa gloire, à sa littérature, à la langue qui l'avait illustré, Sa situation rappelle celle d'Ossian, dans le dernier de ses poëmes, lorsqu'il renonce à une harpe, dont la race des hommes nouveaux ne sait plus apprécier les sons. Mais quelle différence entre les deux poëmes ! quelle différence, lorsque le jongleur de Narbonne ne songeait qu'à sa vanité, tandis que le chantre de Morven ne voit plus que ses pertes, Oscar, Malvina, son pays et sa gloire, auxquels il a survécu.

Nous ne chercherons point à faire connaître un plus grand nombre de poètes parmi cette multitude de troubadours, qui se présentent tous sur un même rang, avec des prétentions égales à une célébrité qu'ils n'ont

point pu obtenir. Une extrême monotonie règne dans leurs ouvrages, et il serait difficile de faire des portraits individuels, lorsque les mêmes traits conviennent à tous. Nous avons vu la poésie provençale, née dans le onzième siècle, se répandre dans tout le midi de la France, une partie de l'Espagne et de l'Italie, faire le plaisir de toutes les cours, animer tous les festins, se mettre à la portée de toutes les classes de la nation, et nous la voyons parvenue au milieu du treizième siècle sans avoir fait aucun progrès sensible. Ce qu'on avait trouvé dans les premières chansons de Guillaume IX, comte de Poitiers, on le retrouve dans les dernières de Giraud Riquier, ou de Jean. Estève : un langage à peu près toujours le même, et qui ne semble différer que par la plus ou moins grande négligence des copistes, ou peut-être par la plus grande prétention des derniers poètes, qui, pour se donner le mérite de rimes rares et difficiles, avaient gâté la langue, et augmenté son obscurité et ses irrégularités ; une galanterie toute semée d'hyperboles ; de la tendresse faite avec de l'esprit plutôt qu'avec du sentiment ; des chansons d'amour toujours de même nature ; toujours des portraits d'une belle qui ressemblent à toutes, et qui ne peignent rien ; toujours des exagérations sur son mérite, sur sa naissance, sur son caractère ; toujours des pleurs, des soumissions, des prières, qu'on ne saurait distinguer l'une d'avec l'autre, et qui affadissent le cœur. Des sirventes satiriques, où la grossièreté et l'injure tiennent lieu de nouveauté et d'esprit ; des tensons, où les lieux communs de la galanterie sont débattus sans piquant et sans finesse ; des sextines, des retrouanges, des redondes, où la gêne de la rime chasse la pensée ; et jamais une grande conception poétique, jamais une invention épique ou tragique, jamais un mouvement vraiment sensible ; jamais une gaîté franche, ou fondée sur autre chose que sur des offenses aux bonnes mœurs. On est vraiment étonné de ce résultat, après avoir parcouru les ouvrages de près de deux cents

troubadours, dont les poésies ont été recueillies par M. de Sainte-Palaye, et extraites par Millot. Cet enthousiasme de poésie, qui avait saisi toute une nation, faisait attendre bien autre chose. L'oreille harmonique que supposait l'invention de tant de formes de vers, la sensibilité, la mobilité , qui s'étaient peintes dans les premiers chants des troubadours ; la richesse d'images qu'ils avaient empruntée de l'Orient, ou trouvée dans leur propre fantaisie ; tout faisait espérer qu'un vrai poète ne tarderait pas à naître au milieu d'eux. L'art de la versification chez les Italiens, chez les Espagnols, chez toutes les autres nations, ne commença pas, à beaucoup près, d'une manière aussi brillante. A mesure qu'on avance, on se détrompe de ses espérances, on se dégoûte de ce qu'on a aimé, et l'on applaudit presque au jugement du public, qui, sans connaître les troubadours, leur a refusé toute célébrité ; qui laisse leurs ouvrages ensevelis dans des manuscrits de difficile accès, et en danger de se perdre pour jamais ; qui, enfin, a condamné leur langue, cette première-née de l'Europe ; cette langue sonore et harmonieuse, souple comme l'italien, retentissante comme l'espagnol, mais stérile sans doute, puisqu'un vrai génie n'est jamais venu l'animer. Cette stérilité des Provençaux, cette décadence si prompte, et qui a suivi de si près la plus grande splendeur, demandent cependant à être expliqués ; car, après le treizième siècle, les troubadours se turent, et tous les efforts des comtes de Provence, qui prenaient le titre de rois de Naples, des magistrats de Toulouse, et des rois d'Aragon, pour réveiller leur talent, par des cours d'Amour et des jeux floraux, demeurèrent sans efficace.

Les troubadours ont eux-mêmes attribué leur décadence à l'avilissement où étaient tombés les jongleurs, avec lesquels on les confondait. Faire un métier de l'amusement des riches et des puissans, vendre le rire et les délassemens, c'est toujours dégrader son propre caractère. Lorsqu'on demande un salaire pour la gaieté et les bons

mots, on entre nécessairement en rivalité avec les plus vils bouffons ; et ceux-ci, en s'adressant à la populace, réussiront mieux peut-être à se faire admirer, à s'enrichir, que les hommes du talent le plus distingué et le plus fait pour plaire aux gens de goût. Les jongleurs, en effet (joculatores), se présentaient dans les carrefours avec des habits grotesques ; ils attiraient la foule par des danses de singes, des tours de passe-passe, des grimaces et des lazzis ridicules. C'est ainsi qu'ils préparaient leur auditoire à entendre les vers qu'ils voulaient lui chanter, et ils allaient au-devant de toutes les espèces d'outrages, pourvu qu'ils leur fussent bien payés. Les troubadours les plus distingués, lorsqu'ils se présentaient chez les seigneurs et les princes, y étaient souvent introduits sous le même nom de jongleurs. Si on leur faisait souvent l'accueil dû au talent, si les plus grandes dames les admettaient souvent à leur familiarité, même à leur amour ; souvent aussi on leur faisait sentir qu'on les regardait comme d'une classe subalterne, et le mécontentement légitime qu'ils excitaient par leurs mauvaises mœurs, leur irritabilité , et leur insatiable avarice ; la jalousie, enfin, des époux offensés par leurs intrigues, attiraient souvent sur eux des outrages qui les avilissaient. Dans une situation si contraire au sentiment de fierté , qui appartient au génie, il était difficile qu'un caractère vraiment noble pût développer les talens qu'il avait reçus en partage.

Cependant tous les troubadours ne faisaient pas métier de l'art des vers : un assez grand nombre de souverains, de hauts barons et de chevaliers s'étaient adonnés à la poésie, pour lui conserver la noblesse de son origine, et cela pendant toute la durée de la littérature provençale ; car Frédéric, roi de Sicile, qui mourut en 1326, est le dernier des troubadours recueillis par M. de Sainte-Palaye, comme le comte de Poitou en est le premier.

Mais l'art des troubadours avait en lui-même une cause plus immédiate de destruction, tétait la profonde ignorance

de ceux qui le professaient, et l'impossibilité où ils étaient de rattacher leur poésie à rien de plus grand qu'eux-mêmes. Quelques-uns seulement, et en petit nombre, savaient la langue latine ; il est facile d'en juger par la prétention que ceux-là mettent à leurs citations, non dé traits poétiques, mais de phrases demi-barbares empruntées à l'école ; aucun ne connaissait les auteurs que nous nommons classiques. Dans le Trésor de Pierre de Corbian [31], où il fait parade de sa science, et croit étaler la somme de toutes les connaissances humaines, il ne nomme qu'un seul de tous les poètes latins, c'est Ovide, qu'il qualifie de menteur, et il n'indique nullement qu'il l'ait lu. Dans les extraits de deux cents troubadours, j'ai à peine trouvé trois ou quatre passages qui se rapportent ou à l'ancienne mythologie ou à l'histoire ancienne ; encore ne rendent-ils témoignage que d'une connaissance vague et incertaine, telle que pouvait la donner un sommaire fait par quelque moine ignorant. Aucun modèle n'était présenté aux yeux des troubadours, excepté les chants des Arabes, dont leurs premiers maîtres avaient eu connaissance, et qui avaient perverti leur goût. Ils n'avaient aucune idée de l'élégance des anciens, et moins encore de leur invention, de la nécessité de nourrir leurs chants par des pensées nouvelles, et dé les lier à une action. Il n'y a pas, dans tous ceux de leurs ouvrages qui se sont conservés, le plus petit essai dans le genre épique, quoique les grandes révolutions au milieu desquelles ils vivaient, les événemens d'un intérêt général dont ils étaient les témoins et souvent les acteurs, dussent naturellement les appeler à les raconter d'une manière animée, à en faire l'histoire comme les poètes la conçoivent et l'écrivent, pour qu'elle pût être chantée de bouche en bouche. On cite, il est vrai, une Histoire de la Conquête de Jérusalem, par le chevalier Béchada, limousin ; mais elle est perdue, et nous ne pouvons savoir si ce n'était pas tout simplement une

chronique rimée, comme on en écrivit plusieurs dans le nord de la France. Un vrai mérite, un vrai talent employé sur un sujet si national, si vivement senti par tous les chevaliers, aurait sûrement sauvé de l'oubli le poëme de Béchada. Les troubadours étaient loin d'avoir une idée du théâtre, ou d'aucune représentation dramatique, quoique les deux Nostradamus, avec leur ignorance et leur inexactitude habituelles, donnent le nom de tragédies et de comédies à des ouvrages qui le méritaient comme l'Enfer du Dante méritait le nom de comédie. Privés de toutes les richesses de l'antiquité, les troubadours en avaient très-peu à puiser en eux-mêmes. Les Allemands, qui ont nommé la poésie moderne romantique ont regardé toute la littérature des nations romanes, comme née du christianisme, ou lui étant du moins étroitement alliée ; mais les poëmes provençaux n'indiquent point cette origine. Il y en a très-peu de religieux, aucun d'enthousiaste, aucun où les mystères du christianisme soient liés à l'action ou aux sentimens ; et lorsque, par hasard, la religion entre dans des vers qui ne sont pas des hymnes à la Vierge, imités et affaiblis des chants latins de l'église, c'est toujours comme profanation. Bernard de Ventadour, en comparant un baiser de sa dame aux plus douces joies du paradis, ajoute que ses faveurs lui font éprouver ce que dit le psalmiste, « qu'un jour » dans ses parvis vaut mieux que cent ailleurs ». Arnaud de Marveil appelle sa dame « parfaite
» image de la Divinité, devant qui tous les rangs
» s'égalisent. Si Dieu le laisse jouir de son amour,
» il croira, dit-il, que le paradis est privé de liesse
» et de joie ». Plusieurs se sont fait délier devant l'église des sermens qu'ils avaient faits à une maîtresse mariée, et dispenser de l'adultère par un prêtre ; d'autres, au contraire, ont fait dire des messes, brûler des cierges et des lampes devant les autels pour se rendre leur dame favorable. Telle est la seule manière dont la religion soit traitée par les poètes provençaux ; on les voit entravés par

les chaînes glacées de la superstition, et jamais animés par le feu de l'enthousiasme. Leur religion était étrangère à leur cœur ; mais la crainte qu'elle inspirait demeurait comme un poids sur leur esprit. Tantôt, dans une folle sécurité, ils se jouaient de cette crainte ; tantôt elle reprenait tout son empire, et les faisait agir avec tremblement. Jamais leur croyance ne leur fournissait ni une image brillante, ni un sentiment animé. J'en excepte quelques morceaux sur les croisades, que j'ai déjà rapportés ; mais on aura pu observer que l'enthousiasme militaire, le seul qu'on y aperçoive, n'a pas plus de chaleur que dans des chants guerriers de la même époque, dont le sujet est purement temporel.

Il n'est pas facile d'en rendre raison ; mais l'imagination romanesque elle-même était fort rare chez les troubadours, tandis que les trouvères, les poètes et les conteurs des pays au nord de la Loire, ont inventé ou perfectionné tous les anciens romans de chevalerie. Les nouvelles des troubadours n'ont rien de romanesque ni de guerrier : ce sont toujours des personnages allégoriques, Mercy, Loyauté, Pudeur, qui viennent parler et non agir. Dans d'autres inventions poétiques on a soupçonné l'allégorie, on s'est efforcé de trouver la clef des fictions ; mais ici la morale se montre presque nue, et elle n'est pas assez piquante pour qu'on ne lui regrette pas un peu plus de vêtemens.

Ainsi la poésie provençale ne trouvait nulle part autour de soi de la nourriture ; ni connaissances classiques, ni mythologie empruntée, ni mythologie propre, ni même imagination romanesque ; c'est une belle fleur née sur un terrain stérile ; tout autre soin de culture ne peut lui être avantageux, si on ne lui fournit d'abord des sucs nourriciers. Les Grecs, il est vrai, qui n'avaient pas eu de maîtres, avaient tout trouvé en eux-mêmes ; mais outre qu'il n'appartient pas à d'autres peuples de se comparer aux Grecs, sir richement doués par la nature ; la culture de

ceux-ci avait été progressive ; aucune impulsion étrangère ne les avait fait sortir de la bonne route ; la raison, l'imagination et la sensibilité s'étaient développées en même temps, et étaient toujours demeurées dans une heureuse harmonie ; tandis que chez les Provençaux l'imagination avait reçu une fausse direction par le premier mélange avec les Arabes : la raison était ou absolument négligée, ou pervertie par l'étude de la théologie scolastique, et d'une philosophie inintelligible ; le sentiment abandonné à lui-même, ou s'affadissait par la monotonie de l'expression, ou s'altérait en empruntant un langage précieux et affecté , qui semblait être en harmonie avec celui des écoles.

Cependant il est impossible de prévoir quelle aurait été l'influence d'un seul homme de génie sur la langue et la littérature provençales. Si le Dante était né dans un des pays de la langue d'Oc, s'il avait uni fortement dans un grand poëme toute la haute mythologie du catholicisme, avec les pensées, les intérêts, les passions d'un chevalier, d'un homme d'Etat, d'un croisé , il aurait révélé des richesses inconnues à ses contemporains ; il aurait trouvé de nombreux imitateurs ; et, par son impulsion seule, la langue provençale vivrait encore, et serait peut-être aujourd'hui la plus cultivée, comme elle est la plus ancienne de l'Europe méridionale. Mais, dans ces mêmes régions, le fanatisme alluma un incendie qui fit rétrograder l'esprit humain ; et la croisade contre les Albigeois, dont nous nous occuperons dans le prochain chapitre, décida des destinées de la Provence.

CHAPITRE VI.

Guerre des Albigeois ; derniers Poètes de la Langue Provençale en Languedoc et en Catalogne.

LA guerre civile la plus meurtrière, la persécution la plus implacable répandirent la désolation dans le pays où florissait la poésie provençale ; des haines acharnées y portèrent la dévastation et le carnage : elles accablèrent le peuple chez qui avait fleuri la gaie science, et elles exilèrent ainsi la poésie de sa première patrie. Les troubadours, qui comptaient pour vivre sur l'hospitalité et la libéralité des seigneurs, ne trouvaient plus dans les châteaux désolés, que des nobles ruinés par la guerre, et souvent réduits au désespoir par le massacre d'une partie de leurs familles : ceux mêmes qui s'étaient associés aux vainqueurs, avaient emprunté d'eux leurs haines féroces et leur fanatisme ; comme eux ils s'enivraient de sang humain ; les vers n'avaient plus d'attrait pour eux, et le langage de l'amour leur paraissait hors de la nature. Pendant tout le treizième siècle, les chants des troubadours furent pleins des souvenirs de cette fatale guerre ; ses fureurs étouffèrent chez eux le génie, au moment peut-être où il allait prendre les plus grands développemens, et la langue et la poésie s'éteignirent dans le sang.

L'excessive corruption du clergé avait été, comme nous l'avons vu, l'objet des satires de tous les troubadours ; sa cupidité, sa fausseté et sa bassesse l'avaient rendu odieux à la noblesse et au peuple : on voyait les prêtres et les

moines sans cesse occupés à dépouiller les malades, les veuves, les orphelins, tous ceux que la faiblesse de leur âge, ou le malheur des circonstances mettaient dans leur dépendance. On les voyait ensuite dissiper dans la débauche et l'ivrognerie l'argent qu'ils avaient extorqué par de honteux artifices ; aussi le troubadour Raymond de Castelnau s'écrie-t-il, « Que si Dieu sauve ceux dont
» tout le mérite est d'aimer la bonne chère, et
» de faire la cour aux femmes, les moines noirs,
» les moines blancs, les templiers, les hospita-
» liers et les chanoines gagneront le ciel ; mais
» qu'alors Saint-Pierre et Saint-André ont été
» bien dupes de souffrir tant de tourmens pour
» un paradis qui coûte si peu aux autres » [32]. Les gentilshommes avaient tant de mépris pour ce clergé corrompu, qu'ils ne voulaient jamais destiner leurs enfans à la prêtrise, et c'étaient leurs valets et leurs fermiers auxquels ils accordaient les bénéfices dont ils avaient le patronage. Dans le peuple, on disait proverbialement,
« j'aimerais mieux être prêtre, que d'avoir fait
» une chose aussi honteuse » [33].

Pendant que le respect pour l'église était aussi fortement ébranlé, les Pauliciens avaient apporté d'Orient une croyance plus simple et des mœurs plus pures. La secte chrétienne réformée des Pauliciens s'était répandue, pendant le septième siècle, d'Arménie dans toutes les provinces de l'Empire Grec. Les persécutions de Théodora, en 845, et celles de Bazile le Macédonien (867-886), après en avoir fait périr plus de cent mille, forcèrent les autres à se réfugier, partie chez les Musulmans, partie chez les Bulgares. Une fois à l'abri des persécutions, leur église fit de rapides progrès ; les Bulgares, qui avaient établi entre l'Allemagne et le Levant un grand commerce par le Danube, répandirent leurs opinions dans le nord de l'Europe, et préparèrent les voies aux Hussites de Bohême ;

les Pauliciens, sujets des Musulmans, arrivèrent par l'Espagne dans le midi de la France et en Italie. On leur donna, en-Languedoc et en Lombardie, le nom de Paterins, à cause de leur résignation à toutes les souffrances qu'on leur infligeait partout où s'étendait l'autorité pontificale, et ensuite le nom d'Albigeois, parce qu'ils se multiplièrent surtout dans le diocèse d'Alby. D'après la conférence rapportée par l'abbé de Foncaude [34], ces sectaires, qu'on avait accusés d'abord de partager les opinions de Manès sur les deux principes, différaient seulement de l'église romaine, en ce qu'ils niaient la souveraineté du pape, le pouvoir des prêtres, l'efficacité des prières pour les morts, et l'existence du purgatoire. Persécutés dans les autres parties de la chrétienté, ils trouvèrent une sage tolérance dans le comté de Toulouse, la vicomté de Béziers, et l'Albigeois : ils s'y multiplièrent surtout par les prédications de maître Sicard Cellerier, un de leurs plus éloquens pasteurs. A cette époque, tous les Provençaux, enrichis par le commerce des Maures et des Juifs, et appelés à converser sans cesse avec eux, respectaient la liberté de conscience ; tandis que les peuples au nord de la Loire étaient soumis au pouvoir des prêtres, et dominés par le fanatisme. Les Espagnols, plus éclairés encore que les Provençaux, et plus rapprochés aussi du temps où ils avaient dû réclamer pour eux-mêmes la liberté d'opinions sous le joug des Musulmans, étaient aussi plus tolérans. Ils n'avaient pas encore commencé leurs longues guerres avec l'Eglise ; mais un siècle entier avant les vêpres siciliennes, les rois d'Aragon s'étaient déclarés les protecteurs de tous ceux que les papes persécutaient, et, à l'envi avec les rois de Castille, ils furent tantôt médiateurs pour les Albigeois, tantôt leurs défenseurs à main armée.

Des missions furent entreprises dans le haut Languedoc, en 1147 et en 1181, pour convertir ces hérétiques, mais avec peu de succès, aussi long-temps qu'on n'employa pas

la force armée. La réforme faisait chaque jour des progrès. Bertrand de Saissac, tuteur du jeune vicomte de Béziers, avait adopté lui-même les opinions nouvelles ; elles se répandaient aussi hors du Languedoc, et elles avaient gagné de puissans partisans dans le Nivernois, Le pape Innocent III, résolu à détruire, ces sectaires qu'il avait déjà écrasés en Italie, envoya, dès l'an 1198, deux religieux de Cîteaux, avec le pouvoir de légats à latere, pour les rechercher et les poursuivre. Ces moines, ambitieux d'étendre le pouvoir déjà inoui qui leur avait été accordé, ne s'attaquèrent pas aux hérétiques seuls, qu'ils punissaient par l'exil et la confiscation des biens, ils se brouillèrent avec tout le clergé régulier, qui cherchait à protéger son pays contre des procédures aussi violentes : ils suspendirent l'archevêque de Narbonne et l'évêque de Béziers ; ils déposèrent l'évêque de Toulouse et celui de Viviers, et ils élevèrent au siége de Toulouse Fouquet de Marseille, troubadour qui avait auparavant acquis quelque réputation par ses vers galans ; mais qui, dégoûté du monde, s'était depuis peu jeté dans un cloître, et qui ne respirait plus que fanatisme et persécution [35]. Pierre de Castelnau, le plus emporté des légats du pape, étonné de n'avoir pas des succès plus rapides dans la conversion des hérétiques, accusa le comte Raymond VI de Toulouse de les favoriser, parce que ce prince, doux et timide, se refusait aux procédures sanguinaires qu'il lui suggérait. Il s'emporta jusqu'à l'excommunier, en 1207, et mettre l'interdit sur tous ses Etats. Dans une conférence, tenue un an plus tard, il l'outragea de nouveau de la manière la plus violente, et ce fut sans doute à cette occasion qu'il prit querelle avec un gentilhomme du comte : celui-ci le suivit jusqu'au bord du Rhône, comme il s'en retournait, et l'y tua le 15 janvier 1208. Le meurtre de ce moine, déjà souillé de tant de sang, attira les derniers malheurs sur tout le Languedoc. Innocent III écrivit au roi de France, à tous les

princes et hauts barons, à tous les métropolitains et les évêques, pour les exhorter à venger le sang qui avait été versé, et à extirper l'hérésie. Toutes les indulgences, tous les pardons de la croisade furent promis à ceux qui extermineraient des hérétiques, pires cent fois que les Sarrasins ou les Turcs. Près de trois cent mille combattans se rassemblèrent pour cette boucherie, et les plus grands seigneurs de la France, les hommes les plus vertueux, et peut-être les plus doux, crurent servir Dieu en s'armant contre leurs frères. Raymond VI, effrayé de cet orage, se soumit à tout ce qu'on exigea de lui ; il livra ses forteresses, il marcha lui-même à la croisade contre ses plus fidèles sujets ; et cependant, par celte honteuse faiblesse, il n'échappa point à la haine ou à la vengeance du clergé. Mais Raymond Roger, vicomte de Béziers, son jeune et généreux neveu, sans partager les opinions des sectaires, ne voulut pas consentir aux atrocités qu'on se proposait d'exercer sur eux dans ses Etats ; il encouragea ses sujets à la défense ; il s'enferma dans Carcassonne, tandis que ses lieutenans défendaient Béziers, et il attendit avec courage l'attaque des croisés.

Je ne veux point me laisser entraîner à raconter cette affreuse guerre, dont l'intérêt m'attire malgré moi : elle n'appartient à notre sujet qu'autant qu'elle fut la ruine de la poésie provençale. Béziers fut pris d'assaut le 22 juillet 1209 ; quinze mille habitans, suivant la relation que l'abbé de Cîteaux adressa au pape [36] ; soixante mille, suivant d'autres contemporains, furent passés au fil de l'épée, et la ville, après un massacre universel, non pas de ses habitans seulement, mais de tous les paysans du voisinage qui s'y étaient enfermés, fut réduite en cendres. L'ancien historien provençal me semble, par son langage naïf, augmenter l'horreur de ce tableau [37].

« Dans la ville de Béziers sont entrés, où fut
» fait le plus grand meurtre de gens que jamais

» fut fait en tout le monde ; car là ne fut épargné
» vieux ni jeune, non pas même les enfans à la
» mammelle ; ils les tuaient et meurtrissaient :
» laquelle chose vue par lesdits de la ville, se
» retirèrent ceux qui le purent dans la grande
» église de Saint-Nazaire, tant hommes que
» femmes. Les chapelains d'icelle, quand ils s'y
» retirèrent, firent sonner les cloches jusqu'à
» ce que tout le monde fût mort. Mais il n'y eut
» ni son de cloches, ni chapelains en habits pon-
» tificaux, ni clercs,qui pussent empêcher que
» tous ne passassent par le tranchant de l'épée.
» Un tant seulement ne s'échappa, qu'ils ne
» fussent tous morts et tués. Ce fut la plus
» grande pitié qui jamais depuis se soit ouïe ou
» faite ; et la ville pillée, ils y mirent le feu par-
» tout, tellement que toute entière elle fut pillée
» et brûlée avec tout ce qui se trouvait dedans,
» comme elle demeure jusqu'à ce jour. Il n'y
» demeura chose vivante au monde, et ce fut
» une cruelle vengeance, d'autant plus que ledit
» vicomte n'était point hérétique ou de leur
» secte ».

J'ai rapporté ce fragment pour montrer que la langue provençale avait alors, non-seulement des poètes, mais des écrivains en prose ; elle se formait comme l'italien, comme lui son mérite était dans la naïveté ; l'historien anonyme, dont nous empruntons ce passage, rappelle l'historien Florentin Villani, par sa candeur et son talent de peindre. Peut-être la langue était-elle au moment de s'épurer et de se fixer, peut-être des écrivains en prose allaient-ils donner un nouveau mouvement à la littérature, lorsque ces massacres et l'asservissement de la Provence détruisirent le caractère national.

Le vicomte de Béziers ne perdit point courage après cet horrible événement, et les braves habitans de Carcassonne

renouvelèrent le serment de s’attacher à lui, et de se défendre mutuellement. Ils repoussèrent plusieurs assauts avec avantage ; Pierre II, roi d’Aragon, vint offrir sa médiation, et solliciter l’indulgence des croisés en faveur du vicomte de Béziers, son ami et son parent. Tout ce qu’il put obtenir des prêtres, qui dirigeaient l’armée, fut une offre de le laisser sortir lui treizième. Tout le reste des habitans de Carcassonne devait être réservé pour une boucherie semblable à celle de Béziers. Le vicomte répondit qu’il se laisserait plutôt écorcher vif que d’abandonner un seul de ses concitoyens, et il continua à se défendre avec une valeur indomptable. Il fut enfin trompé par une négociation perfide ; il fut fait prisonnier au mépris du sauf-conduit qui lui avait été donné pour venir traiter, et livré au comte de Montfort, il fut ensuite empoisonné dans sa prison. Les habitans de Carcassonne, selon l’anonyme, s’échappèrent de nuit par une casematte ; selon d’autres, on leur permit de sortir en chemises ; et l’on n’en retint que quatre cents qu’on fit brûler, et cinquante qu’on fit pendre. Le légat voulut ensuite donner la vicomté de Béziers à un nouveau seigneur ; mais le duc de Bourgogne, le comte de Nevers, et le comte de Saint-Paul, honteux des crimes et des trahisons auxquelles cette acquisition était due, refusèrent ce présent odieux. Le seul Simon de Montfort, le plus féroce, le plus ambitieux et le plus perfide des croisés, consentit à s’en charger ; il en fit hommage au pape, il se fit livrer l’ancien vicomte pour s’en défaire, et il ne tarda pas à chercher querelle à Raimond VI, comte de Toulouse, pour le dépouiller à son tour. Nous ne suivrons pas ce conquérant dans l’affreuse guerre par laquelle il dévasta tout le midi de la France. Ceux qui avaient échappé au sac des villes étaient ramenés sur les bûchers. De 1209 à 1229, on ne vit que massacres et que supplices ; et tandis que la religion était écrasée, les lumières étouffées, et l’humanité foulée aux pieds, l’ancienne maison des comtes de Toulouse finit, en 1249, dans la personne de Raymond

VII ; et ce comté, autrefois souverain, fut réuni à la France par Saint-Louis. Peu d'années auparavant la maison de Provence s'était éteinte, en 1245, dans la personne de Raymond Bérenger IV, et Charles d'Anjou, le farouche conquérant du royaume de Naples, avait recueilli son héritage. Les maisons souveraines disparaissaient du midi de la France. Les Provençaux et tous les peuples de la langue d'Oc tombaient dans la dépendance d'une nation rivale, pour laquelle ils montraient alors la plus violente aversion. Dans leur oppression, ils firent entendre encore quelques chants de douleur, et bientôt après les Muses s'envolèrent de cette terre arrosée de sang.

Quelques troubadours s'étaient unis aux persécuteurs : le plus célèbre est le farouche Fouquet, évêque de Toulouse, qui se rendit plus odieux encore par d'infâmes perfidies, que par les supplices qu'il ordonnait. Trahissant également son prince et son troupeau, il entra dans toutes les intrigues de Simon de Monfort pour dépouiller Raymond VI de ses Etats. Il forma dans Toulouse même, une troupe d'assassins, qu'il nomma la Compagnie blanche, à la tête de laquelle il allait massacrer ceux qu'il soupçonnait de favoriser l'hérésie. Il se trouva ensuite dans l'armée de Simon de Monfort, lorsque par deux fois elle forma le siège de Toulouse. Au second siége, tous les croisés, tous les alliés de Montfort l'invitaient à la clémence ; Fouquet seul le sollicita de dépouiller les habitans de Toulouse de tous leurs biens, et de mettre les plus distingués en prison. Il entre ensuite dans Toulouse, il annonce à ses diocésains qu'il a obtenu leur grâce ; il les invite seulement à s'aller jeter aux pieds de Montfort : les Toulousains sortent en foule, mais on les charge de fers, à mesure qu'ils entrent dans le camp ; et Fouquet profite de leur absence pour faire piller la ville par ses soldats. Cependant il s'y trouve encore assez de gens armés pour faire résistance ; le combat recommence, et son issue était douteuse ; Fouquet se présente de nouveau au peuple furieux, il s'engage

solennellement à faire remettre en liberté tous les prisonniers ; il donne pour garantie son serment et celui de l'abbé de Cîteaux, mais il demande qu'en retour, les Toulousains lui livrent leurs armes et leurs tours. Ses diocésains furent assez insensés pour se fier encore une fois aux sermens de leur évêque ; mais dès que les armes furent livrées, Fouquet, par son autorité pontificale, délia Simon de Montfort du serment qu'il avait prêté ; les prisonniers furent dispersés dans des cachots où ils périrent presque tous ; et la ville, sous peine d'être rasée, fut forcée à payer trente mille marcs d'argent. Fouquet mourut en 1231 ; ses crimes ont été considérés comme lui ouvrant l'entrée du ciel. C'est un des saints dont l'ordre de Cîteaux se glorifie ; il est qualifié de Bienheureux. Pétrarque le nomme avec distinction dans son Triomphe d'Amour ; le Dante le voit en paradis parmi les âmes des élus. Comme troubadour, il n'est resté de ce fanatique que des vers d'amour, adressés à Azalaïs de Roquemartine, femme du vicomte de Marseille, qu'il s'efforçait de séduire.

On voit paraître, plus en caractère dans ses poésies, Isarn, missionnaire dominicain, et inquisiteur, qui, dans une pièce de huit cents vers alexandrins environ, soutient une controverse avec un Albigeois, qu'il veut convertir [38]. Sa manière de raisonner, c'est de l'accabler des injures les plus grossières, de lui présenter à la fois tous les dogmes les plus difficiles à comprendre, et d'exiger sa soumission ; enfin, de le menacer à chaque phrase du bûcher, de la torture et de l'enfer. « Si tu ne veux pas le
» croire, lui dit-il, vois, ce feu te brûlera, qui
» brûle déjà tes compagnons ». Ou bien : « Et
» parce que tu n'es pas obéissant à cette volonté
» de Dieu et de Saint-Paul, parce qu'elle ne
» peut entrer dans ton cœur, ni passer par tes
» dents ; le feu se prépare, et la poix et les
» tourmens par où tu devras passer [39] ». Si

l’on pouvait oublier l’horreur que doit exciter l’inquisition, cette pièce seule serait suffisante pour la ranimer.

Mais de beaucoup le plus grand nombre des troubadours détestaient également et la croisade, et la domination des Français. Tomiers et Palazis, deux gentilshommes de Tarascon, invoquent dans leurs sirventes les secours du roi d’Aragon pour le comte de Toulouse ; ils dévouent à l’infamie le prince d’Orange, qui avait abandonné le comte de Toulouse, son seigneur direct ; ils répètent aux Provençaux qu’il vaut mieux se défendre que de se laisser tuer en prison. Une ballade guerrière, dont le refrain est : « Seigneur, ayons de la fermeté , et soyons » sûrs d’être secourus » , transporte en quelque sorte sur le champ de bataille, parmi les malheureux provençaux qui se défendaient contre cette infâme croisade [40]. Paulet de Marseille ne pleure pas sur la croisade, déjà terminée de son temps, mais sur l’asservissement de la Provence à Charles d’Anjou. Le poète déplore la honte de la Provence pour avoir eu part à la guerre de Naples, souillée par le meurtre juridique de Conradin, et la prison de Henri de Castille. Enfin, dans une pastourelle très-curieuse, il exprime la haine universelle du peuple pour ses nouveaux maîtres, son attachement aux Espagnols, et sa persuasion que le roi d’Aragon avait seul droit à la souveraineté de la Provence [41]. Boniface III de Castellane semble ressentir plus vivement encore l’affront fait aux Provençaux par cette domination étrangère, en même temps qu’il les accuse d’avoir mérité par leur lâcheté l’opprobre d’être soumis à une nation rivale. Il s’efforce de toute manière de les faire sortir de cette langueur ; il veut animer à la vengeance Jacques I^{er} d’Aragon, dont le père, Pierre II, avait été tué en 1213, à la bataille de Muret, où il prenait la défense du comte de Toulouse et des Albigeois. Castellane réussit enfin à exciter Marseille à la révolte ; il se mit à la tête des insurgés : mais Charles d’Anjou ayant menacé la ville d’un

siège, Castellane lui fut livré ; il eut la tête tranchée, et tous ses biens furent confisqués [42]. Enfin, le poète satirique de la langue provençale, Pierre Cardinal, dont les vers exprimaient toujours les passions impétueuses, semble pénétré d'horreur par la conduite des croisés. Tantôt il peint la désolation des pays qui furent le théâtre de la guerre ; tantôt il s'efforce de rendre le courage au comte de Toulouse. « L'archevêque de
» Narbonne, dit-il, et le roi de France ne sont
» point assez habiles pour faire un homme
» d'honneur d'un méchant homme (de Simon
» de Montfort). Ils peuvent bien lui donner
» de l'or, de l'argent, des habits, des vins et des
» vivres ; mais de la bonté, il n'y a que Dieu
» qui en donne.... Savez-vous quel sera son
» partage dans toute cette guerre ? les. cris,
» l'effroi, le spectacle terrible qu'il aura eu
» sous les yeux, les pertes et les maux qu'il
» aura soufferts ; ce sera, je l'assure, l'équi-
» page dans lequel il reviendra du tournois [43] ». Montfort périt, il est vrai, dans une action devant Toulouse, le 25 juin 1218 ; mais ce fut après avoir joui long-temps des dépouilles sanglantes du comte Raymond VI.

Pendant que tous les pays de la langue d'Oc étaient florissans, que les comtes de Provence et ceux de Toulouse, rivaux en richesse et en puissance, attiraient à leur cour les poètes les plus distingués, tous les princes et les peuples voisins s'étaient efforcés d'apprendre une langue qui semblait réservée à l'amour et à la galanterie. Les dialectes des autres pays ne s'étaient point encore fixés, et on les regardait comme des patois, à côté du pur parler provençal. Tout le nord de l'Italie recevait avec empressement des leçons des troubadours. ; Azzo VII d'Este les appelait à sa cour à Ferrare, et Gérard de Camino à Trévise ; le marquis de Montferrat les avait

introduits jusqu'en Grèce, dans son royaume de Thessalonique. Mais la croisade des Albigeois fit perdre entièrement aux Provençaux l'influence qu'ils avaient conservée jusqu'alors sur l'Italie. Le pays d'où il était sorti tant de poètes gracieux n'était plus occupé que de carnage et de supplices ; car, après la guerre générale, les massacres et les persécutions ne cessèrent point, non plus que la résistance, jusqu'au règne de Louis XIV, où la guerre des Camisards termina en quelque sorte la longue tragédie des Albigeois. On avait horreur d'une langue qui ne semblait plus faite que pour des complaintes funestes ; peut-être aussi les Italiens craignirent-ils qu'elle ne servît à répandre le venin de l'hérésie. D'ailleurs, au milieu du siècle, Charles d'Anjou s'était emparé du royaume de Naples ; il y avait attiré les principaux seigneurs de Provence ; et l'Italien, qui, à cette époque même, achevait de se polir, devint, pour les chevaliers provençaux, d'un usage habituel. Le farouche Charles d'Anjou aurait peu contribué à l'avancement de la poésie, soit qu'il eût adopté la langue de sa femme, le provençal, ou celle de ses nouveaux sujets, l'italien ; mais il avait bien une autre puissance pour détruire que pour édifier ; il sacrifia la prospérité du beau pays qu'il avait reçu en dot, à sa passion pour la guerre et à son ambition démesurée ; il accabla ses peuples d'impôts excessifs, il détruisit les libertés et les priviléges de ses barons ; il entraîna au fond de l'Italie tous les hommes en état de porter les armes, et il laissa la Provence désolée, pour porter la désolation dans de nouveaux Etats [44]. Ce fut pendant son règne que finirent ces Cours d'Amour qui avaient long-temps excité l'émulation des poètes, en accordant au talent les plus brillantes récompenses, et contribué à polir les mœurs, en infligeant, au nom de l'opinion publique, une peine à ceux qui manquaient aux lois de la délicatesse. Non-seulement des Cours d'Amour temporaires étaient érigées dans tous

les manoirs des hauts barons, après chaque fête et chaque tournois ; quelques-unes semblent encore avoir reçu une forme plus solennelle, et une existence plus durable. Ainsi, l'on parle de la Cour d'Amour de Pierrefeu, présidée par Stéphanette des Baux, fille du comte de Provence, et composée de dix dames, les plus considérables de tout le pays ; de la Cour d'Amour de Romanin, présidée par la dame de même nom ; de celle d'Aix ; de celle d'Avignon, qui fut établie sous la protection immédiate du pape. Ces quatre Cours paraissent avoir été des corps permanens qui s'assemblaient à des époques fixes, et qui avaient acquis une assez haute réputation de délicatesse et de galanterie, pour qu'on leur soumît des causes d'amour que des Cours subalternes n'osaient décider. On conservait soigneusement leurs arrêts d'Amour ; et Martial d'Auvergne fit, en 1480, une compilation de cinquante-un de ces arrêts, qui ont été ensuite traduits en espagnol par Diego Grazian.

Mais toute cette solennité, tout cet appareil mis à la galanterie et à la poésie, cessèrent lorsque le souverain fut absent, qu'il eut adopté une langue étrangère, et qu'il eut attiré à la cour de Naples les chevaliers et les dames qui auraient pu combattre dans les tournois, et siéger dans les Cours d'Amour. Les successeurs de Charles I^{er}, qui avaient plus que lui des goûts littéraires, furent aussi plus entièrement Italiens ; Charles II, et surtout Robert favorisèrent la littérature italienne ; le dernier fut l'ami et le protecteur de Pétrarque, qui le choisit pour juge avant de recevoir la couronne poétique. On trouve encore quelques poésies provençales qui lui sont adressées ; Crescimbeni rapporte entre autres un sonnet en son honneur, de Guillaume des Amalries [45] ; mais ce sonnet, fait sur une mesure empruntée des Italiens, n'a plus le caractère de l'ancienne poésie provençale. Jeanne I^{re} de Naples, petite-fille de Robert, parut, pendant le séjour

qu’elle fit en Provence, vouloir ranimer l’ancienne ardeur des troubadours, et donner une nouvelle vie à la poésie provençale. La belle Jeanne, dont le cœur s’était montré si tendre et si passionné, semblait plus faite qu’aucune princesse d’Europe pour présider à des Cours d’Amour, et débattre des questions de galanterie ; mais son séjour ne fut pas long en Provence ; pendant qu’elle y vécut, elle fut malheureuse et opprimée, et son retour à Naples (1348) la sépara de nouveau des poètes qu’elle avait encouragés. Jeanne, détrônée trente ans plus tard, adopta un prince français, Louis I^{er} d’Anjou, à qui elle ne put assurer que la possession de la Provence, tandis que le royaume de Naples passait à la maison de Duraz. Mais quoique la Provence, après un siècle et demi, eût de nouveau son souverain dans son sein, les lettres ne trouvèrent pas en lui un protecteur. Louis d’Anjou parlait la langue d’Oui, ou du nord de la France ; il n’avait point de goût pour la poésie de la langue d’Oc ; il fut, ainsi que son fils Louis II, et son petit-fils Louis III, engagé dans des guerres malheureuses en Italie. Son autre petit-fils René , qui prit à son tour, au quinzième siècle, le titre de roi de Naples et de comte de Provence, mit, il est vrai, la plus grande ardeur à ranimer la poésie provençale ; mais il était trop tard : la race des troubadours était éteinte, et les guerres des Anglais qui désolaient la France, ne disposaient point les esprits au renouvellement de la gaie science. Cependant c’est au zèle du roi René que nous devons aujourd’hui les Vies des Troubadours, qui furent recueillies pour lui par le Monge des îles d’Or.

Si l’établissement du souverain de Provence en Italie avait porté un coup funeste à la langue provençale, l’établissement d’un souverain italien en Provence ne lui fut pas moins fatal. Au commencement du quatorzième siècle, la cour de Rome fut transportée à Avignon. Les papes, il est vrai, qui pendant soixante-dix ans y maintinrent le siège

pontifical, étaient tous français de naissance et de la langue d'Oc ; mais comme souverains de Rome et d'une grande partie de l'Italie, ils composaient surtout leur cour d'Italiens, et la langue toscane était devenue d'un usage si habituel dans la ville qu'ils habitaient, que le premier poète du siècle, Pétrarque, vivant à Avignon, et amoureux d'une dame provençale, ne fit jamais usage que de la langue italienne pour chanter ses amours.

Pendant que la poésie, et même la langue provençale, étaient toujours plus abandonnées dans la Provence proprement dite, on faisait dans le comté de Toulouse des efforts réitérés pour réveiller cette antique flamme. La maison de Saint-Giles, ou des anciens comtes, était éteinte ; la plupart des seigneurs feudataires avaient péri dans la croisade ou y avaient été ruinés. Les châteaux n'étaient plus l'asyle des plaisirs et des fêtes chevaleresques, mais quelques villes s'étaient relevées des calamités de la guerre, et Toulouse avait recouvré une population nombreuse, des richesses, de l'élégance, et le goût des lettres et des vers.

La France méridionale avait, du onzième au treizième siècle, reçu son mouvement et sa vie des seigneurs de châteaux ; les deux siècles qui suivirent furent le règne des villes ; les rois avaient augmenté leurs priviléges ; ils leur avaient accordé des fortifications, des magistrats de leur choix, une milice, soit pour les opposer aux grands barons qu'ils voulaient abaisser, soit pour leur donner les moyens de se défendre dans les guerres entre la France et l'Angleterre, soit enfin pour tirer d'elles des impôts plus considérables, puisqu'elles soutenaient presque seules les finances de l'État. L'esprit des villes était devenu presqu'absolument républicain ; on y voyait dominer les principes de l'égalité , du respect pour les propriétés, d'une protection éclairée pour l'industrie et l'activité. Un grand zèle pour le bien public, un grand esprit de corps, maintenaient l'association de tous les citoyens pour la

patrie. L'État était beaucoup mieux gouverné, mais il était devenu moins poétique. Ce n'est pas aux lois les plus sages, aux temps d'ordre et de prospérité, qu'est réservé le plus grand développement de l'imagination chez un peuple ; la rêverie vaut mieux que l'activité pour faire des poètes, et cette administration vigilante et paternelle qui formait de bons pères de famille, de bons négocians, de bons artisans, d'honnêtes bourgeois, était beaucoup moins propre à développer le génie des troubadours, que la vie errante de châteaux en châteaux, le mélange alternatif avec les grands seigneurs et le peuple, les dames et les bergères ; que les jouissances du luxe plus vivement senties dans la pauvreté. Un citoyen de Toulouse ou de Marseille était appelé à avoir un état, un gagne-pain, et si un homme dès sa jeunesse se consacrait à chanter dans les festins, ou à rêver dans les bocages, il était considéré par ses compatriotes comme un fou, ou comme un parasite. On n'accordait guère d'estime à celui qui, pouvant assurer par son travail son indépendance, préférait ne devoir sa subsistance qu'aux largesses des seigneurs. La raison, le bon sens, sont alliés de la prose, et les plus brillantes facultés de l'esprit humain ne sont point celles qui sont le plus intimément liées au bonheur.

Cependant les capitouls de Toulouse, c'est ainsi que se nommaient les premiers magistrats de cette ville, agiraient voulu, pour l'honneur de leur patrie, conserver cet éclat de poésie qui avait brillé dans leur pays, et qui était prêt à s'éteindre. Ils n'étaient pas eux-mêmes peut-être très-sensibles aux vers et à l'harmonie, mais ils ne voulaient pas qu'on pût dire que sous leur administration s'était perdue cette flamme qui avait illustré le règne des comtes de Toulouse. Quelques rimeurs peu célèbres avaient pris à Toulouse le nom de troubadours ; ils s'assemblaient chaque semaine dans le jardin des Augustines, et ils se lisaient leurs vers les uns aux autres. Ils résolurent, en 1323, de former une espèce d'académie, del gai saber ; ils prirent le

titre de la Sobregaya Companhia dels sept Trobadors de Tolosa, et les capitouls, les vénérables magistrats de Toulouse, s'associèrent avec empressement à cette très-gaie compagnie, pour faire renaître par une fête publique l'amour de l'art des vers [46]. Une lettre circulaire fut adressée à toutes les villes de la langue d'Oc, pour annoncer que le premier jour de mai 1324, on décernerait une violette d'or comme récompense, à l'auteur de la meilleure pièce de vers en langue provençale. La circulaire est écrite en vers et en prose, tant au nom de la très-gaie Compagnie des Troubadours, que de la très-grave Assemblée des Capitouls. La gravité de ceux-ci se manifeste par l'étalage des connaissances et des citations ; car lorsque la gaie science passa des châteaux dans les villes, elle se rattacha aux connaissances antiques, aux études qu'on recommençait à cultiver, et le sentiment de l'harmonie ne se suffit plus à lui-même. D'autre part, les troubadours invoquent l'autorité de l'Écriture-Sainte pour se réjouir :

« et même à Dieu », disent-ils, « notre souverain
» Maître, Seigneur et Créateur, il plaît que
» l'homme fasse son service dans la joie et l'allé-
» gresse de cœur, ainsi qu'en fait témoignage le
» psalmiste, lorsqu'il dit : chantez et réjouissez-
» vous au Seigneur ». Au reste, le concours annoncé pour le premier mai 1324, fut prodigieux. Les magistrats, la noblesse des campagnes voisines et le peuple, se rassemblèrent dans le jardin des Augustines pour entendre la lecture publique de toutes les chansons présentées pour disputer le prix. Il fut adjugé à une chanson, en l'honneur de la Ste.-Vierge, d'Arnaud Vidal de Castelnaudary, et l'auteur fut en même-temps déclaré docteur dans la gaie science. Tel fut le commencement des Jeux floraux. En 1355, les capitouls annoncèrent qu'au lieu d'un prix, ils en donneraient trois : la violette d'or fut réservée à la plus

belle chanson, une églantine d’argent, non point la rose de l’églantier, mais la fleur du jasmin d’Espagne, fut promise au plus beau sirvente, ou à la plus belle pastorale ; enfin la flor de gaug (gaggie, fleur jaune et odoriférante de l’acacia épineux) fut promise à la plus belle ballade. Ces fleurs ont un pied de haut, et sont portées sur un piédestal de vermeil aux armes de la ville. Il semble qu’en les copiant toujours sur un même modèle, on a oublié ce qu’elles représentaient anciennement : l’églantine est devenue une ancolie, et le gaggie un souci. Au reste, l’académie des Jeux floraux s’est conservée jusqu’à nos jours, quoiqu’elle ne couronne plus guère que des poésies françaises ; son secrétaire est toujours un docteur en droit ; ses réglemens sont toujours nommés lois d’amour ; le nom de troubadour s’y fait encore entendre, et les anciennes formes de la poésie provençale, la chanson, le sirvente et la ballade, y sont encore conservées en honneur ; mais aucun homme d’un vrai talent ne s’est signalé dans cette carrière ; et quant aux troubadours proprement dits, à ces chanteurs de l’amour et de la chevalerie, qui portaient de châteaux en châteaux, et de tournois en tournois, leurs poésies et la gloire de leurs belles, la race en était finie lorsque les Jeux floraux ont commencé.

Mais un autre pays encore, un royaume florissant, et qui faisait tous les jours des pas plus rapides vers la puissance, la prospérité et la gloire des armes, l’Aragon avait conservé l’usage de la langue provençale, et attachait sa gloire aux progrès de cette littérature ; il a considéré presque jusqu’à nos jours, l’emploi de cette langue dans tous les actes du gouvernement, comme un de ses plus précieux priviléges. Des mariages, des successions, des conquêtes, avaient réuni de riches provinces sous la domination des rois d’Aragon, qui n’étaient d’abord que les chefs d’un petit peuple chrétien réfugié dans les montagnes pour échapper aux Maures. Pétronille avait, en 1137, porté leur couronne à Raymond Bérengèr v, déjà souverain de la Provence, de la

Catalogne, de la Cerdagne et du Roussillon. Leurs descendans avaient conquis sur les Arabes, en 1220, les îles de Majorque, Minorque et Iviça ; en 1238, le royaume de Valence ; la Sicile s'était donnée à eux en 1282 ; en 1323 ils avaient-conquis la Sardaigne ; et tandis que toutes ces couronnes étaient réunies sur la tête de leurs monarques, les Catalans étaient les plus hardis navigateurs de la mer Méditerranée ; leur commerce était immense, leurs relations intimes avec l'empire grec ; rivaux éternels des Génois, ils étaient aussi les alliés fidèles des Vénitiens ; ils avaient brillé dans les armes comme dans les arts de la paix, et non contens des batailles que leur offrait le service de la patrie, ils allaient pratiquer l'art de la guerre chez des peuples étrangers, et exercer leur valeur dans des combats qui leur étaient indifférens. La redoutable milice des Almogavares, sortie d'Aragon, avait fait trembler tour à tour l'Italie et la Grèce ; elle avait vaincu les Turcs et humilié l'empereur grec de Constantinople ; elle avait conquis Athènes et Thèbes, et détruit en 1512, dans la bataille du Céphise, le reste de ces chevaliers français, anciens conquérans de l'empire grec. Chez eux, les Aragonais faisaient respecter leurs libertés par les chefs de leur nation ; les rois eux-mêmes étaient soumis à un juge suprême, le Justicia, qui ceignait l'épée pour eux s'ils étaient justes, contre eux s'ils prévariquaient ; et les quatre membres des Cortès, en vertu du privilége de l'union, semblable à celui de fédération en Pologne, pouvaient opposer une force et une résistance légale à une autorité usurpatrice. La liberté religieuse égalait la liberté civile, et les Aragonais, pour la maintenir, ne craignirent pas de braver pendant deux cents ans les excommunications des papes. Cette vie forte et agitée, ces succès dans toutes les carrières, cette gloire nationale qui s'accroissait sans cesse, étaient bien plus propres à enflammer l'imagination et à maintenir l'esprit poétique, que la vie sage, mais étroite et municipale des bourgeois de Toulouse. Plusieurs

troubadours célèbres étaient déjà sortis du royaume d'Aragon et de la Catalogne pendant le douzième et. le treizième siècles ; mais quand le règne des troubadours fut fini, un autre genre de talens se développa chez les Aragonais, et la littérature provençale ou plutôt catalane, ne finit point avec les troubadour.

L'un des plus illustres parmi ceux qui culti- verent la poésie dans cette langue, depuis qu'elle ne comptait plus de troubadours, fut D. Henri d'Aragon, marquis de Villena, mort en 1434 dans un âge fort avancé. Son marquisat, le plus ancien de l'Espagne, était situé aux confins de la Castille et du royaume de Valence ; et en effet, Villena appartenait aux deux monarchies ; dans toutes deux il exerça les emplois les plus importans ; il gouverna alternativement les deux royaumes pendant les minorités des princes, et dans toutes deux, après avoir été le favori des rois, il fut persécuté et dépouillé de ses biens. Pendant son administration, il s'était efforcé de ranimer le goût des lettres, et d'unir les études anciennes à la culture poétique de la langue romane. Il persuada au roi Jean I^{er} d'Aragon, d'établir dans ses États une académie semblable à celle des Jeux floraux de Toulouse, pour ranimer l'ardeur des troubadours, dont on voyait avec étonnement disparaître la race. L'académie de Toulouse envoya, en 1390, deux docteurs d'Amour à Barcelonne, pour fonder une académie qui devait lui être affiliée ; elle lui communiqua ses règlemens, ses lois et ses arrêts d'Amour, et des Jeux floraux commencèrent à Barcelonne ; mais ils furent bientôt interrompus par la guerre civile. Henri de Villena, dès que la paix fut rétablie, essaya de rouvrir son académie favorite à Tortosa. Au milieu des occupations que lui donnait la carrière politique la plus agitée, il composa pour cette académie un traité de poétique, qu'il intitula : de la Gaya Ciencia, dans lequel il exposa, avec plus d'érudition que de goût, les lois que les troubadours avaient suivies

dans la composition de leurs vers, et que la pratique des Italiens commençait à rectifier. Malgré tous ses efforts, son académie n'eut pas une longue durée ; elle finit probablement avec lui. Villena avait composé aussi, vers l'année 1412, un ouvrage plus remarquable : c'est une comédie, la seule probablement qui appartienne à la langue provençale, et l'une des premières en date dans la nouvelle littérature. Il l'avait composée pour le mariage du roi d'Aragon Ferdinand 1er. Les personnages étaient tous allégoriques : c'était la Vérité, la Justice, la Paix et la Miséricorde, et la pièce avait sans doute bien peu d'intérêt ; mais elle n'en est pas moins un objet de curiosité , comme ayant contribué, avec les spectacles français des mystères et des moralités, à ouvrir aux modernes une carrière qu'ils ont parcourue avec tant de gloire.

Le second en réputation, parmi les poètes catalans, est Ausias March de Valence, qui mourut vers 1450. Les Catalans le nomment leur Pétrarque : ils assurent qu'il égale le chantre de Laure en élégance, en brillant d'expression, en harmonie ; que comme lui il forma sa langue, et la porta au plus haut degré de poli et de perfection ; qu'il fut plus vraiment sensible que lui, et qu'il ne se laissa jamais entraîner par l'amour des concetti et du faux brillant. Par une étrange conformité de circonstances, ajoutent-ils, ses poésies, comme celles de Pétrarque, forment deux classes : celles qu'il a faites pendant la vie, celles qu'il a faites pour la mort de sa maîtresse. Celle-ci, qui se nommait Thérèse de Momboy, était d'une bonne noblesse de Valence. Comme Pétrarque, encore, Ausias March l'avait vue pour la première fois le vendredi-saint à l'église, si du moins il ne s'est pas plu à supposer des circonstances semblables à celles de la vie du poète qu'il avait pris pour modèle. Sa Thérèse, cependant, diffère de Laure, en ce qu'elle lui fut infidèle ; ce qui suppose aussi qu'auparavant elle l'avait aimé.

Quoique Ausias March soit du petit nombre de poètes catalans que j'ai pu atteindre, une lecture rapide et incomplète de poésies dans une langue aussi étrangère ne me suffit point pour former mon jugement. Cependant je suis étonné des rapports qu'on établit entre lui et Pétrarque. Je trouverais bien plutôt dans Ausias March l'esprit français que le goût romantique. Il me semble rechercher infiniment moins que tous les Italiens, le brillant vrai ou faux des tableaux, des comparaisons, des concetti, et emprunter plus d'ornemens à la pensée, à la philosophie. Au lieu de colorer toutes ses idées pour les mettre en rapport avec les sens, il les généralise, il les raisonne, et se perd souvent dans les abstractions. Quoique sa langue soit plus éloignée de la nôtre que celle des troubadours, sa construction est beaucoup plus claire : dans ses vers, il a conservé absolument les formes et le mètre de ces anciens poètes. Le recueil de ses poésies, qui se divise en trois parties, Œuvres d'Amour, Œuvres de Mort, et Œuvres morales, ne contient que des chansons, la plupart en sept strophes, termi nées par un envoi qu'il appelle tornada. Nous devons, ce me semble, à la haute réputation, aujourd'hui oubliée, d'Ausias Mardi, à sa supériorité reconnue sur tous les écrivains de la langue provençale, et à l'extrême rareté de ses ouvrages, de le faire connaître par quelques fragmens. Dans le second de ses chants d'Amour, il nous apprend que son cœur avait flotté long temps entre deux belles.

« Ainsi que celui qui désire un aliment pour
» apaiser sa faim cruelle, et qui voit suspendues
» à un beau rameau deux pommes que ses sou-
» haits convoitent également, ne pourra les sa-
» tisfaire jusqu'à ce qu'il ait choisi entre elles,
» et que son désir l'ait entraîné vers l'un des
» fruits plutôt que l'autre : ainsi j'ai été surpris
» par l'amour de deux femmes ; mais j'ai choisi
» entre elles pour recevoir la vie de l'amour.

» De même que la mer se plaint d’une ma-
» nière effrayante, et retentit lorsque deux vents
» violens la frappent également, l’un, parti du
» Levant, l’autre, des lieux où le soleil se cou-
» che ; et son gémissement se prolonge jusqu’à
» ce que l’un des vents l’ait subjuguée par l’im-
» pétuosité du plus puissant des deux : de même
» deux grands désirs ont combattu ma pensée ;
» mais ma volonté s’est arrêtée à n’en suivre
» qu’un seul : je veux qu’il soit public, c’est
» celui de vous aimer de toute mon ame » [47].

Il y a presque toujours beaucoup de vérité dans l’expression d’Ausias March, et cette vérité, loin d’arrêter l’essor du sentiment, ajoute au contraire à sa vivacité, par les entraves qu’elle lui donne, plus que ne feraient les plus brillantes métaphores. Cette strophe m’en paraît un exemple.

« Abandonnons le style des troubadours,
» qui, dans leurs efforts, outrent la vérité ; ré-
» primons ma volonté, mon affection, puisque
» aussi bien je ne trouve point de langage pour
» dire ce que je trouve en vous. Tous mes dis-
» cours, pour qui ne vous eût point vue, n’au-
» raient pas de valeur ; car ceux-là ne pourraient
» me prêter foi ; et ceux qui voient, et qui,
» au lieu de vivre tout en vous, songeraient à me-
» croire, combien leur âme serait misérable » [48].

Dans les poésies de deuil (obres de mort), il y a quelque chose de calme et de réfléchi, une sorte de philosophie de douleur, qui n’est pas peut-être toujours très-juste, mais qui même alors, donne encore l’idée d’un sentiment profond.

« Ces mains qui jamais ne pardonnèrent, ont
» déjà rompu le fil auquel tenait votre vie ; vous
» êtes sortie de ce monde selon que les desti-
» nées l’avaient ordonné en secret. Tout ce que

» je vois, cependant, tout ce que je sens au-
» gmente ma douleur, tout me rappelle à vous
» que j'ai tant aimée ; mais si j'examine cette
» douleur avec attention, j'y trouverai qu'elle
» se façonne en une sorte de plaisir : elle du-
» rera donc, puisqu'elle a en soi son soutien ;
» car si elle n'est unie à quelque volupté , la
» douleur elle-même nous échappe.

» Dans un noble cœur l'amour ne finit point
» avec la mort ; il ne finit que dans ceux que le
» vice seul a unis. L'amour estimé pour sa quan-
» tité n'a point l'assurance de la durée ; l'amour
» dont la qualité est bonne ne se lasse jamais.
» Quand l'œil ne voit plus, quand les bras ne
» peuvent plus atteindre, on voit mourir le dé-
» sir que les sens seuls ont fait naître : celui qui
» l'éprouve ressent alors une douleur très-aiguë ;
» mais elle dure peu, et le passé nous l'atteste.
» De saints amans ne sont unis que par l'amour
» honnête : c'est de celui-là que je vous aime,
» et la mort ne peut me l'ôter » [49].

Peut-être cependant s'étonnera-t-on que celui qui mettait sa gloire à n'avoir aimé Thérèse que d'un amour honnête, élevât sur son salut des doutes qui sont incompatibles avec cette admiration de l'objet aimé qui le sanctifie toujours à nos yeux. Il lui dit, dans un de ses chants de mort :

» Cette affreuse douleur qu'aucune langue ne
» peut exprimer, cette douleur de celui qui se
» voit mourir, et ne sait point où il ira, qui ne
» sait point si son Dieu le voudra garder pour
» soi, ou voudra l'ensevelir dans les profon-
» deurs de l'enfer ; cette douleur est celle que
» mon esprit ressent, ne sachant point ce que
» Dieu a ordonné de vous ; car votre mal, votre
» bien, c'est à moi qu'ils sont donnés ; ce qui

» vous sera départi, c’est moi qui le souffri-
» rai » [50].

Au reste, quand une fois l’esprit est frappé de cette effrayante idée qui attache le salut ou la damnation aux derniers momens de la vie, cette affreuse fatalité détruit pour jamais la confiance dans les vertus ; et Ausias March pouvait, dans l’égarement de sa douleur, voir abandonnée aux ministres des vengeances célestes celle même qu’il avait toujours regardée comme un ange sur la terre. D’ailleurs il semble déterminé à partager son sort, même si elle est dévouée à une condamnation éternelle : « C’est par toi », lui dit-il, « que j’accomplirai pour jamais la joie » ou la tristesse, c’est de toi que dépend le lot » que Dieu voudra me donner » [51].

Ce n’est pas seulement dans ces sombres pressentimens que l’amour d’Ausias March paraît religieux ; dans toutes ses impressions on le voit uni à une piété peut-être exaltée, et il reçoit d’elle un caractère plus touchant. La mort de sa bien-aimée, loin d’affaiblir son sentiment, lui semble seulement y avoir mêlé quelque chose de plus religieux. « Ainsi que l’or, dit-il, quand
» on le tire de la mine, se trouve mêlé à d’au-
» tres métaux impurs ; mais exposé au feu,
» l’alliage se dissipe en fumée, il abandonne l’or
» pur qui seul ne peut se corrompre : ainsi la
» mort a terminé tout ce qu’il y avait de gros-
» sier dans mes désirs ; elle les a fixés sur la partie
» opposée à celle que la mort a détruite dans ce
» monde, et le sentiment vertueux est resté
» seul et sans mélange » [52]. Et tandis qu’il raisonne avec une froideur apparente et une philosophie quelquefois subtile sur l’événement qui décide de sa vie, la douleur renaît tout à coup avec violence, et lui inspire des expressions bien autrement passionnées.

« O Dieu ! pourquoi ce fiel amer ne suffit-il
» pas pour étouffer celui qui a vu périr son amie !
» il ne désire autre chose que de souffrir une si
» douce mort ; sa saveur serait agréable quand
» une telle passion l'aurait produite ; comment
» ta miséricorde s'endort-elle dans une situation
» semblable ? Comment ne fait-elle pas éclater ce
» cœur de chair ? Ton pouvoir est-il donc borné,
» si, dans ce moment, on en voit le terme ?
» Serait-il cruel, s'il méritait notre reconnais-
sance » [53] ?

Quoique plusieurs autres poètes de Valencesoient, dit-on, imprimés, je n'ai point trouvé leurs œuvres séparément, et je ne les connais guère que par les pièces de vers qu'on a insérées dans les anciens cancioneri espagnols. On en trouve de Vicent Ferradis, de Miquel Perez, de Fenollar, de Castelvy, de Vinyoles, et ces échantillons sont assez nombreux pour faire juger que le goût ne s'était point perfectionné, et que, tandis qu'Ausias March était animé par un sentiment vrai, les autres n'écrivaient plus qu'avec de l'esprit, encore le plus souvent du faux esprit. Ainsi l'on a réimprimé dans tous les cancioneri un petit poëme de Vicent Ferradis sur le nom de Jésus, où l'on prétendait trouver la plus haute dévotion jointe à la plus belle poésie. On en pourra juger par cette strophe sur l'anagramme du nom du Sauveur :

« Nom triomphateur, qui nous présente d'une
» manière visible toutes les circonstances de la
» crucifixion. L'H au milieu nous montre le
» grand Être déjà mort et traité avec indignité ;
» l'accent qui le surmonte est l'indication de sa
» substance divine. L'J et l'S à ses deux côtés
» nous représentent les deux larrons associés
» pour lui faire compagnie, et les deux points
» qui terminent l'anagramme des deux parts,

» dénotent bien clairement les deux personnes
» qui soulagent son tourment, Saint-Jean et la
» Vierge Marie » [54].

Dans bien peu de pièces des poètes de Valence, j'ai retrouvé quelques restes, de la naïveté et de la sensibité antiques. Il y en a peut-être dans ces vers de Mossen Vinyoles

« Sans vous je tiens la paix pour ennemie,
» puisqu'en moi vous voulez voir un ennemi.
» Sans vous je vais chercher ce triste abri de
» la solitude, qui n'est bon que pour un dé-
» laissé..... ».

» Où est-il donc ce jour, où est le point, où
» est l'heure où je perdis le bien de ma liberté ?
» Où est donc le lacet qui m'a enchaîné ? où est
» le mal qui cause mes larmes ? où est le bien
» qui excite tous mes désirs ? où est la tromperie
» cachée sous une si longue connaissance ? où
» est ce grand amour, cette grande tendresse
» qui me font perdre l'espoir même de ce qu'il
» y a de plus certain » [55] ?

C'est presque par devoir que j'ai traduit, que j'ai cité quelques-unes de ces poésies amoureuses ; des sentimens passionnés retentissent encore dans ces mots d'une langue abandonnée : de tendres amours, de longues douleurs ont été confiées à ces vers que la postérité n'accueille plus, et ces vieilles poésies catalanes me semblent toujours des inscriptions sur des tombeaux.

De même qu'Ausias March est considéré par les Catalans comme le Pétrarque de la langue provençale, Jean Martorell, disent-ils, en est le Boccace ; c'est-à-dire, que le premier il forma la prose légère, qu'il lui donna de la souplesse et du naturel, et qu'il la rendit propre à conter avec grâce. Son ouvrage jouit, même hors de sa langue, d'une certaine réputation : c'est le roman de Tirant-le-

Blanc, que Cervantes cite avec un si haut éloge dans la revue de la bibliothèque de Don Quichotte, qu'il nomme « un trésor
» de contentement, une mine de divertisse-
» mens, et sous le rapport du style le meilleur
» livre qui soit au monde. » Jean Martorell paraît l'avoir publié vers 1435. Il fut un des premiers livres qu'on mit sous presse dès que l'art de l'imprimerie fut introduit en Espagne ; car la première édition catalane est de Valence, 1480, in-folio ; il fut traduit dans toutes les langues, et il se trouve en français dans presque toutes les bibliothèques.

Il est difficile de séparer un livre de chevalerie de toute sa classe, et de juger de son mérite indépendamment de celui du genre. Martorell venait après beaucoup d'autres romanciers, après tous les romans de la Table ronde, et tous ceux de Charlemagne. Il y a dans Tirant-le-Blanc moins de féérie, moins de surnaturel que dans ses prédécesseurs : la conduite est plus sage, la marche de l'histoire plus convenable ; et quoique le héros, du rang de simple chevalier, parvienne à l'empire de Constantinople, on peut suivre et comprendre son avancement comme ses hauts faits. D'autre part peut-être y a-t-il moins de poésie et une imagination moins brillante que dans les Amadis, les Tristan et les Lancelot. Martorell fait presque la transition entre l'ancienne manière d'écrire les romans, et la moderne. D'autres poètes, d'autres romanciers sont venus après lui ; on nomme avec distinction, dans la langue catalane, un Mossen Jaume Royg de Valence, qui écrivit un poëme sur la coquetterie, et qui la traitait avec une grande amertume ; deux Jordi, un Febrer, historien de Valence ; enfin Vincent Garzias, recteur de Balfogona, mort au commencement du dix-septième siècle, et le dernier poète de Catalogne ou de Valence qui ait écrit en langue provençale. La prospérité toujours croissante des monarques d'Aragon avait été fatale à la langue comme aux libertés de leurs sujets. Ferdinand le Catholique avait

épousé Isabelle de Castille, et cette princesse, en montant en 1474 sur le trône de Castille, l'avait en quelque sorte fait partager à son époux. La monarchie castillane était plus puissante que l'aragonaise ; la capitale était plus brillante, les revenus plus considérables. Les courtisans, ceux qui couraient après la fortune étaient attirés à Madrid ; et toute la noblesse des divers royaumes d'Espagne se crut obligée d'apprendre le castillan. Ces mêmes Catalans, ces mêmes Aragonais, qui avaient mis pendant si long-temps une si haute importance à leur langue, qui, par une loi fondamentale, avaient exigé, dès le règne de Jacques I^{er} (1266 - 1276), qu'elle fût substituée au latin dans tous les actes publics, l'abandonnaient à présent, et la laissaient périr par des vues d'ambition personnelle. Ce fut de ces provinces mêmes que sortirent, sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe, les Boscans, les Argensola, qui firent une révolution dans la poésie espagnole. Mais lorsque les Catalans se sentirent enfin accablés sous l'oppression de la maison d'Autriche, lorsqu'ils résolurent de secouer un joug odieux, lorsque, par le traité de Péronne. ils se donnèrent au roi de France, ils réclamèrent la restauration de leur ancienne et noble langue, ils voulurent qu'elle seule fût employée par le gouvernement et dans les actes publics. Ils regrettaient leur langage comme leurs lois, leur liberté, leur prospérité passée et leurs antiques vertus. Le plus puissant lien pour un peuple, celui qui se rattache à ses mœurs, à ses habitudes, à ses plus doux souvenirs, c'est la langue de ses pères. La plus grande humiliation à laquelle il puisse se voir soumis, c'est d'être forcé à l'oublier pour en apprendre une nouvelle.

Il y a, ce me semble, même pour ceux qui lui sont étrangers, quelque chose de profondément triste à la décadence, à la destruction d'une belle langue. Celle des troubadours, qu'on avait jugée long-temps si sonore, si

harmonieuse ; cette langue qui avait réveillé l'enthousiasme, l'imagination et le génie dans tous les pays de notre Europe, qui avait été entendue avec admiration, non-seulement en France, en Italie et en Espagne, mais même dans les cours d'Angleterre et d'Allemagne, ne retentit plus aujourd' hui aux oreilles d'hommes dignes de l'entendre. Elle est encore le langage du peuple dans tout le midi de la France ; mais partagée en dialectes divers, en sorte que le Gascon, le Provençal et le Languedocien ne croient plus parler le même langage. Elle est la base du piémontais ; elle est parlée en Espagne depuis Figuières jusqu'au royaume de Murcie ; elle est aussi le langage de la Sardaigne et des îles Baléares ; mais, dans ces divers pays, tous les hommes qui ont reçu quelque éducation, l'abandonnent pour le castillan, l'italien, le français, et ils rougissent presque de s'exprimer quelquefois comme les poètes qui ont fait la gloire de leur patrie, et auxquels nous devons toute la poésie moderne.

En prenant congé de la langue et de la littérature des troubadours, abstenons-nous de les juger trop sévèrement, d'après le peu d'impression, le peu de traces brillantes qu'ils ont laissée dans notre mémoire ; n'oublions point que le siècle dans lequel ils ont vécu était celui d'une ignorance et d'une barbarie universelles. Nous n'avons pu, en les analysant, nous abstenir de les comparer sans cesse aux Français de Louis XIV, aux Italiens de Léon X, aux Anglais de la reine Anne, aux Allemands de nos jours ; mais cette comparaison était toujours injuste. Autant les troubadours sont inférieurs aux rois de nos littératures modernes, autant ils sont supérieurs à tous ceux qui, de leur temps, chantaient des vers en France, en Italie, en Angleterre et en Allemagne. Une fatalité cruelle semble avoir poursuivi leur langue ; elle a détruit les maisons souveraines qui la parlaient ; elle a dispersé la noblesse qui devait s'en faire gloire ; elle a ruiné le peuple, et l'a livré à des haines et des persécutions féroces. Le provençal, abandonné dans son

pays natal par les hommes les plus capables de le cultiver, justement à l'époque où il commençait d'acquérir à côté de ses poètes, des historiens, des critiques, des prosateurs distingués ; repoussé dans un pays nouvellement conquis sur les Arabes, pressé entre l'orgueilleux Castillan et la mer, vint périr dans le royaume de Valence, à l'époque où les habitans de ces provinces, autrefois si libres et si fiers, perdirent leur liberté. La poésie qui brilla seule jadis dans la barbarie universelle, qui, réunissant toutes les ames honnêtes par le culte des sentimens élevés, fut pendant long-temps le lien commun de tous ces peuples divers, a perdu à nos yeux ce qui faisait autrefois son charme et sa puissance, depuis que nous sommes détrompés des espérances qu'elle avait fait naître. Ces chants variés, qui semblaient contenir le germe de tant de nobles ouvrages, et que cette attente faisait accueillir avec tant d'avidité, paraissent plus froids et plus tristes depuis qu'on sait qu'ils n'ont rien produit. Ainsi, l'aurore boréale brille sans résultat dans les longues nuits du Nord ; au milieu des ténèbres les plus épaisses, le ciel paraît tout à coup enflammé ; des rayons ardens, des gerbes de mille couleurs, s'étendent du pôle presque jusqu'au milieu du ciel ; la nature sourit à cette magnificence inattendue ; mais la lumière boréale, comme la poésie des troubadours, n'a point de chaleur, et ne répand point de vie.

CHAPITRE VII.

Du Roman Wallon, ou langue d’Oïl. — Romans de Chevalerie.

NOUS n’avons point dessein de traiter ici de la langue et de la littérature françaises ; sur ce sujet, des ouvrages aussi agréables que profonds se trouvent entre les mains de tout le monde, et ce serait se charger d’une tâche bien inutile que de répéter, d’une manière abrégée et incomplète, une histoire littéraire et une critique déjà traitées avec tant de justesse et d’esprit par Marmontel, La Harpe et plusieurs autres. Mais la partie la plus ancienne de la littérature française peut presque être considérée pour nous comme étrangère ; nos poètes, successeurs des trouvères, n’ont point accepté leur héritage, et la langue des douzième et treizième siècles est trop loin de la nôtre, pour que ses monumens soient connus de la plupart de mes lecteurs. D’ailleurs, il était presque impossible de parler des troubadours, sans dire aussi quelques mots des trouvères, et d’examiner l’origine et les progrès du roman provençal, sans faire connaître aussi le Roman wallon.

Il n’est point nécessaire de remonter jusqu’au celtique, pour connaître la première origine de la littérature française ; cette langue, oubliée depuis long-temps, n’a pu guère avoir d’influence sur le caractère de ceux dont les ancêtres l’ont parlée. Lorsque les Francs firent la conquête de la Gaule, il est probable que la langue celtique n’était plus en usage que dans quelques cantons de la Bretagne, où elle s’est conservée jusqu’à nos jours. Cette langue-

mère, qui paraît avoir été commune à la France, à l'Espagne et aux îles Britanniques, a tellement disparu, qu'on ne peut aujourd'hui connaître son caractère propre, et que, quoiqu'on la regarde comme la mère commune du bas breton, du gaëlique des Écossais, du basque, et des dialectes des pays de Galles et de Cornouailles, on ne peut point saisir l'analogie qui doit exister entre ces langues, ni faire voir leur dérivation. Dans toutes les provinces des Gaules, le latin avait pris la place du celtique, et il était devenu pour la masse du peuple une langue complètement maternelle. Les massacres qui avaient accompagné les guerres de Jules-César, l'esclavage des vaincus, et l'ambition de ceux des Gaulois qu'on avait admis au rang de citoyens romains, concoururent à changer les mœurs, l'esprit et le langage de toutes les provinces situées entre les Alpes, les Pyrénées et le Rhin ; on en vit sortir de bons écrivains latins, des maîtres distingués de rhétorique et de grammaire ; le peuple y prit goût aux spectacles latins, et de magnifiques théâtres ornèrent toutes les grandes villes ; quatre cent cinquante ans de soumission aux Romains, unirent enfin intimément les Gaulois aux habitans de l'Italie.

Les Francs, qui parlaient la langue théotisque ou allemande, apportèrent un nouvel idiôme dans les Gaules. Leur mélange parmi le peuple corrompit bientôt le latin ; l'ignorance et la barbarie le corrompirent davantage encore, et les Gaulois, qui se disaient toujours Romains, en croyant parler la langue romaine, abandonnaient toutes les finesses de la syntaxe, pour se rapprocher de la simplicité et de la rudesse des Barbares. Ceux qui écrivaient s'efforçaient encore de reproduire l'ancien langage latin, mais en parlant, tout le monde cédait à l'usage, et retranchait successivement des mots les lettres et les terminaisons qu'on regardait comme oiseuses. De même aujourd'hui, nous avons exclu de la prononciation française un quart des lettres qui figurent encore dans la langue

écrite. Au bout de quelque temps, on en vint à distinguer par des noms le langage des sujets romains d'avec celui des écrivains latins, et on reconnut une langue romane et une langue latine ; mais la première, qui mit plusieurs siècles à se former, n'eut point de nom tant que les conquérans conservèrent entre eux l'usage de la langue théotisque. Au commencement de la seconde race, l'allemand était encore la langue de Charlemagne et de sa cour ; ce héros parlait, disent lès historiens du temps, le langage de ses pères, patrium sermonem, et c'est une erreur étrange que celle de plusieurs écrivains français, qui prennent la langue francisque pour du vieux français. Mais tandis qu'on parlait le tudesque, qu'on l'employait pour les chants guerriers et historiques, on écrivait en latin, et le roman, encore tout-à-fait barbare, était le patois du peuple.

C'est cependant sous le règne de Charlemagne que la distance entre ces patois et le latin, contraignit l'Église à faire prêcher dans la langue populaire. Un concile tenu à Tours en 813, ordonna aux évêques de traduire leurs homélies dans les deux langues du peuple, le roman rustique et le théotisque. Ce décret fut renouvelé par le concile d'Arles en 851. Les sujets de Charlemagne étaient alors de deux races très-différentes, les Germains, qui habitaient le long et au-delà du Rhin, et les Waelchs, qui se nommaient romains, et qui, dans tout le Midi, étaient sous la domination des Francs. Le nom de Waelchs, ou Wallons, qui leur était donné par les Allemands, était le même que celui de Galli et Galatai, qui leur était donné par les Latins et les Grecs, et celui de Keltai, Celtes, qu'au dire de César ils se donnaient eux-mêmes [56]. La langue qu'ils parlaient fut appelée d'après eux, roman wallon, ou roman rustique ; elle était à peu près la même dans toute la France ; seulement comme on allait au midi, on sentait qu'elle se rapprochait du latin, tandis que plus au nord l'allemand y dominait. Dans le partage fait en 842 entre les enfans de

Louis-le-Débonnaire, pour la première fois on fit usage dans un acte public du langage du peuple, parce que le peuple devait y intervenir en prêtant serment avec son roi. Le serment de Charles-le-Chauve et celui de ses sujets, sont les deux plus anciens monumens de la langue romane qu'on ait conservés ; ils sont aussi rapprochés du provençal que de ce qu'on a nommé depuis roman wallon.

Mais le couronnement du roi d'Arles, Boson, en 879, partagea la France romane en deux nations, qui demeurèrent quatre siècles rivales et indépendantes. Ces provinces semblaient destinées à être toujours habitées par des races différentes. César avait remarqué que de son temps les Aquitains différaient des Celtes par la langue, les mœurs et les lois. Dans le pays des premiers on vit s'établir les Visigoths et les Bourguignons ; dans le pays des seconds, les Francs ; et la division des deux monarchies établie à la fin de la dynastie carlovingienne, ne fit peut-être que confirmer une division plus ancienne entre les peuples. Leur langage, quoique formé des mêmes élémens, s'éloigna toujours plus ; les peuples du Midi se nommèrent Romans-provençaux, et ceux du Nord unirent au nom de Romans qu'ils prenaient, celui de Waelches, ou Wallons, que leur donnaient leurs voisins. On nomma encore le provençal langue d'Oc, et le Wallon langue d'Oïl ou d'Oui, selon le mot par lequel l'affirmation était exprimée dans l'un et dans l'autre dialecte ; de la même manière on appelait alors l'italien langue de si, et l'allemand langue de ya.

Une province de France, la Normandie, reçut dans son sein, au dixième siècle, un nouveau peuple du Nord, qui, sous la conduite de Rollo, ou Raoul-le-Danois, s'incorpora avec ses anciens habitans. Ce mélange introduisit dans le roman de nouveaux mots et de nouvelles constructions allemandes ; cependant l'esprit de vie qu'apportèrent les conquérans dans cette province, leurs bonnes lois, leur bonne administration, et la détermination que prirent les

vainqueurs d’apprendre et de parler la langue des vaincus, formèrent et policèrent plutôt le roman wallon en Normandie qu’en aucune autre province de France. Rollo fut reconnu pour duc en 912, et un siècle et demi plus tard, un de ses successeurs, Guillaume-le-Conquérant, avait tellement attaché son amour-propre et celui de sa nation à la langue romane, qu’il l’introduisit en Angleterre, et qu’il s’efforça de la substituer, par des lois rigoureuses, au langage du peuple vaincu, qui était presque celui de ses ancêtres.

Ce fut de Normandie, en effet, que sortirent les premiers écrivains et les premiers poètes que puisse produire la langue française. Les lois que Guillaume-le-Conquérant, mort en 1087, donna à l’Angleterre, sont le plus ancien livre écrit en roman wallon qui nous soit parvenu. Après ce monument diplomatique ; les deux-premiers ouvrages de littérature qui indiquent un commencement de culture de la langue d’Oui, sont le Livre des Bretons ou Brut histoire fabuleuse des premiers rois d’Angleterre, écrite en vers en 1155, et le roman du Chevalier au Lion, écrit à la même époque, tous deux en Normandie, ou par des Normands [57]. On met au troisième rang le Rou des Normands, ou livre de Raoul, composé par Gasse en 1160, pour raconter l’établissement de ces peuples en Normandie. Ce fut à peu de distance de temps, qu’on vit paraître dans la même langue les romans de chevalerie. Le premier de tous fut celui de Tristan de Léonois, écrit en prose vers 1190. Quelques années après, on écrivit ceux du St.-Gréaal et de Lancelot, et ces romans sortaient également de la Normandie, ou de la cour des rois d’Angleterre. Avant l’an 1200, un anonyme traduisit en français la vie de Charlemagne, et avant l’an 1213, Geoffroi de Ville-Hardouin écrivit aussi en français l’histoire de la conquête de Constantinople.

Parmi les livres écrits à. cette époque, le poëme d’Alexandre est un de ceux qui ont joui de la plus haute réputation. Il paraît qu’il fut publié vers l’an 1210, sous le règne de Philippe-Auguste, et l’on y remarque plusieurs allusions flatteuses aux événemens de la cour de ce prince. Ce n’est point l’ouvrage d’un seul homme, mais une suite de romans et d’histoires merveilleuses, à laquelle tout au moins neuf poètes célèbres de cette époque ont travaillé. Les plus connus aujourd’hui, sont Lambert li Cors (le Petit), Alexandre de Bernay son continuateur, et Thomas de Kent. Alexandre, le seul peut-être des héros de la Grèce qui fût connu dans le moyen âge, y paraissait, non dans la pompe des anciens temps, mais dans celle de la chevalerie. Parmi les différentes parties de ce poëme, l’une est appelée li Roumans de tote Chevalerie, parce qu’Alexandre y paraît comme le plus grand et le plus noble des chevaliers ; une autre, le Vœu du Paon, parce que cet engagement chevaleresque est décrit comme déjà pratiqué à la cour du héros macédonien. La haute renommée de ce poëme, qui fut lu universellement et traduit en plusieurs langues, a fait porter son nom au vers alexandrin dans lequel il est écrit, et qui est devenu pour les Français le vers héroïque par excellence [58].

Ainsi la langue romane wallonne acquit dans le douzième siècle une littérature ; c’était environ cent ans après la romane provençale ; et les guerres des Albigeois qui, à cette époque même, mêlèrent les habitans des deux parties de la France, contribuèrent peut-être à communiquer le goût de la poésie à celui des deux peuples qui était demeuré le plus long-temps barbare ; et qui, seulement vers l’an 1220, eut aussi une poésie lyrique, des chansons, des virelais, des ballades et des sirventes, Ses conteurs et ses poètes, traduisant le nom de troubadour avec la désinence française, se firent appeler Trouvères.

Il semble qu'à la réserve d'une différence dans la langue, les troubadours et les trouvères, égaux à peu près en mérite, également instruits ou ignorans, également appelés à vivre dans les cours, et à y produire leurs inventions et leurs poésies, également entremêlés avec les chevaliers, également, enfin, accompagnés de jongleurs et de ménétriers, devaient se ressembler dans toutes leurs productions ; rien n'est plus différent, cependant, que les ouvrages de ces deux classes d'hommes. Presque tout ce qui nous est resté de la poésie des troubadours est lyrique, presque tout ce qui nous est resté de celle des trouvères est épique. Les Provençaux réclament, il est vrai, contre le jugement qu'on a porté de leurs poètes, auxquels les partisans des trouvères ont refusé tout esprit d'invention ; ils disent que dans plusieurs poëmes des troubadours [59] on voit l'énumération d'un grand nombre de nouvelles, de romans et de fables, qu'un jongleur devait savoir, pour plaire dans les cours, et qui sont ou perdus, ou conservés seulement en langue d'oïl, ils ajoutent que parmi les poésies des trouvères, plusieurs paraissent d'origine provençale, puisque le lieu de la scène est souvent en Provence, et ils supposent que les trouvères s'étaient contentés de traduire des romans et des fabliaux, dont ils n'étaient point les inventeurs. Mais ce serait un hasard bien étrange que celui qui aurait conservé uniquement les chants des Provençaux, et les contes des Français, si le génie des deux nations n'était pas, sous ce rapport, essentiellement opposé.

L'histoire de chaque troubadour a été écrite à plusieurs reprises ; celles qui ont été publiées par. Nostradamus, celles qui ont été rassemblées par M. de Sainte-Palaye, et reproduites par Millot, sont toutes romanesques ; ce sont des amours avec de grandes dames, des souffrances, des hauts faits de chevalerie : les trouvères sont beaucoup plus obscurs, on sait à peine le nom de quelques-uns d'entre

eux, on ne connaît presque rien de l'histoire des plus célèbres, ou si l'on en conserve quelques traits, ils n'ont rien de piquant ou d'aventureux.

Les trouvères nous ont laissé des romans de chevalerie et des fabliaux ; les premiers sont le vrai titre de gloire des douzième et treizième siècles. Toute la chevalerie qui apparaît tout à coup dans ces romans, cet héroïsme d'honneur et d'amour, ce dévouement des plus forts aux plus faibles, cette noblesse, cette pureté de caractère, partout présentée pour modèle, et presque toujours triomphante des plus fortes épreuves ; ce surnaturel si nouveau, si différent de ce qu'on avait vu et dans l'antiquité et dans les inventions des autres peuples, supposent une force, un brillant d'imagination que rien n'a préparé, que rien n'explique.

On se retourne de tous les côtés pour chercher les premiers inventeurs de l'esprit chevaleresque qui brille dans les romans du moyen âge, et l'on est toujours également confondu, quand on voit combien cet élan du génie était peu préparé. En vain chercherait-on dans les mœurs ou dans les fables des Germains l'origine de la chevalerie ; ces peuples, quoiqu'ils respectassent les femmes, et qu'ils les admissent dans les conseils et le culte des dieux, avaient pour elles plus d'égards que de tendresse ; la galanterie leur était inconnue, et leurs mœurs braves, loyales, mais rudes, laissaient peu prévoir un si sublime développement du sentiment et de l'héroïsme ; leur imagination était sombre, les pouvoirs surnaturels auxquels la superstition les faisait croire, étaient tous malfaisans. Le plus ancien poëme de l'Allemagne, celui des Nibelungen, dans la forme où nous l'avons aujourd'hui, est postérieur aux premiers romans français, et peut avoir été modifié par eux ; cependant, ses mœurs ne sont point celles de la chevalerie : l'amour y a peu de part aux actions ; les guerriers y ont de tout autres intérêts, de tout autres passions que celles de la

galanterie ; les femmes paraissent peu, elles ne sont point l'objet d'un culte, et les hommes ne sont point adoucis et civilisés par leur union avec elles ; tandis que les inventeurs de la chevalerie romanesque surent réunir pour peindre des héros les traits les plus brillans de toutes les nations avec lesquelles ils furent en contact, la loyauté allemande, la galanterie française, et la riche imagination des Arabes.

C'est chez ces derniers que d'autres ont été chercher la première origine de la chevalerie des romans. Au premier aspect, cette opinion paraît naturelle, et s'appuie sur beaucoup de faits. De très-anciens romans représentent la chevalerie comme établie chez les Maures, autant que chez les Chrétiens ; ils mettent en scène des chevaliers maures ; et tous les historiens, les conteurs et les poètes d'Espagne, donnent aux Maures des mœurs chevaleresques ; ainsi Ferragus, ou Fier-à-Bras, le plus brave, le plus loyal des chevaliers maures, paraît déjà dans toute sa gloire dans la Chronique de Turpin, qui a précédé tous les romans de chevalerie. La même Chronique affirme (ch. XX) que Charlemagne avait reçu l'ordre de chevalerie de Galafron Emir (admirantus), ou prince sarrasin de Coleto en Provence. Ainsi Bernard de Carpio, le plus ancien héros de l'Espagne chrétienne, ne se signale à peu près que dans l'armée des Maures par de hauts faits de chevalerie ; ainsi l'Histoire des Guerres civiles de Grenade, n'est qu'un roman de chevalerie ; et dans la Diane de Montemayor, la seule aventure chevaleresque qui soit mêlée à ce monde tout pastoral, est placée chez les Maures ; c'est celle d'Abindarraès, l'un des Abencerrages de Grenade, et de la belle Xarifa. Les anciennes romances espagnoles et le plus ancien de leurs poëmes, celui du Cid, donnent encore, dès le douzième siècle, les mêmes mœurs aux Arabes ; toute la partie de l'Espagne que les Maures ont occupée, est couverte de châteaux forts sur toutes les hauteurs ; chaque petit prince, chaque seigneur, chaque cheick s'était rendu

indépendant ; il existait, en Espagne du moins, une sorte de féodalité arabe, et un esprit de liberté, qui n'est pas en général celui de l'islamisme. Les nations du point d'honneur qui ont eu une si grande influence, non pas seulement sur la chevalerie, mais sur toute notre civilisation moderne, sont plus propres. aux Arabes qu'aux peuples germains ; c'est d'eux que nous est venue cette religion de la vengeance, cette appréciation si délicate des offenses et des affronts, qui leur fait sacrifier leur vie et celle de toute leur famille pour laver une tache à leur honneur, qui fit, en 1568, révolter toute l'Alpuxarra de Grenade, et périr cinquante mille Maures, pour venger un coup de bâton donné par D. Juan de Mendoza à D. Juan de Malec, descendu des Aben-Humeya.

Le culte des femmes semble encore propre à ces peuples brûlés par le soleil ; ils les aiment avec une passion, avec une fureur, dont la vie réelle chez nous, ni même les romans, ne donnent encore aucune idée ; ils regardent leur demeure comme un sanctuaire, un mot qu'on prononce sur elles comme un blasphème, et tout l'honneur d'un homme, comme étant entre les mains de celle qu'il aime. L'époque de la naissance de la chevalerie est celle précisément où la morale des Arabes était arrivée au plus haut terme de délicatesse et de raffinement, où la vertu était l'objet de leur enthousiasme, et où la pureté du langage et des pensées chez leurs écrivains, fait honte à la corruption des nôtres. Enfin, de tous les peuples de l'Europe, les plus chevaleresques sont les Espagnols, et ce sont les seuls qui aient été immédiatement à l'école des Arabes.

Mais si la chevalerie est une invention arabe, d'où vient qu'on n'en trouve pas plus de traces dans leurs écrits ? d'où vient que les premières inventions romanesques ne nous sont pas venues des Espagnols et des Provençaux ? d'où vient surtout que le lieu de la scène des premiers romans est placé loin d'eux, entre la France et l'Angleterre, dans un pays sur lequel ils n'exerçaient aucune influence ?

Les romans de chevalerie se divisent en trois classes bien distinctes : ils s’attachent à trois époques différentes dans la première moitié du moyen âge, et ils représentent trois sociétés, trois armées de héros fabuleux, qui n’ont point eu de communication les uns avec les autres. La naissance successive, et le caractère propre de ces trois mythologies romantiques, est peut-être ce qui doit jeter le plus de lumière sur la première invention de tout le genre.

La première classe des romans de chevalerie a célébré les exploits d’Arthus, fils de Pandragon, le dernier roi breton qui défendit l’Angleterre contre l’invasion des Anglo-Saxons. C’est à la cour de ce roi et de sa femme Genièvre que se rattachent et l’enchanteur Merlin, et l’institution de la Table ronde, et tous les preux chevaliers Tristan de Léonois, Lancelot du Lac, etc. La première origine de cette histoire se trouve dans le roman du Brut, de maître Gasse, qui porte, dans le texte même, la date de 1155. Dans cette chronique fabuleuse se trouvent déjà et le roi Arthus, et la Table ronde, et le prophète Merlin [60] ; mais ce furent les romans postérieurs qui achevèrent cette création, et qui firent de la cour d’Arthus un monde vivant, dont tous les personnages n’étaient pas moins connus que ne le sont aujourd’hui ceux dé la cour de Louis XIV. Le roman dé Merlin, fils du diable et d’une dame bretonne qui vivait au temps du roi Vortiger, fait connaître et les grandes guerres d’Uter et de Pandragon contre les Saxons, et la naissance d’Arthus, et sa jeunesse, et les prodiges par lesquels le prophète de la chevalerie a sanctionné l’établissement de la Table ronde, et les prophéties qu’il a laissées après lui, auxquelles tous les romanciers des temps postérieurs ont eu recours. Le roman du Saint-Gréaal, écrit en vers dans le douzième siècle, par Chrétien de Troyes, rattache la chevalerie bretonne à l’histoire sainte. La coupe dans laquelle Notre Seigneur fut abreuvé pendant son supplice, porte chez les romanciers le nom de Saint-

Gréaal ; ils supposent qu'elle fut apportée en Angleterre, et qu'elle fut conquise par les chevaliers de la Table ronde, Lancelot du Lac, Galaad son fils, Perceval-le-Galois, et Boort, qui chacun ont aussi leur histoire [61]. Le roi Arthus, messire Gaulvain son neveu ; Perlevaux, neveu du roi pêcheur, Meliot de Logres, Meliaus de Danemarck, sont tous des héros de cette cour illustre ; et les aventures de chacun ont été racontées par divers romanciers avec le même mélange de naïveté, de grandeur, de galanterie et de superstition. Le roman de Lancelot du Lac fut commencé par Chrétien de Troyes, mais continué, après la mort de celui-ci, par Godefroi de Ligny ; celui de Tristan, fils du roi Méliadus de Léonois, le premier de tous qui ait été écrit en prose, et le plus fréquemment cité par les anciens auteurs, fut écrit en 1190 par un trouvère dont on ignore le nom [62].

Lorsqu'on examine cette nombreuse famille de héros, et la scène sur laquelle ils sont placés, on se confirme dans l'opinion que les Normands ont été les vraisauteurs de ce nouvel univers poétique. De tous les peuples de l'ancienne Europe, les Normands s'étaient montrés, dans les siècles qui précédèrent cette littérature, les plus aventureux et les plus intrépides. Leurs expéditions de Danemarck et de Norwège, sur toutes les côtes de France et d'Angleterre, dans des bateaux plats et ouverts, avec lesquels ils traversaient les mers les plus orageuses, ils remontaient les rivières, et ils venaient surprendre, au milieu de la paix, des peuples qui ne soupçonnaient pas leur existence, étonnent aujourd'hui et confondent l'imagination par leur hardiesse. D'autres Normands traversaient les déserts inconnus de la Russie ; l'épée à la main, ils se frayaient une route au travers de peuples perfides et sanguinaires, et ils arrivaient à Constantinople, où ils formaient la garde des empereurs ; au prix de leur sang ils achetaient la jouissance des fruits du Midi ; le désir des figues est encore aujourd'hui, en Islande, le nom du désir le plus impétueux,

de ce désir qui entraînait leurs pères dans de si étranges aventures. D'autres Normands se fixèrent dans cette Russie même que leurs compatriotes traversaient ; leur courage indomptable, que la ruse secondait toujours, les y rendit bientôt puissans ; ils y fondèrent la dynastie des Warag ou Warangiens, qui dura jusqu'à l'invasion des Tartares. Lorsqu' une puissante colonie de Normands se fut établie en France, qu'en donnant son nom à la Neustrie, elle eut adopté la langue et les lois du peuple au milieu duquel elle venait vivre, elle n'abandonna point cependant l'amour des expéditions lointaines ; et les conquêtes des Normands étonnent par leur hardiesse, et par l'esprit aventureux qui dirigeait chaque individu, Dès le commencement du onzième siècle, quelques pèlerins aventuriers, attirés dans le royaume de Naples par la dévotion et la curiosité, conquirent successivement la Pouille, la Calabre et la Sicile. A peine cinquante ans s'étaient écoulés depuis que le premier d'entre eux avait appris la route de ces pays lointains, lorsque Robert Guiscard vit fuir devant lui, dans la même année, les deux empereurs d'Orient et d'Occident. Au milieu du onzième siècle (1066,), un duc de Normandie conquit l'Angleterre ; au commencement du siècle suivant, un Normand (Boémond) fonda la principauté d'Antioche, et les aventuriers du Nord s'établirent jusqu'au centre de la Syrie.

Ce peuple si actif, si entreprenant, si intrépide, ne connaissait dans ses loisirs d'autre délassement que d'écouter des récits d'aventures, de dangers et de batailles : il avait besoin qu'on agitât sans cesse son imagination, en l'entretenant du grand jeu de hasard de la vie humaine. Il aimait voir chaque héros errer Seul, combattre seul, parvenir à tout, seul, et par ses propres forces, comme Guillaume Bras-de-Fer, et Osmond, et Robert, et Roger, et Boémond, avaient su faire, dans un temps frais encore dans la mémoire des hommes ; ils voulaient avant tout de la bravoure ; les autres vertus

chevaleresques ne furent pas sitôt mises en honneur ; et la nation, dont un des héros avait pris lui-même le surnom de Guiscard (le rusé ou le fourbe), ne condamnait pas à beaucoup près la perfidie aussi sévèrement que la lâcheté. Ainsi, tout au commencement du roman de Lancelot, il est dit que son père « avoit un
» sien voisin qui marchissoit (confinoit) à lui
» par le Berry, lors appelé la terre déserte ; ce
» voisin avoit nom Claudas ; il étoit sire de
» Bourges et du pays environ. Claudas étoit
» roi, moult bon chevalier et saige, mais traître
» à merveille [63] ». Ils mêlaient l'amour à leurs récits ; la poésie d'aucun peuple n'a jamais pu s'en passer : mais cet amour n'avait point encore ce caractère de constance, de pureté, de délicatesse qu'il reçut des romanciers espagnols, et qui tient aux passions plus tendres et plus ardentes en même temps des peuples du Midi. Le surnaturel enfin n'était point parvenu à ce degré d'élégance, auquel la connaissance des fictions du Midi fit arriver les romanciers postérieurs. Ce ne sont point encore des génies qui disposent de toutes les merveilles des arts et de la nature, qui créent avec un mot des. palais enchantés, où tout ce qui peut éblouir ou charmer les sens est réuni par les ordres des magiciens ; ce sont seulement des fées, espèce de sorcières puissantes, et cependant dépendantes, qui influent sur les destinées de l'homme, mais qui ont souvent aussi besoin de sa protection. Leur existence était un article de foi chez toutes les nations septentrionales durant le paganisme ; c'étaient alors les prêtresses des sombres divinités des bois, leurs interprètes et leurs organes. Le christianisme n'avait point appris aux Normands à nier leur pouvoir, mais seulement l'avait attribué à une autre origine. Le culte d'une religion abandonnée était considéré comme de la magie, et le pouvoir des fées était une modification de celui du diable. « En celui temps (dit

» l’auteur du roman de Lancelot [64], étoient
» appelées fées toutes celles qui s’en tremettoient
» d’enchantemens et de charmes ; et moult en
» estoit pour lors, principalement en la Grande-
» Bretaigne ; et sa voient la force et la vertu des
» paroles, des pierres, des herbes, parquoi elles
» estoient tenues en jeunesse, en beauté et en
»grandes richesses : celle-ci avoit appris tout
» ce qu’elle sa voit de nygromancie de Merlin le
»prophète aux Anglois, qui sçut toute la sa-
» pience qui des diables peut descendre. Or fut
» le dit Merlin ung homme engendré en femme
»par ung diable, et fut appelé l’enfant sans
» père. »

Les héros de la chevalerie voyagent sans cesse de la France et de la Petite-Bretagne à l’Angleterre, l’Ecosse et l’Irlande ; beaucoup de royaumes sont nommés ; on voit paraître des rois de Logres, de Léonois, de Cornouailles, et vingt autres encore ; mais tous semblent renfermés dans une assez étroite enceinte. Les provinces de France où la scène est souvent transportée, sont celles qui, au onzième et douzième siècles, appartenaient aux Anglais, ou étaient bien connues d’eux. On ne voit guère d’aventures de chevaliers dans toute cette moitié de la France où la langue d’Oc était parlée, ni dans les pays situés au-delà de Paris. Quelquefois les Romains sont indiqués obscurément, comme si leur empire subsistait encore ; mais les chevaliers ne passent point en Italie, et il n’arrive point chez eux de chevaliers italiens [65]. L’Espagne ni les Maures ne sont jamais mentionnés ; l’Allemagne et les pays non maritimes du Nord sont de même laissés comme s’ils n’existaient pas ; tout le reste de l’univers enfin est ignoré. Les romanciers ajoutaient seulement aux pays qu’ils connaissaient par eux-mêmes, ceux que leur indiquait l’Ecriture Sainte : Joseph d’Arimathie passe avec facilité de

Judée en Irlande, et l'on dirait que le royaume de Babylone, d'où Tristan de Léonois tirait son origine par sa mère, est le premier que l'on trouve quand on a dépassé les frontières de Bretagne. Le pays dans l'enceinte duquel les romanciers normands s'enferment, n'était point, il est vrai, de leur temps, et n'avait jamais été tel qu'ils le représentent. Des erreurs grossières de chronologie empêchent de rattacher leurs fables à aucune histoire ; et l'état politique qu'ils supposent n'a probablement jamais existé. Cependant ils semblent établir leurs fictions sur de certaines notions positives ; la géographie de leurs romans n'est pas, à beaucoup près, si embrouillée ou si fantastique que celle de l'Arioste : on pourrait presque la tracer sur la carte, et aucun des voyages des héros ne serait absolument impossible, comme le sont la plupart de ceux de Roland, de Renaud ou d'Astolphe. L'état politique même et l'indépendance de tous ces petits princes de l'Armorique a bien quelque fondement dans l'histoire ; on conserve une notion confuse d'une ligue des peuples de l'Armorique, pour se défendre contre les Barbares, à l'époque de la chute de l'empire d'Occident, qui coïnciderait bien avec le règne d'Arthus et les derniers efforts des Bretons pour se défendre contre les Saxons [66].

Le lieu de la scène dont on a fait choix pour ces romans me paraît ne pas laisser de doule sur leur première origine normande. Peut-être demandera-t-on pourquoi les Normands ont choisi tous leurs héros dans une race étrangère, et pourquoi, s'ils ont été les inventeurs de la chevalerie romanesque, ils ne l'ont pas rattachée aux expéditions vraiment chevaleresques de leurs propres grands hommes ; mais nous avons vu que quelqu'un l'avait tenté parmi eux, et que le Rou ou Raoul des Normands avait été écrit en même temps que le Brut, avec l'intention de relever la gloire du fondateur du duché de Normandie, de ses ancêtres et de ses compagnons d'armes.

Apparemment que ce second toman fut composé avec moins de talent, il fit moins d'impression sur la nation, et il ne trouva pas d'imitateurs. Lorsqu'au contraire les romans du Saint Gréaal, de Merlin, de Tristan de Léonois, de Lancelot du Lac furent composés, le cadre était donné pour tous les autres, les personnages déjà connus, et le romancier n'avait plus qu'à varier la combinaison des aventures. D'ailleurs les Normands ennemis des Anglo-Saxons qu'ils avaient subjugués, se regardaient peut-être comme les vengeurs des Bretons, dont ils voulaient rétablir la gloire.

Une seconde famille de romans chevaleresques, est celle des Amadis, dont on dispute avec assez de fondement la propriété à la littérature française. Ces romans sont placés à peu près sur la même scène que ceux de la Table rond e ; c'est encore l'Écosse, l'Angleterre, la Bretagne, la France ; mais les lieux sont moins fixes, ils n'ont plus aucune couleur locale, et leurs noms, au lieu d'être pris des objets, semblent empruntés de précédens livres de chevalerie. Les temps sont absolument fabuleux ; le règne de Périon, roi de France, de Languines, roi d'Écosse, de Lisvard, roi de Bretagne, ne saurait cadrer avec aucun souvenir historique, et l'histoire des Amadis ne se lie à aucune révolution, à aucun grand événement. Amadis de Gaule, le premier de ces romans, et le modèle de tous les autres, est reclamé par les peuples au midi des Pyrénées, comme l'ouvrage de Vasco Lobeira, portugais, qui vivait entre 1290 et 1325. Il faut convenir cependant que si l'ouvrage est d'un portugais, on peut s'étonner qu'il en ait placé la scène en France, et précisément dans le même pays illustré par les romans de la Table ronde ; qu'il n'ait point conduit son héros en Espagne, qu'il ne lui ait donné aucune relation avec les Maures, dont les guerres étaient toujours le grand intérêt de tous les Espagnols ; qu'enfin il n'ait différé de ses prédécesseurs que par plus de délicatesse dans les sentimens, plus de tendresse, et quelque chose de plus

mystique dans l’amour. Si au contraire, comme les Français le prétendent, Amadis de Gaule fut seulement retravaillé par Lobeira d’après un plus ancien roman français, il est étrange que celui-ci ne fût point lié aux romans de la Table ronde, et qu’il commençât une autre génération d’hommes et une fable toute nouvelle [67].

On ne dispute point sur les continuations et les nombreuses imitations d’Amadis de Gaule, Amadis de Grèce, et tous les Amadis, Florismart d’Hircanie, Galaor, Florestan, Esplandian ; tous ces romans là sont incontestablement espagnols d’origine, et ils en portent le caractère. L’enflure orientale y prend la place de l’antique naïveté du style ; l’imagination y devient plus extravagante, et cependant moins, forte ; l’amour y est plus raffiné, la valeur y a plus de rodomontades, la religion y occupe plus de place, et le fanatisme persécuteur s’y laisse déjà entrevoir. Ces compositions avaient tout le succès de la mode, au moment où Cervantes fit paraître son inimitable don Quichotte, et c’est à cette époque de la littérature espagnole que nous réservons d’en parler.

Mais la troisième famille des romans chevaleresques est toute française, quoique leur plus grande célébrité soit due au grand poète de l’Italie qui s’en est emparé ; c’est celle de la cour de Charlemagne et de ses paladins. L’histoire de Charlemagne, la plus éclatante du moyen âge, avait dû laisser aux siècles suivans un sentiment d’étonnement et d’admiration ; son long règne, sa prodigieuse activité, ses brillantes victoires, ses guerres avec les Sarrazins, les Saxons, les Lombards ; son influence sur l’Allemagne, l’Italie et l’Espagne, et le renouvellement de l’empire d’Occident, avaient rendu son nom populaire dans toute l’Europe long-temps après qu’on avait perdu la mémoire des événemens qui l’avaient signalé. C’était, en effet, un héros propre à la chevalerie, un point brillant au milieu des

ténèbres, auquel on pouvait attacher une création toute fantastique.

Il est difficile de fixer l'époque de cette création. Le plus ancien monument de l'histoire merveilleuse de Charlemagne est la chronique pseudonyme de Turpin ou Tilpin, archevêque de Reims. Tout le monde convient que le nom du Prélat, contemporain de Charlemagne, est supposé ; mais quelques savans ont prétendu faire remonter cette imposture au dixième siècle [68] ; et comme la chronique est écrite en latin, le plus ou moins de pureté du langage ne peut servir à faire connaître l'époque à laquelle elle fut composée. Les manuscrits les plus anciens que l'on conserve aux bibliothèques impériales et du Vatican, paraissent être du onzième ou du douzième siècle ; les traductions, les imitations, les continuations, ont commencé seulement avec le règne de Philippe-Auguste, que ses courtisans voulaient flatter, en le comparant à Charlemagne.

C'est par son contenu qu'il faut chercher à connaître l'époque de cette chronique fabuleuse ; elle doit être empreinte de l'esprit de son temps, et, en effet, ce qui frappe avant toute chose et dans cette chronique, et dans tous les romans qui en sont nés, c'est l'enthousiasme des guerres saintes contre les infidèles, dont on ne voit aucune trace dans les romans de la Table ronde. Mais ce qui n'est guère moins remarquable, c'est une occupation des guerres d'Espagne, des Maures d'Espagne, de tout ce qui est espagnol, qui n'est point d'accord avec l'esprit de la première croisade, et qui a fait supposer que cette chronique était l'ouvrage d'un moine de Barcelonne. La chronique de l'archevêque Turpin contient seulement l'histoire de la dernière expédition de Charlemagne en Espagne, à laquelle il est invité miraculeusement par l'évêque Saint-Jacques de Galice ; ses victoires sur le roi maure Argoland, les combats singuliers du paladin Roland

et de Ferragus, la mort de Roland à Roncevaux, et la vengeance de Charle magne. Mais à peu près tous les héros que l'on voit briller ensuite avec tant d'éclat dans l'Arioste, y sont nommés et caractérisés, et c'est de là que les romanciers postérieurs ont emprunté le premier tissu de leurs fables.

S'il est vrai qu'on trouve des manuscrits de la chronique de Turpin écrits dès le onzième siècle, je rapporterais volontiers sa composition à l'époque où Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, fit en 1085 la conquête de Tolède et de la Castille Nouvelle. Il fut suivi dans cette expédition glorieuse par un grand nombre de chevaliers français qui passèrent les Pyrénées pour combattre les infidèles auprès d'un grand roi, et pour voir le Cid, le héros du siècle. La guerre contre les Maures d'Espagne fut alors entreprise par un zèle religieux assez différent de celui qui, douze ans plus tard, alluma la première croisade. Il s'agissait de porter des secours à des frères, à des voisins, qui adoraient le même Dieu, et qui vengeaient des injures communes, dont le romancier semblait vouloir renouveler le souvenir ; tandis que le but de la première croisade était de délivrer le saint Sépulcre, de recouvrer l'héritage de notre Seigneur, et de porter du secours à Dieu plutôt qu'aux hommes, comme l'exprimait un troubadour que nous avons déjà cité. Ce zèle pour le saint Sépulcre, cette dévotion tournée vers l'Orient, ne paraissent nullement dans la chronique de l'archevêque Turpin, qui cependant est animée par un ardent fanatisme, et toute pleine de miracles.

Si cette chronique dont l'Arioste invoque sans cesse le témoignage, et à laquelle il a donné une célébrité poétique, est antérieure aux premiers romans de la Table ronde, ceux de la cour de Charlemagne qui en ont été tirés sont de beaucoup postérieurs. La chronique de Turpin, quelque fabuleuse qu'elle soit, ne peut point elle-même être considérée comme un roman ; ce sont alternativement des

faits incroyables de guerre, et des miracles, de la superstition monacale pour le ciel, de la crédulité monacale pour les événemens de la terre. On y voit déjà quelques enchantelnens ; la redoutable épée de Roland, Durandal, ne peut porter de coups sans ouvrir de blessures ; Ferragus est partout le corps enchanté et invulnérable ; le terrible cor de Roland, avec lequel il sonne à Roncevaux pour demander des secours, est entendu jusqu'à Saint-Jean-Pied de-Port, où Charlemagne était avec son armée ; mais le traître Ganelon empêche le monarque de porter du secours à son neveu. Roland, perdant toute espérance, veut briser lui-même son épée, pour qu'elle ne tombe pas entre les mains des infidèles, et ne se teigne jamais dans le sang des chrétiens : il frappe contre des arbres élevés, contre des rochers ; mais rien ne résiste à la lame enchantée, conduite par un bras si puissant : les chênes sont renversés, les rochers volent en éclats, et Durandal est encore entière. Roland enfin l'enfonce presque jusqu'à la garde dans une pierre dure, et la tournant avec violence, il la brise entre ses mains. Alors il sonne encore du cor, non plus pour demander des secours, mais pour annoncer aux chrétiens sa dernière heure ; et il le fait avec tant de force, que ses veines éclatent, et qu'il meurt inondé de son propre sang. Tout cela est assez poétique, et indique une imagination brillante ; niais pour que ce fût un roman de chevalerie, il y faudrait des femmes et de l'amour, et jamais il n'y est question ni des unes ni de l'autre.

L'auteur de la Chronique de Turpin n'avait point l'intention de briller aux yeux du public par une invention heureuse, et d'amuser les oisifs par des contes merveilleux qu'ils reconnaîtraient pour tels ; il présentait aux Français tous ces faits étranges comme de l'histoire, et la lecture de légendes fabuleuses avait accoutumé à croire de plus grandes merveilles encore ; aussi plusieurs de ces fables furent-elles reproduites dans les anciennes Chroniques de Saint-Denis, dont la rédaction fut commencée par l'ordre

du sage abbé Suger, ministre de Louis-le-Jeune (1137-1180), quoique cet ouvrage fût composé avec une bonne foi parfaite, et comme l'histoire authentique du temps. Ainsi l'on y trouve, mais plus en abrégé, presque les mêmes faits que dans Turpin, sur Roland et son duel avec Ferragus, sur les douze pairs de France, la bataille de Roncevaux, et les guerres de Charlemagne contre les Sarrasins. Ce portrait du monarque est également emprunté presque mot à mot de la Chronique de Turpin, ch. XX : « Homs fut de cors
» fort, et de grant estature, et ne mie de trop
» grant ; sept piez avoit de long à la mesure
» de ses piez ; le chief avoit roont, les yeux
» grans et gros, et si clers que quant il étoit
» courrouciés, ils resplendissoient ainsi comme
» escarboucles ; le nez avoit grant et droit,
» et un petit hault au milieu ; brune cheve-
» lure, la face vermeille, lie et haligre ; de si
» grant force estoit, que il estendoit trois fers
» de chevaux tous ensemble légiérement, et le-
» voit un chevalier armé sur sa paume de terre
» jusques amont. De joyeuse, s'épée, coupoit
» un chevalier tout armé..... etc. ».

Mais tous ces faits extraordinaires, qui passaient encore pour de l'histoire [69], entrèrent dans le domaine des romans, lorsque toutes les croisades furent achevées ; et qu'elles eurent fait connaître l'Orient, à la fin du treizième siècle et pendant le règne de Philippe-le-Hardi (1270-1285). Le roi d'armes de ce monarque, Adenez, écrivit en vers les romans de Berthe au-grand-pied (mère de Charlemagne), d'Ogier-le-Danois, et de Cléomadis. Huon de Villeneuve écrivit celui de Renaud de Montauban ; les quatre fils Aymon, Huon de Bordeaux, Doolin de Mayen-ce, Morgant-le-Géant, Maugis, l'enchanteur chrétien, et beaucoup d'autres héros de cette cour illustre ont trouvé alors, ou depuis, desromanciers qui ont mis au grand jour tous les

personnages, tous les événemens de cette période de gloire, dont le divin poëme de l'Arioste a consacré la mythologie.

Cependant la création de cette brillante chevalerie romanesque était accomplie dès la fin du treizième siècle ; tout ce qui la caractérise se trouvait déjà dans les romans d'Adenez. Les chevaliers n'erraient plus, comme ceux de la Table ronde, dans les sombres forêts d'un pays à moitié sauvage, et qui semblait toujours couvert de brouillards et de frimas ; l'univers entier se déroulait à leurs yeux ; la Terre-Sainte était le grand objet de leur pèlerinage ; mais par elle ils entraient en communication avec les grandes et riches contrées de l'Orient, Leur géographie était confuse comme toutes leurs connaissances ; leurs voyages de l'Espagne au Cathay, du Danemarck à Tunis, se faisaient, il est vrai, avec une facilité, avec une rapidité plus prodigieuses que les enchantemens de Maugis ou de Morgane ; mais ces voyages fantastiques fournissaient aux romanciers les moyens d'orner leurs récits des plus éclatantes couleurs. Toute la mollesse et les parfums des pays les plus favorisés par la nature étaient à leur disposition ; toute la pompe et la magnificence de Damas, de Bagdad et de Constantinople, pouvaient orner le triomphe de leurs héros ; et une acquisition plus précieuse encore, c'était l'imagination même des peuples du Midi et de l'Orient ; cette imagination si brillante, si variée, qui venait animer la sombre mythologie du Nord. Les fées ne furent plus de hideuses sorcières, objet de la haine et de la crainte du peuple, mais les rivales ou les alliées de ces enchanteurs, qui disposaient dans l'Orient de l'anneau de Salomon, et des génies qui y sont attachés. A l'art de prolonger la vie, elles avaient joint celui d'augmenter ses jouissances ; elles étaient en quelque sorte les prêtresses de la nature et de ses pompes. A leur voix, des palais magnifiques s'élevaient dans les déserts, des jardins enchantés, des bosquets parfumés d'orangers et de

myrthes naissaient du milieu des sables, ou sur les écueils dans le sein des mers ; l'or, les diamans, les perles, couvraient leurs vêtemens ou les lambris de leurs palais ; et leur amour, loin d'être réputé sacrilége, était souvent la plus douce récompense des travaux du guerrier. C'est ainsi qu'Ogier-le-Danois, le vaillant paladin de Charlemagne, fut accueilli par la fée Morgane dans son château d'Avalon. Morgane, prenant une couronne d'or ornée de pierreries, et représentant des feuilles de laurier, des myrthes et des, roses dit au chevalier qu'elle avait doué dès sa naisssance avec cinq de ses sœurs, et que dès lors elle avait choisi .pour son favori : « Régnez ici, et recevez cette
» couronne en signe de l'autorité que vous pour-
» rez toujours y exercer ». Ogier laissa poser sur sa tête cette couronne fatale laquelle était attaché le don d'immortelle jeunesse, mais en même temps l'oubli de tout autre sentiment que l'amour de Morgane. De ce moment le héros ne se souvint plus de la cour de Charlemagne, ni de la gloire qu'il avait acquise en France, ni des couronnes de Danemarck, d'Angleterre, d'Acre, de Babylone et de Jérusalem, qu'il avait successivement portées, ni de tant de batailles qu'il avait livrées, ni de tant de géans qu'il avait vaincus. Il passa deux cents ans auprès de Morgane dans l'ivresse de l'amour, sans s'apercevoir de la fuite du temps ; et lorsque sa couronne étant tombée par accident dans une fontaine, sa mémoire se fut réveillée, il crut Charlemagne encore vivant, et il demanda avec empressement des nouvelles des braves paladins ses compagnons d'armes [70]. En lisant cette élégante fiction, on reconnaît aisément qu'elle a été écrite après que les croisades eurent mêlé les peuples de l'Orient à ceux de l'Occident, et eurent enrichi les Français de tous les trésors de l'imagination arabe.

CHAPITRE VIII.

Poésies diverses des Trouvères ; Allégories, Fabliaux Poésies lyriques, Mystères et Moralités

QUOIQUE la littérature française se soit complètement séparée de la littérature romantique, qu'elle ait adopté une autre législation, un autre esprit, un autre caractère, la littérature de la langue d'oïl et des trouvères, qui fut celle de l'ancienne France, avait cependant la même origine que celle de tout le Midi ; elle était née du même mélange des peuples du Nord avec les Romains ; les mœurs et les opinions du moyen âge, la chevalerie et la féodalité lui donnaient leur caractère ; non-seulement elle appartenait à la même classe que celle des Provençaux, des Italiens et des Espagnols ; elle a même eu sur ceux-ci l'influence la plus marquée. C'est chez les trouvères qu'il faut chercher l'origine des poëmes chevaleresques, des nouvelles et des contes, des allégories, et du théâtre de l'Europe méridionale. Aussi, quoique aucun de leurs ouvrages ne mérite une haute réputation, et ne puisse être rangé parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, tous sont dignes d'attention, comme monumens de la marche des idées, et comme échantillons d'un goût qui depuis a été perfectionné.

Rien n'est peut-être plus difficile à définir que ce qui constitue la poésie : comme le propre de cet art divin est de captiver l'âme toute entière, de la sortir de son assiette, de la transporter dans un monde meilleur, et de lui procurer les jouissances qui semblent réservées à des êtres plus

parfaits que nous, chacun ne voit dans la poésie que ce qui est le plus en rapport avec son être, que le développement de celle de ses facultés à laquelle il attache le plus de prix, ou qui lui procure les plus vives jouissances. De là vient que les uns regardent l'imagination comme l'essence de la poésie ; d'autres, l'émotion ; d'autres, la rêverie ; d'autres, l'en-thousiasme : d'autres, même l'esprit. Il me semble que, si l'on veut s'entendre, il faut réserver le nom de poésie à la forme que des hommes inspirés donnent aux divers développemens des facultés humaines ; appeler toujours poésie la réunion de l'harmonie et de la peinture dans le langage, et convenir que toutes les facultés peuvent, à leur tour, revêtir cette forme brillante, ce langage tout ensemble mélodieux et figuré, qui captive tous les sens à la fois, qui frappe les oreilles selon une cadence régulière, et qui représente aux yeux de l'esprit les merveilles de la création dont il compose des tableaux.

En réservant à la forme seule le nom de poésie, on comprendra mieux comment la poésie d'une nation diffère de celle d'une autre par l'essence, et comment chacune est en rapport seulement avec la faculté la plus éminemment développée par la nation qui la cultive. Le caractère national a fait celui de la poésie. Pour les Provençaux, elle s'est trouvée presque toute entière dans l'expression de l'amour et de la galanterie ; pour les Italiens, dans le jeu de l'imagination ; pour les Anglais, dans la sensibilité ; pour les Allemands, dans l'enthousiasme ; pour les Espagnols, dans un certain orage de passion qui leur suggérait des images et des pensées gigantesques ; pour les Portugais, dans une rêverie douce, mélancolique et champêtre. Toutes ces nations ne considéraient comme propres à la poésie, que les sujets qui étaient en harmonie avec leur propre disposition ; toutes s'accordent à regarder comme anti-poétique le caractère de la nation française ; tandis que celle-ci, dès les temps les plus reculés, témoignant de l'éloignement pour les facultés les plus rêveuses de l'âme,

s’est attachée de préférence à l’esprit, au raisonnement, et n’a développé dans l’imagination même, que la faculté d’inventer. Ce goût d’une nation spirituelle et raisonneuse s’est aceru avec les siècles. Les Français se sont attachés toujours plus exclusivement dans leur poésie au talent de la narration, à l’esprit et au raisonnement : ils sont devenus, de cette manière, si complètement étrangers à la poésie romantique, qu’ils se sont détachés de toutes les nations modernes pour se mettre sous la protection des anciens ; non que ceux-ci se bornassent, comme eux, uniquement à l’esprit de conduite, aux convenances, et au raisonnement ; mais parce que les anciens avaient développé toutes les facultés humaines à la fois, et parce que les Français, trouvent dans les classiques, que toute l’Europe admire, les qualités auxquelles eux-mêmes attachent le plus de prix. Dès lors, la littérature moderne s’est partagée en deux factions si opposées, qu’elles ont cessé de pouvoir s’entendre l’une l’autre.

Mais avant que les Français eussent élevé l’étendard d’Arisiote, comme ils l’ont fait depuis un siècle et demi, lorsque la poésie n’était point encore un art pratiqué selon des règles, mais plutôt une inspiration, les ouvrages des trouvères différaient déjà de ceux des troubadours, sans qu’on songeât à les mettre en opposition les uns avec les autres. Au contraire, les poètes du Midi, ne soupçonnant rien d’hostile dans une manière diverse, profitaient de la variété, et s’enrichissaient des inventions des peuples situés au Nord de la Loire.

Les Français, en effet, avaient, par-dessus tous les autres peuples modernes, l’esprit inventif. Ses plaintes, les soupirs, le développement des sentimens passionnés, les fatiguaient plutôt que tous les autres ; ils voulaient quelque chose de plus réel, de plus substantiel, pour captiver leur attention. Nous avons vu que la riche et brillante invention des romans de chevalerie naquit chez eux ; nous verrons bientôt qu’ils furent encore les inventeurs des fabliaux, ou

contes pour rire ; qu’enfin ce furent eux qui donnèrent plus de vie encore au talent de conter, en mettant les récits sous les yeux, et en créant le nouvel art dramatique, ou les mystères. D’autre part, on vit paraître chez eux, à la même époque, des ouvrages de longue haleine d’une autre nature encore, des poëmes allégoriques, qui furent également imités par tous les autres peuples romantiques ; mais qui semblaient appartenir plus immédiatement au goût français, et qui ont retrouvé jusqu’à nos jours des imitateurs dans notre littérature. En effet, l’allégorie satisfaisait en même temps, et le goût national de conter, et le goût plus national encore de mettre de l’esprit, du raisonnement, et un but moral dans toute poésie. Les Français sont, entre les peuples, le seul qui, en poésie, demande le pourquoi de chaque chose ; de tous les peuples, ils sont petit-être encore ceux qui savent le mieux marcher à leur but : aussi veulent-ils toujours en avoir un, tandis que les autres regardent comme de l’essence des beaux-arts, de ne se proposer aucune chose, de s’abandonner à un essor intérieur et irréfléchi, et de chercher la poésie dans la seule inspiration.

Le plus célèbre, et peut-être aussi le plus ancien parmi ces poëmes allégoriques est le roman de la Rose, dont tout le monde connaît le nom, dont bien peu de gens connaissent la nature ou le but. Et d’abord il faut avertir que le roman de la Rose n’est nullement un roman, selon le sens que nous donnons aujourd’hui à ce mot. A l’époque où il fut composé, le français était encore appelé langue romane, et tous les ouvrages de longue haleine composés dans cette langue étaient aussi nommés romans. Celui de la Rose a vingt mille vers ; il est vrai qu’il est l’ouvrage de deux auteurs différens : le premier, Guillaume de Lorris, a fait seulement les quatre mille cent cinquante premiers vers ; son continuateur, Jean de Meun, a fait le reste, au moins cinquante ans plus tard.

Guillaume de Lorris se proposait de traiter le même sujet qu'Ovide dans son Art d'Aimer ; mais la différence entre les deux ouvrages peut faire apprécier celle qui existait entre l'esprit des deux siècles. Guillaume de Lorris ne s'adresse point aux amans, il ne leur parle point d'après ses sentimens ou son expérience, mais il raconte un songe ; et son éternelle vision, à laquelle plusieurs nuits de suite auraient à peine pu suffire, n'a point le caractère ou le mouvement d'un songe réel. C'est une foule de personnages allégoriques qui se présentent à lui ; tous les événemens d'une longue passion se relèvent sur leurs pieds de derrière, et deviennent pour lui des êtres auxquels il donne des noms. C'est dame Oiseuse, ou l'oisiveté, qui inspire la première à l'amant le désir de rechercher la rose ou le prix de l'amour ; ce sont Male-bouche et Dangier qui l'écartent ; Félonie et Bassesse, Haine et Avarice, qui traversent sa poursuite ; tous les vices et toutes les vertus de l'humanité sont à leur tour personnifiés et introduits sur la scène ; une allégorie est enchaînée à l'autre, et l'imagination est promenée entre ces êtres fictifs auxquels elle ne réussit point à donner un corps. Tout intérêt est nécessairement détruit par cette conception fatigante : nous nous associerions plus volontiers aux sentimens et aux actions du plus petit être humain que l'auteur eût introduit dans son poëme, qu'à toutes ces pensées, toutes ces abstractions qu'il a revêtues d'habits d'hommes et de femmes. Cependant, au siècle où le roman de la Rose parut, moins il intéressait comme récit, plus il était admiré comme ouvrage d'esprit, comme conception morale, comme philosophie revêtue d'une fiction poétique. Le jeu d'esprit frappait à chaque ligne ; le but de l'auteur était toujours en vue ; et dès que la poésie était regardée par les Français comme un moyen d'instruire agréablement, le roman de la Rose devait leur paraître atteindre ce but, puisqu'ils y trouvaient une instruction ingénieuse. Sous ce rapport même d'instruction et de morale, nous le jugerions

différemment aujourd'hui ; nous ne permettrions point que, pour prêcher la vertu, on peignît le vice avec impudence, comme le fait souvent Guillaume de Lorris ; nous ne souffririons point son langage cynique, ni la manière insultante dont lui, et plus encore son continuateur, Jean de Meun, parlent des femmes ; nous serions blessés de cette grossièreté, si opposée à l'idée que nous nous faisons de l'amour et de la galanterie chevaleresques. Nos aïeux étaient sans doute moins délicats que nous ; aucun livre n'a eu un succès plus prodigieux que le roman de la Rose : non-seulement il fut admiré comme un chef-d'œuvre d'esprit, d'invention ; de philosophie pratique, on voulut aussi y voir ce que l'auteur n'avait jamais songé à y mettre ; sous la première allégorie on en chercha une seconde. On prétendit que Lorris avait caché sous cette forme poétique les plus hauts mystères de la théologie ; on écrivit de doctes commentaires, qu'on trouve joints à l'édition de Paris (1531, in-folio), dans lesquels on donnait la clef de cette allégorie divine, et l'on rapportait à la grâce de Dieu et aux joies du ciel, les passages les plus licencieux, et les tableaux de l'amour terrestre. Il est vrai que cette adoration pour un livre souvent immoral, excita enfin l'animad version de quelques Pères de l'église. Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, et l'un des plus accrédités parmi les Pères du concile de Constance, écrivit un traité latin contre le roman de la Rose. Dès lors plusieurs prédicateurs tonnèrent contre ce livre corrupteur, tandis que d'autres en citaient encore des passages dans la chaire, et entremêlaient les vers de Guillaume de Lorris aux textes de la Sainte Ecriture.

De même que le caractère national des Français se manifestait dans la forme allégorique que Guillaume de Lorris avait donnée à ce grand poëme didactique, il se faisait encore reconnaître dans le style que Lorris avait choisi. Conter nettement, clairement, avec une certaine naïveté, de la précision dans l'expression, de l'élégance, et

un mélange d’idées spirituelles, paraissait dès lors aux Français tenir à l’essence de la poésie ; et encore aujourd’hui, ils considèrent comme poétiques des ouvrages où toutes les autres nations s’accordent à ne voir que de la prose rimée. Le roman dé la Rose et toutes ses nombreuses imitations sont dans ce cas : le langage n’en est nullement figuré ; il ne met rien sous les yeux ; il ne part point de l’âme, et ne l’ébranle point ; et si l’on rompt la mesure des vers, il sera impossible d’y reconnaître de la poésie. J’en citerai en note quelques exemples choisis parmi ce que ce livre contient de meilleur [71].

Guillaume de Lorris avait commencé le roman de la Rose dans la première moitié du treizième siècle ; lui-même il mourut en 1260. Son continuateur, Jean de Meun, surnommé Clopinel, naquit seulement en 1280, en sorte que la continuation du roman de la Rose est postérieure au grand poëme du Dante, qui est aussi une vision. Mais Guillaume de Lorris est le vrai inventeur du genre, et les nombreuses visions poétiques qui occupent tant de place dans les littératures modernes, sont toutes imitées du roman de la Rose.

Les premières imitations de ce poëme parurent en Français, et portent comme lui le titre de romans. L’un de ceux qui acquirent dans le temps le plus de célébrité, et dont on trouve le plus fréquemment des copies dans les bibliothèques, est le roman des Trois Pèlerinages, composé par Guillaume de Guilleville, moine de Cîteaux, entre 1330 et 1358. C’est encore un songe, et d’une longueur démesurée, car chaque pèlerinage est un poème de dix ou douze mille vers, formant un volume in-quarto. Le premier est le Pèlerinage de l’Homme, ou la vie humaine ; le second, le Pèlerinage de l’Ame sortie du Corps, ou la vie à venir ; le troisième, le Pèlerinage de Jésus-Christ, ou la vie de Notre Seigneur. Guilleville déclare dans ses vers qu’il a pris pour modèle le roman de la Rose ; mais on reconnaît

aisément aussi qu’il a imité le Dante, dont l’immortel poëme avait paru dans cet intervalle. Ainsi, dans ses visions chrétiennes, Guilleville prend pour guide le poète Ovide, comme le Dante avait pris Virgile pour guide dans l’empire des morts. Mais Virgile avait été vraiment le maître du Florentin, il lui avait inspiré le sentiment et l’enthousiasme de la poésie, tandis que Guilleville ne devait rien à Ovide, et qu’il ne s’approche jamais du guide qu’il prétend suivre.

Vers le même temps on vit paraître aussi la Bible Guyot [72], ouvrage de Hugues de Bercy, surnommé Guyot ; c’est une satire amère contre tous les états de la vie ; le livre de Mandevie, ou amendement de la vie, le livre de Clergie, ou de toutes les sciences, et plusieurs autres encore, où de fatigantes allégories voilent à demi de non moins fatigantes leçons. On s’étonnerait de la patience de nos aïeux qui dévoraient ces longs et fastidieux ouvrages, si l’on oubliant la condition d’un peuple qui n’a presque point de livres, et qui ne trouve au-dehors de soi presqu’ aucun moyen d’étendre et de renouveler ses idées. On conservait un seul ouvrage, un seul volume dans une maison patriarchale ; les jours de mauvais temps, on le lisait encercle autour du feu, on le recommençait quand on l’avait fini, on s’exerçait l’esprit à en faire des applications, à en tirer tout ce qu’il contenait, plus même qu’il ne conténait ; aucune comparaison ne mettait à portée de le juger ; on le respectait comme la sagesse écrite, et on se réjouissait de le comprendre, comme si c’était dans l’auteur une grande condescendance que de s’humaniser quelquefois.

Nos ancêtres avaient au reste d’autres poésies, qui, si elles ne manifestaient pas un plus grand talent d’invention, plus de cette inspiration, de cette chaleur à laquelle les autres nations s’accordent à réserver l’épithète de poétique, étaient du moins plus amusantes. Ce sont les fabliaux, auxquels on a cherché , dans notre siècle, à faire de nouveau une brillante réputation, et qu’on a représentés

comme un trésor d'invention, d'originalité , de naïveté et de gaieté, que les autres nations n'ont pu égaler qu'en le pillant. Un nombre infini de ces anciens contes écrits en vers dans le douzième et le treizième siècles, est conservé à Paris dans les Bibliothèques impériales. M. de Caylus en a rendu compte à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans des Mémoires spirituels ; M. le Grand d'Aussy en a fait un choix qu'il a présenté au public avec une toilette plus moderne ; enfin MM. Barbazan et Méon en ont publié quatre gros volumes d'après les originaux, et dans leur langue, souvent aussi dans leur grossièreté primitive. Cette partie importante de la littérature du moyen âge mérite d'être étudiée, comme servant à l'histoire des mœurs et de l'esprit du temps, et comme montrant l'origine de plusieurs inventions spirituelles, dont des hommes d'un autre siècle, et même d'autres nations, ont voulu s'honorer plus tard. Mais ce genre de recherches n'est point convenable pour tout le monde. Les notions de délicatesse, de décence et de pudeur étaient peu respectées dans le bon vieux temps ; et les trouvères, pour ranimer la gaieté des chevaliers et des dames qui les recevaient à leur cour, n'employaient souvent que le sel le plus grossier. L'impudence du langage leur tenait lieu de gaieté, et les mœurs les plus dissolues étaient presque les seules qu'ils se plussent à peindre.

Les Français, considérant toujours l'élégance et la facilité du style comme l'essence de la poésie, s'emparèrent de tous les contes galans, de toutes les aventures, de toutes les anecdotes qui pouvaient éveiller la curiosité, ou exciter le rire ; ils les mirent en vers, et ils crurent ainsi devenir poètes ; tandis que toutes les autres nations réservaient pour la prose les récits de tout genre. Un recueil de contes indiens, intitulé , Dolopathos, ou le Roi et les sept Sages après avoir été traduit en latin vers le dixième ou le onzième siècle, devint la première richesse des trouvères. Les contes arabes, que les Maures avaient transmis aux

Castillans, et ceux-ci aux Français, furent à leur tour versifiés ; même les aventures romanesques des chevaliers et des troubadours provençaux devenaient pour les trouvères des sujets de montes ; mais surtout les anecdotes des villes et des châteaux de France, les aventures des amans, les tours qu'ils jouaient aux maris jaloux et dupés, les galanteries des prêtres, et les débordemens des couvens, fournissaient aux conteurs une foule de récits bouffons. C'était là leur trésor commun. On sait rarement le nom du trouvère qui a versifié chaque anecdote ; un autre la contait après lui en la changeant à sa guise ; il ajoutait ou retranchait selon l'impression qu'il voulait faire sur ses auditeurs, et il faisait ainsi suivre aux fabliaux plus anciens toutes les variations du langage. Il n'existait encore ni théâtre, ni jeux de cartes pour remplir le loisir des gens du monde ; les longues soirées dans les Cours et les châteaux, même dans les maisons privées, devaient être remplies par un amusement social, et les trouvères ou conteurs de fables étaient toujours accueillis avec un empressement proportionné au fonds d'anecdotes qu'ils apportaient pour la conversation. Tout leur était également bon ; les mêmes hommes contaient devant les mêmes assemblées, des anecdotes licencieuses, des légendes et des miracles ; et dans le recueil des anciens fabliaux, on trouve aussi placés à la suite les uns des autres des récits dans les genres les plus opposés. Les plus nombreux sont les contes proprement dits, ceux qui ont fourni des originaux à Boccace, à la reine de Navarre, et à La fontaine. Quelques-uns de ces vieux fabliaux ont fait fortune ; ils ont été reproduits successivement par tous ceux qui prétendaient au talent de conter, et ils ont passé de langue en langue, et d'âge en âge jusqu'à nos jours. Il y en a même qui ont été portés ensuite sur le théâtre, et qui ont donné ainsi un nouvel aliment à la gaieté française. Le fabliau du Faucon a produit l'opéra du Magnifique ; celui du Myre (médecin) a produit le Médecin malgré lui ; celui

de la Housse partie a produit les comédies de Conaxa et des Deux Gendres. C'est encore dans les fabliaux qu'on trouve l'original du conte de l'Ange et l'Hermite de Parnell, ou du roman de Zadig de Voltaire, et du conte du Renard, que Goëthe a reproduit dans un long poëme, sous le nom de Reinecke Fuchs. Le Castoyement d'un Père à son Fils est un recueil de vingt-sept fabliaux liés entre eux comme étant l'instruction qu'un père donne à son fils à son entrée dans le monde. L'Ordène de Chevalerie est un récit naïf et assez piquant de la manière dont le sultan Saladin se fit armer chevalier par les croisés qu'il avait vaincus. On y trouve sur l'ordre de chevalerie, sur les diverses cérémonies avec lesquelles on donnait au nouveau chevalier les diverses pièces de l'armure, et sur la signification de toutes ces pratiques, des détails authentiques et contemporains qu'on chercherait vainement ailleurs. Quelques fabliaux enfin se rapprochaient des romans de chevalerie ; ils peignaient comme eux les mœurs héroïques de la partie la plus noble de la nation, et non les vices du peuple. Ce sont les seuls qui soient vraiment poétiques, les seuls où l'on trouve une imagination créatrice, des tableaux gracieux, des sentimens élevés, de la vie dans les personnages, et ce mélange de surnaturel qui séduit l'imagination. C'est dans un fabliau de cette classe, le Lay de l'Oiselet, (t. III, p. 119) qu'on trouve ces jolis vers sur le rapport entre le culte de Dieu et celui de l'Amour.

Et pour vérité vous record
Dieu et Amour sont d'un accord.
Dieu aime sens et honorance,
Amour ne l'a pas en viltance ;
Dieu hait orgueil et fausseté,
Et Amour aime loyauté ;

Dieu aime honneur et courtoisie,
Et bonne Amour ne hait-il mie ;
Dieu écoute belle prière,
Amour ne la met pas arrière, etc.

A la même classe appartient encore le Lay d'Aristote, par Henri d'Andely (Fabliaux, tome III, page 96), dont on a fait le joli opéra d'Aristote amoureux. Dans le moyen âge, on donnait à toute l'antiquité une tournure chevaleresque ; on ne pouvait guère comprendre des mœurs et une manière d'être différentes de ce qu'on était soi-même. D'ailleurs l'antiquité grecque n'était guère connue des Occidentaux que par l'entremise des Arabes, et le Lay d'Aristote était probablement lui-même d'origine orientale ; car ce philosophe, et Alexandre son disciple, étaient de tous les Grecs ceux que les Arabes se plaisaient le plus à célébrer.

Alexandre, nous raconte le poète, est arrêté par l'Amour au milieu de ses conquêtes ; il ne songe plus qu'à donner des fêtes à sa belle, et à lui témoigner son ardeur. Tous ses barons, ses chevaliers et ses soldats, gémissent de son inaction :

Dont il ne se repentoit mie,
Car il avoit trouvé sa mie
Si belle qu'on put souhaiter.
N'avoit cure d'ailleurs plaider,
Fors qu'avec lui manoir et être.
Bien est Amour puissant et maître,
Quand du monde le plus puissant
Fait si humble et obéissant
Qu'il ne prend plus nul soin de lui,
Ains s'oublie tout pour autrui.

Personne n’avait osé témoigner à Alexandre le mécontentement de l’armée ; son maître seul, Aristote, qui avait sur lui l’autorité que donnent les plus vastes connaissances et une sagesse profonde, reproche au vainqueur du monde de s’oublier pour l’amour, d’arrêter son armée dans l’inaction au milieu de ses conquêtes, et de mécontenter toute sa chevalerie. Alexandre, honteux de ces reproches, promet de s’éloigner de sa belle ; il demeure plusieurs jours sans lui faire visite :

> Mais il n’a pas, le souvenir
> Laissé ensemble avec la voie ;
> Qu’Amour lui ramembre et ravoie
> Son clair visage, sa façon,
> Où il n’a nulle retraçon
> De vilenie ni de mal ;
> Front poli, plus clair que cristal,
> Beau corps, belle bouche, blond chef.
> Ah, fait-il, comme à grand meschef
> Veulent toutes gens que je vive ?

Il ne peut plus résister, en effet, au désir de la voir ; il retourne auprès d’elle, et il excuse sa longue absence en lui contant les réprimandes de son maître. La belle jure de s’en venger, et de soumettre Aristote lui-même au pouvoir de ses charmes. Elle va le joindre dans le jardin où il étudie ; elle emploie pour le séduire toutes les ressources de la coquetterie. Le philosophe se reproche en vain son âge et sa tête chenue, et ses traits devenus noirs, pâles et maigres ; il sent qu’il a mal employé son étude, et que tout ce qu’il sait ne le préserve point de l’amour. Il demande merci à la dame, et se déclare son esclave. Elle ne le blâme

point, mais elle lui impose une pénitence, pour le punir des conseils de rebellion qu'il a donnés à son élève :

Dit la Dame ; vous convient faire
Pour moi un moult divers affaire,
Si tant êtes d'amour surpris ;
Car un moult grand talent m'a pris
De vous un petit chevaucher
Dessus cette herbe, en ce verger :
Et si veux, dit la Demoiselle,
Qu'il ait sur vos dos une selle,
Si serai plus honnêtement.

Le philosophe ne sait rien refuser à la belle qu'il aime ; il se met à quatre pattes, et se laisse placer une selle sur le dos : la belle y monte, et le conduit avec une guirlande de roses jusqu'au pied de la tour où Alexandre l'attendait, et où il est témoin du triomphe de l'amour sur le tout meilleur clerc du monde.

Mais le plus touchant de tous les fabliaux, et peut-être aussi le plus célèbre, est celui d'Aucassin et Nicolette (tome I, pages 380 à 418), que M. Legrand a fait reparaître sous le titre des Amours du bon vieux temps, et qui a fourni ensuite le sujet d'un charmant opéra, tout resplendissant de chevalerie. Dans l'original, il est. écrit alternativement en prose et en vers, quelquefois avec quelques lignes de musique. Le langage, en tout conforme à celui de Ville-Hardouin, paraît indiquer les premières années du treizième siècle et un auteur champenois. Cependant les Provençaux reclament la première invention d'un conte, dont la scène est dans leur pays. Aucassin, fils du comte de Beaucaire, aime passionnément Nicolette, jeune fille dont la naissance est inconnue ; son père ne veut point la lui

accorder pour femme ; cependant le comte de Valence, ennemi de Beaucaire, vient mettre le siège devant cette ville : elle est sur le point d'être prise, et le comte de Beaucaire sollicite en vain son fils de se mettre à la tête de ses défenseurs. Aucassin ne veut combattre qu'autant qu'on lui promettra Nicolette pour prix de sa valeur. Il arrache cette promesse à son père ; il sort des murs, et rentre bientôt victorieux. Mais dès que le sire de Beaucaire n'a plus de crainte, il fausse sa promesse, il s'indigne de l'idée d'une mésalliance pour son fils, et il fait enlever Nicolette.

Nicolette est en prison mise,
Dans une chambre à voûte grise,
Bâtie par grand artifice,
Et empeinte à la mosaïce.
Contre la fenêtre marbrine
S'en vint s'appuyer la mesquine ;
Chevelure blonde et poupine
Avoit, et la rose au matin
N'étoit si fraîche que son teint.
Jamais plus belle on ne vit.
Elle regarde par la grille,
Et voit la rose épanouie,
Et les oiseaux qui se dégoisent.
Lors se plaint ainsi l'orpheline :
Las, malheureuse que je suis !
Et pourquoi suis-je en prison mise ?
Aucassin, damoiseau, mon sire,
Je suis votre fidele amie,
Et de vous ne suis point haie :
Pour vous je suis en prison mise,
En cette chambre à voûte grise.
J'y traînerai ma triste vie

Sans que jamais mon cœur varie,
Car toujours serai-je sa mie [73].

Je n’essaierai point de faire l’extrait de ce fabliau, que l’opéra d’Aucassin et Nicolette fait assez connaître. Nicolette, échappée de sa prison, va chercher un refuge chez le roi de Torreloro (Logodoro ou le Torri en Sardaigne), et ensuite à Carthage : sa naissance cependant est reconnue pour illustre ; elle revient en Provence sous un déguisement ; son amant la retrouve, et ils sont enfin heureux. Ces derniers événemens sont confus et mal enchaînés ; mais les vingt premières pages sont écrites avec une naïveté, une pureté et une grâce qui n’ont peut-être été égalées par aucun poète du bon vieux temps.

Les trouvères ont eu aussi quelques poètes lyriques. Quoique leur langue fût moins harmonieuse que celles du Midi, quoique leur imagination fût moins vive et leurs passions moins ardentes, ils n’ont pas absolument négligé un genre de composition qui faisait la gloire de leurs rivaux, et ils se sont étudiés à introduire dans la langue d’Oïl toutes les formes de versification que les troubadours avaient inventées pour la langue d’Oc. Mais la poésie lyrique fut surtout cultivée par les grands seigneurs ; ce n’est presque que de princes souverains qu’on a conservé les chansons. Thibaud III, comte de Champagne, qui vécut de 1201 à 1253, et qui monta en 1234 sur le trône de Navarre, est le plus célèbre entre les poètes français du moyen âge, non-seulement par l’éclat de sa couronne, mais par ses liaisons vraies ou supposées avec Blanche de Castille, mère de Saint-Louis, et par l’influence qu’eurent ses amours romanesques sur les troubles du royaume. Les poésies du roi de Navarre sont d’une extrême difficulté à comprendre : les mots vieillis furent pendant long-temps considérés en France comme plus poétiques que les

modernes, et la langue prosaïque se polissait et se perfectionnait, tandis que celle des vers demeurait toujours également obscure. D'ailleurs les poètes lyriques semblaient mettre plus d'importance aux sons, au croisement des rimes, à la rigoureuse observation de toutes les lois établies par les troubadours pour la construction de la strophe des chansons, des tensons et des sirventes, qu'au sens et aux sentimens qu'ils voulaient exprimer. Aussi les deux volumes de poésies du roi de Navarre, qu'a publiés la Ravallière, sont-ils un monument curieux de la langue et des mœurs, mais jamais une lecture attrayante.

On nomme encore parmi les princes souverains qui marchèrent aux dernières croisades, et dont on a conservé des vers, Thierry de Sois-sons, de l'ancienne maison de Nesle, qui fut fait prisonnier en Égypte à la bataille de Massoure ; le vidame de Chartres, de l'ancienne maison de Vendôme ; le comte de Bretagne Jean, fils de Pierre de Dreux, dit Mauclerc ; le seigneur Bernard de la Ferté ; Gaces Brulés, chevalier et gentilhomme champenois, ami du roi de Navarre ; Raoul II de Coucy, tué en 1249, auprès de Saint-Louis, à la bataille de Massoure. Son grand-père, Raoul I^{er} de Coucy, le héros de la tragédie de Gabrielle de Vergy, avait été tué en Palestine en 1191. En général, les compagnons de Saint-Louis, les valeureux chevaliers qui l'accompagnèrent à la croisade, se plaisaient à entendre les trouvères conter dans leurs festins des anecdotes piquantes, souvent licencieuses, et les entretenir d'aventures étrangères ; mais lorsqu'ils s'essayaient eux-mêmes dans l'art des vers, c'étaient leurs propres sentimens et leurs propres passions qu'ils revêtaient d'une forme poétique. Ils chantaient l'amour ou la guèrre, et ils laissaient à des subalternes le soin de les raconter. Pour donner quelque idée de ce genre de composition, je présenterai d'abord ici, non point sous sa forme primitive, mais sous celle que M. de Montcerif lui a donnée en la

faisant reparaître, une de ces chansons tendres et même langoureuses de Raoul de Couey ; son lay de départie, lorsqu'il suivit Saint-Louis à la croisade.

Que cruelle est ma départie,
Dame qui causez ma langueur !
Mon corps va servir son seigneur,
Mon cœur reste en votre balie ;
Je vais soupirant en Syrie,
Et des Payens n'ai nulle peur.
Mais dure me sera la vie
Loin de l'objet de mon ardeur.

L'on nous dit et l'on nous sermonne
Que Dieu, notre bon Créateur,
Veut que pour venger son honneur
Tout dans ce monde on abandonne.
A sa volonté je m'adonne ;
Je n'ai plus ni château ni bien,
Mais que ma belle me soit bonne,
Et je n'aurai regret à rien.

Du moins dans cette étrange terre
Pourrai-je penser jour et nuit
A ma dame au charmant souris,
Sans craindre la gent mauparlière (médisante) ;
Et pour ma volonté dernière,
Je lègue, et clairement le dis,
Mon cœur à celle qui m'est chère,
Mon âme au Dieu de paradis.

Parmi les chansons du châtelain de Couey, conservées à la Bibliothèque impériale, je ne sais si j'ai retrouvé

l’original de celle de M. de Montcrif. Celle que je rapporte en note [74] est sur le même sujet ; elle a plusieurs des mêmes rimes, et n’est cependant point la même chose ; une autre encore sur sa départie, commence avec beaucoup de sensibilité, mais sans avoir aucun rapport avec la première [75]. Les chansons manuscrites de ces premiers poètes français, ne sont point réunies dans les volumes qui les contiennent ; elles sont disséminées parmi plusieurs milliers d’autres pièces de vers, et après avoir feuilleté plusieurs volumes, on doit douter encore si on a tout vu.

Après cette race de héros [76], vinrent d’autres poètes qui polirent la langue des trouvères, et qui, comme leurs prédécesseurs, confirmèrent la prédilection de la nation pour les récits, pour les allégories et pour l’esprit mis dans les vers : nous ne les suivrons point dans leurs développemens, parce que nous n’avons intention de parler de la langue française que dans ses rapports avec la poésie romantique, et seulement pour reconnaître quelle influence elle a exercé sur les littératures du Midi. Au lieu donc de nous occuper des poésies de l’historien Froissart, du duc Charles d’Orléans, d’Alain Chartier, de Villon et de Coquillart, qui ont contribué sans doute à former la langue française, mais nullement les autres langues du Midi, nous donnerons un regard à la naissance des. mystères ou du théâtre romantique, qui eut en France sa première origine, et qui servit à former ensuite également les théâtres d’Espagne et d’Angleterre.

Il appartenait aux Français de découvrir les premiers cette vie nouvelle qu’on pouvait donner aux ouvrages de l’esprit, par la représentation dramatique. Ils avaient défini la poésie et les beaux-arts, en les nommant des arts d’imitation ; tandis que les autres nations les considéraient comme une effusion des sentimens du cœur : ils avaient beaucoup plus cherché dans leurs récits, dans leurs romans, dans leurs fabliaux, à revêtir avec vérité le

caractère d’autrui, qu’à se développer eux-mêmes. Ce furent eux encore qui, dans le temps où le théâtre des anciens était complètement oublié , inventèrent les premiers de mettre sous les yeux de spectateurs rassemblés, ou les grands événemens qui ont accompagné l’établissement de la religion chrétienne, ou les mystères dont elle ordonne la croyance, ou même les faits particuliers de la vie domestique, qui pouvaient apprêter à rire, après des contemplations plus sérieuses. Avec le même genre de talent avec lequel ils avaient versifié une longue histoire dans le genre héroïque, ou une anecdocte dans le genre bouffon, ils versifièrent encore des sujets de Blême nature, dans un mètre tout semblable, mais en faisant parler à son tour chaque interlocuteur ; et ils laissèrent, à ceux qui devaient réciter ces poésies dialoguées, le soin de leur donner l’accent de la vérité, et le prestige du spectacle.

Les premiers, qui éveillèrent l’attention du peuple par ces compositions à plusieurs personnages, furent des pèlerins revenant de la Terre-Sainte, qui mettaient ainsi sous les yeux de leurs compatriotes ce qu’ils avaient vu de leurs propres yeux, et que tout le monde désirait connaître. On croit que c’est dans le douzième, ou tout au moins dans le treizième siècle, qu’on vit les premières de ces représentations dramatiques, exécutées dans les carrefours. Mais ce fut seulement à la fin du quatorzième siècle qu’une compagnie de pèlerins, qui avaient solemnisé, par un brillant spectacle, les noces de Charles VI et d’Isabeau de Bavière, s’établit à Paris d’une manière stable, et entreprit d’amuser le public par des représentations régulières. On la nomma la Confrérie de la Passion, parce que le plus célèbre de leurs spectacles de voit représenter le Mystère de la Passion.

Ce mystère, le plus ancien de tous les ouvrages dramatiques, depuis le renouvellement de la civilisation, comprend l’histoire entière de Notre Seigneur, depuis son

baptême jusqu'à sa mort. Il est trop long pour pouvoir être représenté en un seul jour ; aussi continuait-on la représentation d'un jour à l'autre, et divisait-on le mystère entier en un certain nombre de journées, dont chacune comprenait le travail ou la représentation d'un jour. Ce nom de journée pour les divisions des pièces de théâtre, qui a été abandonné en France avec les mystères, est demeuré dans la langue espagnole, où l'on a oublié son origine. Quatre-vingt-sept personnes paraissaient successivement dans le mystère de la Passion : parmi elles on voyait les trois personnes de la Trinité, six anges ou archanges, douze apôtres, six diables, Hérode avec toute sa cour, et beaucoup de personnages de l'invention du poète. Des machines hardies paraissent avoir été employées pour donner à la représentation toute la pompe qu'on réserve aujourd'hui aux opéras ; plusieurs scènes paraissent avoir été chantées ; il y a même des chœurs, et le mélange des vers semble indiquer une connaissance assez exacte de l'harmonie du langage. Quelques caractères sont bien tracés ; quelques scènes ont de la grandeur, de la rapidité, ou un effet tragique ; et quoique la pièce retombe souvent dans le langage le plus trivial et le plus traînant, qu'on y voie enchaînées les scènes les plus absurdes, on ne peut méconnaître un grand talent dans la conception de ce terrible drame, qui devançait tous les modèles, et qui, mettant sous les yeux des Chrétiens des. événemens auxquels se rattachaient alors toutes leurs pensées, devait les ébranler bien plus fortement que ne le font aujourd'hui les tragédies les plus artistement conduites.

Quelques vers, quelques citations ne suffisent point pour donner une idée nette d'un ouvrage aussi long et aussi varié ; d'un ouvrage qui, imprimé en deux colonnes, forme un gros volume in-folio, et excède lui seul en longueur la collection complète des œuvres de nos grands poètes tragiques. Cependant, puisque notre but est toujours de faire juger le lecteur par lui-même, puisque nous lui

présenterons souvent des extraits de pièces non moins barbares, conservées sur le théâtre espagnol, et qui ne sont que des imitations du premier grand mystère français, il est juste de rapporter au moins quelques vers de cet étonnant ouvrage, et de produire successivement les différens styles, les différens talens tragique et comique de l'auteur. On est étonné, avant tout, de la clarté du langage, bien plus facile à entendre que celui des poètes lyriques de la même époque. On trouvait dès lors, non-seulement plus de naïveté, mais aussi plus de pompe aux mots déjà vieillis : cependant cette pompe était exclue d'une poésie qu'on voulait rendre populaire. Celle des idées, celle du langage, rapproche quelquefois le mystère de la Passion d'un meilleur siècle. Ainsi dans le conseil des Juifs, où plusieurs Pharisiens parlent à leur tour et trop longuement, Mardochée s'exprime ainsi :

Quant Messias, quant le Crist régnera,
Nous espérons qu'il nous gouvernera
En forte main, en union tranquille ;
Couronne d'or sur son chef portera,
Gloire et richesse en sa maison aura,
Justice et paix régira sa famille.
Et si le fort le povre oppresse ou pille,
Si le tyran son franc vassal exille,
Quant Crist viendra tout sera mis en ordre.

Saint-Jean fait un fort long sermon sur la scène, et la patience de nos pères ne s'explique à l'ouïe de ces longues déclamations, que parce qu'ils faisaient hommage à Dieu de leur ennui, bien persuadés que dans ces mystères religieux, ce qui ne les faisait ni rire ni pleurer, n'était pas

perdu pour l’édification de leurs âmes. Mais la scène qui suit, où Saint-Jean est interrogé, est bien dialoguée.

ABYAS.

Sainct Prophète ! il nous est escript
Que le Crist, pour nous racheter,
Se doit à nous manifester,
Et réduyre par sa doctrine
Le peuple en sa grâce divine.
Par quoi, veu les enseignemens
Les haulx faits et les prêchemens
Dont tu endoctrines tes proesmes ;
Nous doubtons que ce soit toy-mesmes
Qui montres tes belles vertus.

SAINT JEHAN.

Non suis ; je ne suis pas Christus,
Mais desouls lui je m’humilie.

ELYACHIM.

D’où te vient doncques la folie
De toi tenir en ces déserts,
Tout nu ; dis nous de quoi tu sers,
Et quelle doctrine tu presches ?

BANNANYAS.

On nous a dit que tu t’empesches
D’assembler peuples par ces bois
Pour venir escouter ta voix,
Comme d’un homme solemnel.

Es-tu donc maître en Israël ?
Scai-tu les lois et prophéties,
Qu’est-ce de toi ?

NATHAN.

Tu nous publies
Que Messyas est jà venu ;
Comme le scais-tu ? l’as-tu vu ?
Est-ce toi ?

SAINT JEHAN.

Ce ne suis-je mye.

NACHOR.

Et quel homme es-tu donc ? Helye ?
Te dis-tu Helyas ?

SAINT JEHAN.

Non.

BANNANYAS.

Non ?

Qui es-tu donc ? quel est ton nom ?
Imaginer je ne le puis.
Tu es le Prophête !

SAINT JEHAN.

Non suis.

ELYACHIM.

Qui es-tu donc ? or te dénonce,
Afin que nous donnons réponse,
Aux grans Princes de notre foi,
Qui nous ont transmis devers toi
Pour savoir qui tu es.

SAINT JEHAN.

Ego

Vox clamantis in deserto.
Je suis voix au désert criant,
Que chacun soit rectifiant
La voie du Sauveur du Monde,
Qui vient pour notre coulpe immonde
Réparer sans doubte quelconque.

La conséquence de cette scène est la conversion de ceux-mêmes à qui Saint-Jehan a parlé ainsi. Ils lui demandent le baptême avec empressement. Cette cérémonie est suivie par le baptême de Jésus lui-même. Ici la versification est bien moins remarquable que les notes qui nous transportent presque au temps de ces spectacles gothiques.

« Ici, est-il dit, entre Jésus dedans le fleuve
» de Jourdain, tout nud ; et Saint-Jehan prend
» de l’eau à la main, et en jette sur le chef de
» Jésus :

SAINT JEHAN.

Sire, vous êtes baptizé.
Qui à votre haute noblesse
N’appartient ne à ma simplesse,
Si digne service de faire ;
Toutefois mon Dieu débonnaire
Veuille suppléer le surplus.

» Ici, sort Jésus du fleuve Jourdain, et se
» jette à genoux tout nud devant Paradis. Adonc
» parle Dieu le père, et le Saint-Esprit descend
» en forme de colombe blanche sur le chef de
» Jésus, puis retorne en Paradis. Et est à no-
» ter que la loquence de Dieu le père se doit
» prononcer entendiblement, et bien à traict,
» en trois voix ; c’est assavoir ung hault dessus,
» une haulte contre, et une basse contre, bien
» accordées ; et en cette harmonie se doit dire
» toute la clause qui s’ensuit » :

Hic est filius meus dilectus,
Iπ quo michi bene complacui.
Cestui-ci est mon Fils amé Jésus,
Que bien me plaist, ma plaisance est en lui,

Enfin, puisque le même mystère était le type primitif de la comédie, aussi bien que de la tragédie, il faut aussi rapporter quelques vers du dialogue des diables ; car ce sont eux qui, dans la pièce, sont chargés de tous les rôles comiques ; et leur empressement à se maltraiter mutuellement, ou comme ils l’exprimaient, à se torchonner, faisait toujours beaucoup rire l’assemblée :

BERITH.

Je ne sçay qui est ce Jésus,
Mais je croy qu'en l'universel
N'en y a point encore ung tel ;
Qui que l'ait en terre conçu,
Je ne sçay d'où il est issu,
Ne quel grant dyable l'a presché ;
Mais il n'est vice ne péché
De quoi je le sçusse charger.

SATHAN.

Haro, tu me fais enrager
Quand il faut que tels mots escoute.

BERITH.

Et pourquoi ?

SATHAN.

Pour ce que je doubte
Qu'en la fin j'en soie désert.
Laissons-le ici en ce désert,
Et nous en courons en enfer
Nous conseiller à Lucifer,
Sur les cas que je lui veulx dire.

BERITH.

Les dyables vous veuillent conduire,
Sans avoir meilleur sauf conduit.

LUCIFER.

J’aperçoy Sathan et Berith,
Qui reviennent moult empêchés.

ASTAROTH.

Si vous voulez qu’ils soient torchés,
Vecy les instrumens tous prêts.

LUCIFER.

Ne te hâte pas de si près,
A frapper derrière et devant ;
Ouir faut leur rapport avant,
Sçavoir s’il nous porte dommage.

Mais quand les diables ont rendu compte à leur souverain de leurs observations, et de leurs vains efforts pour tenter Jésus, Astaroth se jette sur eux avec ses suppots, et les reconduit aux enfers avec les étrivières.

L’exemple qu’avait donné l’auteur du grand Mystère de la Passion, fut bientôt suivi par une foule de poètes, dont la plupart sont demeurés anonymes. Le Mystère de la Conception et la Naissance de Notre Seigneur, et celui de sa Résurrection, sont parmi les plus anciens ; mais les légendes des Saints furent à leur tour dialoguées et préparées pour la représentation, et l’Ancien Testament passa aussi tout entier sur le théâtre. Comme dans un même mystère on voyait souvent la naissance, l’âge viril et la vieillesse d’un même personnage, on le faisait représenter successivement par des acteurs différens, et l’on voit à la marge des mystères qui se sont conservés : ici entre le second, puis le troisième, Israël ou Jacob. D’ailleurs, dans des histoires moins connues, les poètes

prenaient plus de liberté d'invention ; ils entremêlaient aussi plus volontiers des scènes bouffonnes à des spectacles qui devaient toujours être édifians ; et lorsqu'ils montraient le triomphe de leurs Saints sur les tentations, et leur mépris pour les amorces de la chair ; ils le faisaient souvent avec un langage et un spectacle qui de vaient nuire beaucoup au sérieux de ces tragédies sacrées.

Le théâtre, pour représenter les mystères, se composait toujours d'un échafaud élevé, qui se divisait en. trois parties : le ciel, l'enfer, et le monde au milieu. C'est dans cette partie moyenne, qui représentait tantôt Jérusalem, tantôt la patrie de quelque saint ou de quelque patriarche, qu'on voyait descendre des anges et monter des diables, pour intervenir dans les actions humaines ; mais l'on devait aussi pouvoir suivre, dans la partie supérieure ou inférieure du théâtre, les conseils de la Divinité ou ceux de Lucifer. La pompe de ces représentations alla croissant pendant deux siècles qu'elles durèrent ; et comme on tirait aussi vanité de la longueur même du spectacle, il y eut quelques mystères qui ne pouvaient être représentés en moins de quarante jours.

Les clercs de la Bazoche, qui formaient à Paris une corporation, et qui étaient en possession de régler les fêtes et les cérémonies publiques, voulurent à leur tour entretenir le peuple par des spectacles ; mais comme la Confrérie de la Passion avait obtenu, en 1402, un privilége du roi, et qu'elle était la seule compagnie autorisée à représenter des mystères, la Bazoche, obligée de s'abstenir de ce genre de spectacle, en inventa un nouveau, qui en différait plus par le nom que par l'essence. Ce furent des moralités, qui quelquefois étaient également empruntées des histoires ou des paraboles de la Bible, comme celle de l'Enfant prodigue. Quelquefois c'étaient des compositions purement allégoriques, dans lesquelles Dieu et le Diable entraient sur la scène avec les vertus et les vices. Dans la moralité, intitulée le bien advisé et le mal advisé, on vit

figurer près de quarante personnages allégoriques, parmi lesquels on voyait les temps différens du verbe je règne : Regno, Regnavi et Regnabo. Dans la suite dé ce livre, nous reverrons sur la scène espagnole, au temps de la plus grande gloire de Lope de Vega et de Calderon, des autos sacramentales, également allégoriques, qui sont évidemment de même nature que ces anciennes moralités.

C'est encore aux clercs de la Bazoche que l'on doit l'invention de la comédie proprement dite. Tandis que la Confrérie de la Passion se croyait obligée, par état, à ne présenter au public que des pièces édifiantes, les clercs de la Bazoche, qui ne se considéraient point comme des personnages ecclésiastiques, entremêlaient à leurs moralités des farces, dont l'unique but était de faire rire. Toute la gaîté et la vivacité du caractère français s'y développaient déjà, dans la représentation bouffonne d'aventures réelles, qui avaient fait l'entretien de la ville. Elles étaient versifiées avec soin ; et l'une de ces farces tout au moins, celle de l'avocat Pathelin, qui fut représentée pour la première fois en 1480, et qu'on attribue à un ecclésiastique, nommé Pierre Blanchet de Poitiers, peut encore être considérée aujourd'hui comme un modèle de franche gaîté et de force comique. Aucune de ces farces n'avait obtenu un succès plus universel, aucune n'a conservé une plus haute célébrité, elle a été traduite en latin, en 1512, par Alexandre Connibert, elle fut imitée par le célèbre Reuchlin ; et retravaillée par Brueys, elle fut remise au théâtre en 1706, et y est restée jusqu'à nos jours.

C'est aussi sous le règne de Charles VI, et au commencement du quinzième siècle, qu'on vit naître une troisième compagnie comique, les Enfans sans souci, qui, conduits par leur chef, le prince des sots, entreprirent de faire rire les Français de leurs propres folies, et introduisirent la satire personnelle, et même la satire politique sur le théâtre.

Ainsi, tous les genres de représentation dramatique avaient été renouvelés en France ; ils avaient tous été créés avec ce talent d'imitation qui semble propre à la nation française, avec cette pliabilité qui lui fait revêtir à volonté des caractères nouveaux, et cette justesse de raisonnement qui la fait toujours marcher droit à son but, ou à l'effet qu'elle veut produire. Toutes ces inventions, qui ont constitué depuis, dans d'autres pays, le drame romantique, avaient précédé en France de plus d'un siècle les premiers commencemens du théâtre ou italien ou espagnol ; elles avaient précédé de même de plus d'un siècle l'étude des anciens et l'imitation des classiques. A la fin du seizième siècle, une érudition nouvelle acquit sur la littérature française une influence plus immédiate ; elle en changea l'esprit et les règles mais sans altérer le caractère et le goût national, qui s'étaient manifestés dès les premières productions des trouvères. C'est là que commence l'histoire de la littérature française, et c'est là que nous l'abandonnerons. Mais pour faire connaître la littérature du Midi, la littérature que, d'après les langues romanes, on a nommée romantique, il était nécessaire d'accorder quelque attention à l'une des plus célèbres parmi les langues romanes, à celle dont les poëtes ont manifesté le plus de fertilité d'invention. Si elle demeure fort en arrière sous le rapport de la sensibilité, de l'enthousiasme, de la chaleur, de la profondeur et de la vérité des sentimens, elle a précédé toutes les autres dans toutes les espèces de créations. Nous allons suivre désormais l'histoire de la poésie italienne depuis ses commencemens jusqu'à nos jours ; mais là, nous retrouverons l'école des trouvères dans les majestueuses allégories du Dante, qui, en dépassant mille fois le roman de la Rose, l'a cependant pris pour modèle. Nous retrouverons encore les trouvères dans les Nouvelles de Boccace, qui, bien souvent, ne sont que d'anciens fabliaux ; nous les retrouverons aussi dans les poëmes de l'Arioste, et toutes les épopées chevaleresques,

auxquelles les romans d’Adenez et de ses contemporains ont frayé la voie. Dans la poésie espagnole, nous retrouverons au dix-septième siècle les imitations des anciens mystères des trouvères ; Lope de Vega et Calderon nous rappelleront plus d’une fois la Confrérie de la Passion. Chez les Portugais mêmes, l’auteur d’Amadis, Vasco Lobeira, nous paraîtra formé à cette première école française. Ce n’est donc pas sans raison que, dans l’histoire de la littérature du Midi, nous nous sommes crus obligés à accorder quelque attention à la langue, à l’esprit et aux poésies de nos ancêtres.

CHAPITRE IX.

Langue Italienne ; le Dante.

LE provençal était déjà arrivé à son plus haut degré de culture ; l'Espagne et le Portugal avaient produit quelques poètes ; la langue d'Oïl était cultivée dans le nord de la France, avant que l'italien eût pris rang parmi les langues de l'Europe, et qu'on eût soupçonné la richesse et l'harmonie d'un idiome né obscurément parmi le peuple. Mais un grand poète naquit au treizième siècle dans cette langue auparavant négligée, et le génie d'un seul homme lui fit rapidement devancer toutes ses rivales.

Le duché lombard de Bénévent, qui comprenait la plus grande partie du royaume actuel de Naples, avait conservé, sous des princes indépendans, au milieu des Grecs et des Sarrasins, un degré de civilisation qui, dans la première moitié du moyen âge, ne se rencontrait point dans tout le reste de l'Italie ; les arts y florissaient, quelques sciences y étaient cultivées avec soin, l'école de Salerne enseignait à l'Occident la médecine des Arabes, et le commerce d'Amalfi apportait des connaissances aussi bien que des richesses aux habitans de ces fertiles contrées. Du huitième au dixième siècle, plusieurs hommes de talent avaient écrit l'histoire dans ces provinces, en latin, il est vrai, mais avec fidélité, avec vie et avec feu : quelques-uns même avaient composé en hexamètres des poëmes historiques qui, comparés à tous ceux du même siècle, indiquent plus de verve et de facilité. L'invasion des aventuriers normands, qui fondèrent un royaume en Appulie, n'y introduisit point

un assez grand nombre d'étrangers pour changer la langue ; et c'est sous leur domination que l'italien ou le sicilien prit, pour la première fois, de la consistance. Sous les deux Roger et les deux Guillaume, c'est-à-dire, dans la première moitié du douzième siècle, la cour de Palerme étant devenue riche et voluptueuse, on y entendit, pour la première fois, retentir les chants des poètes siciliens. C'est à la même époque qu'on vit les Arabes y acquérir un crédit et une influence qu'ils n'ont jamais exercés dans aucune autre cour chrétienne. Guillaume 1er fit garder son palais par des eunuques, comme les monarques de l'Orient, et ceux-ci étaient tous Musulmans. Il choisit parmi eux ses confidens, ses amis, quelquefois même ses ministres. Tous ceux qui cultivaient les arts, tous ceux qui contribuaient aux plaisirs de la vie étaient Sarrasins ; la moitié del'île était encore habitée par eux. Lorsqu'à la fin du douzième siècle, Frédéric II succéda aux monarques normands, il transporta de puissantes colonies de Sarrasins dans la Pouille et dans la Principauté ; mais il ne les éloigna ni de son service ni de sa cour : il en composa son armée, et il choisit presque uniquement parmi eux les gouverneurs de province, qu'il nommait justiciers. Ainsi, au levant comme au couchant de l'Europe, les Arabes se trouvèrent à portée de communiquer aux peuples latins leurs arts, leurs sciences et leur poésie.

La langue latine s'était absolument séparée de la langue vulgaire ; les femmes ne l'apprenaient plus, et pour leur plaire, pour leur parler d'amour, il fallait adopter le langage auquel elles donnaient des grâces, le soumettre à des règles, et l'animer par cette sensibilité qu'une langue morte et pédantesque ne pouvait plus admettre. Il paraît, en effet, que toutes les compositions des Siciliens, pendant un siècle et demi, ne furent que des chants d'amour. On a conservé avec soin ces premiers monumens de la poésie italienne, et M. Ginguené les a analysés avec autant

d’esprit que d’érudition ; nous renverrons à son ouvrage ceux qui désirent les connaître, comme tous ceux qui recherchent, sur la poésie italienne, des informations plus complètes et plus de profondeur qu’on ne doit s’attendre à en trouver dans une histoire abrégée de toutes les littératures du Midi.

Le mérite des chants d’amour est presque toujours tout entier dans l’expression. L’esprit qu’on mêlerait au sentiment le plus tendre semblerait le refroidir ; toute invention semblerait éloigner le poète ou l’amant de son but ; on ne lui demande presque que de répéter avec vérité, avec sensibilité, ce qui a été senti de tout temps par tous ceux qui ont aimé. L’harmonie du langage doit seule rendre celle du cœur. Les premiers poètes siciliens et italiens ont presque tous méconnu ces principes. L’exemple des Arabes et celui des Provençaux les a fait passer par la recherche avant la naïveté ; ils ont pris tous leurs ornemens dans l’esprit le plus faux, le plus maniéré. S’il y a peu d’agrément à traduire les meilleurs chants d’amour, il y en a moins encore à faire relever les défauts des médiocres : aussi les poésies de Ciullo d’Alcamo, sicilien, celles de Frédéric II et de son chancelier Pierre des Vignes, celles d’Oddo delle Colonne, et de Mazzeo di Ricco, etc., n’ont-elles guères d’intérêt qu’autant qu’elles servent à l’histoire de la langue et de la versification.

La dernière avait été formée sur le modèle de celle des Provençaux ; les vers étaient déterminés par l’accentuation, non par la quantité, et liés ensemble par la rime. De tous les pieds divers inventés par les anciens pour combiner des syllabes différentes en quantité, on n’avait guère conservé l’usage que du ïambe ; le vers héroïque en comprenait cinq ; des vers plus courts se composaient de trois ou de quatre. Ainsi le premier était de dix syllabes, sans compter la muette, et la quatrième, la huitième et la dixième, ou la sixième et la dixième étaient accentuées. Les rimes furent également soumises aux règles que les

Provençaux avaient inventées, et les Italiens surent de même les entremêler de manière à faire attendre les mêmes désinences à de certaines époques du chant, et à lier l'ensemble de la composition, comme pour la fixer mieux dans la mémoire ; enfin le chant fut divisé par strophes ou par couplets, de manière à faire sentir à l'oreille, non-seulement le charme musical de chaque vers, mais celui de l'ensemble.

La langue que les Siciliens employèrent dans leurs poésies n'était point le dialecte vulgaire, tel qu'il s'était formé parmi le peuple de l'île, et tel qu'il s'est conservé jusqu'à ce jour dans des chansons siciliennes, à peine intelligibles pour les Italiens. La cour des rois de Sicile et de l'empereur lui avait déjà donné une forme plus élégante ; une grammaire établie d'après l'usage s'était élevée au-dessus de cet usage, et l'avait soumis à des règles. On distinguait déjà une langue de la cour, la lingua cortigiana, et on la mettait au-dessus de tous les dialectes de l'Italie. Cette langue était devenue populaire en Toscane, et avant la fin du treizième siècle, plusieurs poètes de cette province, et même quelques prosateurs, lui donnèrent de la fixité, et la portèrent presque au point de perfection où elle est demeurée jusqu'à nos jours. Ricordano Malaspina, qui écrivait l'histoire de Florence en 1280, peut être considéré encore aujourd'hui comme égal au meilleur des auteurs vivans, pour la pureté du langage et l'élégance.

Cependant aucun poète n'avait encore remué fortement les âmes, aucun philosophe n'avait pénétré dans les profondeurs de la pensée et du sentiment, lorsque le plus grand des Italiens, le père de leur poésie, lorsque le Dante parut, et qu'il montra comment un puissant génie pouvait disposer ces matériaux grossiers encore, de manière à en construire un édifice imposant comme l'univers dont il était l'image. Au lieu de chants d'amour adressés à une maîtresse imaginaire, au lieu de madrigaux froidement

spirituels, de sonnets péniblement harmonieux, d'allégories fausses ou forcées, seuls modèles que le Dante eût sous les yeux dans aucune langue moderne, il conçut dans son cerveau tout le monde invisible, et il le dévoila aux veux de ses lecteurs étonnés.

Dans le siècle qui venait de s'écouler, quelques hommes avaient tourné toute l'énergie de leur âme ardente vers les mystères de la religion. Saint-François et Saint-Dominique avaient créé une nouvelle milice religieuse, plus active, plus fanatique que tous les ordres de moines qui avaient existé auparavant ; leurs prédications, leur exemple, leurs sanglantes persécutions avaient ranimé le zèle qui, pendant les siècles précédens, paraissait sommeiller. La première renaissance des lettres s'était cependant fait sentir dans les études religieuses ; elles avaient pris quelque chose de scolastique qu'elles n'avaient point auparavant ; le ciel, le purgatoire, l'enfer, étaient sans cesse présens à l'imagination de tous les chrétiens ; ils les voyaient par les yeux de la foi ; mais ils les voyaient cependant sous des formes matérielles, tant les docteurs s'étaient efforcés d'en rendre les images présentes par des descriptions détaillées et des dissertations presque scientifiques, sur la douleur de chaque tourment, la gloire de chaque récompense.

Dans la patrie même du Dante, on offrit, par une effroyable représentation destinée à un jour de fête, et dont sans doute les premiers essais de son poëme avaient fait naître l'idée, tous les supplices de l'enfer sous les yeux du peuple. Le lit de la rivière de l'Arno avait été destiné à figurer le gouffre des enfers, et toute la variété de tourmens que l'imagination des moines avait inventée ; les fleuves de poix brûlante, les flammes, les glaces, les serpens, tout fut mis en action sur des personnages réels, dont les cris et les gémissemens rendaient l'illusion complète pour les spectateurs [77].

Le sujet que choisit le Dante pour son immortel poëme, lorsqu'il entreprit de chanter le monde invisible, et les trois royaumes des morts, l'enfer, le purgatoire et le paradis, était donc, dans son siècle, le plus populaire de tous, en même temps le plus profondément religieux, le plus étroitement lié aux souvenirs de patrie, de gloire, de parti, puisque tous lès morts illustres devaient à leur tour paraître sur ce nouveau théâtre ; enfin, par son immensité , le plus hautement sublime que jamais l'esprit de l'homme ait conçu.

C'est à la fin du siècle, la semaine de Pâques de l'an 1300, que le Dante, égaré dans un désert près de Jérusalem, suppose qu'il est introduit dans l'empire des ombres ; Virgile s'offre à l'y conduire, Virgile qui toujours avait été l'objet de l'admiration du Dante, le centre de ses études, et qui, par son admirable description des enfers dans l'Enéide, semblait avoir acquis des droits à révéler les mystères de ces lieux sacrés. Les deux poètes arrivent au pied d'une porte, sur laquelle ces mots redoutables étaient écrits :

> Par moi l'on entre en la cité du crime,
> Par moi l'on entre en l'affreuse douleur,
> par moi l'on entre en l'éternel abîme.
> Vois ! la justice animait mon auteur ;
> Pour moi s'unit à la haute puissance
> Le sage amour du divin Créateur.
> Rien de mortel n'a pu voir ma naissance,
> Rien n'a sur moi de pouvoir destructeur.
> Vous qui passez, perdez toute espérance [78].

Et cependant les deux poètes, auxquels un ordre du Très-Haut avait fait ouvrir les portes de l'enfer, pénètrent dans

cette redoutable enceinte. « Mais là, des soupirs, des pleurs, de
» profonds sanglots, remplissaient l'air que
» n'éclairait aucune étoile ; des voix étranges,
» d'horribles idiomes, des paroles de douleur,
» des accens de colère, des plaintes sourdes et
» aiguës, et le battement des mains, retentis-
» saient ensemble dans cette atmosphère dont le
» temps ne change jamais les teintes, et se mê-
» laient comme le sable qu'agite un tourbillon
» de vent. » Néanmoins ce n'était point encore là les méchans, mais ceux qui vécurent sans infamie comme sans vertus. « Ils sont mêlés à
» la foule méprisée des anges qui ne furent
» point rebelles, qui ne furent point fidèles à
» Dieu, mais qui ne songèrent qu'à eux-mêmes.
»Les cieux les chassèrent, pour qu'ils ne ter-
» nissent pas leur beauté, et les profondeurs de
» l'enfer ne voulurent pas les recevoir, pour
» que les réprouvés n'en tirassent pas quelque
» gloire. Le monde ne permet point qu'il reste
» d'eux une renommée ; la miséricorde comme
» la justice les dédaignent. Ne parlons point
» d'eux, dit Virgile à Dante, mais regarde et
» passe. »

En effet, les poètes traversent cette foule ignoble ; ils parviennent sur la triste rive de l'Achéron, où tous ceux qui meurent sous la colère de Dieu se rassemblent de tous les pays de la terre ; la justice divine hâte leur marche, et la crainte les attire aussi vivement que ferait le désir. Charon, dans sa nacelle, transporte les âmes des réprouvés d'un bord à l'autre du triste fleuve ; car le Dante, d'accord avec plusieurs Pères de l'église, adopte toutes les fables du paganisme, comme ayant représenté les démons sous les noms des dieux infernaux ; ainsi il réunit toutes les brillantes couleurs de la mythologie grecque, toute la

puissance des souvenirs poétiques aux terreurs du catholicisme. Michel-Ange, en peignant le jugement dernier, représenta l'enfer du Dante ; aussi l'on voit dans son tableau Charon transporter les âmes, et comme on oublie qu'il est là le démon du fleuve, et non l'un des dieux des enfers, on reproche au peintre de la chapelle Sixtine un mélange des deux religions, qui est cependant conforme aux croyances de l'église.

Les poètes entrant ensuite dans le gouffre des enfers [79], arrivent aux demeures des sages et des justes du paganisme, de tous ceux que le catholicisme condamne à des peines éternelles, pour être morts sans avoir pu recevoir le baptême. Leurs pleurs et leurs gémissemens ne sont point excités par des douleurs positives, mais par le regret éternel du bien qu'ils n'ont pas atteint. Leur demeure ressemble presque au pâle Elysée. des poètes, c'est une image affaiblie de la vie, où les regrets tiennent la place de l'espérance. On sait que M. de Châteaubriand, après avoir voulu épargner les tourmens éternels aux justes du paganisme, en ressenti du scrupule, et s'est lui-même reproché comme une faute, dans la troisième édition de ses Martyrs, un sentiment si pur, si doux et si conforme à la croyance en un Dieu de bonté.

Après les héros de l'antiquité, les premiers que le Dante rencontre en descendant dans le gouffre [80], sont ceux que l'amour entraîna dans la faute, et qui sont morts sans pouvoir se repentir ; car la différence entre l'enfer et le purgatoire n'est point tracée par l'énormité de l'offense, mais par le hasard des derniers momens. Les premiers des réprouvés sont ceux qui sont traités avec le plus d'indulgence, et plus le Dante descend avant dans l'enfer, plus il voit s'augmenter les supplices. « Ce premier
» séjour, dit-il, est muet de toute lumière ; il
» mugit comme la mer en tourmente, lorsque
» des vents contraires s'y livrent leurs combats.

»L’ouragan de l’enfer y entraîne les esprits pàr
» sa violence ; il les emporte en tourbillon, sans
» leur donner un instant de repos. » C’est au milieu de cette foule malheureuse, que le Dante reconnaît Françoise de Rimini, fille de Guido de Polenta, un de ses protecteurs, qui, mariée à Lancelot Malatesti, fut surprise en adultère avec Paul, son beau-frère, et tuée par son mari. Cet épisode est un de ceux dont la réputation a passé dans toutes les langues ; aucune cependant ne peut rendre le charme et la parfaite harmonie de l’original.

« Poète, lui dis-je, je parlerais volontiers à
» ces deux ombres qui vont ensemble, et que
» le vent porte si légèrement. — Lorsqu’elles
» s’approcheront, répondit-il, invoque-les au
» nom de cet amour qui les conduit, et sans
» doute elles viendront à toi. — Aussitôt que le
» vent les rapprocha de nous, j’élevai la voix :
» O âmes affligées ! m’écriai-je, venez nous par-
» ler si un pouvoir supérieur ne le défend pas.
» Telles que des colombes appelées par leurs dé-
» sirs, viennent au travers des airs avec leurs
» ailes étendues et sans mouvement, portées
» par leur volonté vers le nid qu’elles chéris-
» sent, telles ces ombres sortirent de la foule
» où se trouvait Didon, traversant cette atmo-
» sphère funeste pour venir à nous, tant mon
» appel affectueux avait eu d’empire sur elles
» — Oh ! être gracieux et bienveillant, qui
» respirant cet air épais et sombre, viens visiter
» des malheureux qui teignirent le monde de
» sang, si le roi de l’univers nous était favora-
» ble, nous implorerions sur toi sa paix, puis-
» que tu as pitié de nos souffrances ; du moins
» nous t’écouterons, nous te parlerons autant
» qu’il te plaira de parler ou d’entendre, tandis

» que le vent se tait comme il fait à présent [81].
» La terre où je fus née repose sur les bords de
»la mer, là où le Pô descend pour donner la
» paix à ses ondes. L'amour, qui s'empare avec
» promptitude d'un cœur noble, toucha ce
» malheureux pour la beauté terrestre qui me
» fut enlevée, et d'une manière qui me fait en-
» core rougir ; l'amour, qui ne permet point à
» celui qu'on aime de ne pas aimer à son tour,
» m'éprit si fortement du désir de lui plaire,
» que, comme tu le vois, ce désir ne m'aban-
» donne point encore ; l'amour nous conduisit
» tous deux à une même mort : l'abîme de Caïn
» attend celui qui éteignit notre vie. » Après un silence, le Dante s'écrie : « Combien de douces
» pensées, combien de désirs, conduisirent ces
» malheureux à leur douloureux passage ! Fran-
» çoise, tes tourmens me forcent à répandre des
» larmes ; mais dis-moi, au temps de tes sou-
»pirs les plus doux, comment et à quel signe
» l'amour a-t-il permis que tu reconnusses ses
» désirs incertains ? — Ah ! reprit-elle, il n'est
» point de plus grande douleur, que de se sou-
» venir dans la misère d'une félicité passée, et
» ton maître le sait assez ; mais si tu désires si
» fort connaître la première origine de notre
» amour, je parlerai sans cesser de pleurer. —
» Nous lisions un jour l'histoire de Lancelot, et
» comment Amour le surprit ; nous étions seuls
»et sans aucune défiance : à plusieurs reprises
» cette lecture fit rencontrer nos yeux et pâlir
» notre visage, mais un passage seul triompha
» de nous. Quand nous lûmes que le doux sou-
» rire de Genièvre avait attiré les baisers d'un
» si noble amant, celui qui ne quittera jamais

» plus mes côtés prit tout tremblant un baiser
» sur ma bouche : le séducteur [82] fut le livre
» et celui qui l'écrivit ; ce jour là nous n'en
»lûmes pas davantage. — Tandis que l'un des
» esprits parlait ainsi, l'autre pleurait avec tant
» d'abondance, que la pitié me fit perdre l'usage
» de mes sens, et je tombai comme un corps
» privé de vie. »

Le Dante, dans le troisième cercle de l'enfer [83], car l'abîme creusé comme un grand entonnoir, est divisé en sept cercles concentriques, trouve ceux qui sont punis pour leur gourmandise. Étendus sur un limon fangeux, ils sont exposés éternellement à une pluie glacée ; l'un d'eux le reconnaît, et lui donne des nouvelles de plusieurs de ses concitoyens. Dans le quatrième, il trouve les avares. et les prodigues qui sont punis ensemble, et qui se font des reproches mutuels [84] ; les colériques sont ensevelis dans un horrible bourbier [85] ; les hérésiarques sont placés dans l'enceinte de la ville de Pluton [86]. Dans une vaste campagne, des tombeaux s'élèvent de place en place, chacun est entrouvert, et paraît ardent comme une fournaise ; il en sort d'affreux hurlemens ; au-dessus de chaque ouverture, un couvercle demeure suspendu. Comme le Dante passe auprès de l'un de ces tombeaux, il en entend sortir cette voix (5) : « O Toscan ! qui traverses vivant
» la cité du feu, et qui parles un langage si élé-
» gant, qu'il te plaise t'arrêter ici quelque peu ;
» ton accent te fait reconnaître pour originaire
» de cette noble patrie, à laquelle peut-être j'ai
» causé trop d'inquiétudes. » L'homme qui parle ainsi du milieu des flammes, est Farinata des Uberti, le chef des Gibelins de Florence, le vainqueur des Guelfes à la bataille de l'Arbia, et le sauveur de sa patrie, que les Gibelins voulaient sacrifier à leur sûreté. Farinata est un de ces

grands caractères dont le modèle ne se trouve que dans l'antiquité ou le moyen âge ; maître des événemens, maître des hommes, il semble dominer jusqu'à la destinée, et les tourmens de l'enfer n'arrivent point à troubler son orgueilleuse indiflérence. Il se peint admirablement dans le discours que lui prête le Dante : son seul intérêt est encore concentré dans sa patrie et son parti, et l'exil des Gibelins lui cause plus de douleur que le lit ardent sur lequel il se couche.

Comme le Dante descend dans le septième cercle [87], il voit un vaste fossé plein de sang, dans lequel sont plongés les tyrans et les homicides ; des centaures armés de traits en parcourent les bords, et forcent à s'y replonger les malheureux qui veulent élever leurs têtes au-dessus de cette fange sanglante. Plus loin, les suicides sont changés en buissons épineux [88] ; il ne leur reste d'humain que la souffrance et la voix, mais toute faculté d'agir leur a été ôtée pour les punir de l'avoir une fois tournée contre eux-mêmes. Dans une campagne de sable brûlant [89], et sans cesse exposée à une pluie de feu, le Dante trouve des hommes qui, malgré les vices honteux dont ils portaient la peine, méritaient, sous d'autres rapports, son affection ou son respect. Brunetto Latino, qui avait été son maître dans la poésie et l'éloquence ; Guido Guerra, Jacopo Rusticucci et Tegghiaio Aldobrandi, les plus vertueux, les plus désintéressés parmi les républicains de Florence, dont la génération avait précédé la sienne. « Si j'avais pu
» me préserver du feu, je me serais jeté à leurs
» pieds, dit le Dante [90], et sans doute Virgile
» me l'aurait permis. Je suis né dans votre pa-
» trie, m'écriai-je ; de tout temps j'entendis ré-
» péter vos noms vénérables, et je les accueillis
» dans mon cœur. » Il leur donne ensuite des nouvelles de Florence, et le premier intérêt des malheureux qui

souffrent des tourmens éternels, est encore la prospérité de leur patrie.

Nous ne suivrons pas plus long-temps le poète de cercle en cercle, et d'un abîme dans un autre abîme ; il faut, pour faire supporter la description de ces hideux objets, toute la magie du style et de la versification ; il faut cette vigueur de talent pittoresque, qui met clairement sous les yeux un monde nouveau dont le poète est le créateur ; il faut l'intérêt qui naît des personnages, lorsque le Dante, devançant la justice divine, représente à ses concitoyens les mêmes hommes dont ils ont connu les vices, dont les crimes les ont fait souffrir, distribués dans toutes les loges de l'enfer, reconnaissant le poète Florentin, et oubliant un moment leur supplice pour s'occuper du souvenir de leurs compatriotes.

Comme le voyage du Dante n'est point une action, comme il n'est soutenu par aucune passion, par aucun enthousiasme, on ne peut prendre un intérêt bien vif au héros, si même on peut dire qu'il soit le héros de son poëme, plutôt que le spectateur des objets que son imagination a enchaînés. Cependant ce poëme n'est pas absolument dépourvu d'un intérêt de roman ; on voit le Dante avancer sans secours, sans appui, au milieu des réprouvés et des démons. Quoique la volonté divine lui ait ouvert les portes de l'enfer, et que Virgile soit le porteur des ordres du ciel, les diables opposent souvent leur malice profonde aux lois de la destinée ; tantôt ils ferment avec violence les portes de l'enfer devant lui, tantôt ils accourent sur lui avec l'intention de le déchirer, tantôt ils le trompent par des mensonges, et veulent l'égarer dans le labyrinthe infernal. On se prête assez à sa fiction pour être ému du danger continuel auquel il est exposé ; la vérité des descriptions, jointe à la profonde horreur des objets dépeints, porte souvent aussi le trouble dans l'âme. Ainsi dans le vingt-cinquième chant, le supplice des voleurs fait frissonner : d'horribles serpens remplissent le fond de la

vallée où ces malheureux errent épouvantés ; l'un d'eux, en présence du Dante, s'élance sur Ange Brunelleschi, l'enveloppe tout entier de son corps, répand son poison sur ses joues, et bientôt les deux êtres se fondent en un seul, les couleurs s'évanouissent, les membres perdent leur forme, et lorsqu'ils se séparent de nouveau, Brunelleschi est devenu serpent, et Cianfa, qui l'avait blessé, recouvre la forme humaine. Un instant après, un autre serpent blesse à la poitrine Buoso, des Abbati, il retombe ensuite à terre étendu à ses pieds : Buoso fixe les yeux sur lui, et ne peut parler ; il chancèle, il bâille comme si le sommeil ou la fièvre avaient détruit ses forces ; il regarde le serpent, et le serpent le regarde ; une épaisse fumée sort de la blessure de l'un, de la bouche de l'autre, et ces fumées se rencontrent ; bientôt les deux natures se changent, des bras sortent du corps et s'allongent dans le serpent ; ils s'accourcissent et disparaissent sous l'écaillé dans l'homme ; le premier se relève, le second tombe par terre, et les réprouvés qui ont échangé leur supplice, se séparent en se maudissant.

La conception générale de ce monde inconnu, que le Dante a dévoilé à nos yeux, est par elle-même grande et sublime. L'existence de ces trois royaumes des morts, où les souffrances tout au moins étaient toutes physiques, et auxquels le langage de l'Écriture et des saints Pères devait toujours s'appliquer à la lettre et sans figure, était, au temps du poète, un point de foi sur lequel l'Église n'admettait pas un doute ; mais elle n'avait point fixé d'une manière précise les diverses demeures des esprits, et la séparation comme la proportion des supplices ou des récompenses, n'étaient point faciles à concevoir. L'empire des morts des poètes de l'antiquité est confus et presque incompréhensible ; celui du Dante se présente avec un ordre, avec une grandeur, avec une régularité, qui saisissent l'imagination, et ne lui permettent plus, une fois qu'elle l'a conçu, de se le figurer autrement, Un gouffre

horrible occupe l'intérieur de la terre ; creusé comme un immense entonnoir, dont la pente, au lieu d'être uniforme, serait taillée par degrés ; il aboutit enfin au centre même de la terre qu'occupe Lucifer. Ce terrible empereur du royaume douloureux, qui, plongé jusqu'au milieu du corps dans la glace, et agitant sur un océan glacé six ailes gigantesques, exerce lui-même sur les réprouvés la vengeance du Dieu dont il est tout ensemble ministre et victime. Toute la foule des esprits de ténèbres qui embrassèrent son parti dans la rebellion contre l'Éternel, est de même employée dans les enfers à exercer sans relâche sa malignité sur les hommes, tout en partageant leur supplice. Une longue caverne ramène du centre de la terre à la clarté du jour ; elle aboutit au pied d'une montagne placée sur l'hémisphère qui nous est opposé : sa forme est le relief de celle de l'enfer ; c'est un grand cône sur lequel des degrés forment les demeures séparées des âmes qui accomplissent en purgatoire la pénitence de leurs fautes vénielles ; les anges en gardent les passages, et toutes les fois qu'ils permettent à une âme de s'élever vers le ciel, la montagne entière retentit des actions de grâces de tous les habitans du purgatoire. Au sommet est place le paradis terrestre, qui fait comme la communication entre la terre et les cieux. Ceux-ci s'elèvent ensuite par une troisième spirale, de sphère en sphère, jusqu'au trône du Très-Haut. Ainsi l'abîme et l'empirée sont conçus sur un même dessin, et l'univers des morts a reçu du génie du Dante cette symétrie variée, toujours semblable à soi-même et toujours nouvelle, qui semble le caractère propre des ouvrages du créateur.

Le poëme du Dante est divisé en cent chants, chacun de cent trente ou cent quarante vers ; le premier chant est une espèce d'introduction à tout l'ouvrage ; ensuite l'enfer, le purgatoire et le paradis, occupent chacun trente-trois chants. Nous reviendrons ailleurs sur les supplices effrayans que le poète contemple dans l'Océan glacé, que

Lucifer balaye de ses aîles gigantesques. Le Dante sort du gouffre en s'attachant au corps même de ce monstre, il tourne autour du centre de la terre vers lequel gravitent tous les corps ; et dès lors, se renversant sur lui - même, il s'élève où il avait paru descendre. Parvenu à la lumière du jour sous l'hémisphère opposé au nôtre, il voit une vaste mer entourer la montagne escarpée, autour de laquelle les âmes expient leurs fautes vénielles : le Dante, après s'être purifié sur son rivage, commence à monter en spirale, sous la conduite de Virgile qui ne le quitte point. Il voit sur sa route les âmes des élus purifiées par de longs et cruels supplices ; mais au milieu de leurs souffrances, il les voit animées par une vive joie, depuis que leur foi s'est changée en certitude, et qu'elles voyent en quelque sorte devant elles le ciel, où elles doivent parvenir un jour. Les anges qui gardent les diverses enceintes de la montagne, ou qui, resplendissant de lumière, les traversent pour porter les ordres du Très-Haut, ramènent partout, au milieu des tourmens temporaires, la magnificence du ciel.

L'intérêt diminue cependant dans cette partie du poëme ; on n'a plus aucune idée de danger pour le héros, qui est toujours en présence des anges gardiens de ce lieu de purification ; plus de nouveauté dans les supplices, qui ne frappent point l'imagination, après ceux qu'on a vus dans les enfers ; l'intérêt même des personnages semble diminuer : la vivacité de l'espérance qui les anime les rend indifférens à leur existence actuelle, et émousse pour eux le souvenir de la vie passée, en sorte qu'ils ne sont point assez émus pour émouvoir fortement. Le poète, qui s'aperçoit de cette froideur, veut ranimer l'intérêt par des discussions philosophiques ou théologiques : il y introduit successivement tout ce qu'il a appris dans les écoles sur les questions les plus subtiles de la métaphysique ; mais sa manière d'argumenter, qui dans le temps où il écrivait paraissait profonde, rebutte souvent aujourd'hui, qu'on ne met plus l'autorité des docteurs à la place de la raison.

D’ailleurs elle paraît toujours étrangère à la poésie, et l’on se fatigue de longs discours qui interrompent la marche de l’action.

De temps en temps quelques-uns de ceux que rencontre le Dante réveillent l’intérêt ; ainsi, dès son entrée dans le purgatoire, on est touché de la tendre amitié du musicien Casella, qui veut se jeter dans ses bras ; ainsi Manfred, fils naturel de Frédéric, et le plus grand roi qu’aient eu les deux Siciles, l’arrête dans le troisième chant. Il charge le Dante d’aller trouver sa fille Constance, femme de Pierre III d’Aragon, et mère de Frédéric, le vengeur des Siciliens ; il veut la consoler sur son sort, et dissiper les doutes cruels que le pape et les prêtres avaient fait naître. Non contens de le persécuter pendant sa vie, de souiller son nom par des imputations calomnieuses, et de le précipiter du trône, ils avaient encore prétendu prononcer sa damnation éternelle ; ils avaient arraché son corps à la sépulture, et l’avaient abandonné sur les bords d’une rivière, comme celui d’un rebelle à l’église et d’un excommunié ; et cependant Dieu, dont la miséricorde ne se mesure point sur celle des hommes, l’avait accueilli, lui avait pardonné, et le destinait à une éternité bienheureuse ; car les malédictions des prêtres, ni les effrayantes cérémonies de l’excommunication ne suffisent point pour détourner des pécheurs l’éternel amour. C’est ainsi que le poëme du Dante promettait, en quelque sorte, des nouvelles des pères à leurs fils, et ranimait l’espérance en racontant, comme d’après une vue certaine, le sort de l’homme après sa mort.

Le Dante, dans le sixième chant, nous montre, seule, altière, et dédaigneuse, l’âme de Sordello, le troubadour de Mantoue, dont nous avons parlé dans le quatrième chapitre. La reconnaissance de Sordello et de Virgile amène une invective contre l’Italie, l’un des morceaux les plus éloquens du Purgatoire. Mais, pour partager les sentimens de l’auteur, il faut se rappeler les orages

politiques auxquels l'Italie était alors en proie, le long interrègne de l'empire, qui, au milieu du treizième siècle, avait rompu tous les liens entre les différens membres qui le composaient autrefois ; l'ambition des papes, empressés de s'élever sur les ruines des anciens chefs de l'Etat ; les passions turbulentes des citoyens, qui, pour satisfaire leurs haines privées, compromettaient sans cesse la liberté de leur patrie ; enfin, la situation du Dante lui-même, exilé de Florence par le triomphe d'un parti ennemi, et contraint à demander du secours aux empereurs, qui commençaient à rétablir leur autorité en Allemagne, mais qui avaient à peine accordé à l'Italie quelques regards distraits.

« Italie asservie ! s'écrie le poète, demeure des
» douleurs ! vaisseau expose sans pilote à la
» tempête ! tandis que cette âme élevée (celle
» de Sordello) fut si prompte au doux nom de
» la patrie, à faire accueil à son concitoyen,
» chez toi les vivans ne peuvent demeurer sans
» guerre ; même ceux qu'un même mur, un
» même fossé entoure de son enceinte. Regarde,
» malheureuse, autour de tes rivages ; regarde
» dans ton sein si quelque part chez toi tu
» trouveras la paix ! Que t'a-t-il servi que Justi-
» nien te soumît de nouveau au frein ? Aujour-
» d'hui son siège est vide, et sans lui tu serais
» couverte de moins de honte..... Oh ! Albért
» d'Allemagne, toi qui abandonnés cette nation
» devenue indomptable et sauvage, tandis que
* tu devrais t'affermir sur tes arçons ! puisse un
» jugement sévère et juste frapper ton sang !
» qu'il soit nouveau, qu'il soit évident, et qu'il
» inspire, à ton successeur, de la crainte ! Cé-
» dant, ainsi que ton père, à ta cupidité, tu
» es demeuré loin de nous, et tu as souffert la
» désolation du jardin de l'empire ». Après avoir reproché à l'empereur la discorde des chefs Gibelins, l'oppression de

ses gentilshommes, et la désolation de Rome ; après avoir demandé compte à la Providence d'une anarchie qui semble contraire aux vues qu'elle avait annoncé, il s'adresse, avec une amère ironie, à sa patrie elle-même ; il lui reproche l'ambition universelle dans tous les états, l'inconstance qui lui fait changer sans cesse ses lois, ses monnaies et sa magistrature, et la parade qu'elle fait des vertus qu'elle a cessé de pratiquer.

Dans le chant vingtième, et dans la cinquième galerie du Purgatoire. où les âmes font pénitence de leur avarice, le Dante rencontre Hugues Capet, père du roi de ce nom ; et sa haine contre les rois de France, qui avaient donné des secours à ses oppresseurs, et causé la ruine de son parti, se manifeste dans le discours qu'il lui fait tenir. « Je suis », lui dit Hugues, « la première

» racine de l'arbre funeste qui a couvert la chré-
» tienté de son ombre, et qui l'empêche de por-
» ter de bons fruits…… On m'appelait Hugues
» Capet, et de moi sont sortis les Philippe et les
» Louis, qui, depuis peu, ont gouverné la
» France. Au temps où l'ancienne race des rois
» s'éteignit, à l'exception d'un seul qui se revêtit
» de bure, mon père était un boucher de Paris ;
» cependant je saisis de mes mains les rênes du
» royaume, et telle fut ma valeur et celle de mes
» amis, que j'assurai la couronne sur la tête de
» mon fils, de qui sont sortis ces morts redou-
» tés. Jusqu'au temps où la riche dot de Pro-
» vence fit perdre toute honte à mon sang, il
» eut peu de mérite, mais il fit aussi peu de mal :
» c'est alors que commencèrent ses rapines pour
» lesquelles il réunit la force au mensonge. En-
» suite, par pénitence, il prit Ponthieux, la
» Normandie et la Gascogne. Charles descendit
» en Italie, et, par pénitence, il sacrifia Con-
» radin : par pénitence, il envoya Thomas

» d’Aquin dans le ciel. Je vois un temps qui s’ap-
» proche où un autre Charles (de Valois, dit
» Sans-Terre), sortira de France, pour faire
» mieux connaître et soi-même et les siens ; il
» arrive seul ; il ne porte d’autres armes que
» celles du perfide Judas ; mais elles lui suffisent
» pour la ruine de Florence. Cependant il ne
» gagne point de seigneurie, il n’acquiert que pé-
» ché et que honte, et celle-ci s’aggrave par l’in-
» différence qu’il a pour elle. Et cet autre (Char-
» les II de Naples), qui, pris sur ses vaisseaux,
» vient de recouvrer sa liberté, je le vois vendre
» sa fille, et en faire marché comme font les
» corsaires de leurs moindres esclaves. O ava-
» rice ! que ferais-tu de plus, puisque tu as ré-
» duit mon sang à ne plus s’épargner lui-même ?
» Enfin, pour que le mal futur égale le passé,
» je vois les fleurs de lys entrer dans Anagni ;
» je vois le Christ fait prisonnier dans la per-
» sonne de son vicaire (Boniface VIII) ; je le
» vois, objet de dérision pour la seconde fois,
» de nouveau abreuvé de fiel et de vinaigre, et
» attaché à la croix entre deux brigands ».

Le purgatoire est, à plusieurs égards, une image affaiblie de l’enfer, puisque les mêmes crimes y sont punis par des châtimens de même nature, mais qui seulement sont temporaires, parce que la repentance du coupable a précédé sa mort. Cependant le Dante y a introduit beaucoup moins de variété dans les offenses et dans leur punition. Après avoir passé long-temps avec ceux qui, pour avoir différé de se convertir, sont retenus en-dehors de la porte du purgatoire, il suit l’ordre des sept péchés mortels. Les orgueilleux sont accablés sous des poids énormes ; les envieux, couverts de longs silices, ont leurs paupières liées par un fil de fer ; les colériques sont étouffés par la fumée, les paresseux sont forcés de courir sans cesse, les avares

ont le visage couché contre terre, les gourmands souffrent les tourmens de la faim et de la soif, et ceux qui se sont abandonnés à l'incontinence l'expient dans le feu. Le spectacle est donc plus restreint, l'action est plus lente ; et comme le Dante a voulu donner au Purgatoire une longueur égale à celle des deux autres parties de son poëme, la marche languit ; de vains discours, des visions et des songes remplissent les chants, et font éprouver quelque impatience au lecteur qui voudrait arriver au terme de ce mystérieux voyage.

Après avoir parcouru les sept galeries du Purratoire, le Dante arrive au vingt-huitième chant dans le Paradis terrestre, qui est situé sur le haut de la montagne. Il en fait une description pleine de grâces, mais qui seulement se trouve trop souvent mêlée de dissertations scolastiques. C'est dans ce Paradis terrestre que Béatrix, la femme qu'il avait aimée, descend du ciel à sa rencontre : l'objet de son premier amour est pour lui, en même temps, un ministre de grâce et l'organe de la sagesse divine ; tous les sentimens les plus nobles, toutes les pensées les plus élevées se rattachent au culte de son cœur. Depuis que Béatrix ne vivait plus pour lui que dans le ciel, elle ne se présentait plus à son souvenir que comme une manifestation de la bonté de Dieu : elle tient la première place dans son poëme ; c'est elle qui a donné à Virgile l'ordre de le conduire ; c'est elle qui lui a fait ouvrir les portes de l'enfer ; c'est elle qui a aplani pour lui tous les obstacles : ses ordres sont respectés dans les trois royaumes des morts ; mais dans sa gloire, elle se confond aux yeux de son amant avec la théologie, et l'on peut être tenté quelquefois de la prendre pour un personnage allégorique. Tandis qu'elle arrive auprès de lui, tandis qu'il tremble en sa présence par le pouvoir de son premier amour, avant même de l'avoir reconnue, Virgile, qui l'avait accompagné jusqu' en ces lieux, l'abandonne. Les discours de Béatrix, qui lui reproche ses premières fautes, et qui s'efforce de purifier

son cœur, ne sont peut-être pas dignes de la situation. A mesure que le Dante approche du ciel, il veut s'éloigner davantage du langage humain ; et par-là il devient souvent si obscur, que les beautés qu'il conserve encore échappent à notre vue. Il veut aussi, pour rendre le langage du ciel, emprunter celui de l'église, et il mêle un si grand nombre de vers et de cantiques latins à sa poésie, qu'on est sans cesse arrêté par la différence de prosodie, de son, et de tournure de ces deux langues.

Enfin le Dante ne veut point employer des machines humaines, ou des pouvoir humains dans le ciel ; il en résulte qu'il s'y élève, qu'il y avance par la force seule de ses désirs, en fixant l'orbite du soleil. On le comprend à peine ; et tandis qu'on s'efforce de se rendre raison de ses paroles énigmatiques, on ne saurait s'associer ou s'intéresser à lui. Dans l'Enfer, il faisait usage d'un surnaturel qui était en rapport avec notre nature ; c'était l'excès des forces et l'excès des maux que nous connnaissons. En sortant du purgatoire, et en entrant dans le ciel, le surnaturel qu'il nous présente ressemble à nos rêves les plus vagues ; il suppose des pouvoirs que nous ne nous connaissons point ; il ne rappelle ni nos souvenirs ni nos habitudes ; il n'est jamais entièrement compris, et il nous fatigue nous-mêmes de notre étonnement.

Les premières demeures des bienheureux sont celles du ciel de la lune, celui des cieux qui se meut le plus lentement, et qui est le plus éloigné de la gloire du Très-Haut. Il contient les âmes de ceux qui avaient fait vœu de virginité et de religion, et qui ont été forcés d'y renoncer. Mais quoique le Dante divise les bienheureux par classes, leur félicité toute de contemplation ne saurait admettre de degrés, puisqu'il commence par faire dire à l'une des âmes :

« Frère, notre volonté est tranquille, notre
» vertu est la charité qui ne nous fait vouloir
» que ce que nous avons, et qui ne désire rien

» au-delà. Si nous souhaitions nous élever plus
» haut, nos souhaits ne seraient plus d'accord
» avec la volonté de celui qui nous a fixés en ce
» lieu ». Cela peut être vrai, mais de cette indifférence des âmes résulte une froideur qui se répand sur tout le reste du poëme. Les discussions théologiques nuisent davantage encore à l'intérêt. Béatrix résout tous les doutes du Dante sur le lien des âmes au corps, sur les vœux, sur le libre arbitre, etc. ; mais il est difficile de satisfaire nos esprits sur ces questions obscures, même dans la prose la plus philosophique ; tandis que la forme poétique, et l'autorité de Béatrix, qui parle au nom de Dieu, sans mission, obscurcissent davantage encore ce que nous n'arriverons jamais à bien comprendre.

Le poëme du Paradis contient très-peu de descriptions ; le peintre qui avait su faire des tableaux si effrayans de l'enfer, n'a point essayé de mettre le ciel sous nos yeux : on quitte l'orbite de la lune sans l'avoir connu ; on arrive dans celui de Mercure sans le connaître davantage ; mais dans chaque demeure nouvelle, le poète représente quelque grand homme, dont le nom frappe la curiosité. Dans le second ciel, au chant sixième, il trouve Justinien qui se présente à lui, bien éloigné des faiblesses et des vices que Procope nous a fait connaître dans son Histoire secrète, et tel que les jurisconsultes, dans leur idolâtrie pour le père de leur science, se sont efforcés de le représenter.

Au troisième ciel, celui de Vénus [91], le Dante trouve Cunissa, sœur d'Eccelino de Romano, qui lui prédit les révolutions de la Marche trévisane. Au quatrième, ou du Soleil [92], Saint-Thomas-d'Aquin et Saint-Bonaventure lui racontent la gloire de Saint-François et de Saint-Dominique. Au ciel de Mars [93], sont les âmes de ceux qui ont combattu pour la vraie foi. Il voit parmi eux Cacciaguida des Elisei, son trisaïeul, qui avait été tué à la croisade. Cacciaguida lui raconte les grandeurs de sa

propre race ; il lui fait le tableau des mœurs austères de l’ancienne Florence, sous le règne de Conrad le Salique ; il indique, en les caractérisant, quelles familles étaient déjà puissantes, quelles sont tombées, quelles se sont élevées depuis. Enfin, Cacciaguida prédit au Dante lui-même l’exil dont il était menacé. « Tu laisseras,
» lui dit-il, tout ce que tu chéris le plus ten-
» drement, et c’est la première des douleurs
» qu’impose l’exil ; tu éprouveras combien est
» amer le pain de l’étranger, et combien c’est
» suivre un chemin pénible que de monter et
» de descendre l’escalier de ses hôtes ; enfin, le
» fardeau qui pèsera le plus sur tes épaules, sera
» la compagnie mauvaise et insensée à laquelle
» tu seras associé [94] ». Cependant Cacciaguida encourage le Dante à faire connaître au monde ce qu’il a vu dans l’empire des morts, en s’élevant au-dessus de la crainte d’offenser ceux dont il dévoilerait la honte.

Dans le sixième ciel, ou de Jupiter, sont récompensés ceux qui ont administré la justice avec droiture ; dans le septième, ou de Saturne, ceux qui se sont voués à la vie contemplative ou solitaire ; dans le huitième, le Dante voit le triomphe du Christ, suivi par la foule des bienheureux, et la Vierge Marie elle-même ; sa foi est examinée et approuvée par Saint-Pierre, son espérance par Saint-Jacques, sa charité par Saint-Jean ; Adam enfin lui apprend quel langage il parlait dans le paradis terrestre.

Le poète s’élève ensuite à la neuvième sphère, où l’essence divine se manifeste à lui, voilée cependant par trois hiérarchies d’anges qui l’entourent ; la Vierge Marie, les saints de l’ancien et du nouveau Testament se montrent aussi à lui dans l’empirée ou dixième ciel. Tous ses doutes sont éclaircis par les saints ou par Dieu lui-même ; et le poëme se termine par une contemplation de l’union des deux natures dans la Divinité.

Le mètre dont le Dante fut probablement l'inventeur, et dans lequel tout son poëme est écrit, a reçu le nom de rima terza ; il a depuis été consacré spécialement aux poésies philosophiques, aux satires, aux épîtres et aux allégories ; mais il n'est pas moins propre aux poëmes épiques, puisque le récit, au lieu d'être interrompu, comme dans les octaves ou strophes des poètes italiens postérieurs, ou même dans les quatrains de la poésie française, est constamment lié par l'attente de la rime. Ce sont autant de couplets de trois vers, disposés de telle sorte que le vers du milieu de chaque couplet rime avec le premier et le troisième vers du couplet suivant. Cet enchaînement continuel fournit un singulier appui à la mémoire, puisque, quelque couplet que l'on choisisse dans le poëme, il rappelle le couplet précédent par deux de ses rimes, et le couplet suivant par une. Les vers enchaînés de cette sorte sont endécasyllabes, comme tous les vers héroïques italiens ; ils se divisent, ou sont supposés se diviser en cinq ïambes, dont le dernier est suivi d'une brève.

Pour faire comprendre l'enchaînement de la rima terza, j'ai essayé d'en donner un exemple en français, en traduisant l'épisode d'Ugolin, au trente-troisième chant de l'Enfer. Mais la nécessité de trouver toujours, dans une langue infiniment plus pauvre en rimes, trois vers pour rimer sur la même désinence, et de les placer à cette distance régulière et invariable ; la gêne nouvelle du retour alterne des rimes féminines, qui n'existe point dans l'italien, peut-être même une certaine habitude de la langue française qui se divise naturellement par couplets, et qui semble repousser un enchaînement continuel, comme elle a interdit les enjambemens, m'ont opposé des difficultés excessives, et que je crois presque insurmontables ; aussi la magnificence du chant célèbre que j'ai essayé de traduire, se fera-t-elle à peine sentir sous les entraves que cette forme de versification m'a données. Le Dante, parvenu dans le dernier cercle de l'enfer, voit les

traîtres à leur patrie enfermés dans une glace éternelle. Deux têtes, proche l'une de l'autre, s'élevaient au-dessus de la glace : l'une était celle du comté Ugolin de la Gherardesca, qui, par une suite de trahisons, s'était emparé de la souveraineté de sa patrie ; l'autre, celle de Roger des Ubaldini, archevêque de Pise, qui, par une conduite non moins criminelle, avait triomphé du premier, l'avait fait arrêter avec ses quatre enfans ou petits-enfans, et l'avait fait mourir de faim. Le Dante, qui ne les reconnaît point, voit Ugolin ronger le crâne de Roger qui était placé devant lui ; il l'interroge sur les motifs de sa haine : c'est là que commence le trente-troisième chant.

Ce pécheur, soulevant une bouche altérée,
Essuya le sang noir dont il était trempé,
A la tête de mort qu'il avait dévorée.
Si je dois raconter le sort qui m'a frappé,
Une horrible douleur occupe ma pensée,
Dit-il, mais ton espoir ne sera point trompé.
Qu'importe ma douleur, si ma langue glacée
Du traître que tu vois comble le déshonneur,
Ma langue se ranime à sa honte empressée.
Je ne te connais point, je ne sais quel bonheur
Te conduit tout vivant jusqu'au fond de l'abîme :
N'es-tu pas Florentin ? vois, et frémis d'horreur !
Mon nom est Ugolin, Roger est ma victime ;
Dieu livre à mes fureurs le prélat des Pisans ;
Sans doute tu connais et mon sort et son crime :
Je mourus par son ordre avec tous mes enfans ;
Déjà la renommée aura pu t'en instruire ;

Mais elle n’a point dit quels furent mes tourmens.
Ecoute, et tu verras si Roger sut me nuire.
Dans la tour de la Faim, où je fus enfermé,
Où maint infortuné doit encor se détruire,
Le flambeau de la nuit plusieurs fois rallumé,
M’avait de plusieurs mois fait mesurer l’espace,
Quand d’un songe cruel mon cœur fut alarmé.
Vieux tyran des forêts, on me force à la chasse ;
Cet homme, avec Gualande et Sismonde, et Lanfranc,
Changés en chiens cruels, se pressait sur ma trace.
Je fuyais vers les monts l’ennemi de mon sang ;
Mes jeunes louvetaux ne pouvaient plus me suivre,
Et ces chiens dévorans leur déchiraient le flanc.
De ce songe un réveil plus affreux me délivre ;
Mes fils dans leur sommeil me demandaient du pain
Un noir pressentiment paraissait les poursuivre.
Et toi, si, prévoyant mon funeste destin,
Tu t’abstiens, étranger, de répandre des larmes,
Aurais-tu dans ton cœur quelque chose d’humain ?
Mes fils ne dormaient plus ; mais de sombres alarmes
Avaient glacé leurs sens ; le geolier attendu
N’apportait point ce pain que nous trempions de larmes.
Tout-à-coup des verroux le bruit est entendu,
Notre fatale tour est pour jamais fermée :
Je regarde mes fils, et demeure éperdu.
Sur mes lèvres la voix meurt à demi formée ;
Je ne pouvais pleurer : ils pleuraient, mes

enfans !
Quelle haine par eux n’eût été désarmée ?
Anselme, me serrant dans ses bras caressans,
S’écriait : que crains-tu, qu’as-tu donc, ô mon père !
Je ne te connais plus sous tes traits pâlissans.
Cependant aucuns pleurs ne mouillaient ma paupière,
Je ne répondais point ; je me tus tout un jour.
Quand un nouveau soleil éclaira l’hémisphère,
Quand son pâle rayon pénétra dans la tour,
Je lus tous mes tourmens sur ces quatre visages,
Et je rongeai mes poings, sans espoir de secour.
Mes fils, trompés sans doute à ces gestes sauvages,
D’une féroce faim me crurent consumé.
Mon père, dirent-ils, suspendez ces outrages !
Par vous, de votre sang notre corps fut formé,
Il est à vous, prenez, prolongez votre vie ;
Puisse-t-il vous nourrir, ô père bien aimé !
Je me tus, notre force était anéantie ;
Ce jour, ni le suivant nous ne pûmes parler :
Que ne t’abîmais-tu, terre notre ennemie !
Déjà nous avions vu quatre soleils briller,
Lorsque Gaddo tomba renversé sur la terre.
Mon père, cria-t-il, ne peux-tu me sauver !
Il y mourut, ainsi que tu vois ma misère ;
Je les vis tous mourir, l’un sur l’autre entassés,
Et je demeurai seul, maudissant la lumière.
Trois jours, entre mes bras leurs corps furent pressés,
Aveuglé de douleur, les appelant encore,
Trois jours je réchauffai ces cadavres glacés,
Puis la faim triompha du deuil qui me dévore.

CHAPITRE X.

Influence du Dante sur son siècle ; Pétrarque.

PEU de chefs-d'œuvre ont mieux manifesté la force de l'esprit humain que le poëme du Dante : complètement nouveau dans sa composition comme dans ses parties, sans modèle dans aucune langue, il était le premier monument des temps modernes, le premier grand ouvrage qu'on eût osé composer dans aucune des littératures nouvellement nées. Il était conforme aux règles essentielles de l'art, à celles qui sont invariables : l'unité de dessein, l'unité de marche, l'empreinte d'un génie puissant qui voit en même temps le tout et ses parties, qui dispose avec facilité des plus grandes masses, et qui est assez fort pour observer la symétrie sans en ressentir jamais de gêne. A tout autre égard, le poëme du Dante était en dehors des anciennes règles de l'art poétique ; il n'appartenait proprement à aucun genre, et le Dante ne pouvait être jugé que par les lois qu'il s'était données. Il avait appelé sa composition une comédie, pour se mettre modestement au-dessous de Virgile, auquel il croyait le genre tragique réservé ; l'ignorance absolue de l'art dramatique, dont le Dante ne connaissait probablement pas un seul essai, l'avait induit dans cette erreur de noms qui nous étonne aujourd'hui. Ses compatriotes conservant le titre qu'il avait donné à son ouvrage, l'appellent encore la divine Comédie : un nom qui ne ressemble à aucun autre doit être conservé à un ouvrage sans égal.

La gloire du Dante, qui commença de son vivant, et qui le plaça de bonne heure au-dessus de tout ce que l'Italie avait de plus grand, contribua bien peu à son bonheur. Il était né à Florence en 1265, dans la famille noble et distinguée des Alighieri, qui était attachée au parti Guelfe. Amoureux dès sa première enfance de Béatrix, fille de Folco des Portinari, il la perdit à l'âge de vingt-cinq ans. Il fut fidèle toute sa vie au souvenir d'un amour qui déjà, pendant quinze années, avait favorisé tous les développemens de son âme, et qui s'était ainsi associé à tous ses sentimens les plus nobles, à tout ce qu'il trouvait d'élevé dans son propre cœur. Il y avait probablement déjà dix ans que Béatrix était morte, lorsque le Dante, commençant la composition d'un poëme qui l'occupa jusqu'à la fin de sa vie, assigna la première place dans ses vers à la femme qu'il avait si tendrement aimée. Des images divines et humaines se réunissaient dans cet objet de son culte, et la Béatrix du Paradis paraît tour à tour comme la plus chérie des femmes, ou comme l'emblème de la sagesse divine. Ainsi le père de la poésie moderne, au lieu de traiter l'amour comme avaient fait les anciens, vit en lui un sentiment pur, élevé, religieux, qui ennoblissait et sanctifiait l'âme : aucun de ceux qui se formèrent à son exemple, ne rendit jamais à celle qu'il aima un hommage plus auguste et plus touchant. Cependant des convenances de famille engagèrent le Dante à se marier, en 1291, un an après la mort de Béatrix ; il épousa Gemma des Donati, dont le caractère opiniâtre et emporté empoisonna sa vie domestique. Il n'a jamais parlé d'elle dans ses ouvrages, quoiqu'il y fît entrer tout l'univers, et c'est même sans doute par égard pour elle et pour sa famille, qu'il ne parle pas davantage de Corso Donati, chef du parti opposé au sien, et son plus dangereux ennemi. Dante Alighieri avait porté les armes pour sa patrie dans la bataille de Campaldino, contre les Arétins, en 1289, et dans la campagne de 1290, contre les Pisans : c'était l'année après le supplice du comte Ugolin. Il entra ensuite dans la

magistrature, à l'époque funeste pour sa patrie de la guerre civile entre les Blancs et les Noirs. Il fut accusé d'avoir favorisé les premiers dans le temps où il était membre du conseil suprême ; et lorsque Charles de Valois, père de Philippe VI, fut appelé à Florence pour pacifier les deux partis, Dante fut condamné en 1302 à une amende ruineuse et à l'exil ; bientôt par une seconde sentence d'un tribunal révolutionnaire, lui et ses adhérens furent condamnés par contumace à être brûlés vifs. Dès lors le Dante fut obligé de demander asyle à ceux des princes Gibelins de l'Italie qui voulaient bien admettre d'anciens Guelfes persécutés dans leur alliance, et lui-même il embrassa un parti contraire auparavant à ses opinions, mais auquel l'exil et la souffrance le forçaient d'avoir recours. Il vécut quelque temps chez le marquis Malaspina dans la Lunigiane, chez le comte Boson, à Gubbio ; chez les deux frères de la Scala, seigneurs de Vérone ; mais partout la hauteur de son caractère, qui pliait d'autant moins qu'il était plus accablé, et l'amertume de son esprit qui se manifestait par des mots piquans, lui faisaient des ennemis. Ses tentatives pour rentrer à Florence à main armée avec son parti, avaient été sans, succès ; ses supplications au peuple avaient été rejetées ; l'espérance qu'il avait placée dans l'empereur Henri VII s'évanouit à la mort de ce monarque. Il mourut enfin à Ravenne le 14 septembre 1321, auprès de Guido Novello de Polenta, seigneur de cette ville, qui l'avait reçu en ami plutôt qu'en protecteur, et. qui peu, de temps auparavant, lui avait donné une marque honorable de confiance, en le chargeant d'une ambassade à Venise.

Mais lorsque le Dante mourut, l'Italie entière sembla en porter le deuil ; les copies de son poëme s'étaient multipliées ; de toutes parts on entreprit de l'enrichir de commentaires. En 1350, l'archevêque et seigneur de Milan, Jean Visconti, chargea six savans hommes, deux théologiens, deux philosophes et deux antiquaires

florentins, d’éclairer par leurs travaux tout ce qui pouvait être demeuré obscur dans la divine Comédie. Deux chaires furent fondées, l’une à Florence, en 1373 ; l’autre à Bologne, pour expliquer le Dante à la jeunesse studieuse. Deux hommes justement célèbres, Boccace et Benvenuto d’Imola, furent chargés de ce soin, et jamais peut-être homme n’acquit sur la génération qui suivit la sienne, une autorité moins disputée, une influence plus immédiate.

Les commentaires qu’on nous a donnés sur le Dante, fournissent une nouvelle preuve de la supériorité de ce grand homme : on y voit avec étonnement ses admirateurs à gages, incapables d’apprécier sa vraie grandeur. Le Dante lui-même, dans son ouvrage latin, intitulé de l’Éloquence ou du Langage vulgaire, semble ignorer tout ce qu’il a fait pour la littérature italienne. Il s’attache, ainsi que ses commentateurs, à sa pureté, à sa correction : cependant il n’est ni pur, ni correct, mais il est créateur ; on le voit employer pour la rime un grand nombre de mots barbares, qui ne reviennent point ailleurs dans ses vers ; mais lorsqu’il est ému, lorsqu’il veut émouvoir, il trouve dans l’italien du treizième siècle une richesse d’expressions, une pureté , une grâce, qu’il a données le premier à la langue, et qui sont restées après lui. Ses personnages marchent et respirent ; ses tableaux sont la nature elle-même ; son langage parle toujours à l’imagination en même temps qu’à l’esprit, et il y a à peine une terzine qui ne pût se rendre avec le pinceau. Le grand savoir du Dante a aussi excité l’admiration de ses commentateurs ; et, en effet, le poète paraît avoir réuni toutes les connaissances qui ornaient son siècle : son livre en est le dépôt ; il indique assez exactement jusqu’où était parvenue la science ; il montre aussi combien elle avait encore de chemin à faire pour satisfaire l’esprit.

Si nous n’avions pas été précédés par M. Ginguené dans sa savante Histoire de la Littérature italienne, nous chercherions à faire rapidement connaître les poètes

contemporains du Dante ; ceux qui le prirent pour modèle, et ceux qui suivirent la carrière déjà ouverte par les Provençaux. Je redoute moins de marcher sur ses traces lorsque j'ai à parler des grands modèles de la littérature, que j'ai lus moi-même, que j'ai étudiés avec amour, et que je juge d'après mon propre sentiment ; ce sentiment est individuel, il est toujours nouveau pour chaque critique ; mais pour tous ceux d'un rang secondaire, que je ne connais que par des fragmens, quelquefois par M. Ginguené lui-même, il serait insensé de ne pas renvoyer le lecteur à ce littérateur d'un goût si sûr et si élégant, d'une érudition si vaste et si consciencieuse, qui a fait de la littérature italienne le travail de toute sa vie, et dont l'ouvrage est entre les mains de tout le monde.

C'est donc par lui qu'on peut apprendre à connaître Jacopone de Todi [95], ce moine qui, par humilité, se fit passer pour fou ; qui se plut à être insulté par les enfans, et poursuivi dans les rues ; qui, persécuté par ses supérieurs, languit pendant de longues années dans un cachot et qui, au milieu de cette misère, a composé des cantiques religieux où l'on trouve la verve de l'enthousiasme, mais souvent aussi des subtilités de sentiment mystique tout-à-fait inintelligibles. A la même époque appartient Francesco de Barberino [96], disciple de Brunetto Latini comme le Dante, et auteur d'un Traité de philosophie morale en vers, qu'il a intitulé, conformément à l'esprit recherché de son siècle, les Documens de l'Amour, i Documenti d'Amore. Cecco d'Ascoli était aussi contemporain du Dante [97], mais son ennemi. Son poëme en cinq livres, intitulé l'Acerba, ou plutôt, comme l'explique M. Ginguené, l'Acervo, le monceau, est un ramassis de toutes les sciences de son temps, astronomie, philosophie, religion ; et il est bien moins, remarquable par son propre mérite, que par la fin lamentable de l'auteur, brûlé vif à Florence, comme sorcier, en 1327, à l'âge de soixante et dix ans, après avoir été

long-temps professeur d'astrologie judiciaire dans l'université de Bologne. Cino de Pistoia, de la maison Sinibaldi [98], qui fut ami du Dante, obtint en même temps deux réputations également brillantes, l'une comme jurisconsulte, par son Commentaire sur les neuf premiers livres du Code, l'autre comme poète, par ses vers d'amour pour la belle Selvaggia des Vergiolesi, que la mort lui ravit vers l'année 1307. Comme jurisconsulte, il fut le maître de Barthole, qui peut-être l'a surpassé, mais qui dut beaucoup à ses leçons ; comme poète, il fut le modèle que Pétrarque se plut à imiter ; et sous ce rapport, il lui nuisit peut-être autant par sa recherche et son affectation, qu'il l'instruisit par l'harmonie et la pureté de son style. Fazio des Uberti, petit-fils du grand Farinata, et qui, à cause de la haine des Florentins pour son aïeul, vécut et mourut en exil, se distingua également à cette époque par ses sonnets et ses chansons, et long-temps plus tard par un poëme descriptif, intitulé Dettamondo, dans lequel il s'était proposé d'imiter le Dante, et de faire connaître le monde réel, comme son devancier avait fait connaître le monde des esprits ; mais il s'en fallut de beaucoup que l'imitateur égalât son modèle.

Tous ces poètes, et beaucoup d'autres encore, dont les noms sont plus obscurs, se ressemblent par leur esprit subtil, leurs images incohérentes, et leurs sentimens entortillés. L'esprit du siècle était gâté par la recherche, et l'on est étonné, à la première naissance d'une nation, de voir l'enflure et l'affectation précéder la naïveté et le naturel. Mais cette nation ne s'était pas formée elle-même, c'était un goût étranger qu'elle adoptait, avant d'être assez éclairée pour bien choisir. Les vers des troubadours provençaux étaient répandus d'un bout à l'autre de l'Italie ; tous les poètes qui prétendaient à quelque dis tinction les avaient lus, les savaient par cœur ; plusieurs s'étaient exercés eux-mêmes à en faire dans la même langue. et quoique les Italiens ne connussent guère eux-mêmes les

Arabes, ils se trouvaient ainsi recevoir leurs leçons de la seconde main. Ces subtilités presque inintelligibles avec lesquelles ils traitaient l'amour, passaient pour les raffinemens du sentiment ; ces combats, ces luttes toujours renaissantes entre le cœur et l'esprit, la raison et la passion, étaient regardées comme une application heureuse de la philosophie aux lettres. Ces douleurs que rien ne justifie, ces langueurs, cette mort d'amour, devenaient un langage consacré auprès des dames, dont on n'aurait presque pu s'écarter sans grossièreté ; et c'est ainsi qu'une nature toute de convention, prit, dans la poésie, la place de celle que des hommes simples et vrais auraient dû trouver au fond de leur cœur. Mais au lieu de relever ces défauts dans des poètes peu connus, nous nous efforcerons de saisir l'esprit du quatorzième siècle tout entier, dans le plus grand homme que ce siècle ait produit en Italie, dans celui dont la réputation a été le plus universelle, et dont l'influence a été le plus marquée, non pas sur l'Italie seule, mais sur la France, l'Espagne et le Portugal. On comprend sans doute que c'est de Fumant de Laure, de François Pétrarque que je veux parler.

Pétrarque, fils d'un Florentin exilé comme le Dante, naquit à Arezzo, dans la nuit du 19 au 20 juillet 1304, et mourut à Arqua près de Padoue, le 18 juillet 1374. Il a été, pendant le siècle dont sa vie occupe les trois quarts, le centre de toute littérature italienne. Passionné pour les lettres, l'histoire et la poésie, admirateur enthousiaste de l'antiquité, il imprima par ses discours, ses écrits, son exemple, à tous ses contemporains, ce mouvement vers la recherche et l'étude des manuscrits latins qui distingue si éminemment le quatorzième siècle, qui sauva les chefs-d'œuvre des écrivains classiques, au moment où peut-être ils allaient être anéantis, et qui changea, par ces admirables modèles, toute la marche de l'esprit humain. Pétrarque, tourmenté par la passion qui a tant contribué à sa célébrité ? voulant se fuir lui-même, ou renouveler ses

pensées par une forte distraction, voyagea pendant presque tout le cours de sa vie ; il parcourut la France, l'Allemagne, toutes les parties de l'Italie ; il visita l'Espagne, et dans une activité continuelle, dirigée vers la recherche des monumens de l'antiquité, il se lia avec tous les savans, tous les poètes, tous les philosophes ; d'un bout de l'Europe à l'autre, il les fit tous concourir à son but ; il les occupa tous de l'objet de ses travaux, en même temps qu'il dirigea les leurs, et sa correspondance devint le lien magique qui, pour la première fois, unissait toute la république littéraire européenne, Le siècle où il vécut était celui des petits États ; aucun souverain n'avait élevé encore une de ces puissances colossales dont l'autorité peut se faire craindre par des nations de langues différentes au contraire, chaque contrée était divisée entre un grand nombre de souverainetés, et le monarque d'une petite ville était sans pouvoir à trente lieues de distance, était inconnu à cent lieues de chez lui Mais plus la puissance politique était restreinte, plus la gloire littéraire s'étendait ; et Pétrarque, l'ami d'Azzo de Corrège, prince de Parme ; de Luchin et de Galeaz Visconti, princes de Milan, de François de Carrara, prince de Padoue, était bien plus connu, bien plus respecté de l'Europe entière que tous ces petits souverains. Cette gloire universelle que ses hautes connaissances lui avaient attirée, et qu'il rendit utile aux lettres, fut aussi fréquemment employée dans une carrière politique. Aucun savant, aucun. poète n'a sans doute été chargé d'un si grand nombre d'ambassades auprès d'aussi grands potentats, comme l'empereur, le pape, le roi de France, le sénat de Venise, et tous les princes de l'Italie ; et ce qui est bizarre, c'est que Pétrarque ne les remplissait point comme appartenant à l'Etat qui le chargeait de ses intérêts, mais à l'Europe entière ; il recevait sa mission de sa gloire, et lorsqu'il traitait entre les princes, c'était presque comme un arbitre dont chacun voulait ménager le suffrage auprès de la postérité.

Les immenses travaux de Pétrarque pour la littérature ancienne devraient être son plus beau titre de gloire ; c'est ainsi qu'ils furent appréciés dans son siècle, c'est ainsi qu'il en jugeait lui-même : cependant sa célébrité est bien plus fondée aujourd'hui sur ses poésies lyriques italiennes que sur ses volumineux ouvrages latins. Ce sont ces poésies lyriques qui, imitées elles-mêmes des Provençaux, de Cino de Pistoia, et des poètes du commencement du siècle, ont servi à leur tour de modèle à tout ce que les peuples du Midi, ont eu de poètes distingués. Ce sont elles que je voudrais faire connaître à mes lecteurs ; si du moins quelques-unes des beautés qui tiennent essentiellement à l'harmonie et au coloris de la langue la plus musicale et la plus pittoresque, peuvent se conserver dans une traduction en prose.

Le genre lyrique est le premier qui soit cultivé dans chaque langue au renouvellement de toute littérature ; c'est le plus essentiellement poétique, c'est le seul où le poète s'abandonne sans but à ses impressions. Dans une épopée, le poète pense à ses auditeurs ; il veut leur rendre fidèlement le récit dont il se charge, et mettre sous leurs yeux des événemens dont l'émotion est déjà passée pour lui. Dans le drame, il sort absolument de lui-même, pour se transformer successivement dans les personnages nouveaux qu'il revêt l'un après l'autre ; dans l'idylle, il peut bien exprimer ses sentimens, mais ce n'est plus comme lui-même ; il les accommode à une nature de convention, à un genre de vie tout idéal. Mais le poète lyrique ne veut point être un autre que lui-même, il exprime en son propre nom ses propres sentimens, il chante parce qu'il est ému, parce qu'il est inspiré. La poésie qui est adressée aux autres, qui est destinée à persuader, emprunte ses ornemens de l'éloquence ; celle qui n'est qu'une effusion du cœur, une jouissance du sentiment qui se replie sur lui-même, doit s'embellir par l'harmonie. La mesure ordinaire du vers ne suffit point pour contenter l'âme qui veut donner l'essor à

ses sentimens, et se complaire ensuite elle-même en les contemplant, il faut que les vers soient accompagnés par la musique, ou par la régularité des strophes, qui est l'harmonie naturelle au langage. Des vers qui se suivraient les uns les autres, sans être enchaînés musicalement par la place qu'ils occupent, ne paraîtraient point assez poétiques pour rendre la disposition d'âme de celui qui veut chanter ; il cherche de nouvelles règles dans son oreille, dont l'observation rende le plaisir musical plus complet.

L'ode, telle que la conçurent les anciens ; telle que plusieurs poètes allemands, italiens, espagnols, portugais l'ont reproduite, est le plus parfait modèle du genre lyrique ; les Français en ont retenu la forme ; leur strophe est bien musicale ; la longueur indéterminée du poëme, et la régularité de chaque couplet, admettent bien ce mélange de liberté et de gêne-que demande l'expression des mouvemens de l'âme. Le petit vers français qui, sans qu'on s'en doute, est toujours scandé, toujours composé de longues et de brèves distribuées dans un ordre harmonique, fait bien sur l'oreille, du moins lorsqu'il est manié par les bons poètes, une impression mélodieuse ; mais l'inspiration y manque. A la place de leurs sentimens, nos poètes ont chanté leurs réflexions, et la philosophie s'est emparée du genre de vers qui semblait devoir le moins l'admettre,

Les Italiens ne sont pas non plus demeurés fidèles au vrai genre lyrique ; mais ils s'en sont moins éloignés que nous. Il est étrange que Pétrarque, nourri. essentiellement de la lecture des anciens, et tout plein des poètes de Rome, n'ait point essayé de donner des odes à la langue italienne : négligeant les modèles qu'Horace avait laissés, et dont il sentait cependant tout le prix, il a renfermé toutes ses inspirations lyriques dans deux mesures bien autrement étroites, bien autrement gênées, le sonnet qu'il a emprunté des Siciliens, et la canzone, des Provençaux. Ces deux formes de versification qu'il a consacrées, et qui, jusqu'à

nos jours, sont les plus fréquemment usitées en Italie, ont soumis son génie lui-même à leurs entraves, et ont donné à son inspiration quelque chose de moins naturel. Le sonnet surtout semble avoir eu sur toute la poésie italienne une influence fatale. L'inspiration lyrique doit être limitée dans sa forme, mais non pas dans son étendue ; tandis que ce lit de Procuste, comme l'a ingénieusement appelé un Italien, réduit toutes les pensées à une même longueur, celle de quatorze vers ; si cette pensée est trop courte, il faut la tirailler cruellement pour l'étendre jusqu'à cette mesure commune ; si elle est trop longue, il faut la tronquer barbarement pour l'y faire entrer. Surtout il faut toujours relever par des ornemens brillans la briéveté d'un si petit poëme ; et comme les mouvemens chauds et passionnés demandent à être préparés, à être développés dans une pièce plus longue, les pensées ingénieuses ont pris, dans cette composition essentiellement lyrique, la place du sentiment ; et le bel esprit, souvent le faux esprit, a dû en faire toute la parure.

On sait que le sonnet est composé de deux quatrains et de deux tercets, et que ce petit poëme, le plus souvent renfermé dans quatre rimes, n'en admet jamais plus de cinq. Les adeptes trouvent une grâce harmonieuse dans sa coupe régulière, dans ses deux quatrains, qui, sur des rimes semblables, exposent le sujet et préparent l'émotion ; dans ses deux tercets qui, par un mouvement plus rapide, correspondent à l'attente excitée, complètent l'image, et satisfont l'émotion poétique. Le sonnet, essentiellement musical, essentiellement fondé sur l'harmonie des sons dont il porte le nom, agit sur l'âme beaucoup plus par les mots que par la pensée ; la richesse, la plénitude des rimes font une partie de sa grâce ; le retour des mêmes sons fait une impression d'autant plus forte qu'il est plus répété et plus complet, et l'on est étonné de se trouver ému, sans presque pouvoir dire ce qui a contribué à vous émouvoir.

La nécessité de trouver beaucoup de mots qui riment ensemble est une gêne beaucoup plus grande en français qu'en italien, où presque toutes les syllabes sont simples et formées de peu de lettres ; en sorte que les mots présentent un très-grand nombre de désinences semblables. Mais la régularité invariable dans la longueur du sonnet et dans sa coupe, a fait régner une monotonie inexprimable dans toutes ces compositions. Le corps du sonnet se remplit de quelques images brillantes ; le dernier vers amène une épigramme, ou quelque sentence inattendue, ou enfin quelque opposition éclatante de mots, qui étonne un moment l'esprit. C'est aux sonnets peut-être que les Italiens doivent leurs concetti, c'est-à-dire, l'affectation d'esprit attachée aux mots plus qu'aux choses, et Pétrarque avant les autres leur en a donné l'exemple.

D'autre part, la brièveté de ces poëmes a été sans doute une raison pour que chacun d'eux fût plus soigné. Dans une longue entreprise, plusieurs morceaux qui forment une liaison nécessaire entre des parties importantes, ont par eux-mêmes peu d'intérêt ; le poète ne les a traités qu'avec distraction ; il a compté presque sur celle des lecteurs, et cette indulgence est souvent funeste à la langue et à la poésie ; mais Pétrarque n'envoyait point dans le monde quatorze vers détachés d'avec tous les autres, et qui devaient par eux-mêmes se faire leur réputation, sans les avoir limés autant qu'il en était capable, et les avoir jugés dignes de lui. Aussi la langue italienne fit-elle des progrès infinis du Dante à Pétrarque : elle se soumit à des règles bien plus précises ; une foule de mots dont le son était barbare furent rejetés, les expressions nobles furent séparées des plus vulgaires, et les dernières furent exclues sans retour des vers ; la poésie devint en même temps plus mélodieuse et plus élégante ; elle plut davantage au goût et à l'oreille ; mais elle perdit, du moins c'est le sentiment qu'elle m'inspire, l'accent de la vérité.

Pétrarque lui-même, qui attachait toutes ses espérances de gloire à ses compositions latines, ne faisait pas grand cas de ses vers italiens : et le premier sonnet qu'on trouve dans son canzonière, n'est pas seulement modeste, il exprime un sentiment de honte assez étrange pour ce qui a fait sa célébrité.

« O vous qui écoutez dans mes vers ces sou-
» pirs, dont je nourrissais mon cœur au temps
» des premières erreurs de ma jeunesse, quand
» j'étais en partie un autre homme que je ne
» suis aujourd'hui ; si vous connaissez l'amour
» par votre expérience, j'espère trouver auprès
» de vous, non seulement de la pitié, mais le
» pardon du style varié dans lequel je pleure
» et je parle, égaré entre de vaines espérances
» et une vaine douleur. Mais je sais bien à pré-
» sent combien j'ai été long-temps la fable de
» tout le peuple ; et souvent aussi j'ai, au-
» dedans de moi, honte de moi même ; la
» honte est le fruit de mes longues erreurs, et
» la repentance, et la science certaine que
» tout ce qui plaît au monde est un songe bien
» court [99] ».

On voit aisément que ce sonnet a été écrit lorsque Pétrarque, approchant de la vieillesse, et s'abandonnant à des remords et à des terreurs religieuses, se reprochait la passion qui avait eu tant d'influence sur sa vie, qu'il avait nourrie avec une constance inébranlable pendant vingt et un ans, et dont le souvenir était demeuré sacré dans son cœur pendant de longues années encore, après qu'il en eut perdu l'objet. Ce remords était peu raisonnable ; aucune flamme ne fut plus pure que celle dont Pétrarque brûla pour Laure. Le seul des poètes érotiques, on ne le voit jamais élever ses espérances ou ses désirs à rien de contraire aux devoirs d'une femme mariée. Laure l'était

déjà, lorsque Pétrarque la vit pour la première fois ; le 6 avril 1527, dans l'église d'Avignon. Elle était fille d'Audibert de Noves, et femme de Hugues de Sade, tous deux d'Avignon : elle avait eu onze enfans, lorsqu'elle mourut de la peste, le 6 avril 1548. Pétrarque, dans plus de trois cents sonnets, a chanté toutes les plus petites circonstances de cet amour, ses faveurs les plus précieuses, qui, après quinze ou vingt ans de liaison, furent tout au plus un mot d'amitié, un regard moins sévère, un instant de regret ou d'attendrissement lorsqu'il s'éloignait ; une pâleur qui paraissait sur son visage, lorsqu'elle se croyait sur le point de perdre l'ami le plus fidèle ; mais ces m'arques d'un attachement si pur et si réservé, qu'il avait conquis avec tant de peine, étaient sans cesse réprimées par les rigueurs de Laure ; qui, tout en voulant le conserver, évitait de donner le moindre encouragement à son amour. Jamais elle ne se présentait à lui qu'à l'église, dans les assemblées brillantes de la cour du pape, ou à la campagne, entourée des dames, ses amies, au milieu desquelles Pétrarque la représente toujours comme une reine. Elle dominait sur toutes par l'élégance de sa taille, et l'éclat de sa beauté. Il ne semble pas que dans vingt ans de l'amour le plus tendre, il ait pu lui parler une seule fois sans témoins : un tête-à-tête aurait été une faveur que des milliers de vers auraient célébrée ; et tandis qu'il a fait quatre sonnets sur le bonheur inexprimable qu'il avait eu de relever son. gant [100], il ne nous aurait pas laissé ignorer un événement aussi fortuné pour lui. Aucun poète, dans aucune langue, n'est plus parfaitement chaste, plus au-dessus de tout reproche sous le rapport de l'honnêteté et de la morale ; et ce mérite, dont il faut sans doute savoir gré également à Pétrarque et à Laure, est d'autant plus remarquable, que les modèles que Pétrarque suivait, avaient été loin de s'y élever. Les vers des troubadours et ceux des trouvères étaient également licencieux ; la cour

d’Avignon ou vivait Laure, cette Babylone occidentale, comme Pétrarque l’appelle sans cesse, était excessivement corrompue ; les papes eux-mêmes, et surtout Clément v et Clément VI, y avaient donné l’exemple des mauvaises mœurs : Pétrarque enfin, dans ses rapports avec les autres femmes, n’était plus si réservé ; mais il avait pour Laure un amour religieux, enthousiaste, tel que les mystiques le conçoivent pour la Divinité , tel que Platon l’avait supposé comme le lien entre les belles âmes, et tel que, depuis Pétrarque, la mode littéraire s’est plue à le représenter, lors même qu’on le sentait le moins.

Pour faire goûter le charme des sonnets de Pétrarque, il faudrait, comme l’a si bien fait M. Ginguené, écrire l’histoire de son amour, et en renouvelant les émotions qu’il éprouvait, placer dans chaque circonstance intéressante le sonnet qui était l’expression de son sentiment. Mais il faudrait bien plus encore goûter moi-même ces poésies, et ressentir ce charme qui a enchanté tous les peuples et toutes les générations ; charme auquel, je l’avoue, je suis demeuré étranger. J’aurais. voulu, pour comprendre l’amour de Pétrarque et m’y intéresser, que les deux amans s’entendissent un peu, qu’ils se connussent davantage, et que par-là nous les connussions mieux aussi ; j’aurais voulu entrevoir quelqu’impression sur le cœur de cette amante si long-temps aimée, voir ses sentimens comme son esprit se développer, et la confiance, la pureté de l’amitié, remplacer une ardeur plus tendre que la vertu refusait. Je suis fatigué de ce voile toujours baissé, non pas seulement sur la figure, mais sur l’esprit et sur le cœur de cette femme, éternellement célébrée par des vers toujours semblables. Si le poète me l’avait fait voir davantage, il se serait moins perdu dans des exagérations que mon imagination ne peut point suivre. J’aimerais mieux que la pensée, le sentiment, la passion, me rappelassent Laure, que l’éternel jeu de mots de lauro (le laurier), ou l’aura (l’air, le souffle du matin). Le premier surtout revient sans cesse, non pas dans

les poésies seulement, mais dans la vie entière de Pétrarque ; on ne saurait dire si c'est de Laure ou du laurier qu'il est amoureux, tant celui-ci lui donne d'émotion toutes les fois qu'il le rencontre, tant il en parle avec saisissement, tant il consacre de vers à le chanter. Je ne suis pas moins fatigué de ce cœur personnifié auquel Pétrarque s'adresse sans cesse, qui parle, qui répond, qui dispute avec lui, qui vole dans les lèvres, sur les yeux, loin de lui ; il est toujours absent, mais pendant son exil je voudrais qu'on cessât une fois de parler de lui. Il résulte de ces jeux de mots, de ces personnifications continuelles d'êtres qui n'ont rien de personnel, qu'à mes yeux du moins, Pétrarque est beaucoup moins poète que le Dante, parce qu'il est beaucoup moins peintre. Il y a à peine un de ses sonnets dont l'idée marquante ne soit rebelle à la peinture, et n'échappe par conséquent à l'imagination. La poésie est une heureuse réunion des deux plus beaux-arts ; elle est musique par les sons, et peinture par les images ; mais confondre ces deux objets qu'elle a en vue, c'est également s'égarer, soit qu'on veuille rendre un rapport de son par une image, comme lorsqu'on met le laurier à la place de Laure, soit qu'on veuille rendre une image par des sons, lorsque renonçant à l'harmonie des vers, on les fait retentir des sons discordans de l'objet qu'on veut peindre, et l'on fait siffler les serpens dont on parle.

Cependant, mettant de côté, autant qu'il dépendra de moi, une prévention contre Pétrarque, dont je rougis, puisqu'elle est en opposition avec le goût universel, je traduirai quelques-uns de ses sonnets, non pour les critiquer, mais pour préparer seulement à les entendre en italien ceux qui ne savent qu'imparfaitement cette langue ; pour qu'ils puissent les lire sans fatigue, et réunir cette belle harmonie de sons à l'intelligence du sens, enfin pour qu'ils forment eux-mêmes leur jugement sur les chefs-d'œuvre d'un des hommes les plus célèbres des temps modernes.

Sonnet XIV^e. « Le vieillard aux cheveux
» blanchis quitte les lieux chéris où il a accom-
» pli presque toute sa carrière ; il se sépare de sa
» famille inquiète, qui voit avec tremblement
» s'éloigner un père adoré.

» Ensuite, dans les dernières journées de sa vie,
» soulevant ses membres accablés, il emprunte
» des forces à sa généreuse volonté, tandis que
» le poids des années et la fatigue des chemins
» ont brisé son antique vigueur.

» Ses désirs le conduisent à Rome ; il veut
» y voir l'image de celui qu'il espère bientôt
» retrouver là-haut dans le ciel.

» Ainsi, ô femme adorée ! je vais parfois
» cherchant dans les autres l'image de cette
» beauté véritable, qui est en vous l'objet de
» tous mes désirs [101] ».

Sonnet XVII^e. « On voit des animaux doués
» d'une vue si orgueilleuse, qu'ils peuvent sou-
» tenir l'éclat du soleil en le fixant ; d'autres
» que cette lumière éblouissante fait souffrir,
» attendent les ombres du crépuscule pour se
» montrer ; d'autres encore, animés d'un désir
» insensé, espèrent trouver de la jouissance
» dans le feu parce qu'ils le voient briller ; mais
» ils éprouvent seulement la vertu par laquelle
» il embrase hélas ! c'est dans cette dernière
» classe que je dois être rangé. Je n'ai point tant
» de force que de soutenir l'éclat lumineux de
» cette femme ; je n'ai point la sagesse de cher-
» cher un refuge dans les lieux ténébreux et
» les heures tardives : aussi mon destin me con-
» duit-il à la voir sans cesse avec mes yeux
» blessés et remplis de larmes, encore que je

» sache que c’est suivre celle qui me con-
» sume [102] ».

Le Sonnet LXIX fut écrit lorsque le temps commençait déjà à flétrir la beauté de Laure, et que l’on s’étonnait de la constance de Pétrarque pour une femme qui n’excitait plus le ravissement de ceux qui la voyaient. J’ai essayé de le rendre par un sonnet français.

Ses blonds cheveux. épars, flottaient au gré du vent,
Des plus aimables nœuds ils couvraient son visage ;
Ses yeux, d’un feu divin, d’un soleil sans nuage
Lançaient les rayons d’or, qu’ils n’ont plus à présent.

Je ne sais quoi de tendre et de compâtissant
Paraissait me promettre un plus doux esclavage ;
Je crus voir le bonheur dans sa trompeuse image,
Mon cœur fut embrasé de ce feu ravissant.

Sa démarche légère, et noble avec mesure,
Semblait d’ange divin dans les airs balancé ;
Son accent tendre et doux me semblait cadencé.

Peut-être qu’aujourd’hui quelqu’autre, en sa figure,
Cherche ce qui n’est plus ; mais quand je suis blessé,

L’on peut détendre l’arc sans guérir ma blessure [103].

Dans la seconde partie des poésies de Pétrarque on a rangé celles qu’il écrivit après la mort de Laure. Nous avons dit qu’elle mourut en 1548, âgée de quarante et un ans, après avoir été vingt et un ans l’objet de l’amour de Pétrarque. Il était alors à Vérone ; quelques-unes des poésies qu’il écrivit sur cette perte semblent animées par un sentiment plus vrai, et excitent dans le lecteur une émotion plus vive ; cependant, en général, il y a là bien de l’esprit pour tant de douleur.

Sonnet CCLI[e]. « Ces yeux dont j’ai parlé avec
» tant de ravissement, ces bras, ces mains, ces
» pieds et ce visage qui m’avaient enlevé à moi-
» même, et qui me donnaient tout ce que j’ai
» de distingué ; cette chevelure d’or pur et lui-
» sant, et ces éclairs d’un souris angélique qui
» de la terre faisaient un paradis, ne sont plus
» désormais qu’un peu de poussière insensible ;
» et je vis cependant ! mais je m’en afflige et je
» m’en indigne. Privé de la lumière que j’ai tant
» chérie, je suis exposé, sur un vaisseau dé-
» sarmé, à une redoutable tempête ; aussi met-
» trai-je ici un terme à mes chants amoureux :
» la source accoutumée de mon esprit est dessé-
» chée, et ma lyre ne répond plus qu’à des
» pleurs [104] ».

Pétrarque écrivit, le Sonnet CCLXXIX à son retour à Vaucluse, où il ne devait plus trouver Laure [105]. « Je respire cet air, je revois ces
» douces collines où naquit la brillante lumière
» qui, autant que le ciel le permit, remplit mes

» yeux de joie et de désirs, et aujourd’hui de
» larmes et de tristesse..O fragiles espérances !
» ô folles pensées ! ces gazons sont abandonnés,
» ces eaux sont troublées, et le nid qu’elle
» occupait, ce nid où j’aurais voulu vivre et
» mourir, il est froid et désert. J’avais espéré
» sur ses douces traces, j’avais espéré de ses
» beaux yeux qui ont consumé mon cœur, quel-
» que repos après tant de fatigues ; mais je n’ai
» servi qu’un maître cruel et avare, car j’ai
» brûlé tant qu’a existé l’objet de mes feux, et
» aujourd’hui je pleure ses cendres éparses ».

J’aurais beau rassembler de plus nombreuses citations, elles ne sauraient faire connaître la nature et l’esprit des sonnets de Pétrarque à ceux qui ne lisent pas l’italien, et comme exemple c’en est assez. L’autre forme qu’il a donnée à ses compositions lyriques, celle des canzoni, est déjà connue de nous, quoique nous n’ayons point de noms français pour la désigner, et que celui de chansons, qui en est venu, indique aujourd’hui tout autre chose. Nous avons déjà vu que, pour les troubadours et les trouvères, les chansons étaient de vraies odes divisées en strophes régulières, mais bien plus longues que celles des odes antiques. Les vers doublement variés par la mesure et par la rime, se croisent et s’entrelacent, selon une règle harmonique que le poète établit dans le premier couplet, et qu’il observe ensuite scrupuleusement dans tous les suivans. La canzone italienne diffère de la provençale, en ce qu’elle n’est point limitée à cinq strophes et un envoi, et en ce que les Italiens ont beaucoup plus rarement fait usage de ces vers très-courts, qui donnent quelquefois un mouvement si vif à la poésie des Provençaux. Il y a, dans Pétrarque, des canzoni dont la strophe est de vingt vers. Une si longue période, dont l’harmonie n’est peut-être point assez sensible à l’oreille, a donné un caractère

particulier aux canzoni, et a distingué l'ode romantique de l'ode classique. Les poètes modernes, au lieu de suivre l'inspiration rapide et passionnée du sentiment, se retournèrent davantage sur la même pensée, je ne dirai pas pour remplir leur strophe, ce n'est pas de cette manière mécanique que les vrais poètes travaillent, mais pour marcher du même pas qu'elle. Ils donnèrent davantage à la réflexion qui se replie sur elle-même, à l'esprit qui analyse tout, à l'imagination qui met tout sous les yeux, mais ils perdirent l'enthousiasme. La traduction d'une canzone de Pétrarque ne pourrait jamais être confondue avec la traduction d'une ode d'Horace ; on est obligé de les ranger toutes deux dans le genre lyrique ; mais on sent, en les comparant, que ce genre comprend en soi des espèces fort éloignées.

Les chansons ne sont pas, plus que les sonnets, susceptibles de traduction en prose. Je me crois cependant obligé de présenter ici tout au moins un échantillon d'un genre de poésie qui a tant contribué à la gloire de Pétrarque ; et pour l'entendre une fois dans un autre sujet que celui de ses amours, je choisirai quelques strophes dans la cinquième. canzone : O aspettata in ciel beata e bella, dans laquelle il prêchait à son ami l'évêque de Lombez, la croisade pour la délivrance des lieux saints. C'est, à mes yeux, le plus brillant et le plus enthousiaste de ses poëmes, c'est aussi celui qui se rapproche le plus de l'ode antique.

« Quiconque habite entre la Garonne et les
» monts, entre le Rhône, le Rhin et les ondes
» salées, accompagnera les enseignes chrétien-
» nés ; quiconque, des Pyrénées jusqu'au der-
» nier horizon, estime la vraie valeur, laissera
» désertes l'Aragon et l'Espagne. La charité
» excite à cette haute entreprise l'Angleterre et
» toutes les îles que baigne l'Océan, entre la
» grande Ourse et les Colonnes d'Hercule, jus-

» qu’aux derniers lieux où se fait entendre la
» doctrine du saint Hélicon ; peuples divers
» d’habits, d’armes et de langage. Quel amour
» si légitime et si haut, quels enfans, quelles
» femmes ne seraient pas abandonnés pour un
» si juste dessein ! »

»Il est une partie du monde qui toujours est
» couverte de glaces et de neiges, loin de la
» route du soleil ; là, sous un jour nuageux et
» court, naît un peuple ennemi de la paix, et
» pour qui la mort n’est point une peine ; si,
» plus dévot qu’il n’a coutume de l’être, il joint
» son épée à la fureur des Allemands, on verra
» bientôt combien peu l’on doit craindre les
» Turcs, les Arabes, les Chaldéens, et tous ceux
» qui espèrent dans les faux dieux, le long des
» bords de la mer Rouge. Ces peuples nus,
» timides et paresseux, qui jamais ne serrèrent
» le fer, mais qui confient aux vents les coups
» qu’ils veulent porter.

..... « Souviens-toi de la téméraire har-
» diesse de Xercès, qui, pour s’avancer sur nos
» rivages, outragea la mer par des ponts nou-
» veaux ; et tu verras toutes les femmes de
» Perse revêtues de sombres couleurs pour la
» mort de leurs maris, tandis que la mer de
» Salamine était teinte de sang. Ce n’est pas
» cette seule misérable ruine qui te promet la
» victoire sur les peuples impuissans de l’Orient ;
» mais Marathon et le défilé immortel que Léo-
» nidas défendit avec peu de soldats, et mille
» autres encore dont tu as lu ou entendu le
» récit. Plie donc tes genoux, soumets ton âme
» à Dieu avec reconnaissance, puisqu’il a ré-
» servé tes années à tant de biens [106]. »

Nous nous étendrons moins sur les poëmes allégoriques que Pétrarque a nommés Triomphes ; ce n'est pas qu'on n'y trouve beaucoup d'imagination, et de cet art de peindre par lequel le poète place les objets sous les yeux du lecteur ; mais dans ces compositions Pétrarque avait évidemment pris le Dante pour modèle : c'est le même mètre, la même division en chants ou chapitres qui ne passent pas cent cinquante vers ; ce sont aussi toujours des visions dans lesquelles le poète est moitié témoin, moitié acteur. Il assiste successivement au triomphe de l'Amour, de la Chasteté, de la Mort, de la Renommée, du Temps et de la Divinité. Mais la grande vision du Dante, soutenue dans un long poëme, devient presque une seconde nature ; on y retrouve une action ; on s'intéresse aux personnages, et on oublie l'allégorie ; Pétrarque, au contraire, ne laisse jamais oublier son but, sa morale qu'il veut prêcher ; l'on ne voit jamais que deux choses : la leçon destinée au lecteur et la vanité du poète, et on se refuse également à profiter de cette leçon et à flatter cette vanité.

Les écrits latins auxquels Pétrarque avait cru attacher sa renommée, et qui sont douze ou quinze fois plus volumineux que ses écrits italiens, ne sont lus aujourd'hui que par les érudits. Un long poëme intitulé l'Afrique, qu'il avait composé sur les victoires du premier Scipion, et qui était attendu par son siècle comme un chef-d'œuvre digne d'égaler l'Énéide, est fatigant à l'oreille, enflé dans le style, dépourvu d'intérêt, ennuyeux enfin de manière à ne pouvoir être lu. De nombreuse épîtres en vers, qui ont presque toujours rapport aux événemens publics de son siècle, reçoivent quelque intérêt des circonstances au lieu de leur en prêter. Cependant l'imitation des anciens, la fidélité de la copie, qui, aux yeux de Pétrarque lui-même, faisait leur principal mérite, leur ôte pour nous tout l'accent de la vérité ; les invectives contre les Barbares qui asservissaient l'Italie, sont si froides en même temps et si ampoulées, elles sont si dépourvues de toute couleur

propre au temps ou au lieu, qu'on les croirait écrites par un rhéteur qui n'aurait jamais vu l'Italie, et qu'on les confondrait avec celles qu'une fureur poétique dictait au même Pétrarque contre les Gaulois qui assiégèrent le Capitole. Les livres philosophiques, parmi lesquels on en distingue un sur la Vie Solitaire, un autre sur la Modération dans l'une et l'autre fortune, ne sont guère moins ampoulés. Les sentimens n'ont point de vérité ou de profondeur ; c'est une amplification sur un sujet donné ; le parti est pris sur la question principale, et l'auteur ne discute jamais les argumens pour chercher la vérité de bonne foi, mais pour résoudre avec adresse toutes. les difficultés, et pour faire tout concourir au plan qu'il a adopté. Les lettres enfin dont on a publié une collection volumineuse, et qui cependant n'est point complète, sont lues plus que tout le reste, parce qu'elles nous éclairent sur un temps digne d'être bien connu ; mais il ne faut y chercher ni la familiarité de l'intimité, ni l'abandon d'un caractère aimable ; tout est compassé, tout est étudié, tout est préparé pour l'effet, et quelquefois encore cet effet est manqué. Un Italien n'aurait point écrit des lettres latines à ses amis, s'il n'avait voulu que les entretenir des secrets de son cœur ; mais les lettres de Cicéron étaient en latin, et Pétrarque voulait que les siennes pussent leur être comparées. Il pense toujours au public qui lira la lettre plus qu'à celui à qui elle est adressée, et ce public, en effet, en était souvent maître long-temps avant l'ami de Pétrarque. Le porteur d'une belle lettre savait qu'il flatterait la vanité de l'écrivain en la communiquant ; il en faisait des lectures publiques, il en donnait des copies avant de la porter à sa destination, et l'on voit dans cette correspondance même, que plusieurs lettres se perdaient, par trop de gloire.

Je ne sais si le rôle élevé que remplit Pétrarque, et la considération européenne dont il jouit pendant sa longue vie, sont plus glorieux pour lui-même ou pour son siècle. Nous avons vu, nous avons montré dans un autre ouvrage

encore, les défauts de ce grand homme, une subtilité d'esprit qui l'éloignait souvent du sentiment pour l'entraîner dans le mauvais goût, et une vanité qui lui fit accepter trop souvent l'amitié de princes cruels et méprisables, dès qu'ils condescendaient à le flatter. Mais en nous séparant de lui, fixons de nouveau nos regards sur les grandes qualités qui le rendirent le premier homme de son siècle : un amour ardent de la science à laquelle il consacrait sa vie, ses forces, toutes ses facultés ; un enthousiasme glorieux pour ce qu'il y a eu de grand et de noble chez les anciens, dans la poésie, dans l'éloquence, dans les lois et dans les mœurs. Cet enthousiasme est le cachet des belles âmes ; pour elles le héros grandit plus elles le contemplent, tandis qu'un esprit étroit et stérile rabaisse les grands hommes à son niveau, et les soumet à sa propre mesure. Pétrarque ressentait cet enthousiasme, non-seulement pour les hommes qui se sont distingués, mais pour les „ choses qui sont grandes en elles-mêmes, pour la religion, pour la philosophie, pour la patrie, pour la liberté. Il fut l'ami et le protecteur du malheureux Colas de Rienzo, auquel la république romaine dut, au milieu du quatorzième siècle, sa renaissance et quelques mois de prospérité. Il sentit le prix des beaux-arts comme celui de la poésie, et il contribua à faire connaître à Rome le trésor de ses monumens antiques, comme celui de ses manuscrits. Il porta dans l'amour ce sentiment religieux avec lequel il rendait un culte à toutes les empreintes de la Divinité sur la terre, et il vit dans la femme qu'il aimait un messager du ciel qui lui en révélait la beauté. Il fit sentir à ses contemporains tout le prix de la pureté dans l'expression d'un amour qui, chez lui, était si modeste et si religieux ; il donna à ses compatriotes une langue digne de rivaliser avec celles de la Grèce et de Rome, dont il leur apprenait à connaître le prix ; il assouplit cette langue, il l'orna, il lui donna des règles, il la rendit propre à tout exprimer, et il changea en quelque sorte son essence. Enfin il répandit sur

son siècle cet enthousiasme de la beauté antique, cette vénération pour l'étude, qui en renouvelèrent le caractère, et qui déterminèrent celui de tous les temps à venir. Ce fut en quelque sorte au nom de l'Europe reconnaissante, que Pétrarque fut couronné au Capitole par le sénateur de Rome, le 8 avril 1341, et ce triomphe, le plus glorieux qui eût encore été décerné à aucun homme, n'était point disproportionné avec l'influence que ce grand poète a exercée sur les races qui lui ont succédé.

FIN DU TOME PREMIER.

1 Je ne connais que deux ouvrages qui comprennent l’histoire de toute la partie de la littérature dont je parlerai dans ce Cours ; le premier, dont le plan est bien plus vaste encore, est celui d’Andrés, jésuite espagnol, professeur à Mantoue : Dell’ Origine e de Progressi d’ ogni Letteratura, 5 vol. in-4°. Parme, 1782. Il esquisse l’histoire de toutes les sciences humaines dans toutes les langues et dans tout l’univers ; et avec une vaste érudition, il développe d’une manière philosophique la marche générale de l’esprit humain ; mais comme il ne donne jamais d’exemple, qu’il n’analyse point le goût particulier de chaque nation, que ses jugemens rapides ne sont presque jamais motivés, il ne laisse aucune idée nette des écrivains et des ouvrages dont il a rassemblé les noms, et il ne met jamais son lecteur à portée de juger par lui-même. Il y a beaucoup plus d’instruction pratique à retirer de l’ouvrage de Boutterwek, professeur à Gottingue, qui a entrepris l’histoire de la littérature proprement dite dans l’Europe moderne (Friedrich Boutterwek, geschichte der Schônen Wissenschaften, 8 vol. in-8°. 1801-1810). Il n’a encore écrit que l’histoire des littératures d’Italie, d’Espagne, de Portugal de France et d’Angleterre ; mais il l’a fait avec une étendue d’érudition, et une loyauté dans la manière d’en faire profiter ses lecteurs, qui semblent propres aux savans allemands : c’est, de tous les ouvrages de critique, celui dont j’ai tiré le plus grand parti, et auquel j’ai emprunté le plus de faits et de connaissances. Pour l’histoire particulière de chaque langue, j’ai eu de plus ample ; secours. Millot (Histoire littéraire des Troubadours) a été mon principal guide pour la littérature provençale ; Tiraboschi, et dans les trois premiers volumes de son excellent ouvrage, M. Ginguené, pour l’italienne ; Nicolas Antonio, Velasquez, avec les commentaires de Dieze, et Diogo Barbosa, pour l’espagnole et la portugaise ; Aug. Will. Schlegel enfin, pour la littérature dramatique de toutes ces nations. Je reconnais ici, d’une manière

générale, mes obligations à tous ces critiques, parce que dans un ouvrage nécessairement rapide, et qui a été composé pour être récité, j'ai profité souvent de leurs recherches, quelquefois même de leurs pensées sans les citer. Si j'avais voulu, comme dans une histoire, invoquer pour chaque fait et pour chaque opinion mes autorités, il aurait fallu multiplier mes notes presque à chaque ligne, et suspendre, d'une manière fatigante, la lecture ou l'attention. Dans la critique littéraire, ce serait une prétention bien ridicule que de ne vouloir jamais répéter ce qui a été dit, et une affectation bien vaniteuse, que de s'efforcer de séparer dans chaque pensée ce qui est à soi, de ce qu'on doit à un autre.

2 Cette règle doit s'entendre surtout du pluriel. Voici quelques exemples de ces contractions : Oculi, lat. ; occhi, ital. ; ojos, espag. ; oilhos, portug. ; huelhs, prov. ; yeux (œils), franç. Cœli, lat. ; cieli, ital. ; cielos, espag. ; ceos, portug. ; cew., prov. ; cieux, franç. Gaudium, lat. ; godimento, gioia, ital. ; gozo, esp. ; gozo, port. ; gaug, prov. ; joie, franç.

3 Voici le texte de cette chanson barbare, dont je ne suis pas sûr d'avoir toujours deviné le sens.

Andite omnes fines terre errore cum tristitia
Quale scelus fuit factum Benevento civitas,
Lhuduicum comprenderunt, sancto pio Augusto.
Beneventani se adunarunt ad unum Consilium,
Adalferio loquebatur et dicebant Principi :
Si nos eum vivum dimittemus, certe nos peribimus.
Celus magnum preparavit in istam provintiam,
Regnum nostrum nobis tollit, nos habet pro nihilum,
Plures mala nobis fecit, rectum est ut moriad.
Deposuerunt sancto pio de suo palatio ;
Adalferio illum ducebat usque ad Pretorium,
Ille vero gaude visum tanquam ad martyrium.
Exierunt Sado et Saducto, invocabant imperio ;

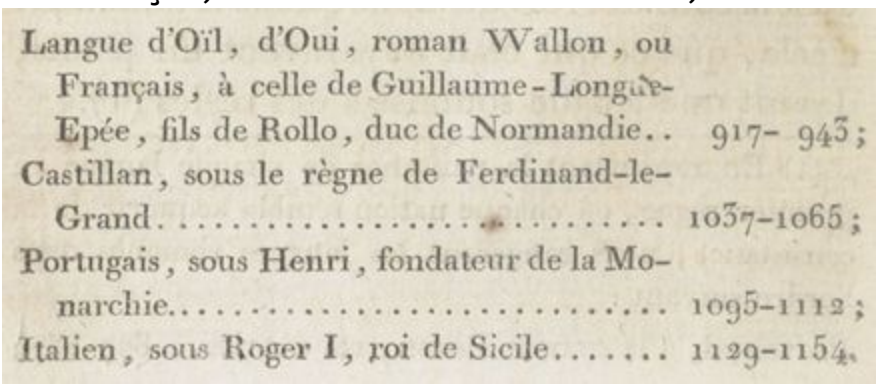
Et ipse sancte pius incipiebat dicere :
Tanquam ad latronem venistis cum gladiis et fustibus.
Fuit jam namque tempus vos allevavit in omnibus,
Modo vero surrexistis adversus me consilium,
Nescio pro quid causam vultis me occidere.
Generacio crudelis veni interficere,
Eclesie que sanctis Dei venio diligere,
Sanguine veni vindicare quod super terram fusus est.
Kalidus ille temtator, ratum adque nomine
Coronam Imperii sibi in caput ponet et dicebat Populo :
Ecce sumus Imperator, possum vobis regere.
Leto animo habebat de illo quo fecerat ;
A demonio vexatur, ad terram ceciderat,
Exierunt multæ turmæ videre mirabilia.
Magnus Dominus Jesus Christus judicavit judicium ;
Multa gens paganorum exit in Calabria,
Super Salerno pervenerunt, possidere civitas.
Juratum est ad Sancte Dei reliquie
Ipse regnum defendendum, et alium requirere.

4

O tu qui servas armis ista mœnia
Noli dormire, moneo sed vigila !
Dum Hector vigil extitit in Troia
Non eam cepit fraudulenta Græcia.
Prima quiete dormiente Troia
Laxavit Sinon fallax claustra perfida :
Per funem lapsa occultata agmina
Invadunt urbem et incendunt Pergama.
Vigili voce avis anser candida
Fugavit Gallos ex arce Romulea,
Pro qua virtute facta est argentea,
Et a Romanis adorata ut Dea.
Nos adoremus celsa Christi numina,
Illi canora demus nostra jubila ;
Illius magna fisi sub custodia

Hæc vigilantes jubilemus carmina. Divina mundi Rex Christe custodia.
Sub tua serva hæc castra vigilia,
Tu muras tuis sis inexpugnabilis
Sis inimicis hostis tu terribilis :
Te vigilante nulla nocet fortia,
Qui cuncta fugas procul arma bellica.
Cinge hæc nostra tu Christe munimina
Defendens ea tua forti lancea.
Sancta Maria mater Christi splendida,
Hæc cum Johanne Theotocos impetra,
Quorum hîc sancta veneramur pignora,
Et quibus ista sunt sacrata mœnia,
Quo duce victrix est in bello dextera
Et sine ipso nihil valent jacula. Fortis juventus, virtus audax bellica,
Vestra per muros audiantur carmina :
Et sit in armis alterna vigilia,
Ne fraus hostilis hæc invadat mœnia ;
Resultet echo comes : eja vigila.
Per muros eja ! dicat echo vigila !

5 En rapportant la naissance de chaque langue au premier règne, où chaque nation sembla acquérir de la consistance, nous rangerons les langues romanes dans l'ordre suivant : Provençal, à la cour de Bozon, roi d'Arles.. 877-887 ;


Langue d'Oïl, d'Oui, roman Wallon, ou Français, à celle de Guillaume-Longue-Epée, fils de Rollo, duc de Normandie.. 917- 943 ;
Castillan, sous le règne de Ferdinand-le-Grand..... 1037-1065 ;
Portugais, sous Henri, fondateur de la Monarchie..... 1095-1112 ;
Italien, sous Roger I, roi de Sicile..... 1129-1154.

6 William Jones, Poëseos asiaticæ Commentarii, pag. 84.

7 Ferduzi, l’auteur du Schâh-Namah, mourut l’an 411 de l’hégire, ou 1019 de Jésus-Christ.

8 Quatre princes du nom d’Abdérame ont joué un rôle brillant en Espagne, depuis le milieu du huitième siècle jusqu’au commencement du dixième, et pourraient aisément être confondus entre eux. Le premier (Abdoul-Rahman-Ben-Abdoullah) n’était qu’un lieutenant ou vice - roi du khalife Yesid ; c’est cependant celui qui mit la France en danger, et qui, après l’avoir plus qu’à moitié envahie, fut défait dans les plaines de Tours par Charles Martel, en 733. C’est probablement encore celui que l’Arioste, imitant d’anciens romanciers, a fait paraître, par un anachronisme, comme l’antagoniste de Charlemagne, sous le nom d’Agramant. Le second, dont il s’agit ici (Abdoul-Rahman-Ben-Moawiah), avait seul échappé, en 749, au massacre de sa famille, lorsque les khalifes Ommiades, ses ancêtres, perdirent le trône de Damas. Il avait erré six ans fugitif dans les déserts de l’Afrique, lorsque l’Espagne se déclara pour lui. Il y régna avec gloire de 756 à 787. Deux de ses descendans, Abdérame II (822-852) et Abdérame III (912-961), ne portèrent pas avec moins de bonheur et de vertus les titres de Khalifes d’Occident, et d’Emir-el-Moumenym (prince des croyans), en sorte que les plus brillans exploits, comme la plus haute prospérité des Maures en Espagne, se rattachent au nom d’Abdérame.

9 Voici un exemple des allitérations qui tiennent lieu de rimes, pris dans l’imitation allemande de Fouqué :

Hell verheissen
Hat’s mein oheim,
Kurz mein Leben kühn mein Lust ;
Rasch mein rache,
Rauh der ausgang,
Fliessend blut im Niflungenstam.

10

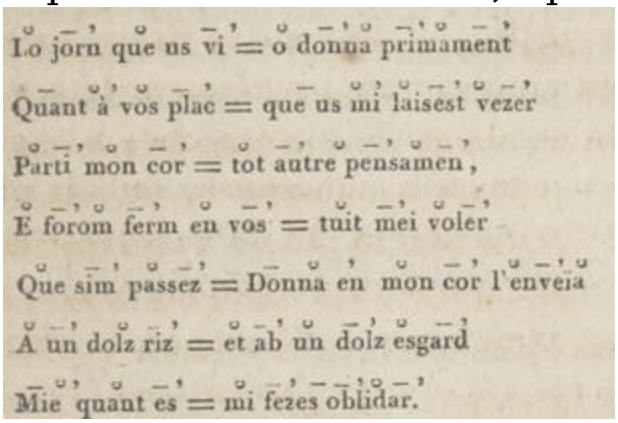
Plas mi cavalier francez,
. E la donna catalana,
E l’onrar del Ginoes,
E la court de castellana,
Lou cautar provencalez,
E la danza trevisana,
E lou corps aragones,
E la perla juliana,
La mans e kara d’Angles,
E lou donzel de Toscana.

11

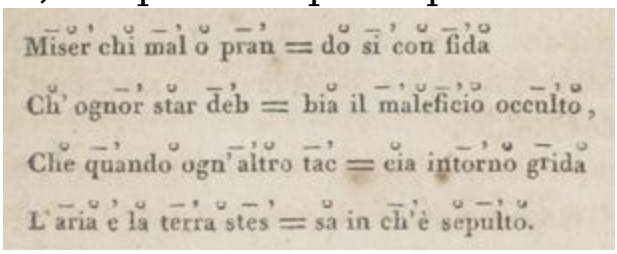
Irat et dolent m’en partray
S’ieu non vey cet amour de luench,
Et non say qu’ oura la veray
Car sont trop noutras terras luench. Dieu que fez tout quant van e vay
Et forma aquest amour lueuch
My don poder al cor car hay
Esper vezer l’amour de luench. Segnour, tenes my pour veray
L’amour qu’ay vers ella de luench
Car pour un ben que m’en esbay
Hay mille mals, tant soy de luench. Ja d’autr’amour non jauzirai
S’ ieu non jau dest’amonr de luench
Qu’una plus bella non en say
En luez que sia ny prez ni luench,

12 Quelques fatigans que puissent paraître déjà ces détails, je crois nécessaire d’y ajouter encore, en note, des exemples tirés de diverses langues, pour ceux-là seulement qui veulent sérieusement faire une étude des lois des versifications étrangères. En effet, la prosodie que les Provençaux inventèrent est universellement adoptée dans les langues modernes, le français seul excepté. Les

Français, auxquels ces règles sont étrangères, sont disposés à en nier l'existence ; ils jugent les vers des autres nations d'après les leurs ; ils comptent les syllabes et ils observent la rime ; mais aussi long-temps, qu'ils négligent d'étudier aussi la prosodie, ils ne peuvent sentir cette harmonie du langage à laquelle la poésie doit ses plus puissans effets. On emploie pour la prosodie deux signes, le — qui désigne la syllabe longue ou accentuée, et le c. la brève ; nous les placerons sur les syllabes correspondantes, et nous séparerons l'hémistiche, après la césure, par deux

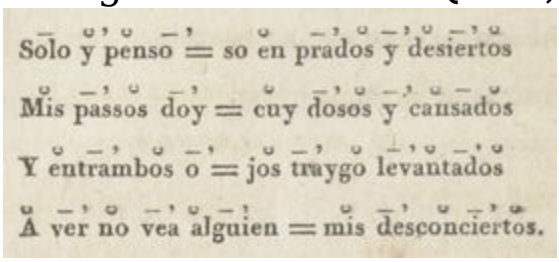


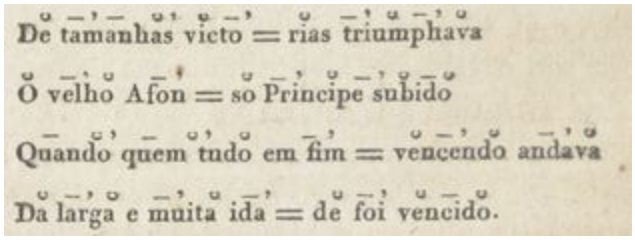
tirets=. Arnaud de Marveilh. Dans les vers provençaux de moins de dix syllabes, la quantité est plus difficile à fixer, parce que le poète peut choisir entre une plus grande variété de mesures, et qu'il n'y a qu'un, ou tout au plus deux pieds par vers, dont la quantité soit invariable. Cependant c'est toujours le jeu seul de l'accentuation qui donne au vers de l'harmonie. Les mêmes règles s'appliquent, sans exception, à toutes les autres langues modernes, et les vers italiens, par exemple, doivent être scandés, d'après le principe inventé par les



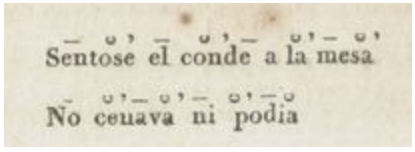
Provençaux, ainsi : Ariosto Il faut remarquer que la césure coupe souvent un mot par le milieu, mais après l'accentuation ; de sorte que la syllabe

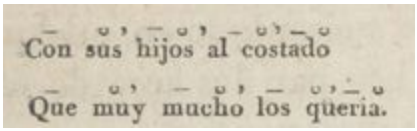
muette qui suit, étant à peine comptée, se rattache à l’hémistiche, comme au sens suivant. Les vers italiens se terminent presque toujours par une syllabe muette, en sorte qu’ils sont composés de cinq ïambes et demi. Les vers espagnols et portugais, depuis le règne de Charles-Quint, sont parfaitement semblables.

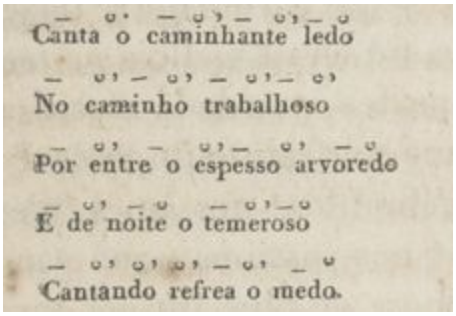




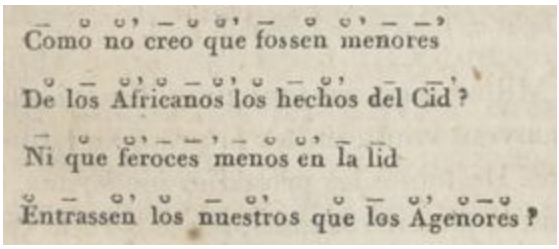
Boscan Camoëns Mais la redondilha espagnole ou portugaise, employée pour les romances, les chansons et le dialogue du théâtre, est composée de trochées, dont le mouvement est inverse de celui des ïambes.



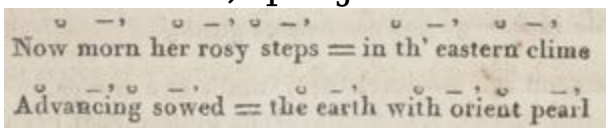


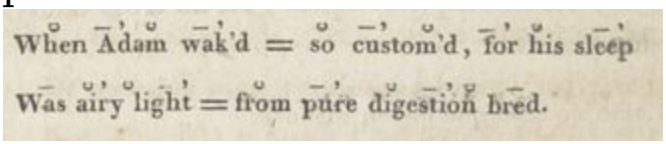


Romance d’Alarcos Camoëns, Redondilhas. L’ancien vers héroïque des Espagnols et des Portugais, qu’ils nommaient verso de arte mayor, était composé de quatre dactyles ou amphibraques, ou de trois

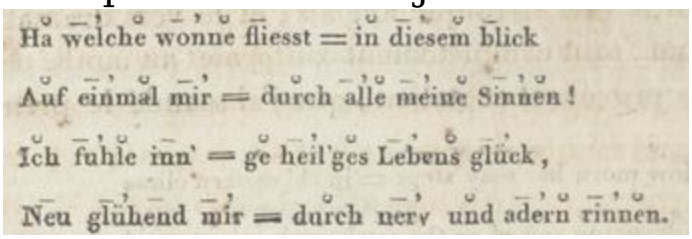


dactyles et un spondée. Juan de Mena, Labyrintho. Enfin le vers héroïque anglais, et le vers dramatique allemand, sont complètement conformes au ïambe de dix syllabes provençal et italien, que j’ai scandé le premier.





Cependant Milton n’est pas toujours si facile à scander, parce qu’il a souvent voulu imiter la prosodie latine dans les vers anglais. De toutes les prosodies modernes, l’allemande est enfin la plus invariable, parce qu’elle est toujours d’accord avec la grammaire.



Goethe, Faust.

13 Comme un gérondif particulier. Tout-barjan, durant l’action de babiller ; tout-espandiguen, durant l’action d’étendre.

14 Ainsi l’on pouvait dire lou cap, ou la capa, la tête ; l’os ou l’ossa, l’os ; un fais ou unà faissa, un fardeau ; lou rusc ou la rusca, l’écorce ; lou ram ou la rama, le feuillage ; un fielh ou una fielha, une feuille, etc.

15 M. Fabre d’Olivet, préf. de ses Poésies occitaniques.

16

Aylas e que m’fan miey huelh

Quar no vezon so qu’ieu vueilh.

17 Trad. de M. Fabre d’Olivet, Poésies occitaniques, tome II, p. 32. Le texte est imprimé par lui.

18 On ne sait point dans quelle langue cette chanson a été originairement écrite, car les différens manuscrits qui la rapportent, avec beaucoup de variations, nous l’ont conservée en provençal et en langue d’oïl. Il me semble qu’il y a quelque plaisir à comparer, dans les paroles mêmes du preux roi Richard, les deux langues qui se sont si long-temps partagé la France. Voici donc d’abord les deux premiers couplets en provençal, d’après le manuscrit de M. Curne de Sainte-Palaye, puis la chanson entière en vieux français, allongée même d’un sixième couplet et d’un envoi, d’après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, au fond de Cangé, n° 66.

Jà nul hom près non dirà sa razon
Adreitamen, se come hom doulen non ;
Mas per conort pot el faire canson.
Prou ha d’amiez, ma paûre son li don !
Honta y auran se por ma rehezon
Souy fach dos hivers prez.
Or sachan ben mos homs e mos barons,
Angles, Normans, Peytavins e Gascons,
Qu’ yeu non hai ja si paûre compagnon
Que per avé, lou laissesse en prezon ;
Faire reproch, certas yeu voli non,
Mas souy dos hivers prez.

La ! nus homs pris ne dira sa raizon
Adroitement, se dolantement non,
Mais por effort puet-il faire chancon ;
Moût ai amis, mais poure sont li don
Honte i auront se por ma reançon
Sui ca dos y vers pris.
Ce sevent bien mi home et mi baron

Ynglois, Normans, Poitevin et Gascon,
Que je n’ai nul si pauvre compaignon
Que por avoir je lessaisse en prison.
Je vous di mie por nule retraçon
Car encore sui pris.
Or sai-je bien de voir certeinement
Que je n’ai pu ne ami ne parent,
Quand on me faut por or ou por argent,
Moût m’est de moi, mais plus m’est de ma gent
Qu’après lor mort aurai reprochement
Si longuement sui pris-
N’est pas mervoilh, se j’ai le cuer dolent
Quant mes sire mest ma terre en torment,
S’il li membrast de notre sacrement
Que nos feismes à Deus communement,
Je sai de voir que ja trop longuement
Ne seirie ca pris.
Que sevent bien Angevin et Lorain,
Al Bacheler qui or sont riche et sain,
Qu’encombrés suis loing d’eux en autre main,
For moût m’ aidessent, mais il n’en vient grain
De belles armes sont ore vuit et plain,
Porce que je suis pris.
Mes compagnons que j’amoie et que j’am,
Ces de chacu, et ces de Percheram,
Di lor chançon qu’il ne sunt pas certam,
C’onques vers eux ne vi faus cuer ne vam,
S’ils me guerroient il feront que vilam,
Tant com je serrai pris,
Contesse suer votre pris soverain,
Vos saut et gart, al acunement claim,
Et porce suis-je pris.
Je ne di mie a cele de chartain
La mere Loeys.

19 Voici dans son entier cette apologie originale de Bertran del Born. Malheureusement il y a quelques vers qui ont été défigurés par les copistes, de manière à ne présenter plus ni sens, ni même prosodie.

Jeu m’escondie que mal non mier
De so qu’eus an de mi dig lauzengier.
Per merce’ us prec c’om nom puesca mezolar
Lo vostre cor fin lial verta dier
Humilz e francz e plazentier
Ab mi Dona per messonjas comtar.
Al premier get perd’ieu mon esparvier,
Que’l m’ ausian al ponh falcon lanier
E porton l’en qu’iel lor veya plumar,
Si non am mais de vos lo cossirier
No faz d’autra jauzir lo desirier
Que’m don s’amor ni ’m retenh ’al colcar.
Autr’ escondig vos farai pus sobrier
E non m’en pnesc onrar, pus encombrier,
S’ieu anc. falli ves vos, veys, del pensar.
Can serem sols en cambro dins vergier,
Falham poders de vos mon companhier
De tal guiza que nom puesc aiudar.
Escut al col cavalq’ieu al tempier,
E port salat capairon traversier,
E regnas brevs que non puesc alongar,
Et estrueps lones, e caval mal trotier,
Et al ostal truep irat lo stalier,
Si no us menti quien o aves comtar.
S’ieu per jaugar m’asseti al taulier
Ja no y puesca baratar un denier,
Ma ab taula presa non puesca intrar,
Anz giet a dez lo reir azar derrier ;
S’ieu mais autra dona am ni enquier
Mais vos, cuy am, e dezir, e tem car.
Senher sia ieu de Castel parsonier,
Si qu’en la tor siam quatre parsonier,

E l’un l’autre noc ans pusiam amar,
Anz m’aion obs tos temps albalestrier
Mêtre, sirvens, e gaitas, e portier,
S’ieu anc ai cor d’autra dona amar.
Ma Don’ aim lais per autre cavayer
E pueis no say a que m’aia mestier,
E falham vens quant iray sobre mar ;
En cort de Rey mi batan li portier,
Et encocha fasa l’ fogir primier,
Si no us menti quien m’an ot encusar.
A als envios se mentitz lauzengier
Pus ab mi dons m’aves encombrier
Ben lauzera quen laisaretz estar.

20 Ce commencement d’une épître d’Arnaud de Marveil à sa belle, a de la grâce et de la sensibilité.

Cel que vos es al cor pas près
Don’ am preguet qu’eus saludes,
Sel qu’eus amet pus anc nos vi
Ab franc cor et humil e fi ;
Sel que autra non pot amar
Ni auza vos merce clamar,
E vien ses joy ab grant dolor ;
Sel que non pot son cor partir
De vos sin s’abia a morir ;
Sel que tos temps vos amara
May c’autra, tan can vievra,
Sel que ses vos non pot avec
En est segle joy ni plazer,
Sel que no sap cosselh de se
Si ab vos non troba merce,
Vos saluda ; e vostra lauzor,
Vostra beutat, vostra valor,
Vostre solatz, vostre parlar,
Vostr’ aculhir e vostr’ onrar,
Vostre pretz, vostr’ essenhamen,

Vostre saber, e vostre sen,
Vostre gen cors, vostre dos riz,
Vostra terra, vostre pays.
Mas l’erguelh que avetz a lui
Volgra ben ayzas ad altrui ;
Quel erguelh Dona e l’espavens,
Quel fezes lestal marrimens
C’anc pueys non ai joy ni déport,
Ni sap en cal guizas conort ;
Mas lo melhos conort que a
Es car sap que por vos morra,
E plaits li mais morrir per vos
Que per autra vivre joyoz.

21 Il est traduit en entier dans Millot, t. II, p. 283 à 296.

22 Les sextines, qui ont ensuite été imitées par Pétrarque, et par les principaux poètes italiens, espagnols et portugais, sont des chansons en six strophes de six vers ; les vers du premier couplet sont terminés par six substantifs de deux syllabes, qui doivent également terminer tous les vers de tous les autres couplets, mais de telle sorte que, dans chaque couplet, ces mots changent de place. Le même mot doit se trouver successivement à la fin du 1er, du 6e, du 5e, du 4e, du 5e et du 2e vers, de sorte qu’à la fin de la pièce, chaque mot ait occupé chacune des six places dans la strophe. Il ne résulte point de cet ordre, difficile à observer, une harmonie sensible à l’oreille, et le sens est presque toujours sacrifié à la gêne des vers ; cependant le retour constant de six mots, qui forment nécessairement le fonds des idées, et qui forcent à les représenter et les retourner sous toutes leurs faces, a quelque chose de rêveur et de mélancolique, et plusieurs poètes ont su enfermer dans des sextines, de touchantes méditations.

23

E cosselh vos premier
Que siatz matiniera,
Caseu jorn que premieira
Vos levetz que vostra dona,
En asi que si eus sona
Vos truep gent adobada,
E vestida e caussada ;
Et enantz que eus cordetz (*)
Lau qu’el bras vos lavetz
E las mas, et la cara.
Après amiga cara
Cordatz estrechamen
Vostre bratz ben e gen,
I es las onglas dels detz
Tan longuas non portetz
Que i paresca del nier.
(*) Avant que vous vous laciez.

24

E si eus ama fort bela
De mentre qu’es pieusela
El no us deu requerer
Qu’eus torn a desplaser
Ad onta ni a dampnatje
De tot vostre liuhatje.

25

E se la us fa gelos
E us en dona razo,
E us ditz c’ ancre no fo
De so que dels huelhs vis,
Diguatz Don : Eu suy fiz
Que vos disetz vertat,
Mas yeu vay simiat.

26 Monnoie de Constantinople valant environ 12 fr.

27

D’aus aurien tro al solelli colgan
Fauc a la gen un covinen novel ;
A lial hom donarai un bezanh
Si ’l deslial mi doua un clavel ;
Et un marc d’aur donarai al cortes
Si ’l descauzit mi dona un tornes.
Al vertadier darai d’aur un gran mont
Si ay un buovs dels messongiers que son
Tota la ley qu’il pus de la gen an,
Escrieur’ ieu en un petit de pel,
En la meitat del polgar de mon gan ;
El pros homes paisserai d’un tortel,
Car ja pels pros no fara car con res ;
Mais si fos uns que los malvats pognes,
Cridar ferai, e no gardamen on,
Venetz manjar, li pro home del mon.

28 L’impossibilité où se trouvent tous ceux qui n’habitent pas Paris, de voir des morceaux de poésie provençale, m’engage à en publier un plus grand nombre. La fable de P. Cardinal est très-originale ; la traduction de Millot, que j’ai adoptée comme plus courte, lui fait perdre beaucoup de son piquant. C’est bien, ce me semble, un de ces morceaux antiques qu’il convient de conserver.

Yssy comensa la faula de la pluya.

Una ciutat fo, no say quais
Hon cazee una plueya tals
Que tuy li home de la ciutat
Que toque, foro forcenat.
Tuy desse n’ero mais, sols us,
Et aquel escapet, ses pus,
Que era dins una mayzo
Que dormia quant aysso fo.
E vet, quant at dormit
Del plueya diquit,

E foras entre la gens
Fero d’esseuamens
Arroquet, l’autre foucis
Utre estupit versus,
E trays peras contre estelas,
L’autre esquisset las gonelas,
Us ferie, el autrem peys,
E l’autre cuyet esser Reys,
Et tene se riquament pels flancx,
E l’autre s’asset per los bancx.
L’as menasec l’autre maldisz,
L’autre plorec e l’autre riz,
L’autre parlée e no saup que ;
L’autre fe meteys de se.
Aquel que avia so sen,
Meravilha se molt formen,
Que vee que be destatz son,
E garda ad aval ed amon,
E grands meravelha a de lor.
Mas mot l’han ilh de lui mayor ;
Quel vezon estar saviamen
Curo que aia perdut so sen,
Car so qu’elh fan no lh vezo fayre
Que a cascu de lores veyaire
Que ilh son savi e assenatz.
Mas lui teno por dessenat.
Qui l fer en gansa, qui en col ;
Nos pot mudar que nos degol ;
L’us l’empenh, e l’autre le bota,
El cuya isshir de la rota ;
L’us l’esquinsa, l’autre li tray,
E pren colas, e leva, e chay ;
Cascu ’l leva a grau gabantz,
El fuy a sa mayzo deffantz,
Fangos e battutz e mieg mort,
E ac gaug can lor fo estort.

Sest fable es en aquest mon
Semblans als homes que i son.
Aquest seigles es la ciutat
Que es tot ples deforsennatz ;
Que el mager sen qu’om pot aver
So es amar Dieu et sa mer,
E gardar sos comendamens ;
Mas arra es perdutz aquels sens.
La pluya say es casuda,
Una cobeytat qu’ es venguda,
Us erguelh et una maleza
Que tota la gent a perpreza.
E si Dieu n’a alcu gardatz,
L’antru ils teno por dessenat,
E menon lo de tomp en vilh,
Car no es del sen que son ilh.
Qu’el sen de Dieu lor par folia,
E l’amiers de Dieu on que sia
Conoys que dessenatz son tug
Car le sen de Dieu an perdut ;
E els an lui per dessenat
Car le sen de Dieu an lyssat.

29 Ces noms divers n’indiquent pas une variété bien réelle dans les poëmes. Les pastourelles étaient des églogues qui représentaient plutôt les entretiens du poète avec des bergères, que ceux des bergers entre eux. Les aubades et les sérénades étaient des hymnes d’amour pour le matin et pour le soir. Les retrouanges et les redondes étaient des ballades d’une construction plus compliquée, et où le refrain était amené d’une manière plus pénible. Le tout ensemble, aux pastourelles près, ne sortait point du genre lyrique.

30 Cette longue pièce de vers est proprement une épître au roi de Castille. Giraud Riquier en a écrit plusieurs, et il semble avoir assez bien saisi le vrai style épistolaire ; mais

il est souvent difficile à entendre, et presque toujours cette difficulté me paraît provenir, dans les troubadours, de la corruption du texte. Après avoir montré comment chaque état, dans la société, se divise en plusieurs classes distinguées par les noms, il ajoute :

Per quem ai albirat
Que fora covinen
De noms entre joglars,
Que non e ben estars.
Car entr’els li melhor
Non an de noms honor
Atresi com de fach.
Qu’ ieu ne teng a maltrags
Cus homs senes saber
Ab sotil captener,
Si de qualqu’estrumen
Sab un pauc a prezen
S’en ira el tocan
Per carrieiras sercan
E queren c’omz li do
O autre sez razo.
Cantara per las plassas
Vilmen et en gens bassas ;
Metra queren sa ponha
E totas ses vergonha
Privadas et estranhas,
Pueys iras si en tavernas.
Ab sol qu’en pnesc aver
E non auzan parer
En deguna cort bona.

31 Millot, t. III, p. 227 à 233

32 Le texte provençal est bien plus naïf que cette traduction de Millot.

Clerzia vol cascun jorn per engal
Ah cobeitat ben caussar e vestir,

Els gran Prélats volon tant enantir
Que ses razo alargan lor deital.
E, si tenet del lor un onrat fieu,
Volran l'ayer, mas nol cobraretz leu
Si non lor datz una soma d'argen
O no lor faitz pus estrey covinen. Si monges ners vol Dieus que sian sel par,
Per trop manjar ni per femnas tenir,
Ni monges blancs per bolas a mentir,
Ni per erguelh temple ni espirital,
Ni canorgues por prestar a renieu (*) ;
Ben tenc per fol sant Peyre sant Andrieu,
Que sofriron per Dieu tan de turmen
Sais i venon ais'els a salvamen.
(*) Ni les Chanoines pour prêter à usure.

33 Histoire de Languedoc, par les PP. Vic et Vaissette, t. III, p. 129. Des moines peuvent être crus sur parole, lorsqu'ils racontent, dans un ouvrage très-religieux, là corruption de leur propre clergé, et le mépris où il était tombé. Mais les religieux Bénédictins, de qui nous empruntons et ces détails et la plupart de ceux qui suivent, ont d'autres titres encore à notre confiance ; peu d'hommes ont fouillé toutes les archives, compulsé toutes les autorités avec un zèle et une patience plus infatigables ; peu d'hommes ont mis plus de bonne foi dans leurs recherches : l'amour de l'érudition sert en eux de correctif aux préjugés de leur ordre. On voit quelquefois il est vrai, qu'ils ont appris des choses que leur habit ne leur permet pas de dire ; mais avec un peu de critique, on peut, d'après leur seul témoignage, asseoir sur toute l'histoire des Albigeois, le jugement le plus équitable.

34 Hist. de Languedoc, suprà.

35 Sur Fouquet, voyez Millot, t. I. p. 179 à 204.

36 C'est le même Arnold, abbé de Cîteaux, dont nous empruntons la relation, qui, lorsqu'on lui demanda, avant la

prise de la ville, comment on pourrait séparer les hérétiques d'avec les catholiques, répondit : Tuez-les tous ; le Seigneur connaîtra bien ceux qui sont à lui.

37 Dins la villa de Beziers son intrats, ou fouc fait lo plus grand murtre de gens que jamas fossa fait en tout lo monde ; car aqui non era sparniat vieil ni jove ; non pas los enfan que popavan ; los toavan et murtrisian, la quella. causa vesen por los dits de la villa, se retireguen los que poudian dins la grant gleysa de san Nazary, tant homes que femes. La ont los capelas de aquella se retirereguen, fasen tirar las campanas, quand tout lo mondo fossa mort. Mais non y aguet son ni campana, ni capela revestit, ni clerc, que tout non passis per lo trinchet de l'espaia, que ung tant solament non scapet, que non fossen morts et tuats ; que fouc la plus grant pietat que jamay despey se sie ausida et facha ; et la villa piliada, meteguen lo foc per tota la villa, talamen que touta es pillada et arsa, ainsin que encaras de presan, et que non y demoret causa viventa al mondo, que fouc una cruela vengança, vist que lo dit Visconte non era Eretge, ni de lor cepte. (Preuves de l'Histoire de Languedoc, t. III, p. 11.) On voit que cette prose, qui, proprement, est languedocienne est plus facile que les vers des troubadours.

38 En voici le commencement :

Aiso fou las novas del heretic. Diguas me tu heretic, parlap me un petit,
Que tu non parlaras gaire, que ja t'sia grazit,
Si per forza not ve, segon i aveuz auzit,
Segon lo mien veiaire, ben at Dieu escarnit,
Tau fe e ton baptisme renegat e guerpit,
Car crezes que Diables t'a format et bastit,
E tan mal a obrat, e tan mal a ordit
Por dar salvatio ; falsamen as mentit,
Et de malvais escola as apris e auzit
E tou crestiansme e delit.

39

E s’aqnest no vols creyre vec t’el foc arzirat
Che art tos companhos……
Con es de Dieu e San Paul non c’est obediens
Ni’t pot entrar en cor, ni passar per las dens,
Per qu’el foc s’aparelha e la peis el turmens
Per on deu espassar…….
Millot, t. II, p. 43. Ginguené, t.I, p. 329.

40 Millot, t. III, p. 45, 49 à 51.

41 Millot, t. III, p. 141 à 145.

42
Millot, t. II, p. 54 à 41.

43

L’arsivesque de Narbona
Nil Rey non an tan de seu
Que de malvaiza persona
Puescan far home valen ;
Dar li podon aur o arjen
E draps, e vi e anona,
Mais lo bel essenhamen
Ha sel a cui Dieus lo dona
Tals a sus el cap corona
E porta blanc vestimen
Quel’ volontatz es felona,
Com de lops e de serpen ;
E qui tols ni trai ni men.
Ni aussiz ni empoizona (*)
Ad aquo es ben parven
Quals voler hi abotona.
(*) Allusion à la mort du vicomte de Béziers.

44 Ce terrible comte d’Anjou était cependant lui-même poète, tant dans ce siècle que nous nommons barbare, tous les souverains, tous les grands seigneurs se croyaient

obligés de sacrifier aux Muses. Dans les manuscrits de Cangé, à la Bibliothèque impériale, on trouve une chanson d'amour de lui, en langue d'oïl ; elle n'est pas bien remarquable ; en voici cependant le dernier couplet :

Un seul confort me tient en bon espoir,
Et c'est de ce qu'oncques ne la guerpi (*),
Servie l'ai tojours à mon pooir
N'oncques vers autr ai pensé fors qu'à li ;
Et à tout ce, me met en non châloir ;
Et si, sai bien ne l'ai pas desservi.
Si me convient attendre son voloir
Et atendrai come loyal ami. Par li quens d'Anjou, p. 148.

(1) Que jamais je ne l'abandonnai (ma Dame).

45 Vite de poeti Provenzali, p. 131.

46 Si la célèbre Clémence Isaure, dont l'éloge est prononcé chaque année dans l'assemblée des Jeux Floraux, et dont la statue, couronnée de fleurs, orne leurs fêtes, n'est pas un être imaginaire, elle était apparemment l'âme de ces petites réunions, avant que les magistrats les eussent aperçues, et que le public fût appelé à y concourir. Mais ni les circulaires de la Sobregaya Companhia, ni les registres de la magistrature ne parlent d'elle ; et malgré le zèle avec lequel, dans des temps postérieurs, on a cherché à lui attribuer toute la gloire de la fondation des Jeux Floraux, son existence même est problématique.

47

Axi com cell qui desija vianda
Per apagar sa perillosa fam,
E veu dos poms de fruyt en un bell ram
E son desig egualment los demanda,
Nol complira fins part haja legida
Si que l' desig vers l'un fruyt se decant ;
Axi m' a près dues dones amant,

Mas elegesch per haver d’amor vida. Si com la mar se plang greument e crida
Com dos forts vents la baten egualment,
Hu de Levant e l’altre de Ponent,
E dura tant fins l’um vent la jequida
Sa força gran per lo mas poderos :
Dos grans dezigs han combatut ma pensa,
Mas lo voler vers un seguir dispensa ;
Yo l’ vos publich, amar dretament vos.

48

Leixant a part le stil dels trobados
Qui per escalf trespasen veritat
E sostrahent mon voler affectat
Perque nom trob dire l’que trobe en vos,
Tot mon parlar als que no us havran vista
Res noy valvra, car fe noy donaran ;
E los vehents que dins vos no vevrau
En crevre mi lur alma sera triste.

49

Aquelles mans que james perdonaren
Han ja romput lo fill tenint la vida
De vos, qui son de aquest mon exida
Segons los fats en secret ordenaren.
Tot quant yo veig e sent dolor me torna
Dant me recort de vos que tant amava.
En ma dolor, si prim e bes cercava
Si trobara que ’n délit se contorna.
Donchs durara, puix té qui la sosting,
Car sens delit dolor cresch nos retinga. En cor gentil amor per mort no passa,
Mas en aquell qui sol lo vici tira ;
La quantitat d’amor durar no mira,
La qualitat d’amor bona no’s lassa.
Quant l’ull no veu e lo toch no pratica
Mor lo voler que tot por el se guanya,

Qui ’n tal punt es dolor sent molt estranya
Mas dura poch qui ’n passau testifica.
Amor honest los sancts amant fa colre
D’aquest vos am, et mort nol me pot tolre.

50

La gran dolor que lengua no pot dir
Del qui s’veu mort e no sab hon ira,
No sab son Deu si per a si l’ volra
O si n’infern lo volra sebellir.
Semblant dolor lo meu esperit sent,
No sabent que de vos Deus ha ordenat ;
Car vostre mal o be a mi es dat,
Del que havreu, yo n’ saré soffirent.

51

Goig o tristor per tu he yo complir,
En tu esta quant Deu me volra dar.

52

Axi com l’or quant de la mena l’ trahen
Esta mesclat de altres metalls sutzens,
E mes al foch en fum s’en va la liga
Leyxant l’or pur, no podent se corrompre,
Axi la mort mon voler gros termena ;
Aquell fermat, en la part contra sembla
D’aquella, que la mort al mon la tolta,
L’honest voler en mi reman sen. mezcla.

53

O Deu perque no romp la ’marga fel
Aquell qui veu a son amich perir !
Quant mes puix vols tan dolça mort soffrir,
Gran sabor ha, puix se pren per tal zel.
Tu pietat com dorms en aquell cas ?
Quel cor de carn fer esclatar no sais ?
No tens poder quen tal temps lo acabs
Qual tant cruel qu’en tal cas not Hoas.

54

Nom trihumfal queus présenta visible
Del crucifix la bella circunstancia,
En mig la h que nos letra legible
L’inmens ja mort, tractat vilment y orrible.
La title d’alt de divinal su stancia.
La j y la s los ladres présentent
A les dos parts per fer li companyia,
Y pels costatz dos punts que s’aposenten,
Denoten clar los dos que l’turment lenteu
Del redemptor, Johan y la Maria.

55

Sens vos tinch yo la pan per enemiga,
Puix me voleu en tot per enemich,
Sens vos prench yo aquell cruel abrich
De soledat quels desamats abriga.
On es lo jorn, on es lo punt y l’ora
On yo perdy los bens de libertat ?
On es lo lac qu’axim me cativat ?
On es lo mal per qui ma lengua plora ?
On es lo be que m’ fa tant desigar ?
On es l’engan de tanta conexença ?
On es lo grat amor y benvolença
Que del pus cert me fa desesperar ?

56 Tous ces noms ne diffèrent en quelque sorte que par la prononciation ; mais les Bas-Bretons, restes des Celtes, conservent dans leur langue un nom bien célèbre, d’autre origine, qui peut-être était pour eux un titre d’honneur : ils se nomment Cimbri.

57 Il y a plusieurs copies du roman du Brut ; celle que j’ai parcourue est à la Bibliothèque impériale, sous le n° 27, fond dé Cangé. Elle commence par ces vers ;

Qui velt oïr, qui velt savoir
De roi en roi et d’hoir en hoir

Qui cil furent, et dont ils vinrent
Qui Engleterre primes tinrent,
Queus rois y a en ordre eu
Qui ainçois et qui puis y fu,
Maistre Gasse l'a translaté
Qui eh conte la vérité,
Si que li livres la devisent.

Le romancier reprend ensuite son histoire de bien haut ; il la commence :

Por la veniance de Paris
Qui de Gresse ravit Hélène.

Dans cette citation et les suivantes, je ne me suis point attaché scrupuleusement à l'ortographe ancienne ; elle est essentielle pour l'étude de la langue, non pour connaître l'esprit de l'ancienne poésie : par le changement de quelques lettres, j'ai cru sauver au lecteur des difficulté. inutiles.

58 Les poëmes précédens étaient en vers de huit syllabes, rimés deux par deux, avec la distinction dé vers masculins et féminins, mais sans que le poète observât la règle, que nous suivons aujourd'hui, de les alterner. C'est dans ces mêmes vers de huit syllabes que sont écrits à-peu-près tous les fabliaux, L'alexandrin de douze syllabes, avec la césure au milieu, se partageait presque, à l'oreille, en deux vers égaux, et il le faisait d'une manière plus pénible encore et plus monotone qu'aujourd'hui, parce que le poète n'évitait point alors de laisser une syllabe muette au milieu du vers, après la césure, Les Italiens, dans leurs vers appelés leonini, et les Espagnols, dans ceux de arte mayor, ont le même défaut et la même monotonie ; on peut l'observer dans ce début du poëme d'Alexandre :

Qui vers de riche estoire veut entendre et oïr,
Pour prendre bon exemple de prouesse cueillir,
La vie d'Alexandre, si com je l'ai trovée
En plusieurs leus écrite et de boche contée…. etc.

59 Entre autres, dans les Conseils au Jongleur, de Giraud de Calanson, dont nous avons donné l'extrait, et qui se rapportent à l'an 1210. Voyez Pappon, Lettres sur les Troubadours, p. 225 à 227.

60 L'auteur du roman du Brut, qui cherche déjà à s'appuyer sur l'autorité des plus anciennes histoires, ou plutôt qui met en vers toutes les traditions, toutes les connaissances historiques et poétiques qui circulaient encore de son temps, représente Arthus et ses douze pairs comme traitant avec l'empereur des Romains.

Artus fut assis à un dois,
Environ lui contes et rois,
Et sont doze hommes blancs venus,
Bien atornés et bien vestus,
Deux et deux en ces palais vindrent
Et deux et deux les mains se tindrent.
Douze estoient, et douze Romains ;
D'olive portent en lors mains,
Petit pas ordinairement,
Et vindrent moult avenamment.
Parmi la sale trespassèrent,
Al roi vindrent ; le saluèrent,
De Rome, se disant, venoient, etc. Manuse de la Biblioth Imp Cangé 27.

61 Le roman original du Saint-Gréaal se trouve à la Bibliothèque impériale, sous le n° 7523. C'est un très-gros volume manuscrit, in-4°. à deux colonnes, qui contient lui seul l'histoire de presque toute la chevalerie de la Table ronde. Plus tard, il fut traduit en prose, et on le trouve imprimé en lettres gothiques, Paris, 1516, in-fol. Mais Chrétien de Troyes, qui l'avait écrit en vers, peut à bon droit être conté parmi les meilleurs poètes de ces premiers siècles de la langue ; il y a en même temps de l'harmonie dans ses vers, et de la sensibilité dans ses récits. Au commencement du roman, on voit une mère qui, après

avoir perdu son mari et ses deux fils aînés dans les combats, s’efforce de retenir le troisième loin des armes et de la carrière de la gloire, de le garder à vue dans un château solitaire, et de lui dérober jusqu’au nom des chevaliers, Mais le jeune varlet, en visitant ses paysans qui ensemençaient les terres, rencontre des guerriers et des dames errantes ; il est aussitôt saisi par la soif des aventures : il se fait raconter, par sa mère, l’histoire de sa famille, et il part à l’instant pour demander au roi de l’armer chevalier.

Biaux fils, fait elle, diex vos doint
Joie, plus que ne m’en’remaint,
Vous doint-il où que vous aillez
Quand li varlet fut éloigné ,
Le giet d’une pierre menue
Se regarda, et vit chaüe
Sa mère, au chief du pont arrière,
Et fut pasmée en tel manière
Comme s’el fut pas mée morte.

Dans un autre roman moins célèbre, de ce même Chrétien de Troyes, on le voit exprimer avec beaucoup de naïveté la persuasion que la France était parvenue, de son temps, à cette même période de gloire et de science qui avait autrefois illustré Rome et la Grèce. C’est au commencement d’un roman d’Alexandre, descendant du roi Arthur. Bibliotlt. manusc. 7498, 3.

Ce nos ont nos livres appris
Que Grèce eut de chevalerie
Le premier loz, et de clergie (savoir) ;
Puis vint chevalerie à Rome
Et ja de clergie la some,
Qui ore est en France venue,
Dieu doint qu’elle y soit retenue
Et que li leus li abellisse,
Tant que ja de France ne isse
L’onor qui s’y est arrêtée,

Dont elle est prisée et dotée
Mieux des Gréjois et des Romains.

62 Dans l’édition de Paris, 1533, en petit in-fol., on trouve au premier chapitre : « Je Luce chevalier, sei-
» gneur du chasteau du Gast, voysin prochain de Sales-
» biere en Angleterre, ay voulu rediger et mettre en
» volume l’histoire autentique des vertueux, nobles et
» glorieux faits du très-vaillant et renommé chevalier
» Tristan, fils du puyssant roy Meliadus de Leonnoys ». Mais ce chevalier Luce est un nouveau rédacteur, non l’auteur primitif du roman.

63 Premier chapitre du roman de Lancelot du Lac, f. I. Édition de Paris, en 3 vol. in-fol., 1533, en lettres gothiques.

64 Première partie de Lancelot du Lac, fol. 6.

65 « Durant ce temps estoient le roy de Cornouailles et celui de Leonnois subjects au roy de Gaule. Cornouailles rendoit au roy de Gaule cent jouvenceaux et cent damoyselles, et cent chevaux de prix, et le roy de Leonnois autant. Et tenoit le roy de Gaule de la seigneurie de Rome. Et sachez que alors rendoient tribut à Rome toutes les terres du monde. N’en-Gaule n’avoit encore nul chrétien, ains étaient tous payens. Le roy que adoncques estoit en Gaule, estoit Maronéus (sans doute Marovéus), que moult estoit prud’homme de sa loi. Et après sa mort, vint saint Remy en France, que convertit Clovis à la loi chrétienne ». (Tristan de Leonnois, fol. 5.) Au reste, ce passage est tiré de l’édition de Paris, 1533, et les plus anciennes éditions sont très-modernes, comparées aux manuscrits ; on y reconnaît l’influence des siècles postérieurs. C’est dans les manuscrits conservés à la Bibliothèque impériale, qu’on retrouverait sans mélange l’esprit du douzième siècle.

66 La ligue de l’Armorique, ou des provinces maritimes situées entre l’embouchure de la Seine et celle de la Loire, se forma sous le règne désastreux d’Honori us, vers 420, et dura jusqu’à la soumission de ces mêmes, provinces à Clovis, après 497. La longue lutte entre les Anglo-Saxons et les Bretons, pour la possession de l’Angleterre, dura de 455 à 582. Arthus, prince des Silures, et roi électif des Bretons, ne parait avoir commandé dans cette guerre qu’après Vortimer et Vortigern, qui conduisirent long-temps les armées Bretonnes à la victoire. Son règne doit donc être placé vers la fin du cinquième siècle, et, s’il a existé, il fut contemporain de Clovis.

67 Je n’ai eu entre les mains que l’Amadis espagnol, imprimé à Séville, in-fol., 1547 ; et l’Amadis français, que Nicolas de Herberay a traduit de l’espagnol, édition in-fol., 1540. C’est parmi les manuscrits qu’il faudrait chercher, et les premiers récits en vers français, et l’ancien ouvrage de Vasco Lobeira, qu’on reconnaît à peine dans l’espagnol du seizième siècle.

68 Quelques observations me font révoquer en doute cette haute antiquité. Dans l’introduction, Turpin dit que son ami Léoprand, à qui il adresse son livre, n’a pu trouver dans la Chronique de Saint-Denis tous les détails qu’il cherchait sur Charlemagne. Le livre est donc postérieur aux Chroniques de Saint-Denis, qu’on regarde cependant comme commencées sous le règne de Louis VII. Au chapitre 18, il est dit que Charlemagne donna la terre de Portugal aux Danois et aux Flamands (Terrain Portugallorum Danis et Flandris) ; mais le nom même du Portugal ne doit avoir commencé qu’avec cette monarchie, dans le douzième siècle. La Chronique de Turpin, divisée en trente-deux chapitres, ne forme que 25 pages in-folio, dans l’édition d’Echardt. Germanicarum rerum celebriores, vetustioresque Chronographi. 1 vol. in-fol. Francfort, 1566.

69 Souvent les anciens romanciers, lorsqu'ils entreprennent un récit de la cour de Charlemagne, prennent un ton plus élevé ; ce ne sont point des fables qu'ils veulent conter, c'est l'histoire nationale, c'est la gloire de leurs ancêtres qu'ils veulent célébrer, et ils ont droit alors à demander qu'on les écoute avec respect. Le roman de Gérard de Vienne, un des paladins de Charlemagne, commence ainsi : (Manusc. de la Bib. imp. 7498, 3.)

Une chançon plait nos, que je vos die
De haut estoire, et de grand baronie ;
Meillor ne peut être dite ne oie.
Cette n'est pas d'orgueil et de follie,
De trahison ou de loseugerie,
Mais du Bar'nage que Jésus bénie,
Del plus très fier qui oncques fut en vie.
A Saint Denys à la maître abbayie
Dedans un livre de grant anciennerie
Trovons écrit, etc.

70 Morgane, qui avait recueilli Ogier sur le rocher d'aimant, où son vaisseau s'était attaché, lui avait d'abord rendu sa première jeunesse. « Lors s'approcha d'Ogier,
» et lui donna un anneau qui portoit telle vertu que
» Ogier, qui étoit environ de l'aage de cent ans, retourna
» en l'aage de trente ans ». C'était ainsi qu'elle le préparait pour l'introduire dans l'assemblée « de la plus grande » noblesse que vistes oncques ». Et en effet, le roi Arthus, et tous les pairs de l'ancienne chevalerie, étaient rassemblés depuis plus de trois cents ans dans ce séjour de délice, où le chevalier de Charlemagne était admis. « Or quand Morgue approcha du château, ses fées.
» vindrent au devant d'Ogier, chantant le plus mélo-
» dieusement qu'on sauroit jamais ouïr ; puis entra dedans
» la salle pour soi deduyre totalement. Adonc vit plu-
» sieurs dames fées aornées, et toutes couronnées de

» couronnes très-somptueusement faites, moult riches ;
» et long du jour chantoient, dansoient, et menoient
» joyeuse vie, sans penser à quelque chose, fors prendre
» leurs mondains plaisirs. Et ainsi que Ogier, il devisoit
» avec les dames, tantôt arriva le roi Arthus, auquel
» Morgue la fée dit : Approchez-vous, Monseigneur mon
» frère, et venez saluer la fleur de toute chevalerie,
» l'honneur de toute la noblesse de France, celui où bonté,
» loyauté, et toute vertu est enclose. C'est Ogier de Dane-
» marck, mon loyal ami et mon seul plaisir, auquel régit
» toute l'espérance de ma liesse. Adonc le roi vint em-
» brasser Ogier très - amiablement. Ogier, très - noble
» chevalier, vous soyez le très-bien venu, et regratie
» très-grandement notre Seigneur de ce qu'il m'a envoyé
» un si très-notable chevalier. Si le fit servir incontinent
» au siége de Machar, par grant honneur, dont il remer-
» cia le roi Arthus très-grandement ; puis Morgue la fée
» lui mit une couronne dessus son chef, moult riche et
» prétieuse, si que nul vivant ne la sauroit priser nulle-
» ment. Et avec ce qu'elle étoit riche, elle avoit en elle
» une vertu merveilleuse ; car tout homme qui la portoit
» sur son chef, il oublioit tout deuil, mélancolie et tris-
» tesse, ne jamais ne lui souvenoit de pays ni de pareils
» qu'il eut ; car tant qu'elle fut sur son chef, n'eut pen-
» sement quelconque ne de la dame Clarice, ne de
» Guyon son frère, ne de son neveu Gautier, ne de
» créature qui fût en vie, car tout fut mis lors en oubli ».
(fol. G, 4^{e} feuillet. Roman d'Ogier le Danois, imprimé en lettres gothiques, in-12, chez Alain Lotrian et Denys Janot, sans nom de lieu ni année.)

71 Voici comment est représentée l'origine de la royauté.

Les homs la terre se partirent,
Et au partir, bornés y mirent ;
Mais quand les bornés y mettoient,
Maintes fois s'entrecombattoient,

Èt se tollurent ce qu’ils purent ;
Les plus forts les plus grands parts eurent…
Lors, convint que l’on ordonnât
Aucun qui les bornes gardât,
Et qui les malfaiteurs tous prit,
Et si bon droit aux plaintifs fit
Que nul ne l’osât contredire ;
Lors s’assemblèrent pour l’élire….
Un grand vilain entr’eux élurent,
Le plus ossu de quant qu’ils furent,
Le plus corsu, et le greigneur (plus grand)
Et le firent prince et seigneur….
Cil jura que droit leur tiendroit,
Se chacun en droit soit lui livre
Des biens dont il se puisse vivre….
De là vint le commencement
Aux rois et princes terriens
Selon les livres anciens.

Voici le portrait du Temps qui a de la réputation, et qui a souvent été cité :

Le Temps qui s’en va nuit et jour
Sans repos prendre et sans séjour ;
Et qui de nous se part et emble
Si secrètement qu’il nous semble
Que maintenant soit en un point,
Et il ne s’y arrête point ;
Ains ne fine d’outre passer (cesse),
Sitôt que ne sauriez penser
Quel temps il est présentement :
Car avant que le pensement
Fut fini, si bien y pensez
Trois temps seroient déjà passés.

Voici le portrait de l’Amour, qui, dans un poëme fait tout entier à son honneur, devrait être le morceau le plus soigné :

Le dieu d’amour, cil qui départ

Amourettes à sa devise,
C’est cil qui les amans attise,
Cil qui abbat l’orgueil des braves,
Cil fait les grands seigneurs esclaves,
Et fait servir royne et princesse,
Et repentir none et abbesse.
Le portrait de dame Beauté :
Celle dame avoit nom Beauté ,
Qui point n’étoit noire ne bruns,
Mais aussi clère que la lune
Fst envers les autres estoiles
Qui semblent petites chandelles. Tendre chair eut comme rosée ;
Simple fut comme une épousée,
Et blanche comme fleur de lys.
Le vis (visage) eut bel, doux et alys (poli) ;
Et estoit grêle et alignée,
Fardée n’estoit ne pignée,
Car elle n’avait pas mestier
De soi farder et nettoyer ;
Cheveux avoit blonds et si longs
Qu’ils lui battoient jusqu’aux talons ;
Beaux avoit le nez et la bouche.
Moult grand douleur au cuer me touche,
Quand de sa beauté me remembre
Pour la façon de chacun membre….
Jeune fut et de grand faconde,
Saige plaisante, gaie et comte (agréable),
Gresle, gente, frisque et accointe (adroite).
Le titre même était en rimes :
Cy est le rommant de la Rose
Où tout art d’amour est enclose.
Histoires et autorités,
Et maints beaux propos usités.
Qui a été nouvellement
Corrigé suffisantement,

Et coté bien à l’avantaige
Com on voit en chacune paige.

72 Voici de même un échantillon de ce poëme ; le titre de Bible qu’il porte, répond seulement à celui de Livre.

Contre les Femmes.

Nulli ne pot oncq’ accomplir
Voloir de femme ; c’est folie
De cherchier lor être et lor vie,
Quand li sages n’y voient goute…
Femme ne fut oncques vaincue
Ne apertement bien cognue :
Quand li œil pleure li cuer rit,
Peu pense à ce qu’elle nous dit,
Moult mue souvent son courage,
Et tost a déçu le plus sage.
Quand me membre (souvient) de Salomon,
De Costantin et de Samson
Que femmes inganièrent si,
Moult me tuit (convient) d’être esbahi.

73 J’ai choisi la version la plus rapprochée du langage actuel ; mais dans les manuscrits imprimés par M. Méon, ces vers n’ont que sept syllabes, et commencent ainsi :

Nicole est en prison mise
En une canbre vantie
Ki faite est par grant devises,
Panturée à miramie.
A la fenêtre marbrine
La s’apoya la mescine ;
Elle avoit blonde la crigne
Et bien faite la sorcille, etc.

74 Suite du fonds de Cangé, bb, p. 90.

Oimi amors si dure départie-
Me convendra faire de la moillor
Qui oncques fust amée ne servie.

Dex me ramoint à lui por sa douçor (*)
Si voirement que j’en part à dolor.
Dex ! qu’ai-je dit, je ne m’en part je mie ;
Se li cors va servir notre seignor,
Tout li miens cuers remaint en sa baillie (**).
Por li m’en vois sopirant en surie,
Que nul ne doit faillir son Creator ;
Qui li faudra à cest besoing d’ahie,
Sachié de voir, faudra li à greignor (***),
Et saichiez bien li grant et li minor
Que là doit-on faire chétive vie.
Là se conquiert paradis et honor,
Et pers et les et l’amor de sa mie.
Lonc tems avons esté prou paix oiseuze,
Or partira qui acertes iert preu ;
Vescu avons à honte doloreuze,
Dont tous li monz est iriez et honteus ;
Quant à nos tens est perdu-li sains leus
Où Dex por nos soffrit mort angoisseuse,

(*) Dieu me ramène à lui par sa douceur. (**) Tout mon cœur reste en sa puissance. (***) Car nul ne doit manquer à son Créateur. Qui lui manquera dans le besoin. présent, sachez vraiment que Dieu lui manquera dans un plus grand.

Or ne nos doit retenir nule honeus
D’aller vengier cette perte honteuse.
Qui vuet avoir honre et vie enviouse
Se voist morir liez et bauz et joiauz,
Car cele mort est douce et savoreuse
Où conquis est paradis et honors ;
Ne ja de mort n’en i morra i tons,
Ains vivront tuit en vie gloriouse,
Et saichiez bien, qui ne fust amorouz,
Moût fust la voie et bele et delitouze (*).
Tuit li clergie, et li home d’aaige,
Que de bienfaiz et d’aumosnes vivront,

Partiront tuit à cest pelerinaige ;
Et les Dames qui chastes se tendront,
Et léauté portent à ces qui iront.
Et se les font per mal conseil folage,
Ha ! les quelx gens mauvaises les feront ?
Car tuit li bons iront en cet viage (**).
Dex est assis en son haut héritage :
Or parra bien co cil le secorront,
Cui il geta de la prison ombrage,
Quant il fut mis en la croix que tuit ont.
Certes tuit cil sont honnis que n'i vont
S'ils n'ont pov'té, ou vieillesse on malage.
Et cil qui jove et sain, et riche sont
Ne porront pas demorer sans hontage.
(*) Et sachez bien que pour qui n'est point amoureux, ce passage serait et bean et délectable. (**) Et si, pour être mal conseillées, elles font quelque folie, que penser de ceux qui les séduiront, car tous les bons seront partis pour la croisade ?

75 Une autre chanson du châtelain de Coucy commence ainsi :

S'oncques nuls homs por dure departie
Ot cuer dolant, je l'aurai por raison,
Oucques tortre (tourterelle) qui pert son compaignon
Ne remest jor de moi (*) plus esbahie.
Chacuns plore sa terre et son pays,
Quand il se part de ses coraux (du cœur) amis ;
Mais nuls partir, saichiez, que que nuls die,
N'est dolorous, que d'ami et d'amie.
(*) N'est jamais restée.

76 Je ne sais quel intérêt, attaché aux grands noms et aux souvenirs historiques, relève le prix des petits vers écrits par les héros de la croisade : on y cherche l'âme et la pensée intime de ces preux chevaliers. C'est mon excuse pour rapporter encore ici, sous leur forme plus moderne,

quelques couplets de la troisième chanson du vidame de Chartres, de l’ancienne maison de Vendôme, dans lesquels il fait le portrait de sa belle.

Ecoutez, nobles chevaliers,
Je vous tracerai volontiers
L’image de ma belle.
Son nom jamais ne le saurez,
Mais si parfois la rencontrez,
Aisément la reconnoîtrez
A ce portrait fidèle.
Ses cheveux blonds comme fils d’or
Ne sont ni trop longs ni trop cort,
Tous repliés en onde ;
Sous son front blanc comme le lys,
Où l’on ne voit taches ni plis,
S’élèvent deux sourcils jolis,
Arcs triomphans du monde.
Ses yeux bleus, attrayans, rians,
Sont quelquefois fiers et poignans,
Clignotans par mesure ;
Par l’amour même ils sont fendus,
De doux filets y sont tendus,
Et tombent cœurs gros et menus
Par si belle ouverture.

Voici le dernier couplet :

S’en savois plus, ne le dirois,
Car mon trop parler grêveroit
D’amor la confiance ;
Si ne peut chevalier d’honnour
Manquer à Dame et à Seignour
Sans de Dieu mériter rigour
Et rude pénitence.

77 Le 1er mai 1304.

78 Inferno, Canto III, v. 1.

Per me si va nella Città dolente,
Per me si va nell’eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente. Giustizia mosse J’ mio alto fattore,
Fece mi la divina potestate
La somma sapienza e ’l primo amore. Dinanzi a me non fur cose create
Se non eterne, ed io eterno duro.
Lasciate ogni speranza, voi ch’ entrate.

79 Inferno, Canto IV.

80 Canto v.

81 Je sens qu’il ne faut pas multiplier les citations dans la langue originale, surtout lorsqu’il est facile à tous les lecteurs qui l’entendent, de se procurer le texte. Je ne rapporterai donc qu’une partie de ce beau morceau, Inf. Can. IV, V. 73.

Si tosto come l’ vento a noi gli piega,
Muovo la voce ; o anime affannate !
Venite a noi parlar, s’altri nol niega.
Quali colombe dal disio chiamate,
Coll’ ali alzate e ferme, al dolce nido
Vengon per aere, da voler portate ;
Cotali uscir della schiere ov’è Dido,
A noi venendo per l’aere maligno,
Si forte fu l’affettuoso grido.
O animal grazioso e benigno
Che visitando vai per l’aere perso
Noi che tingemmo il mondo di sanguigno,
Se fosse amico il Re dell’ universo,
Noi pregheremmo lui per la tua pace,
Da ch’ liai pietà del nostro mal perverso.
Di quel ch’ udire e che parlar vi piace,

Noi udiremo e parleremo a vui.
Mentre che l’aura, corne fà, si tace.

82 Elle désigne le séducteur par le nom de Gallehault, chevalier, ami de Lancelot, et amant d’une des dames de Genièvre, qui favorisa leur amour.

83 Inferno, Canto VI.

84 Ibid. C. VII.

85 Ibid. C. VIII.

86 Ibid. C. IX.

87 Inferno, Canto X, V. 22. (2) Ibid. C. XII.

88 Inferno, Canto XIII.

89 Ibid. C. XIV.

90 Ibid. C. XVI.

91 Parad. Canto VIII.

92 Ibid. C. x.

93 Parad. Canto XIII.

94 Ibid. C. XVII, v. 55.

Tu lascerai ogni cosa diletta
Piu caramente : e questo è quelle stralo
Che l’arco dell’ esilio pria saetta ; Tu proverai si come sà di sale
Lo pane altrui, e corne è duro calle
Lo scendere el’salir per l’altrui scale ; E quel che più ti gravera le spalle
Sara la compagnia malvagia e scempia
Con la qual tu cadrai in questa valle.

95 Mort en 1306.

96 1264 à 1348.

97 1257 à 1327.

98 Mort en 1337.

99 Je n’insère ici des traductions que pour ceux qui n’entendent point l’italien ; quiconque peut lire Pétrarque dans sa langue, ne doit le lire dans aucune autre.

Voi ch’ ascoltate in rime sparse il suono.
Di quei sospiri, ond’ io nodriva il core
In sul mio primo giovenile errore,
Quand’ era in parte altr’ huom da quel ch’ i sono.
Del vario stile in ch’ io piango e ragiono,
Fra le vane speranze, e ’l van dolore,
Ove sia chi per prova intenda amore,
Spero trovar pietà non che perdono.
Ma ben veggi’ hor, si come al popol tutto
Favola sui gran tempo : onde sovente
Di me medesmo meco mi vergogno.
E del mio vaneggiar vergogna è ’l frutto
E ’l pentirsi, e ’l conoscer chiaramente
Che quanto piace al mondo e breve sogno.

100 Sonnets 166 à 169.

101

Movesi ’l vecchiarel canuto e bianco
Dal dolce loco ov ha sua età fornita,
E dalla famigliuola sbigottita
Che vede il caro padre venir manco.
Indi traendo poi l’antico fianco
Per l’estreme giornate di sua vita,
Quanto piu può, col buon Voler s’ aita,
Rotto dagli anni e dal cammino stanco.
E viene a Roma segnendo ’l desio,
Per mirar la sembianza di colui
Ch’ ancor lassu nel ciel vedere spera.
Cosi lasso talor vo cercand io

Donna, quant’ è possibile in altrui
La desiata vostra forma vera.

102

Son animali al mondo di si altera
Vista, che’ ncontr’ al sol pur si difende
Altri, però che ’l gran lume gli offende
Non escon fuor se non verso la sera.
Ed altri col desio folle, che spera
Gioir forse nel foco, perchè splende,
Provan l’altra virtù, quella che’ ncende ;
Lasso il mio loco è ’n questa ultima schiera.
Ch’ i non son forte ad aspettar la luce
Di questa donna, e non sô fare schermi
Di luoghi tenebrosi, ò d’hore tarde.
Però con gli occhi lagrimosi e ’nfermi
Mio destino a vederla mi conduce :
E sò ben ch’ io vò dietro a quel che m’ arde..

103

Erano i capei d’oro à l’aura sparsi,
Che ’n mille dolci nodi gli avolgea
E ’l vago lume oltra misura ardea
Di quei begli occhi, ch’ or ne son si scarsi ;
E ’l viso di pietosi color farsi
Non sò se vero ò falso, mi parea :
I’ che l’esca amorosa al petto avea,
Qual maraviglia, se di subit’ , arsi ?
Non era l’andar suo cosa mortale,
Ma d’angelica forma, e le parole
Sonavan altro che pur voce humana.
Uno spirto celeste, un vivo sole
Fù quel ch’ i vidi : e se non fosse or tale,
Piaga per allentar d’arco non sana.

104

Gli occhi, di ch’ io parlai si caldamente,

E le braccia e le mani, e i piedi, e ’l viso
Che m’ havean si da me stesso diviso,
E fatto singular da l’altra gente ;
   Le crespe chiome d’or puro lucente,
E ’l lampeggiar de l’angelico viso,
Che solean far in terra un paradiso
Poca pulvere son che nulla sente.
   Ed io pur vivo : onde mi doglio e sdegno,
Rimaso senza ’l lume, ch’ amai tanto,
In gran fortune, e ’n disarmato legno.
   Or sia qui fine al mio amoroso canto :
Secca e la vena de l’usato ingegno,
E la cetera mia rivolta in pianto.

105

Sento l’aura mia antica, e i dolci colli
Veggio apparir, onde ’l bel lume nacque
Che tenne gli occhi miei, mentr’ al ciel piacque,
Bramosi e lieti, or li tien tristi e molli.
   O caduche speranze, o pensier folli !
Vedove l’herbe e torbide son l’acque ;
E voto, e freddo ’l nido in ch’ ella giacque,
Nel quai io vivo e morto giacer volli ;
   Sperando al fin da le soavi piante
E da begli occhi suoi, che’l cor m’han arso
Riposo alcun da le fatiche tante,
   Ho servito a signor crudele e scarso,
Ch’ arsi quanto ’l mio foco hebbi davante,
Or vô piangendo il suo cenere sparso.

106

Chiunque alberga tra Garona e ’l monte
E tra ’l Rodano el Reno e l’onde salse
L’ensegne christianissime accompagna :
Et a cui mai di vero pregio calse
Dal Pireneo a ultimo orizonte,
Con Aragon lascera vota Ispagna ;

Inghilterra, con l’Isole che bagna
L’Oceano, intra’l carro e le colonne,
Infin là, dove sona
Dottrina del santissimo Helicona,
Varie di lingue e d’arme, e de le gonne,
A l’alta impresa caritate sprona.
Deh qual amor si licito, ò si degno
Quai figli mai, quai donne
Furon materia a si giusto disdegno.
Una parte del mondo è che si giace
Mai sempre in ghiaccio ed in gelate nevi,
Tutta lontana dal cammin del sole.
Là sotto giorni nubilosi e brevi,
Nemica naturalmente di pace
Nasce una gente a cui ’l morir non dole.
Questa, se piu devota ché non sole
Col Tedesco furor la spada cigne,
Turchi Arabi e Chaldei
Con tutti quei che speran ne gli Dei
Di quà dal mar che fà l’onde sanguigne
Quanto sian da prezzar conoscer dei :
Popolo ignudo, paventoso e lento,
Che ferro mai non strigne,
Ma tutti i colpi suoi commette al vento.

De la littérature du midi de l'Europe

http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6553375g

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr

E ton crestianisme ne falsat e delit.

Retour

Manuscr. de la Biblioth. Imp. Cangé 27.

Retour